Annales de l'Institut français de Zagreb



6e et 7e Années. — Nos 20-21-22-23 1942-1943

ANNALES
DE
L'INSTITUT FRANÇAIS DE ZAGREB

SOMMAIRE

J. Šidak	L'Hôtel Lambert et les Croates	5
S. Batušić	Le répertoire français du Théâtre national de Zagreb	20
A. Schneider	Un virtuose croate en France au xviiie siècle : Ivan Mane Jarnović	63
***	Jarnović d'après le roman de Desnoiresterres	86
R. Maixner	L'élément illyrien dans *Jean Sbogar* de Charles Nodier	101
B. Džakula	Šenoa traducteur des écrivains français	124
A. Dabinović	Les Angevins en Croatie et en Hongrie, VI.	142
Mélanges	F. Bučar, Livres croates rares à la Bibliothèque nationale de Paris. — D. Čepulić, Une nouvelle traduction croate de *Phèdre*. — M., En marge de la guerre de Succession : Perspective d'un débarquement français en Croatie. — M., Le comte Juraj Drašković et la France. — R. M., Notes sur Stendhal et l'Illyrie. — M., Balzac « illyrisant ». — Autour de quelques noms historiques dans l'*Aiglon*. — Cécile d'Affry, baronne d'Ottenfels	172
Variétés littéraires	A.-G. Matoš : La lumière éteinte ; Le balcon ; Une fleur au carrefour	203
Chronique	Julije Adamović	227

Rédaction et Administration :

ZAGREB

Preradovićeva 40/I

ANNALES

DE

L'INSTITUT FRANÇAIS DE ZAGREB

ANNALES

DE

L'INSTITUT FRANÇAIS DE ZAGREB

SIXIÈME ET SEPTIÈME ANNÉES

1942-1943

L'HOTEL LAMBERT ET LES CROATES

La débâcle de l'insurrection polonaise en 1831 amena, entre autres conséquences, une émigration considérable de ses participants. Le prince Adam Czartoryski, président du gouvernement révolutionnaire et représentant des tendances plutôt conservatrices de la noblesse polonaise, établit en 1833, dans sa demeure parisienne, connue sous le nom d'Hôtel Lambert, un centre important de l'activité polonaise, politique et culturelle. Malgré la rivalité d'une gauche puissante, rassemblée autour du *Towarzystwo Demokratyczne*, il réussit, grâce aux appuis officiels français, à concentrer entre ses mains tous les efforts de la politique européenne déployée par l'émigration polonaise. La politique de l'Hôtel Lambert, s'identifiant à l'époque de Louis-Philippe aux tendances officielles de la France, s'employait à miner la position internationale de la Russie et à éliminer ainsi l'obstacle principal à la résurrection de l'État polonais. La crise d'Orient en 1839-40 attira l'attention de Czartoryski sur les Balkans, domaine d'intérêts russes particulièrement délicats. L'essentiel de cette activité, laquelle possédait depuis 1841 un centre spécial à Constantinople, représenté par la mission de Michel Czayka-Czaykowski, se déroula, à partir de 1842, dans la principauté de Serbie ; c'est à elle que Czartoryski attribuait un rôle spécial afin de combattre l'influence russe dans les Balkans.

Peu à peu, et surtout à la suite de la disparition en 1846 de la République de Cracovie, pâle résidu de l'indépendance de la nation polonaise, la politique de Czartoryski prend aussi une teinte anti-autrichienne, de plus en plus accentuée. L'année 1848 semble apporter aux désirs polonais, en relation avec le mouvement magyar, un maximum de réalisation, au moins en apparence ; le prince Adam ne manque pas cependant de juger les événements compliqués d'Autriche en fonction de l'adversaire principal de ses tendances à lui, ainsi que de celles de la révolution européenne. A ce moment, l'Hôtel Lambert se trouve d'ailleurs être d'accord avec la gauche démocratique pour professer une originale politique pan-slave. Ce concept de « slavisme polonais » a été défini, de la façon la plus claire, par Czartoryski

lui-même en ces termes : « Si la question polonaise est considérée comme une question européenne, c'est uniquement parce que la Pologne passe pour être capable de contrebalancer et arrêter l'influence russe chez les peuples slaves, et par là même opposer une barrière à l'ambition envahissante de cette puissance. Or toute rupture de notre part avec les Slaves de l'Autriche, quand même elle n'aurait pas pour effet de pousser ces derniers dans les bras de la Russie, ce que pourtant nous croyons inévitable, nous ôterait aux yeux de l'Europe la valeur que nous prétendons avoir, et que nos ennemis s'efforcent de nous contester [1]. »

Cette façon d'envisager le problème devait assigner aussi à la Croatie une place importante dans les projets de Czartoryski, car sous la conduite du Ban Jelačić elle exerçait une influence décisive sur les conditions fondamentales et préalables de l'action du prince Adam. Les tentatives de faire de la Croatie un levier de la liberté polonaise ne réussirent point. Elles consistaient surtout dans une action secrète, à ramifications assez nombreuses d'émissaires et d'agents ; elles n'intervenaient que rarement dans le grand cours des événements lesquels finirent, du reste, par les submerger. Elles n'en méritent pas moins d'être prises aussi en considération par l'historiographie croate, car elles contribuent à faire ressortir d'une manière plus expressive quelques traits essentiels de la vie des personnages agissants, aussi bien qu'à faire entrer dans un cadre plus vaste le courant des événements historiques croates du milieu du XIXe siècle. Nous sommes cependant obligés de faire ressortir le caractère nécessairement incomplet de cet exposé, les matériaux des diverses archives n'étant pas accessibles au moment où nous écrivons. Nous devons donc nous borner *grosso modo* à coordonner les données contenues dans divers recueils de documents ainsi que dans quelques monographies récentes en tant qu'elles entrent, directement ou indirectement, dans le cadre de la tâche que nous nous sommes proposée.

*
* *

A peine la mission polonaise installée à Belgrade, par l'arrivée, en 1842, de l'agent Liudewit Zwierkowski, surnommé Louis Lenoir, l'Hôtel Lambert se signale par des interventions actives dans l'évolution politique de cette place. Sa part dans la chute des Obrenović russophiles et dans l'installation au pouvoir du groupe des *ustavobranitelji* (défenseurs de la Constitution) est importante et parfois

[1] V. J. Feldman, *Sprawa polska w roku 1848*, Cracovie, 1933, p. 252-3 (note).

décisive. Alors que Czaykowski dirigeait en personne les préparatifs pour la réélection du prince Alexandre Karagjorgjević (en 1843), Czartoryski savait gagner au nouveau régime l'appui des grandes démocraties occidentales, ainsi que la reconnaissance de la part de la Porte du droit de l'hérédité au nouveau prince de Serbie. Au début de 1843 il alla même jusqu'à rédiger un projet de l'activité de la politique extérieure de Serbie (*Conseils sur la conduite à suivre par la Serbie*), lui assignant comme but principal « d'éviter l'influence de la Russie et de profiter de la suzeraineté de la Turquie ». A cette occasion, il ne tarda pas non plus à apprécier à sa juste valeur le problème vital de l'Autriche. « Il ne faut pas se méprendre sur les intentions de l'Autriche ; elle est intéressée à agir contre les nationalités slaves ; car une fois ces nationalités en jeu, l'échafaudage de l'empire d'Autriche risque de s'écrouler [1]. »

Ces *Conseils* de Czartoryski furent mis à profit par le successeur belgradois de Lenoir, François Zach, lors de l'élaboration de son mémoire *Sur la Politique slave de la Serbie*. Ainsi que l'annonçait ce titre, il considérait que « le trait essentiel et fondamental » de la politique de la Serbie devait être qu'elle fût « sud-slave » et qu'elle travaillât à l' « union de tous les Slaves méridionaux ». Malgré son appréciation erronée des efforts littéraires croates — due à l'application du critérium philologique de Šafařík — Zach a cependant bien vu l'importance de la Croatie à l'égard de l'évolution de la situation en Bosnie. Et c'est dans ce domaine précisément que son mémoire devait parvenir à un destin caractéristique. Le ministre de la principauté, Ilija Garašanin, utilisant le mémoire de Zach pour l'élaboration de son *Načertanije*, en transcrivit, presque mot à mot, des chapitres entiers, tout en supprimant par exemple les passages relatifs à la Croatie, et en substituant à l'idée sud-slave la pan-serbe. Le but de la politique extérieure de Serbie serait, selon lui, « la nouvelle renaissance de l'Empire serbe » et « l'union de tous les peuples serbes » ; « sous l'enseigne du saint droit historique », il assigna à la Serbie la « mission historique » de renouveler et d'achever l'Empire de Douchan en arrachant « de l'édifice de l'État turc pierre après pierre [2] ».

Pour le travail préparatoire embrassant principalement l'organisation du service d'information et la poursuite du but politique national, Garašanin pouvait, dès la fin de 1844, compter sur la collaboration de la société secrète, fondée à Belgrade dans le but,

[1] V. D. Stranjaković, « Kako je postalo Garašaninovo *Načertanije* », *Spomenik* XCI-II, 70, Belgrade, 1939, p. 106 i 109. — En dehors du texte des Conseils Stranjaković publie aussi celui du Mémoire de Zach ainsi que du « Načertanije ».

[2] V. *Ib.*, p. 84.

selon les paroles de Matija Ban, « d'étendre l'horizon des idées nationales et de faire de la Serbie le meneur des Slaves méridionaux ». A la différence du point de vue de Garašanin nettement serbe, quoique mitigé par certaines réserves de politique réaliste, cette société était imbue de l'enthousiasme romantique des tendances panslaves, mais leur point de départ et leur but étaient au fond identiques. Cette communauté se reflète également dans l'adhésion à la société secrète de quelques agents de Garašanin, mais elle embrassait aussi des gens d'autres pays, même des Bulgares, et encore Zach, les franciscains bosniaques F. Pašalić, T. Kovačević et S. Marijanović, l'ancien confident de Gaj S. Herkalović et P. Čavlović, lequel touchait aussi Gaj de près [1].

Cette société déploya bientôt une activité considérable, élargissant son cercle d'action à un nombre de personnes toujours plus grand. Il n'est pas encore possible de démêler dans tous les cas combien ce travail procédait d'une organisation systématique ou d'initiatives personnelles. On n'a pas éclairci entre autres le problème de savoir sous quelle forme s'exerçait « la protection et l'aide » de Garašanin et combien il avait continué à entretenir des rapports secrets en dehors de la société. Dès le 8 avril 1844 le chancelier Metternich fut informé des conciliabules secrets du comte Albert Nugent avec des membres futurs de cette société [2]. « Le plus acharné des Illyriens », comme l'appelle Neustaedter, s'entretenait aussi en 1845 avec un émissaire de Zach et lui-même faisait à cette époque des séjours assez fréquents à Belgrade, afin d'en transporter en Croatie les exemplaires du journal illégal *Branislav*. D'après un rapport du 26 janvier 1845 un autre ardent Illyrien, Stjepan Car, fait alors son apparition à Belgrade, afin, affirme-t-on, d'entrer en négociations, au nom d'un prétendu « comité croate », avec le gouvernement serbe au sujet d'une alliance [3].

Ce fut à cette occasion que le consul d'Autriche à Belgrade F. Mayerhofer signala un recrudescence de l'activité de la « propagande » parisienne, dans le sens anti-autrichien. Aux yeux des personnages officiels de l'Autriche, l'action des émigrés polonais prenait de telles proportions qu'ils soupçonnaient son influence dans presque toutes les expressions des tendances nationales ou libérales. On la considérait comme la seule et véritable propagande, et c'est ainsi qu'on la

[1] V. D. Stranjaković, « Srbija, privlačno središte Jugoslovena, » *Srpski književni glasnik*, N. S., LXI, Beograd 1940.

[2] V. A. Ivić, *Arhivska gragja o srpskim i hrvatskim književnim i kulturnim radnicima*, III. Belgrade 1932, p. 96-97.

[3] V. Gyula Miskolczy, *A Horvat kérdés története és irományai a rendi állam korában*, II., Budapest 1928, p. 267.

désignait tout court. Metternich lui-même était convaincu, à la fin de 1845, qu'un troisième élément, le révolutionnaire, venait de s'immiscer dans la lutte entre Illyriens et Magyars, faisant son apparition « unter der Bennenung von Polentum oder von Panslavismus ». Il croyait que ce n'étaient que deux appellations pour désigner une même chose ; il attribuait une part importante à ce facteur dans l'opposition radicale magyare. En Croatie par contre il ne trouvait alors qu'un petit nombre de « panslaves », et il considérait, avec raison d'ailleurs, les échos croates du « polonisme », c'est-à-dire des tendances libérales, comme insignifiants [1]. Dès 1843, quand il envoyait le commandant Mayerhofer à Constantinople et dans les pays danubiens, dans le but de se renseigner sur l'activité des émissaires polonais, Metternich n'exluait pas catégoriquement l'hypothèse d'un ralliement de l'évêque monténégrin Njegoš. Il y fut amené peut-être par un rapport qu'il venait de recevoir de Paris et selon lequel le *Vladika* se serait mis à la tête d'une alliance secrète, poursuivant la création d'une « christlich-slavischer Confederation [2] ».

Les délateurs autrichiens flairaient l'influence de l'émigration polonaise dans l'apparition du *Branislav*. Ce journal, publié sous forme de tract par un groupe d'Illyriens, pour se soustraire ainsi à une censure insupportable, était imprimé à l'imprimerie officielle de Belgrade. S'en occupaient activement, entre autres, quelques membres de la société secrète de cette ville. D'après une lettre de Matija Ban, il apparaît qu'au début de juin 1845 on s'en occupait toujours [3].

D'autres membres de la société jouaient un rôle important dans la longue lutte de la province franciscaine de Bosnie contre son évêque F. Barišić et trouvaient un appui précieux auprès de l'Hôtel Lambert. Par son agent romain L. Orpiszewski, Czartoryski savait procurer aux franciscains les faveurs du Saint-Siège, alors que Lenoir et L. Zamoyski s'entremettaient dans le même sens auprès de la Porte. Zach aussi, d'après le père J. Baltić, aidait « où il pouvait » [4]. Donnant, en quelque sorte, à ses tendances politiques une teinte confessionnelle, Czartoryski, à partir de 1845, travaillait beaucoup à l'établissement de l'union confessionnelle parmi les Slaves ; il voyait dans l'union un moyen de les émanciper de l'empire russe, et, en Bosnie, un moyen également de contribuer à l'affai-

[1] *Ib.*, II, p. 415.

[2] V. Ivić, *o. c.*, II (1931), p. 147-8.

[3] V. Stranjaković, « Srbija... » note 13. — V. également *Hrvatska Enciklopedija*, III, s. v. « Branislav ».

[4] V. fra R. Drljić, « Podaci o djelovanju bosanskih franjevaca u Carigradu prema Godišnjaku fra J. Baltića », *Franjevački vjesnik* XLV, Belgrade 1938.

blissement de la pression autrichienne. La Bosnie devait, du reste, donner l'impulsion principale à cette action par l'introduction de la langue nationale dans la liturgie romaine et par une large œuvre de bienfaisance. Ce n'est que par cette voie — croyait-il encore en 1848 — que la propagande catholique pourrait pénétrer dans les pays orthodoxes et émanciper enfin leurs Églises. Libérées du contrôle grec, favorable selon son avis aux intérêts de Moscou, elles pourront offrir « à la propagande catholique un terrain plus sûr et un champ préparé ». Ces projets étaient cependant destinés à faire long feu, dès l'échec de leur point de départ [1].

Il est hors de doute que dès avant 1848 la société secrète et la « propagande » sont en rapports avec Lj. Gaj, mais leur évaluation précise se trouve fortement entravée par le problème psychologique fondamental de cet homme d'une complexité étonnante. Dans ce cas aussi l'attitude de Gaj est marquée par une duplicité qui va de pair avec une sagacité d'observation et une manifeste sincérité de conviction, aussi bien qu'avec une soif d'argent insatiable. Encouragé dans ses projets par Metternich, dont il avait gagné la confiance par les services rendus pour amener la collaboration du parti national avec les conservateurs hongrois (1845), Gaj partit au printemps de 1846 pour Belgrade. Il expliquait ce voyage, d'après les paroles de F. Kulmer, par son désir de s'y renseigner sur les circonstances politiques et sur « l'activité des propagandes franco-polonaise et russe qui s'exercent, à ce qu'on dit, à Belgrade [2]». Par ses « découvertes » il croyait rendre d'importants services au gouvernement viennois. Et bien que, vers 1840, il se fût montré disposé à servir les intérêts russes, en 1846 il s'efforça de convaincre Vienne de la nécessité de s'appuyer en Serbie sur des éléments anti-russes et, plus spécialement, sur ... Zach. C'est de celui-ci qu'il s'occupa alors principalement, tout en conseillant au gouvernement de tâcher de le gagner. Il y affirma comme un fait absolument certain que Zach « n'avait rien de commun avec une propagande polonaise ou avec une propagande révolutionnaire quelconque » [3]. Il l'affirmait en dépit de ses relations précédentes avec Zach et ses amis, relations qu'il venait de resserrer davantage, en 1847 précisément, par sa seconde arrivée à Belgrade. S'il en revint la première fois muni d'une importante aide pécuniaire de la part de Garašanin [4], en 1847 il toucha égale-

[1] V. M. Handelsman, *Rok 1848 we Woszech i polityka ks. Adama Czartoryskiego*, Rozprawy wydziału hist. — filol., S. II, T. XLV-1, Cracóvie 1936, p. 67-68.

[2] Miskolczy, *o. c.*, p. 465.

[3] V. Ćorović, « Jedan memorandum Ljudevita Gaja o prilikama u Srbiji iz 1846 godine », *Spomenik* 62, Beograd 1925, p. 74.

[4] Stranjaković, *Srbija...*, p. 518.

ment une gratification de Vienne et, qui plus est, il s'y assura aussi une certaine aide annuelle, bien que temporaire [1].

La « propagande » devint la bête noire des milieux officiels autrichiens : ils découvraient son influence jusqu'en des endroits où elle ne s'était jamais exercée. Le voyage à Paris d'A. T. Brlić, entrepris, à la fin de 1848, sur l'initiative des éléments responsables de la politique croate, fut également rapproché plus tard de l'activité de la société secrète de Belgrade [2]. Il n'en est pas moins certain que les rapports des délateurs autrichiens touchaient le plus souvent la vérité : beaucoup d'entreprises clandestines des années après 1840, plus ou moins importantes, furent en rapport avec l'activité de l'organisation secrète dont nous venons de parler, alors qu'une base plus large leur fut offerte par la vaste action internationale de l'Hôtel Lambert.

***

Le projet relatif à la Bosnie, en tant que point de départ pour l'œuvre de l'unification des Églises, ainsi que l'évolution accélérée des circonstances politiques en Croatie créaient des foyers d'action nouveaux, auxquels Czartoryski attribuait une importance croissante, en rapport avec l'évolution générale. Certes, l'idée d'une mission spéciale pour la Bosnie (1844) ne semble pas avoir dépassé le cadre des instructions très détaillées à l'usage de Lenoir, alors que la désignation d'un représentant à Zagreb traînait, à cause de la difficulté d'en arrêter le choix sur une personne qualifiée [3]. Czartoryski ne s'en rendait pas moins compte que le centre de gravité des événements qui pouvaient avoir une influence décisive sur ses tendances passait peu à peu de Belgrade à Zagreb.

L'attitude des Polonais à l'égard de l'Autriche traversait, depuis 1846, des modifications successives, ce qui ne manquait pas d'influer sur les vues du prince Adam ; mais il conserva inaltérée, jusqu'à la fin de la période révolutionnaire, sa conviction de la connexité étroite existant entre la cause polonaise et les tendances nationales des Hongrois et des Italiens. Considérant, dès la fin de 1847, que la ruine de l'Autriche est la condition préalable d'une lutte qui laisse

[1] Ivić, *o. c.*, II, p. 65-73.

[2] R. Maixner, « A. T. Brlić, émissaire du ban Jelačić en France, » *Annales de l'Institut français de Zagreb*, 1939, p. 47.

[3] V. Handelsman, *Czartoryski, Nicolas Ier et la Question du Proche Orient*, Paris 1934, p. 35. — *Idem*, « Polska polityka jugosłowiańska w latach 1840-48, » I, Jej organizacja. *Bulletin intern. de l'Académie Polonaise des sciences et des lettres* 1929, Cracóvie 1930, p. 111.

espérer une issue satisfaisante, il avait des idées arrêtées sur le rôle qui, dans ce cas, écherrait à la Croatie, car elle était la zone de partage entre les deux principaux théâtres des actions révolutionnaires, et qu'au surplus, elle constituait le réservoir où l'Autriche puisait sa force militaire. Le 17 janvier 1848 déjà, Czartoryski, dans ses instructions à Orpiszewski, se déclare prêt à servir d'intermédiaire entre les Italiens d'un côté et les Croates et les Magyars de l'autre. Il désirait par conséquent connaître le point de vue italien à l'égard des demandes croates, ayant toujours en vue la possibilité que Vienne fasse des concessions. Parmi les revendications croates il cite tout d'abord l'union de la Dalmatie avec la Croatie ainsi que la dissolution de la communauté hungaro-croate [1]. La révolution de février lui ayant renouvelé l'appui du gouvernement français, quelque peu négligé à partir de 1846, le prince Adam décida le 3 mars 1848 de charger Ludwik Bystrzonowski d'une mission spéciale auprès des Slaves méridionaux, décision que d'autres événements, rapides autant qu'imprévus, firent cependant oublier pour quelque temps.

La Révolution prussienne, par ses ouvertures de sympathies pour la cause des Polonais, leur fit espérer que la Pologne ressusciterait à la suite d'une guerre, avec l'aide de la Prusse et de la France. Le conflit au sujet du partage de la Posnanie provoqua cependant, à la fin de mai, une malheureuse insurrection polonaise, alors que le Comité national de Cracovie dut céder à la menace des canons autrichiens dès le 26 avril. Quand, au début de juin, Prague, siège d'un Congrès des Slaves autrichiens, coïncidant avec la révolte de la Pentecôte, eut le même sort, Czartoryski fut renforcé dans sa conviction que la Réaction était en marche, et qu'elle ne saurait être évitée sans l'anéantissement de l'Autriche. Sur l'arrière-plan de ces événements l'ombre colossale de la Russie autocratique se dessinait de plus en plus, et Czartoryski ne doutait pas non plus que c'était précisément la Réaction qui poussait les Slaves d'Autriche à se jeter dans les bras de la Russie. Il fallait donc — d'après ses paroles si caractéristiques du 12 décembre 1848 — « poloniser le mouvement slave » [2].

Dès avant il avait déjà décidé de transférer Zach à Zagreb et d'englober la Bosnie dans sa sphère d'action. Zach cependant, ayant appris les événements de Prague, se précipita dans son pays, et ne put s'arrêter à Zagreb qu'au passage, tout juste pour convenir avec Gaj certaines stipulations dont nous ignorons la nature. Il fut remplacé par Lenoir lequel demeura en Croatie plus de deux mois (septembre-novembre 1848). Sa tâche portait à réaliser, avec le concours

[1] Handelsman, *Rok 1848...*, p. 66-67.
[2] *Ib.*, p. 55.

de Gaj, « un Slavisme libre et indépendant de toute influence étrangère »[1]. Selon la lettre par laquelle Czaykowski l'accréditait auprès du Ban Jelačić, il fallait s'y acheminer par une alliance entre le Ban et le prince Adam [2]. Les événements ultérieurs permettent cependant de conclure que l'Hôtel Lambert s'intéressait directement au problème de la réconciliation avec les Magyars et du retrait des troupes confinaires d'Italie.

Tout essai dans ce sens était d'ores et déjà voué à l'échec : à la suite de son affaire avec le Prince Miloš vers la fin de mai et le commencement de juin, Gaj cessa bientôt d'être « administrateur des affaires extérieures », et perdit ainsi la possibilité d'intervenir directement dans le cours des événements ; d'autre part, Jelačić traversa la Drave le 11 septembre avec son armée et confia aux armes la solution du conflit avec les Magyars. Le patriarche Rajačić se trouvait dans la même position en tant que leader des Serbes de Hongrie et chef spirituel d'une partie importante des confinaires croates. Avant son arrivée à Zagreb, Lenoir put, certes, persuader le patriarche du bien-fondé des conseils polonais, mais il n'obtint cependant pas de succès visible : la délégation serbe ne fut même pas reçue à Budapest. Bystrzonowski (connu sous le nom de Macair)[3] devait poursuivre cette action avec des moyens plus puissants, en sa qualité d'agent français aussi bien que polonais. Il reçut le 30 septembre 1848, de la part de J. Bastide, ministre français des affaires étrangères, des lettres adressées à Rajačić et aux Magyars, leur promettant l'appui du gouvernement français dans le cas de leur accord. Bastide envisageait, de même que l'Hôtel Lambert, une Confédération danubienne dont feraient également partie les Principautés roumaines, et prévoyait même, pour un temps rapproché, une guerre franco-autrichienne[4]. Si Bystrzonowski trouva un cordial accueil auprès des représentants de la Voïvodine serbe, lesquels acceptèrent même de garder une attitude neutre au moment de l'invasion autrichienne en Hongrie, ce furent les Magyars eux-mêmes qui attaquèrent les insurgés serbes, rendant ainsi illusoire les bons offices polonais [5].

Bystrzonowski entra aussi en contact avec Gaj : ce dernier ne se résignait point au rôle d'observateur passif que lui avait imposé sa

[1] V. Deželić, « Pisma pisana dru Ljudevitu Gaju i neli njegovi sastavci », *Gradja* VI, Zagreb 1909, p. 43.

[2] Le texte de cette lettre de recommandation est publié, en traduction croate, par F. Bučar, « Arkiv i muzej knezova Čartoryskih u Krakovu », *Obzor* LXXIV, 1933, n° 55.

[3] V. J. Thim, *A Magyarországi 1848-49-iki Szerb Fölkelés története*, III, Budapest 1935, p. 493.

[4] Handelsman, *Rok 1848...*, p. 76-77.

[5] Feldman, *o. c.*, p. 282-283.

disgrâce auprès de Jelačić. A la fin de l'été, Gaj essaya d'établir quelques contacts avec Pest, et caressa aussi le projet de renverser Jelačić lui-même, avec l'aide de Czartoryski. Celui-ci, en informant, le 20 février 1849, le président du gouvernement sarde, Gioberti (le lendemain Gioberti donna sa démission !) présenta, sur la foi de la relation de Lenoir, l'offre de Gaj en ces termes : « Il croit impossible d'empêcher que les régiments Croates ne marchent contre l'Italie tant que Jellatschitz (!) conserve sa place. Il se fait fort de le renverser et de le remplacer par un meilleur choix, favorable au rappel des régiments Slaves en Italie, mais il dit avoir besoin (de) 300 mille francs pour être sûr du succès de l'entreprise [1]. » Lenoir ne doutait pas du succès de ce projet « si Mr Gay veut s'en charger », mais à Paris on trouvait la somme trop forte [2]. Czartoryski croyait en outre à la possibilité que Jelačić modifie son attitude : « quand il verra l'opinion de ces concitoyens tourner contre lui, (il) se montrera moins autrichien qu'on ne le suppose » ; par conséquent, « sa déchéance ne sera plus indispensable pour arriver au but qu'on se propose » [3].

Il semble qu'une telle attitude de Czartoryski pourrait s'expliquer dans une certaine mesure par l'influence de l'émissaire du Ban, A. T. Brlić qui se trouvait à Paris à cette époque et tâchait de disculper Jelačić de l'accusation d'être un suppôt de la Réaction. Dans une conversation avec Ladislas Czartoryski (le fils du prince Adam), le 7 mars, Brlić prétend que « c'est de l'idée de la liberté des Slaves que le Ban est enthousiasmé » [4]. Or, ce même jour la réaction viennoise frappe un coup qui témoigne de la conscience accrue de sa puissance : la Constituante vient d'être dissoute et une Constitution octroyée. Brlić accueille cette nouvelle « avec étonnement, dépit et tristesse » ; dès son arrivée à Paris, en décembre 1848, il s'était employé auprès de Czartoryski en faveur de la fédéralisation de l'Autriche en tant que « nécessité antirusse ». Il réussit enfin de persuader au prince Adam de s'adresser dans ce sens au Ban, par une lettre, datée du 12 mars 1849. Quelle était à ce moment son opinion sur l'Autriche, Czartoryski l'exprime dans le passage suivant de cette lettre : « Une fédération franche, sans arrière-pensée, où chaque nationalité obtiendrait la jouissance de son existence

[1] Handelsman, *Rok 1848...*, p. 82-83.

[2] V. dans la lettre de Lenoir à Gaj (publiée ci-après en annexe) la phrase finale. V. Deželić, en publiant la Correspondance de Gaj, n'a pas utilisé celle-ci, probablement parce qu'il ne pouvait en identifier l'auteur.

[3] Handelsman, *Rok 1848...*, p. 82-83.

[4] [Ivana Brlić-Mažuranić], *A. T. Brlić kao banov emisar u Parizu*, Zagreb 1935, p. 53.

propre sous le pouvoir tutélaire d'un centre commun, est le vœu unanime des peuples de l'Autriche, et me semble l'unique système de gouvernement, qui puisse convenir à la maison Impériale et consolider son règne. » Il était d'avis que le Ban seul pouvait réaliser les espoirs des Slaves et « arrêter le gouvernement autrichien sur la pente dangereuse pour son avenir où il est encore entraîné » [1]. Le prince ayant dû exprimer la crainte de se compromettre, Brlić le rassura en déclarant qu'il remettrait ou restituerait la lettre selon qu'il verra le Ban disposé ou non de l'accepter [2].

Dans l'entourage du prince Adam on attachait une importance spéciale à cette lettre ; son gendre Zamoyski était d'avis, d'après le Journal de Brlić, qu'elle « faisait honneur au Prince, alors que le Ban sera jugé devant l'Histoire selon qu'il l'accueillera, bien ou mal » [3]. Cette lettre ne semble cependant pas être arrivée aux mains de Jelačić. Quand Brlić l'a rencontré, le 29 mars 1849, en pleine campagne de Hongrie, le Ban ne se préoccupait que des opérations militaires et, dans sa conversation, évitait les sujets politiques ; le 2 avril il s'était même livré à une diatribe verbale contre tous les Polonais sans exception, « de Czartoryski au dernier » [4]. Tout en ne le mentionnant nulle part, Brlić a certainement dû agir dans le sens de sa promesse, par laquelle il avait rassuré les soupçons, d'ailleurs justifiés, de Czartoryski. Il n'est plus question de cette lettre dans son journal où il n'omet cependant pas des événements beaucoup moins importants. L'année suivante, lorsqu'il se trouve à Paris pour la seconde fois, il n'en reparle plus. La lettre du prince Adam au Ban Jelačić n'eut, par conséquent, aucune suite.

Le projet aventureux de Gaj ne connut d'ailleurs pas d'autre destin. Sans doute son influence personnelle a-t-elle été surestimée à l'Hôtel Lambert. Or, à partir de juin 1848 Gaj était, pour ainsi dire, politiquement mort ; et dès l'année suivante il négocie avec Bach, ministre autrichien des affaires intérieures, au sujet de la publication « d'un journal croate dans l'intérêt du gouvernement », avec ce résultat que le conseil des ministres à Vienne accepte à l'unanimité, le 29 mai 1849, les conditions d'ordre pécuniaire qu'il avait posées [5].

A la même époque l'Hôtel Lambert essaya encore une fois, après l'écroulement réitéré des espoirs italiens à Novarc (23 mars 1849), de sauver la Révolution hongroise. En proclamant la déchéance des Habsbourg les Magyars avaient rompu les derniers liens qui les rat-

[1] Le texte de cette lettre est publié par Maixner, *o. c.*, p. 9-10.
[2] I. Brlić-Mažuranić *o. c.*, p. 59.
[3] *Ib.*, p. 79.
[4] *Ib.*, p. 100.
[5] Ivić, *o. c.*, III, 74.

tachaient encore à Vienne et l'intervention militaire de l'empereur Nicolas ne pouvait plus être évitée. Les rêves polonais d'indépendance n'étaient plus suspendus qu'au fil de l'issue de la lutte magyare. Il ne pouvait plus y avoir de doute au sujet de l'orientation de la politique autrichienne : la voie vers l'absolutisme était largement ouverte. L'idée de collaboration des peuples autrichiens commençait à tomber sur un sol plus fertile ; les uns l'embrassaient franchement, les autres avec des arrière-pensées. Le 18 avril 1849 un accord fut réalisé à Paris entre Czartoryski, le Tchèque F. L. Rieger et les représentants magyars à Paris et à Londres, le comte Teleky et F. Pulszky. Aux termes de cet accord la Croatie — comme la Voïvodine et la Transilvanie roumaine — recevrait « toute son autonomie garantie et ne serait rattachée à la couronne de Hongrie que par un lien fédéral, sauf les stipulations à faire pour l'entretien d'une flotte commune, la construction des voies de communication et les garanties d'un commerce libre ». Aux Slovaques ainsi qu'aux Allemands hongrois serait assurée « une administration propre dont le personnel serait composé de leurs nationaux, une justice rendue par des magistrats indigènes, le libre usage de leur langue dans les écoles, dans l'administration et dans les tribunaux, des institutions communales analogues à leurs habitudes et à leur état social et le libre exercice de leur culte ». Quand le parlement hongrois aura, « dans un acte officiel et solennel », promulgué ces stipulations, les nationalités de Hongrie devraient « tourner leurs armes et leurs efforts contre l'ennemi commun » [1]. Cet accord n'avait cependant pas de caractère officiel ; ses négociateurs magyars ont agi de leur propre initiative, et Pulszky au moins ne joua pas franc jeu. L'accord ayant été négocié sans la collaboration des nationalités hongroises, dont le point de vue était d'ailleurs supposé connu, il aurait fallu que la décision fût prise, du côté magyar, particulièrement par Kossuth, en tant que représentant du pouvoir souverain.

Une tentative de médiation renouvelée par Bystrzonowski, à la fin de mai et au début de juin 1849, n'eut pas non plus de succès. Ceci vaut encore plus pour les efforts de Brlić en vue d'un accord entre Croates et Magyars. Ladislas Czartoryski s'était adressé à lui, par une lettre datée du 5 juin, dans le même sens [2]. Tout ceci, ainsi que la lettre du prince Adam au général Dembiński, du 5 juin, reflète les derniers efforts de l'Hôtel Lambert pour arriver à l'application de l'accord de Paris, alors que l'armée russe se concentrait déjà en vue de l'invasion en Hongrie. Si la Réaction autrichienne, ren-

[1] L. Czartoryski communique le texte de cet accord dans sa lettre à Brlić du 5 juin, v. Maixner, *o. c.*, p. 33.

[2] *Ib.*

forcée par l'aide russe, a déjà privé les nationalités de Hongrie de leur liberté de décision, de l'autre côté, où cette liberté existait encore, aucune volonté de faire des concessions n'était visible. Kossuth s'opposa énergiquement aux démarches faites par le général Perczel à l'instigation polonaise. Il était d'ailleurs essentiellement hostile à la politique du prince Adam, la trouvant inamicale pour les Magyars et partiale au sujet des Slaves ; il affirmait que le prince « cherche à obtenir des armes de la part du gouvernement français non pas pour nous, mais pour les Croates, nos plus ardents ennemis »[1]. Dans ces conditions C. Batthyányi, en sa qualité de ministre des affaires étrangères, annula, dans ses instructions aux agents hongrois du 10 juin 1849, l'accord de Paris, en exigeant que dans tous les cas soient sauvegardées l'unité et l'intégrité du territoire de l'État, et partant aussi l'hégémonie des Magyars [2].

Des idées pareilles déterminèrent également l'attitude du comte Jules Andrássy à l'égard de la dernière tentative d'un homme politique croate, entreprise à l'initiative de l'Hôtel Lambert, en vue d'une coopération avec les Magyars. Le baron Dragutin Kušlan, rédacteur en chef du journal radical *Slavenski Jug*, pensait dès 1847 à l'organisation d'un parti libéral et oppositionnel. La constitution octroyée de mars 1849 fortifia encore ce projet, et son groupe — d'après le témoignage d'Andrássy, basé apparemment sur des renseignements émanés de Kušlan lui-même — envoya même, au printemps 1849, des émissaires auprès de Czartoryski « pour avoir des armes et de l'argent » [3].

Et en effet, à la fin d'avril un émissaire de Zagreb se présenta chez le prince, demandant vingt à vingt-cinq mille fusils dont les Croates auraient besoin pour se soulever contre l'Autriche. Selon Handelsman [4], ce fut le fils du libraire bien connu de Zagreb, Lavoslav Župan, lequel, à partir de 1850, eut fréquemment des ennuis avec la police. Czartoryski, ainsi que l'affirme Andrássy, posa à cette occasion des conditions aux Croates, leur demandant « de prendre des chefs polonais et de s'unir aux Hongrois ».

Au moment de l'avance victorieuse de l'armée magyare vers la fin de mai, quand la possibilité de leur invasion en Croatie approchait, Kušlan rencontra à Belgrade Andrassy, lequel s'y arrêta en route pour Constantinople. A cette occasion, il se laissa persuader à exercer, par des moyens différents, une influence sur le peuple et l'armée croates, en vue de la collaboration avec les Hongrois. Il

1 Feldman, *o. c.*, p. 305.
2 *Ib.*, p. 318.
3 Thim, *o. c.*, p. 790.
4 Handelsman, *Rok 1848...*, p. 60.

conseilla à son tour de placer à la tête de l'armée d'invasion le général polonais J. Bem, dont le nom aurait déjà été prononcé pour le poste de Ban ; il demanda d'autre part que le gouvernement magyar s'adresse au peuple croate par une proclamation, dans laquelle il assumerait l'obligation de respecter son caractère national et ses droits, surtout les droits linguistiques. En recommandant, le 11 juin, au ministre Batthyányi d'accepter les proclamations de Kušlan, ainsi que sa demande au sujet d'un subside, dont il aurait besoin pour s'acquitter du cautionnement requis pour la publication de ses journaux, Andrássy souligna qu'une telle proclamation « étant tenue dans les termes généraux n'engage à rien ». Il était persuadé qu'ainsi « on n'y perdrait rien, car vainqueur, on peut modifier, vaincu on n'a rien perdu »[1]. Les documents publiés ne disent rien sur l'issue de ces négociations. Entre temps, la situation sur le champ de bataille ne tarda pas à changer ; la capitulation de Világos (13 août 1849) mit brusquement fin à tous les projets ultérieurs ainsi qu'aux « espérances polonaises et aux prévisions de Czartoryski » (Handelsman).

Dans l'atmosphère d'une réaction universelle, il ne restait à l'Hôtel Lambert que de nourrir encore quelques illusions sur la possibilité d'une révolution en Croatie après trois, quatre ou dix ans, ainsi que Brlić et Bystrzonowski l'envisageaient dans leurs entretiens parisiens en 1850 [2]. Ce ne fut qu'en 1860 qu'Eugène Kvaternik, émigré isolé, songea à une candidature de Ladislas Czartoryski « comme roi de Croatie in-petto » [3]. Enfin, la résurrection polonaise de 1863 se chargea de donner au prince Adam cette satisfaction posthume d'amener Kossuth à reconnaître à la Croatie, en son nom et au nom de son Comité révolutionnaire, le droit à l'indépendance politique et aux nationalités de Hongrie l'égalité complète de traitement. Cette reconnaissance eut lieu le 8 mars 1864, sous forme de convention conclue avec le gouvernement national polonais [4]. Cependant, l'évolution définitive vers le compromis de 1867 passa outre à cette tentative [5].

J. ŠIDAK.

[1] Thim, *o. c.*, p. 790-791.
[2] Maixner, *o. c.*, p. 38.
[3] V. K. Šegvić, *Prvo progonstvo Eugena Kvaternika*, Zagreb 1907, p. 138.
[4] Feldman, *o. c.*, p. 321.
[5] D'après un compte rendu de Fr. Ilešić (*Jug. ist. časopis*, V, 1939, pp. 310-312) Lubomir Durkowicz-Jakszicz a publié dans la revue *Problemy Europy Wschodniej* (Varsovie 1939) un article intitulé « Pierwszy polski agent dyplomatyczny w Białogradzie XIX w. — dr Adam Lyszczyński ». D'après des documents inédits, il décrit la mission de cet agent chez les Slaves du sud, de la mi-juin à la mi-octobre 1841. Czartoryski, ayant insisté dans ses instructions sur la nécessité de visiter Zagreb et de lier connaissance avec Gaj et Drašković, son représentant vint de Belgrade à Zagreb, où il eut des conversations avec Gaj et Herkalović. Il est clair que sa mission était de simple information.

ANNEXE

L. Zwierkowski (L. Lenoir) à L. Gaj [1] Belgrade 21. janvier 1849.

Mon cher Monsieur,

Depuis mon passage par Agram au commencement de novembre je ne vous ai pas écrit, car je ne pouvais pas me fier à la poste. Aujourd'hui je le fais car ma lettre vous sera rendue par mon ami M. Cel Zabłocki. Je crois que le moment s'approche où nous Slaves, ayant perdu nos illusions nous pourrons être appelés à lutter ensemble contre l'ennemi commun. Ici plus que jamais on voit qu'on ne tient que des promesses et de paroles : la Voïevodina n'est pas obtenue. Aussi le Patriarche est décidé à tout, plutôt que de tromper la nation. Mais les Serbes de la Voïevodina ne sont pas forts — il faut que les Croates les soutiennent. Les Croates aussi n'ont rien, ils ne peuvent pas se contenter des lauriers du Ban et de sa nomination comme Gouvr de la Dalmatie. Le titre n'est pas encore la réunion de cette province à la Croatie : mais ce qui est plus essentiel, ce sont les promesses données que Vos 30 articles seraient sanctionnés. Tant que les Croates ne l'auront pas obtenu ils ne seront que les instruments du dispotisme (sic !). Il faut que la Croatie se loue de cette tâche, si elle veut que l'Europe civilisée voie en elle un membre de la grande famille des nations libres. A cet effet il faut donner des gages à l'Europe : ces gages se trouvent dans les procédés des Croates envers l'Italie et envers la Pologne. Je Vous le dis, j'ai des preuves que les Gouvernements de l'Occident sont disposés à faire beaucoup, si les Croates veulent s'entendre sérieusement. La Légion polonaise en Sardaigne est un terrain où déjà on peut opérer en commun. Les journaux prennent et doivent rendre les mêmes services — il faut se donner la main — les Polonais sont les plus maltraités, car l'Autriche les hait et les craint le plus. Aidez-les et surtout combattez le parti ruthénien, qui ne se montre qu'appelé par l'Autriche — ils ont demandé la langue allemande pour leurs écoles — appelé par la Russie — car ils viennent de dire que Pie IX ne les occupait pas, car leur Pape est à St-Pétersbg. Sur toutes ces questions — et celles des Serbes, des Valaques, M. Cel Zabl peut Vous donner tous les détails. Je suis toujours très satisfait du digne Patriarche — si on n'accorde pas la Voïevodina, il renvoit sa décoration à l'Empr. Mais les Serbes de Belgrade sont influencés par la Russie. Il faudrait travailler à Vous unir comme Jugo-Slaves, et faire faire une fédération des Magyars avec les Roumains. — Mon rapport est arrivé à Paris le 5. Jan. — On trouve l'idée (que vous et moi savons) *bonne, très-bonne* [2], mais on trouve la somme trop forte : on doit m'écrire bientôt au sujet.

Wasz przyjaciel i drużba LIUDEWIT.

[1] L'original de cette lettre inédite se trouve à la Bibliothèque de l'Université de Zagreb, Correspondance Gaj.

[2] Mots soulignés par l'auteur.

LE RÉPERTOIRE FRANÇAIS DU THÉATRE NATIONAL DE ZAGREB

Le présent inventaire du répertoire français du théâtre de Zagreb n'est pas une bibliographie et ne fait pas double emploi avec une bibliographie, parce que la plupart des traductions d'œuvres françaises jouées sur la scène croate n'ont jamais paru en librairie. C'est une particularité dont il est inutile de rechercher ici les causes mais cela ne diminue en rien l'intérêt de ces traductions et de ce répertoire pour l'étude des échanges intellectuels entre la France et la Croatie. Serait-il difficile de décider qui est le plus important à cet égard, d'un roman dont l'édition se débite lentement pendant des années et parfois reste entassée dans les magasins de l'éditeur, ou d'une pièce qui attire des foules enthousiastes à de longues séries de représentations. Bien mieux, l'inventaire, tel que l'a établi M. Batušić, nous offre des éléments d'information que les éditeurs nous fournissent rarement, sauf pour les très grands succès : nombre exact des représentations, répartition dans le temps, reprises, etc.

Du reste ce répertoire français a déjà été le sujet d'intéressantes études de la part de MM. Mirko Deanović (« Le théâtre italien et le théâtre français à Zagreb du moyen âge au milieu du XIXe siècle », *Mélanges Hauvette*, Paris 1934) et Ivo Hergešić (« La part de l'étranger dans le répertoire du Théâtre national de Zagreb », *Revue de littérature comparée*, XIV, « Francuski pisci na hrvatskoj pozornici u Zagrebu [1840-1934] [1] » *Hrvatsko kolo*, XIV [1933] avec un résumé en français). Mais les conclusions de ces érudits gagneront en clarté et en précision pour le lecteur qui les rapprochera de notre inventaire, provisoirement incomplet cependant. Il est incomplet parce qu'il se borne aux traductions *croates* et aux représentations étrangères depuis 1840. Mais jusqu'en 1860 ce sont des troupes allemandes qui ont occupé la scène de Zagreb et la plupart des représentations étaient données en allemand : dans le nombre il s'est rencontré pas mal de traductions ou d'adaptations du français, ainsi qu'on peut s'en rendre compte par le relevé publié par Mlle B. Breyer (*Das deutsche Theater in Zagreb*, Thèse de Zagreb, 1938) pour la période de 1780 à 1842 [2].

Notons enfin qu'il existe une bibliographie théâtrale qui embrasse toute la littérature dramatique imprimée en croate et en serbe jusqu'en 1905, originaux et traductions : *Bibliografija srpsko-hrvatske dramske književnosti* par Vladan Jovanović (Belgrade 1907, in-4, 127 pp.). RÉD.

[1] Complété dans *A. I. F. Z.*, 1938, pp. 229-232 : I. Hergešić, « Le répertoire français du théâtre de Zagreb ».

[2] Rectifié sur certains points et complété par : Olga Šojat, « Prilog poviesti njemačkoga Varoškog Teatra u Zagrebu », *Nastavni Vjesnik* (Zagreb) LI, pp. 201-210.

L'inventaire du répertoire français du Théâtre national de Zagreb comprend quatre parties :

I. Pièces jouées en croate de 1840 à 1940 ;

II. Pièces traduites en croate et non jouées, dont les traductions se trouvent dans les archives du Théâtre ;

III. Pièces jouées par des tournées françaises ;

IV. Pièces françaises jouées en diverses langues par des tournées étrangères.

Dans chacun de ces groupes, le classement a été fait par ordre alphabétique des noms d'auteurs. Pour la période de 1870 à 1940 l'inventaire est complet. De 1840 à 1870 on n'a fait figurer que les œuvres dont les représentations sont absolument certaines. Des recherches ultérieures pourront peut-être faire découvrir d'autres titres.

Les noms des auteurs et des compositeurs français figurent, quand des vérifications n'ont pas été possibles, tels qu'ils ont été inscrits sur les affiches du théâtre. Il n'est pas exclu qu'il se rencontre quelque erreur dans des noms aujourd'hui oubliés. Le nom du traducteur a été donné sous sa forme complète et actuelle (par exemple, Šrabec = Milan Bogdanović).

Le titre de la traduction est suivi, entre parenthèses, du titre original, quand on a été en mesure de l'établir.

La première date est celle de la première représentation et la seconde date celle de la dernière. Le chiffre entre parenthèses est celui du nombre total des représentations. Un point d'interrogation marque que ce chiffre n'a pu être déterminé.

SLAVKO BATUŠIĆ.

I

1. ABOUT (Edmond). — *Ubojica* (L'assassin). Comédie en 1 acte. Tr. Slavoj Marik. 28. X. 1879-22. I. 1887 (9).
2. ADAM (Adolphe). — *Gizela* (Giselle ou les Wilis). Ballet fantastique en 2 actes. Livret de J. H. V. de Saint-Georges et Coralz. Tr. inconnu. 21 et 25. I. 1897 (2).
3. ADAM (Adolphe). — *Postiljon od Longjumeau* (Le postillon de Longjumeau). Opéra-comique en 3 actes. Livret de Leuven et Brunswick. Tr. Milka Pogačić. 17. IX. 1899-8. XI. 1907 (9).
4. ADAM (Adolphe). — *Pierotte i Violetta ili živi automat* (Pantins de Violette [?]) Opérette en 1 acte. Livret de Léon Battu. Tr. S. Udbinski. 6. IV. 1865 (?).
5. ADENIS (Eugène). — *Delikatan nalog* (Une mission délicate). Comédie en 1 acte. Adaptation de C. F. Wittmann. Tr. Milko Zec. 23. X-10.-XI. 1894 (3).
6. ANCELOT (Jacques) et COMBEROUSSE. — *Prijatelj Grandet* (L'ami Grandet). Comédie en 3 actes. Tr. M. R. Popović. 19 et 27, I, 1892².
7. ANET (Claude). — *Mayerling*. Pièce en 3 actes. Tr. Mihovil Kombol. 20. II. 1931-5 IX 1932 (30).
8. ANICET-BOURGEOIS (Auguste). — *Gospođa od Saint-Tropeza* (La dame de Saint-Tropez). Drame en 5 actes. Tr. Adam Mandrović. 21. I. 1871-11 V. 1876 (7).
9. ANICET-BOURGEOIS et BARRIÈRE (Théodore). — *Život jedne glumice* (La vie d'une comédienne). Drame en 5 actes. Tr. M. Ljubibratić. 15. XII. 1875 (1).
10. ANICET-BOURGEOIS et DUMANOIR (Philippe). — *Crni liječnik* (Le docteur noir). Drame en 5 actes. Tr. N. A. 14. II. 1874-22. III. 1882 (4).
11. ANOUILH (Jean). — *Putnik bez prtljage* (Le voyageur sans bagage). Pièce en 5 figures. Tr. Božena Begović. 5-18.-I. 1938 (4).

12. Antoine (André-Paul). — *Neprijateljica* (L'ennemie). Comédie en 3 actes. Tr. Mihovil Kombol. 20. I. 1931-18. I. 1932 (20).
13. Arago (Etienne), Varin et Desverges. *Casanova* (Casanova au fort Saint-André). Comédie en 3 actes. Tr. Sava Rajković. 3 et 29. III. et 29. XII. 1875 (S).
14. Arago (Jacques) et Vermond (Paul). — *Djavolove bilježke* (Les mémoires du diable). Comédie en 3 actes. Tr. 1850 : Milan Vidulović, 1871 : Vladislav Vežić, 1886 : I. K. 18. I. 1850-9. III. 1887 (20).
Arène (Emanuel). — V. Capus : Protivnik, 127.
15. Armont (Paul) et Gerbidon (Marcel). — *Kradljivka* (La souris d'hôtel). Comédie en 4 actes. Tr. Milan Begović. 20-26. XII. 1928 (4).
16. Armont (Paul) et Gerbidon (Marcel). — *Ljubavna pustolovina* (L'amoureuse aventure). Comédie en 3 actes. Tr. Ivo Šrepel. 3. XII. 1929-4. II. 1930 (6).
17. Armont (Paul) et Gerbidon (Marcel).— *Škola za kokote* (L'école des cocottes). Comédie en 3 actes. Tr. Rudolf Maixner. 14. XII. 1924-10. V. 1927 (14).
18. Arnould (Artur) et Fournier (Edouard). — *Željezna krinka* (Le masque de fer). Drame en 5 actes. Tr. Dimitrije Demetar. 17. XII. 1871 et 9. II. 1872 (2).
19. Artus (Louis). — *Vrabac* (Cœur de moineau). Comédie en 4 actes. Tr. K. Premužić. 21. V-12. IX. 1908 (3).
Athis (Alfred). — V. Bernard. Dvije patke, 71.
20. Auber (Daniel-François). — *Fra Diavolo* (Fra Diavolo). Opérette en 3 actes. Livret d'Eugène Scribe. Tr. 1887 : A. M. Bišćan ; 1909 : Ferdo Ž. Miller. 15. X. 1887-17. VI. 1936 (31).
21. Auber (Daniel François). — *Nijema iz Porticija* (La muette de Portici). Opéra historique en 5 actes. Livret d'Eugène Scribe et Germaine Delavigne. Tr. Josip Eugen Tomić. 27. II. 1877-30. IV. 1889 (11).
22. Auber (Daniel François). — *Crni domino* (Le domino noir). Opéra en 3 actes. Livret d'Eugène Scribe. Tr. Josip Eugen Tomić. 3, 5 et 7. III. 1874 (3).
23. Audran (Edmond). — *Gilette de Narbone*. Opérette en 3 actes. Livret de Henri Chivot et Alfred Duru. Tr. Ferdo Ž. Miller. 1 et 16. I. 1901 (2).
24. Audran (Edmond). — *La Mascotte*. Opérette en 3 actes. Livret d'Alfred Duru et Henri Chivot. Tr. 1897 : Srećko Albini ; 1930 : Petar Konjović. 9. XII. 1897-1. I. 1931 (39).
25. Audran (Edmond). — *Lutka* (La poupée). Opérette en 4 actes. Livret de Maurice Ordonneau. Tr. Ferdo. Ž. Miller. 23. X. 1900-22. XII. 1907 (32).
26. Augier (Émile). — *Bestidnici* (Les effrontés). Pièce en 5 actes. Tr. Nikola Kokotović. 15. X. 1889-3. IX. 1903 (4).
27. Augier (Émile). — *Fourchambaultovi* (Les Fourchambault). Comédie en 5 actes. Tr. Milovan Zoričić. 5. XII. 1878-4. IX. 1900 (19).
28. Augier (Émile).— *Giboyerov, sin* (Le fils de Giboyer). Pièce en 5 actes. Tr. 1871 : E. Zv. Asanger ; 1886 : Janko Ibler. 11. I. 1871-15. IX. 1903 (8).
29. Augier (Émile) et Sandeau (Jules).— *Jean de Thommeray*. Pièce en 5 actes. Tr. inconnu. 15. XI. 1874 (1).
30. Augier (Émile). — *Olimpijin brak* (Le Mariage d'Olympe)*. Drame en 3 actes. Tr. Evgenij Kumičić. 4 et 12. IX, 24. X. 1894 (3).
31. Augier (Émile). — *Siromašna lavica* (Les lionnes pauvres). Drame en 5 actes. Tr. Ivan Svrljuga. 25 XI. 1885-14. I. 1889[3].
32. Augier (Émile) et Sandeau (Jules). — *U vatri se zlato kuša* (La pierre de touche). Comédie en 5 actes. Tr. Ivan Švrljuga. 8. II. 1882-31 X. 1893 (7).

* Cf. R. Starchl, « Kumičić traducteur d'Emile Augier », *A. I. F. Z.*, 1941, pp. 187-190.

33. Augier (Émile) et Sandeau (Jules). — *Zet gospodina Poiriera* (Le gendre de Monsieur Poirier). Comédie en 4 actes. Tr. Milovan Zoričić. 12 X. I. 1873-1 II. 1906 (12).
34. Auvray. *Siročad* (Georges et Thérèse). Pièce en 2 actes. Tr. inconnu. 27. X. 1877 (1).
35. Balzac (Honoré). — *Mercadet* (Mercadet ou le faiseur). Comédie en 3 actes. Tr. Nikola Andrić et Branko Gavella. 18. I. 1919-17. V. 1925 (30).
36. Bannès (A.). — *Tata-toto* (...). Opérette en 3 actes. Livret de Paul Bilhaud et A. Barré. Tr. Ferdo Ž. Miller. 5. I.-9. II. 1902 (4).
37. Banville (Théodore). — *Gringoire*. Pièce en 1 acte. Tr. Josip Eugen Tomić. 28. II. 1870-17. IV. 1883 (4).
38. Banville (Théodore). — *Sokrat i njegova Žena* (Socrate et sa femme). Comédie en 1 acte. Tr. Ivan Švrljuga. 11. III. et 5. IV. 1888 (2).
Barbier (Jules). V. Gounod : Faust, 263.
Barbier (Jules). — V. Gounod : Romeo i Julija, 264.
Barbier (Jules). — V. Offenbach : Hoffmannove priče, 396.
Barbier (Jules). — V. Thomas : Mignon, 521.
Barré (A.). — V. Bannès : Tata-toto, 36.
39. Barrière (Théodore). — *Vatra u djevojačkoj školi* (Le feu au couvent). Comédie en 1 acte. Tr. Ljudevit Klekovski. 4. III. 1874-19. V. 1889 (2).
Barrière (Théodore). — V. Anicet-Bourgeois : Život jedne glumice, 9.
Barrière (Théodore). — V. Murger : Ciganski život, 380.
Barrière (Théodore). — V. Sardou : Nervozni, 479.
40. Barrière (Théodore) et Capendu (Ernest). — *Nazovi-poštenjaci* (Les faux bonshommes). Comédie en 4 actes. Tr. Petar Brani. 20. I. 1873-15. X. 1879 (3).
41. Barrière (Théodore) et Gondinet (Edmond). — *Mala smušenica* (Une tête de linotte). Comédie en 3 actes. Tr. O. T. K. 17. X. 1886-21. XII. 1887 (3).
42. Barrière (Theodore) et Lambert-Thiboust. — *Srca od kamena* (Les filles de marbre). Pièce en 5 actes. Tr. Adam Mandrović. 9 et 20 IV. 1885[2].
43. Barrière (Theodore) et Lorin (J.). — *Na glasoviru* (Le piano de Berthe). Comédie en 1 acte. Adaptation de Grandjean. Tr. Spiro Domitrović-Kotoranin. 5. XII. 1868 (1).
44. Bataille (Henry). — *Dijete ljubavi* (L'enfant de l'amour). Pièce en 4 actes. Tr. Stanko Kopač. 31. III. 1920-23. IV. 1921 (9).
45. Bataille (Henry). — *Gola žena* (La femme nue). Drame en 4 actes. Tr. Milan Begović. 20, 24 et 30. I. 1911 (3).
46. Bataille (Henry). — *Uskrsnuće* (Résurrection). Drame d'après le roman de Léon Tolstoï. Tr. Vanda Iblerova. 23. I. 1904-15. VI. 1936 (30).
47. Battu (Léon). — *Čast kuće* (Cf. 48). Drame. Tr. Vladislav Vežić. 1862.
Battu (Léon). — V. Adam : Pierotte i Violetta, 4.
Battu (Léon). — V. Offenbach : Zaruke uz svjetiljke, 405.
Battu (Léon). — V. Offenbach : Djeva iz Elizonda, 395.
48. Battu (Léon) et Desvignes (M.). — *Kućno poštenje* (L'honneur de la maison). Pièce en 5 actes. Tr. Milan Vidulović. 1862.
49. Baty (Gaston). — *Zločin i kazna* (Crime et châtiment). Drame en 16 scènes d'après le roman de F. M. Dostoievski. Tr. Vera Škurla-Ilić. 21. XI. 1934-18. XI. 1935 (13).
Bauche (Henri). — V. Lorde : Dvorac spore smrti, 318.
Baudon. — V. Fournier : Njezin prvi suprug, 236.
Bayard (Alfred). — V. Saint-Georges. Marija kći pukovnije, 447.
50. Bayard (Alfred) et Lafont (Pierre). — *Caričini sužnji* (...). Comédie en 2 actes. Tr. Ferdinand Strozzi. 17. VIII. 1876-24. XI. 1891 (8).

51. BAYARD (Alfred) et LEMOINE. — *Guščica iz Bukova* (La niaise de Saint-Flour). Comédie en 1 acte. Tr. Špiro Domitrović-Kotoranin de l'allemand « Das Ganschen von Buchenau ». 17 XII. 1867-26 XI. 1871 (4).
52. BAYARD (Alfred) et THÉAULON (Marie). — *Otac debitantice ili Ipak je uspio* (Le père de la débutante). Comédie en 5 actes. Tr. Adam Mandrović. 12. IV. 1866-8. III. 1881 (?)
53. BAYARD (Alfred) et VANDERBURCH. — *Mali pariski potepuh* (Le gamin de Paris). Pièce en 3 actes. Tr. Milan Vidulović et S. Domitrović-Kotoranin. 7. IV. 1866-20. IX. 1879 (?).
54. BAYARD (Émile) et DUMANOIR (Philippe). — *Prvi mejdan mladog Richelieu-a* (Les premières armes de Richelieu). Comédie en 2 actes. Tr. August Šenoa. 15. XII. 1864-27. X. 1892 (?)
55. BAYARD (Emile) et DUMANOIR (Philippe). — *Vicomte de Létorières.* Comédie en 3 actes. Tr. Špiro Domitrović-Kotoranin. 8. III. 1863-7. IX. 189? (?)
56. BAYARD (Émile) et SAUVAGE. — *Rukavica i lepeza* (Le gant et l'éventail). Comédie en 3 actes. Tr. Filip Oberknežević. 23. IV. 1873-18. XI. 1893 (9).
57. BEAUMARCHAIS (Pierre-Augustin). — *Figarov pir ili Ludi dan* (Le mariage de Figaro ou la folle journée). Comédie en 5 actes. Tr. 1899 : Milutin Cihlar-Nehajev ; 1932 : Slavko Batušić. 16. IX. 1899-26. IV. 1932 (14).
58. BEAUMARCHAIS (Pierre-Augustin). — *Figarov pir* (Le mariage de Figaro). Opéra-comique en 4 actes. Musique de W. A. Mozart. Tr. Antonija Kassowitz-Cvijić. 26. VI. 1917-16 I. 1933 (36).
59. BEAUMARCHAIS (Pierre-Augustin). — *Seviljski brijač* (Le barbier de Séville). Opéra-comique en 2 actes. Musique de G. Rossini. Tr. Mijo Bišćan et plus tard Gjuro Prejac. 2. XII. 1874-14. XII. 1940 (169).
60. BECQUE (Henri). — *Parižanka* (La Parisienne). Comédie en 3 actes. Tr. Nikola Andrić et Nina Vavra. 12. IX. 1901-28. XI. 1913 (5).
61. BEISSIER (Ferdinand). — *Pierrot* (Histoire d'un Pierrot). Pantomime en 3 actes. Musique de Mario Costa. Tr. inconnu. 14. IV.-17. X. 1909 (6).
62. BELOT (Adolphe). — *Članak 47* (L'article 47). Drame en 5 actes. Tr. Josip Eugen Tomić. 21 et 28. I. 1886 (2).
BELOT (Adolphe). — V. DAUDET : Fromont junior i Risler senior, 155.
63. BELOT (Adolphe et VILLETARD (Edmond). — *Oporuka Cezara Girodota* (Le testament de César Girodot). Comédie en 3 actes. Tr. Milovan Zoričić. 21. XII. 1873-20. XI. 1890 (5).
64. BENIÈRE (Louis). — *Ribice* (Les goujons). Satire en 1 acte. Tr. Tinka Vojnović. 27. X.-29 XI. 1909 (4).
65. BENJAMIN (René). — *Brbljava švraka* (La pie borgne). Comédie en 1 acte. Tr. Ivo Srepel. 24. II. et 5. VI. 1928 (3).
66. BERENYI (Henri). — *La main.* Drame mimique en 1 acte. 18 et 20. X. 1906 (2).
67. BERLIOZ (Hector). — *Grande messe des morts.* 3. II. et 3. IV. 1931 (2).
68. BERLIOZ (Hector). — *Prokletstvo Fausta* (La damnation de Faust), légende dramatique. 15. XII. 1930 (1).
69. BERNAC (Jean). — *Mačak i kerubin* (Le chat et le Chérubin). Drame en 3 actes d'après le chinois. Tr. Ivan Šrvljuga. 7 et 10. II. 1903 (2).
70. BERNARD (Tristan). — *Blizanci* (Les jumeaux de Brighton). Comédie en 3 actes d'après la comédie de Plaute *Menaechmi.* Tr. Franjo Crnčić. 13-29. I. **1914.**
71. BERNARD (Tristan) et ATHIS (Alfred). — *Dvije patke* (Les deux canards). Comédie en 3 actes. Tr. Milan Bogdanović. 18. IX.-12. X. 1914 (3).
72. BERNARD (Tristan) et GODFRENAUX (André). — *Šeprtlja* (Triplepatte). Comédie en 5 actes. Tr. Jakša Sedmak. 8. X. 1921-1. III. 1922 (3).

73. Bernstein (Henry). — *Izrael* (Israël). Pièce en 3 actes. Tr. Nina Vavra. 11. XII. 1909-28. X. 1934 (18).

74. Bernstein (Henry). — *Kradljivac* (Le voleur). Drame en 3 actes. Tr. Nikola Andrić. 16. X. 1907-28. III. 1911 (4).

75. Bernstein (Henry). — *Nada* (L'espoir). Pièce en 5 actes. Tr. Slavko Batušić. 11-27. XII. 1935 (5).

76. Bernstein (Henry). — *Samson*. Drame en 4 actes. Tr. Milan Bogdanović. 14 et 17. XI. 1908 (2).

77. Bernstein (Henry). — *Tajna* (Le secret). Drame en 3 actes. Tr. Branko Gavella. 6. II.-1 III. 1919 (5).

78. Bernstein (Henry). — *Vihor* (La rafale ; Baccarat). Drame en 3 actes. Tr. Nina Vavra. 1 V. 1907-2 VI. 1910 (4).

79. Berr (Georges) et Guillemaud (Marcel). — *Milijuni* (La grimpette). Comédie en 5 actes. Tr. Ivo Vojnović. 17. II.-5. III. 1911 (5).

80. Berr (Georges) et Verneuil (Louis). — *Advokat Bolbec i njegov suprug* (Maître Bolbec et son mari). Comédie en 3 actes. Tr. Vladimir Lunaček. 1. VII. 1928-2. IX. 1929 (13).

81. Berr (Georges) et Verneuil (Louis). — *Moja sestra i ja* (...). Opérette en 2 actes. Musique de Ralph Benatzky. Tr. Alexandre Binički. 24. IV. 1931-18. III. 1935 (28).

Berr de Turique (Julien). — V. Bisson : Historijski dvorac, 98.

Berr de Turique (Julien). — V. Bisson : Paunovo perje, 99.

Berr de Turique (Julien). — V. Gavault : Madame flirt, 247.

Bertal (Georges). — V. Dovicourt : Krotilica zvjeradi, 182.

82. Bertal (Georges) et Fouquier. — *Model* (...). Comédie en 3 actes. Tr. Petar Kreković. 11 et 13. V. 1898 (2).

83. Berton (Pierre). — *Didier*. Pièce en 3 actes. Tr. Josip Eugen Tomić. 23. XI. et 1. XII. 1881 (2).

84. Berton (Pierre). — *Lijepa Marseljka* (La belle Marseillaise). Drame de l'époque napoléonienne en 4 actes. Tr. Nikola Andrić. 25. X. 1905-18. II. 1906 (5).

85. Berton (Pierre) et Simon (Charles). — *Zaza*. Pièce en 5 actes. Tr. Artur Schneider. 23. XI. 1899 (8).

Bilhaud (Paul). — V. Bannès : Tata-Toto, 36.

Bilhaud (Paul). — V. Hennequin : U lavljoj špilji, 278.

86. Bilhaud (Paul) et Hennequin (Alfred). — *Japanska vaza* (L'amour). Comédie en 3 actes. Tr. Ljerka Sram. 5. IX. 1906-31. I. 1907 (4).

87. Bilhaud (Paul) et Hennequin (Alferd). — *Nelly Rozier*. Comédie en 3 actes. Tr. Nikola Andrić. 18. IX. 1904-29. V. 1928 (18).

88. Birabeau (André). — *Moj sin, gospodin ministar* (Fiston [?]). Comédie en 4 actes. Tr. Vladeta Dragutinović. 6. III.-6. X. 1937 (14).

89. Birabeau (André) et Nancey. — *Koža* (La peau). Comédie en 1 acte. Tr. Vladeta Dragutinović. 4. VII. 1924 (1).

90. Bisson (Alexandre). — *Jerihonska ruža* (La rose de Jéricho), sketch. Tr. Ivan Mirjev. 25. X. 1931 (1).

91. Bisson (Alexandre). — *Kontrolor spavaćih vagona* (Le contrôleur des Wagons-Lits). Comédie en 4 actes. Tr. Petar Kreković. 22. II. 1899-28. XI. 1909 (14).

92. Bisson (Alexandre). — *Pokojni Toupinel* (Feu Toupinel). Comédie en 3 actes. Tr. Petar Brani. 3. XI. 1891-15. III. 1894 (7).

93. Bisson (Alexandre). — *Provalnici* (Les apaches). Comédie en 3 actes. Tr. Vaclav Anton. 3-6. II. 1910 (3).

94. Bisson (Alexandre). — *Rue Pigalle br. 115* (115, Rue Pigalle). Comédie en 3 actes. Tr. Julio Rorauer. 14 et 15. III. 1883 (2).
95. Bisson (Alexandre). — *Strana žena* (La femme X...). Drame en 4 actes. Tr. August Harambasić. 24. IV. 1910-16. XII. 1910 (5).
96. Bisson (Alexandre). — *Vrli sudija* (Le bon juge). Comédie en 3 actes. Tr. Nikola Andrić. 2. IV.-9. IX. 1903 (3).
97. Bisson (Alexandre). — *Zastupnik Bombignaca* (Le député de Bombignac). Comédie en 3 actes. Tr. Nikola Andrić. 29. X. 1896-8. IX. 1900 (3).
Bisson (Alexandre). — V. Gondinet : Put u Italiju, 262.
Bisson (Alexandre). — V. Moineaux : Skrbnik, 361.
98. Bisson (Alexandre) et Berr de Turique (Julien). — *Historijski dvorac* (Château historique). Comédie en 3 actes. Tr. Milovan Zoričić cadet. 1 et 7. III. 1903 (2).
99. Bisson (Alexandre) et Berr de Turique (Julien). — *Paunovo perje* (Les plumes de paon). Comédie en 3 actes. Tr. Irena Jokopovićeva. 5. IX.-6 X. 1908 (3).
100. Bisson (Alexandre) et Carré (Fabrice). — *Gospodin ravnatelj* (Monsieur le directeur). Comédie en 3 actes. Tr. Adam Mandrović. 13. XII. 1896-31. III. 1908 (11).
101. Bisson (Alexandre) et Mars (Antony). — *Posljedice raspita* (Les surprises du divorce). Comédie en 3 actes. Représentée en 1928 sous le titre de *Uh, ta punica*. Tr. Ivan Švrljuga. 12. X. 1890-8. VI. 1928 (26).
102. Bizet (Georges). — *Biserari* (Les pêcheurs de perles). Opéra en 3 actes. Livret de E. Cormon et Michel Carré. Tr. Viktor Badalić. 24. III.-28. IV. 1900 (4).
103. Bizet (Georges). — *Carmen*. Opéra en 4 actes. D'après la nouvelle de Prosper Mérimée. Livret de Henri Meilhac et Ludovic Halévy. Tr. 1893 : August Harambašić ; 1917 : Milutin Cihlar-Nehajev. 18. VI. 1893-26. VI. 1940 229.
104. Bizet (Georges). — *Djamileh*. Opéra-comique en 1 acte. Livret de Louis Gallet. Tr. Milutin Cihlar-Nehajev. 13. V. 1902-9. III. 1914 (3).
Bizet (Georges). — V. Daudet : Arležanka, 154.
Blau (Edouard). — V. Massenet : Werther, 334.
Blau (Edouard). — V. Offenbach : Lijepa Luretta, 398.
105. Blau (Edouard) et Toché (Raoul). — *Madame Mongodin*. Comédie en 3 actes. Tr. Adam Mandrović. 27. IX. 1896-11. X. 1925 (25).
106. Blum (Ernest) et Toché (Raoul). — *Nervozne žene* (Les femmes nerveuses). Comédie en 3 actes. Tr. Stanka Glišićeva. 19. XII. 1898-25. I. 1899 (2).
Blum (Ernest). — V. Offenbach : Lijepa Luretta, 398.
107. Bocage (Henri) et Crisafulli (H.). — *Biser* (Une perle). Comédie en 3 actes. Tr. Gjuro Galac. 16. X 1892-18. IV. 1893 (3).
108. Boieldieu (François-Adrien). — *Bijela gospodja* (La dame blanche). Opéra en 3 actes. Livret de Eugène Scribe. Tr. Viktor Badalić. 7 I.-18. III. 1900 (3).
109. Bordeaux (Henry). — *Ljubavna pisma* (Les billets doux). Drame en 1 acte. Tr. Ivo Vojnović. 22 et 29. XI. 1909 (3).
110. Bouchardy (Joseph). — *Zvonar svetoga Pavla u Londonu* (Le sonneur de Saint-Paul). Drame en 4 actes. Tr. Spiro Domitrović-Kotoranin. 6. XI. 1864-29. IV. 1874 (?).
111. Bourdet (Edouard). — *Fric-frac*. Pièce en 5 actes. Tr. J. Atijas. 5. III.-27 III. 1938 (5).
112. Bourdet (Edouard). — *Slabi spol* (Sexe faible). Comédie en 3 actes. Tr. Vladeta Dragutinović. 17. XII. 1930-4 I. 1932 (24).
113. Bourdet (Edouard). — *Teška vremena* (Les temps difficiles). Pièce en 4 actes. Tr. Radivoj Karadžić. 13. II.-13 VII. 1935 (8).

114. Bourget (Paul) et Cury (André). — *Rastava* (Un divorce). Drame en 3 actes. Tr. Milan Bogdanović. 29. IV. et 1. V. 1909 (2).

Boyer (Georges). — V. Massenet : Portrait de Manon, 333.

115. Brieux (Eugène). — *Crveni talar* (La robe rouge). Drame en 4 actes. Tr. Adam Mandrović. 12. XII. 1901-29. V. 1917 (9).

116. Brieux (Eugène). — *Kolijevka* (Le berceau). Drame en 3 actes. Tr. Petar Kreković. 18 et 24. IV. 1899 (2).

117. Brieux (Eugène). — *Stradaoci* (Les avariés). Drame en 3 actes. Tr. Ivo Velikanović. 5. VI. 1919-10. III. 1920 (9).

118. Brisebarre (Edouard) et Marc-Michel. — *Bijeli Otelo* (...). Comédie en 1 acte. Tr. Spiro Domitrović-Kotoranin. 16. I. 1868-26. XII. 1870 (3).

119. Brisebarre (Edouard) et Nus (Eugène). — *Pariska sirotinja* (Les pauvres de Paris). Scène de la vie en 5 actes. Tr. Milutin Stojanović. 1. III. 1873-14. III. 1875 (4).

120. Brueys (Abbé David) et Palaprat (Jean). — *Maître Patelin* (L'avocat Pathelin). Vieille comédie française en 3 actes. Tr. Nikola Andrić. 24. XI. 1898-8. X. 1903 (4).

Brunswick. — V. Adam : Postiljon od Longjumeau, 3.

Busnach (William). — V. Zola : Toljaga, 547.

121. Busnach (William), Duval (Georges) et Hennequin (Maurice). — *Zamjenik* (Le remplaçant). Comédie en 3 actes. Tr. Srgjan Tucić. 21 et 24. IX. 1898 (2).

Buysieulx (de Georges). V. Nion : U oči sreće, 386.

Caillavet (Gustave-Armand). V. Flers : Buridanov magarac, 230.

Caillavet (Gustave-Armand). V. Flers : Logika ženskog srca, 231.

Caillavet (Gustave-Armand). — V. Flers : Muževa sreća, 232.

Caillavet (Gustave-Armand). — V. Flers : Papa, 574.

Caillavet (Gustave-Armand). — V. Terasse : Seviljski kongres, 519.

122. Caillavet (Gustave-Armand) et Flers (Robert de). — *Ljubav bdi* (L'amour veille). Comédie en 4 actes. Tr. Milica Mihičić. 18. XI. 1909-4. IV. 1923 (20).

123. Caillavet (Gustave-Armand), Flers (Robert de) et Rey (Etienne). — *Lijepa pustolovina* (La belle aventure). Comédie en 3 actes. Tr. Milica Mihičić. 10. I.-15. II. 1916 (7).

124. Caillavet (Gustave-Armand), Flers (Robert de) et Rey (Etienne). — *Nebeska kruglja* (Les travaux d'Hercule). Comédie en 3 actes. Tr. Milan Bogdanović. 4. XI. 1916-11. V. 1919 (6).

Capendu (Ernest). — V. Barrière : Nazovi-poštenjaci, 40.

125. Capus (Alfred). — *Dvije škole* (Les deux écoles). Comédie en 4 actes. Tr. Nikola Andrić. 7 et 12. I. 1904 (2).

126. Capus (Alfred). — *Puštenica* (La châtelaine). Comédie en 4 actes. Tr. Nikola Andrić. 19 et 26. IX. 1903 (2).

127. Capus (Alfred) et Arène (Emanuel). *Protivnik* (L'adversaire). Drame en 4 actes. Tr. Emil Demetrović. 24 et 29. XI. 1906 (2).

Carré (Fabrice). — V. Bisson : Gospodin ravnatelj, 100.

Carré (Michel). — V. Bizet : Biserari, 102.

Carré (Michel). — V. Gounod : Faust, 263.

Carré (Michel). — V. Gounod : Romeo i Julija, 264.

Carré (Michel). — V. Offenbach : Zaruke uz svjetiljke, 405.

Carré (Michel). — V. Thomas : Mignon, 521.

128. Cellières (Paul). — *Kapetanovi dušmani* (Les bêtes noires du capitaine). Comédie en 4 actes. Tr. Milovan Zoričić. 4. IV. et 25. V. 1875 (2).

129. CHARPENTIER (Gustave). — *Louise*. Roman musical en 4 actes. Livret du compositeur. Tr. Milivoj Ibler. 28. IV. 1919-2. V. 1936 (36).

CHARVAY (Robert). — V. GAVAULT : Gospodjica Josette moja supruga, 248.
CHAINE (Pierre). — V. VAUTEL : Naš župnik kod bogatih, 529.
CHAINE (Pierre). — V. VAUTEL : Naš župnik kod sirotinje, 530.
CHATRIAN (Alexandre). — V. ERCKMANN : Moć savjesti, 212.
CHATRIAN (Alexandre). — V. ERCKMANN : Prijan Fritz, 213.
CHATRIAN (Alexandre). — V. ERCKMANN : Rantzavi, 214.
CHEVALET. — V. OFFENBACH : Čarobne gusle, 393.
CHIVOT (Henri). — V. AUDRAN : Gilette de Narbonne, 23.
CHIVOT (Henri). — V. AUDRAN : La mascotte, 24.
CHIVOT (Henri). — V. STERN : Pričuvnikova ženidba, 518.
CLAIRVILLE (Louis). — V. LECOQ : Angot, 308.
CLAIRVILLE (Louis). — V. OFFENBACH : Dafnis i Chloe, 394.
CLAIRVILLE (Louis). — V. PLANQUETTE : Korneviljska zvona, 421.

130. CLAIRVILLE (Louis) et CORDIN. — *S neba u rebra* (...). Farce en 1 acte. Tr. Ivan Zigović. 29. I. et 2. II. 1882 (2).

131. CLARETIE (Jules). — *Gospodin ministar* (Monsieur le ministre). Pièce en 5 actes. Tr. Ivan Trnski. 1 et 6. X. 1891 (2).

132. CLAUDEL (Paul). — *Blagovijest* (L'annonce faite à Marie). Mystère en 4 actes avec prologue. Tr. Ivo Vojnović. 14. III.-13. IV. 1922 (5).

133. CLEMENCEAU (Georges). — *Sreća pod koprenom* (Le voile du bonheur). Drame en 1 acte. Tr. Petar Kreković. 7 et 10. II. 1903 (22).

134. COLLIN D'HARLEVILLE (Jean-François). — *Svadljiva braća* (La querelle des deux frères). Pièce en 3 actes. Tr. Špiro Domitrović-Kotoranin. 21. VIII. 1861.

COMBEROUSSE. — V. ANCELOT : Prijatelj Grandet, 6.

135. COPEAU (Jacques) et CROUE (Jean). — *Braća Karamazovi* (Les frères Karamazoff). Drame en 5 actes d'après le roman de F. M. Dostoievski. Tr. Milan Bogdanović. 24. II.-11. V. 1912 (4).

136. COPPÉE (François). — *Kremonski guslač* (Le luthier de Crémone). Pièce en 1 acte. Tr. Nikola Andrić. 11. XII. 1895-12. X. 1908 (4).

137. COPPÉE (François). — *Oče naš* (Le pater *). Drame en 1 acte. Tr. Julije Benešić. 23. I. 1906-20. VI. 1912 (5).

138. COPPÉE (François). — *Prolaznik* (Le passant). Poème dramatique en 1acte. Tr. Nikola Marinović. 8. X.1908-7. X. 1909 (4).

139. COPPÉE (François). — *Za krunu* (Pour la couronne). Drame en vers en 5 actes. Tr. Nikola Andrić. 20 et 21. IV. 1895 (2).

CORALY. — V. ADAM : Gizela, 2.
CORALY. — V. ADAM : Gizela, 2.
CORDIER. — V. OFFENBACH : Dafnis i Cloe, 394.
CORDIN. — V. CLAIRVILLE : S neba u rebra, 130.
CORMON (E.). — V. BIZET : Biserari, 102.
CORMON (E.). — V. DENNERY : Dvije sirote, 168.
CORMON (E.). — V. MAILLART : Pustinjakovo zvono, 326.
CORMON (E.). — V. SCRIBE : Muž bježikuća, 496.

140. CORMON (E.) et GRANGE (Eugène). — *Otac Martin* (Les crochets du père Martin). Drame en 3 actes. Tr. Julio Rorauer. 16. XII. 1891-2. XII. 1900 (6).

141. CORNEILLE (Pierre). — *Cid* (Le Cid). Tragédie en 5 actes. Tr. Štefa Iskra. 17 et 27. I. 1898 (2).

* Le musicien croate Ivan Zajc a composé d'après ce drame un opéra représenté six fois entre le 16 décembre 1911 et le 17 janvier 1912.

142. COURCY (Charles de). — *Preokret* (Une conversion). Comédie en 1 acte. Tr. Gjuro Skarić. 11. IV. 1897-26. IV. 1900 (4).
143. COURTELINE (Georges). — *Boubouroche.* Farce tragique en 2 actes. Tr. Nikola Andrić. 15 et 20. II 1906 (2).
144. COURTELINE (Georges). — *Boulingrinovi* (Les Boulingrin). Comédie en 1 acte. Tr. Vladeta Dragutinović. 5. VII. 1924 (1).
145. COURTELINE (Georges). — *Glumačke pobjede* (Les mentons bleus). Scène du café. Tr. Nikola Andrić. 28. XI. 1913 (1).
146. COURTELINE (Georges). — *Njegov novčani list* (Une lettre chargée). 1 acte. Tr. Nikola Andrić. 12 et 21. III. 1907 (2).
147. COURTELINE (Georges). — *Stalan gost* (Un client sérieux). Farce tragique en 1 acte. Tr. Nikola Andrić. 14 et 21. II. 1903 (2).
148. COURTELINE (Georges). — *Sudačko mjerilo* (Les balances). 1 acte. Tr. Nikola Andrić. 23. XI. 1913 (1).
149. COURTELINE (Georges). — *Tihi dom* (La paix chez nous). Burlesque en 1 acte. Tr. Nikola Andrić. 31. XII. 1902-25. I. 1903 (3).

CREMIEUX (Hector). — V. HALÉVY : L'abbé Constantin, 275.
CREMIEUX (Hector). — V. OFFENBACH : Meštar Fortunio, 399.
CREMIEUX (Hector). — V. OFFENBACH : Orfej u podzemlju, 401.
CRISAFULLI (H.). — V. BOCAGE : Biser, 107.

150. CROISSET (Francis de). — *Prava Parižanka* (Le je ne sais quoi). Comédie en 3 actes. Tr. Rudolf Maixner. 20. IX. 1924-21. XI. 1926 (14).

CROISSET (Francis de). — V. FLERS : Vinograd gospodnji, 233.

151. CROMMELYNK (Fernand). — *Veličajni rogonja* (Le cocu magnifique). Farce en 3 actes. Tr. Artur Schneider. 13. II.-12 IV. 1924 (6).

CROUE (Jean). — V. COPEAU : Braća Karamazovi, 135.

152. CUREL (François de). — *Lutka* (La figurante). Comédie en 3 actes. Tr. Jovan Veličković. 16. X. 1896 (1).

CURY (André). — V. BOURGET : Rastava, 114.

153. DANCE (Charles). — *Jutarnji posjet* (...). Tr. Petar Kreković. 12. XII. 1898-16. XI. 1905 (3).

DARTOIS (Armand). — V. DUMAS fils : Afera Clemenceau, 208.
DARTOIS (Armand). — V. THÉAULON : Nanon, krčmarica k Zlatnom janjetu, 520.

154. DAUDET (Alphonse). — *Arležanka* (L'Arlésienne). Drame en 5 actes. Musique de Georges Bizet. Tr. Vanda Iblerova. 15. I.-12. II. 1903 (3).
155. DAUDET (Alphonse) et BELOT (Adolphe). — *Fromont junior i Risler senior* (Fromont jeune et Risler aîné). Drame en 5 actes. Tr. Bogomir Breković. 20. XII. 1883-29. I. 1902 (16).
156. DEBUSSY (Claude). — *Kutija igračaka* (La boîte à joujoux). Ballet en 1 acte. Livret d'André Hellé. Tr. 28. IV. 1927-23. V. 1937 (16).
157. DEBUSSY (Claude). — *Peleas i Melisanda* (Pelléas et Mélisande). Opéra en 5 actes. Livret de Maurice Maeterlinck. Tr. Petar Konjović. 12. XII. 1923-16. IV. 1925 (7).

DECHAMPS (Emile). — V. SCRIBE : Hugenoti, 497.

158. DECOURCELLE (Adrien) et JAIME (Fils). — *Traži se odgojitelj* (On demande un gouverneur). Comédie en 2 actes. Tr. Manojlo Hrvaćanin. 4. VI. 1875-3. X. 1891 (5).
159. DECOURCELLE (Adrien) et THIBOUST. — *Ja objedujem sa svojom majkom* (Je dîne chez ma mère). Comédie en 1 acte. Tr. Edo Zvonimir Asanger. 5. III. 1868 (1).

DECOURCELLE (Pierre). — V. HALÉVY : L'abbé Constantin, 275.

DEGAS (Georges). — V. VARNEY : La falote, 528.

160. DELACOUR (Alfred). — *Princ Metuzalem* (...). Opérette en 3 actes. Musique de Johann Strauss. Adaptation de Wilder et Treumann. Tr. Ferdo Ž Miler. 30. I.-7. IV. 1904 (5).

DELACOUR (Alfred). — V. LABICHE : Hausse i baisse, 299.

DELACOUR (Alfred). — V. LABICHE : Milijun, 300.

DELACOUR (Alfred). — V. MOREAU : Lionski ulak, 377.

DELACOUR (Alfred). — V. MOREAU : Plemenita žena, 376.

DELACOUR (Alfred). — V. OFFENBACH : Suprug pred vratima, 403.

DELACOUR (Alfred). — V. SIRAUDIN : U zoru, 513.

161. DELACOUR (Alfred) et HENNEQUIN (Alfred). — *Tri ružičasta domina* (Les dominos roses). Comédie en 3 actes. Tr. Gjuro Galac. 26 XI. 1879-20 VIII. 1886 (11).

162. DELANCE (Georges). — *Tempo* (Bluff). Comédie en 3 actes. Tr. Tito Strozzi. 19. XI.-30. XII. 1932 (5).

DELAPORTE (Michel). — V. VARIN : Zlo čuvane djevojke, 527.

163. DELAVIGNE (Casimir). — *Ljudevit XI.* (Louis XI). Tragédie en 5 actes. Tr. Adam Mandrović. 24. V. 1874-17. IV. 1904 (29).

164. DELAVIGNE (Casimir). — *Marino Faliero.* Tragédie en 5 actes. Tr. August Šenoa. 2. IV. 1877 (1).

DELAVIGNE (Germaine). — V. AUBER : Nijema iz Porticija, 21.

DELAVIGNE (Germaine). — V. SCRIBE : Diplomat, 498.

DELAVIGNE (Germaine). — V. SCRIBE : Roberto Djavo, 499.

165. DELIBES (Léon). — *Kopelija* (Coppélia ou la fille aux yeux d'émail). Ballet en 2 actes. Livret de Charles Nuitter et A. Saint-Léon. 1. V. 1895-30. VI. 1935 (61).

166. DELIBES (Léon). — *Kralj je rekao* (Le roi l'a dit). Opéra-comique en 3 actes. Livret d'Edmond Gondinet. Tr. Ivan Trnski. 3. X. 1885-3. III. 1886 (8).

167. DELIBES (Léon). — *Lakme* (Lakmé). Opéra en 3 actes. Livret d'Edmond Gondinet et Philippe Gille. Tr. Antonija Kassowitz-Cvijić. 20. III. 1912-11. XII. 1940 (64).

DENNERY (Adolphe). — V. VERNE : Put oko zemlje za 80 dana, 537.

DENNERY (Adolphe). — V. DUMANOIR : Stari kapral, 186.

DENNERY (Adolphe). — V. DUMANOIR : Don Cezar od Bazana, 185.

DENNERY (Adolphe). — V. DUMANOIR : Cuške sa svih strana, 184.

168. DENNERY (Adolphe) et CORMON (E.). — *Dvije sirote* (Les deux orphelines). Pièce en 4 actes. Tr. Ladislav Smodek. 3. IV. 1876-16. III. 1902 (20).

169. DENNERY (Adolphe) et DUGUE (Ferdinand). — *Marija Manćini* (Marie Mancini). Drame en 5 actes. Tr. Milka Grgurova. 1. X. 1874-28. X. 1877 (3).

170. DENNERY (Adolphe) et FOURNIER (Edouard). — *Lakrdijaš i njegova obitelj* (Bajazzo). Pièce en 4 actes. Tr. Miloš Zec. 26. I. 1867-22. IV. 1877 (4).

171. DENNERY (Adolphe) et LEMOINE. — *Majčin blagoslov* (La grâce de Dieu). Pièce avec chant en 4 actes et prologue. Tr. 1865 : Špiro Domitrović-Kotoranin ; 1902 : Nikola Andrić. 6 I. 1865-6. I. 1903 (21).

172. DENNERY (Adolphe) et MALLIAN. — *Marijana, Žena iz naroda* (Marie-Jeanne). Pièce en 5 actes. Tr. Špiro Domotrivić. Kotoranin. 22. II. 1863-10. I. 1875 (?).

DERLEY (J.). — V. NUITTER : Cašica čaja, 391.

173. DESAGIER (?). — *Ludost i ludorija* (...). Comédie en 1 acte. Tr. inconnu. 15. IX. 1841.

174. DESVALLIÈRES (Maurice). — *Posudi mi svoju ženu* (Prête-moi ta femme). Comédie en 2 actes. Tr. Ivan Švrljuga. 19. III. 1890 (1).

175. Desvallières (Maurice) et Mars (Antony). — *Vratarova mudrolija* (Le truc de Séraphin). Comédie en 3 actes. Tr. Petar Kreković. 27. X. 1898-22. II. 1900 (5).

Desverges. — V. Arago : Casanova, 13.

Desvergnes. — V. Scribe : Jelva ili ruska sirota, 504.

Desvignes (M.). — V. Battu : Kućno poštenje, 48.

176. Deval (Jacques). — *Mademoiselle.* Comédie en 3 actes. Tr. Vladeta Dragutinović. 8. V. 1933-27. XI. 1933 (9).

177. Deval (Jacques). — *Tovarišč* (Tovarich). Comédie en 4 actes. Tr. Ka Mesarić. 5. II.-7. IX. 1934 (16).

178. Devore (Gaston). — *Savjest u djeteta* (La conscience de l'enfant). Pièce en 4 actes. Tr. Ivan Švrljuga. 20 et 25. IX. 1900 (2).

179. Donnay (Maurice). — *Druga opasnost* (L'autre danger). Drame en 4 actes. Tr. Nikola Andrić. 9. IX. 1905-22. III. 1906 (3).

180. Donnay (Maurice). — *Ljubavna ljuljaška* (La bascule). Comédie en 3 actes. Tr. Nikola Andrić. 26. II.-7. III. 1907 (3).

181. Donnay (Maurice). — *Ljubavnici* (Amants). Comédie en 4 actes. Tr. Ivo Pilar. 21. V. 1898 (1).

182. Dovicourt (G.) et Bertal (George). — *Krotilica zvjeradi* (La dompteuse). Comédie en 3 actes. Tr. Kamilo Zajčić. 24. IV. 1894 (1).

183. Ducange (Victor). — *Trideset godina iz kartaševa života* (Trente ans ou la vie d'un joueur). Pièce en 3 actes. Adaptation de TheodorHell. Tr. Spiro Domitrović-Kotoranin. 2. II. 1863-17. I. 1875 (?).

Dugué (Ferdinand). — V. Dennery : Marija Mančini, 169.

Dumanoir (Philippe). — V. Anicet-Bourgeois : Crni liječnik, 10.

Dumanoir (Philippe). — V. Bayard : Prvi mejdan maldog Richelieua 54.

Dumanoir (Philippe). — V. Bayard : Vicomte de Létorierès, 55.

184. Dumanoir (Philippe) et Dennery (A.). — *Cuške sa svih strana* (La nuit aux soufflets). Comédie en 2 actes avec le chant. Tr. inconnu. 22. X. 1863.

185. Dumanoir (Philippe) et Dennery (A.). — *Don Cezar od Bazana* (Don César du Bazan). Comédie en 5 actes. Tr. Nikola Kokotović. 7. XII. 1881-6. XI. 1907 (9).

186. Dumanoir (Philippe) et Dennery (A.). — *Stari kapral* (Le vieux caporal). Pièce en 5 actes. La musique de Ivan pl. Zajc. 28. I. 1872 et 14. 1900 (2).

187. Dumanoir (Philippe) et Kéranion. — *Jedna plače, druga se smije* (Jeanne qui pleure et Jeanne qui rit). Pièce en 4 actes. Tr. Špiro Domitrović-Kotoranin. 1866-19. IV. 1863 (?).

188. Dumanoir (Philippe) et Lafargue (Fernand). — *Invalidi u braku* (Les invalides du mariage). Comédie en 3 actes. Tr. Laza Telečki. 3 et 5. III. 1872 (2).

189. Dumanoir (Philippe) et Lafargue (Fernand). — *Siromašni markez* (Le gentilhomme pauvre). Pièce en 2 actes. Tr. Dimitrije Demeter. 29. III. 1867-25. XI. 1886 (5(.

190. Dumas (Alexandre). — *Athos, Porthos i d'Artagnan ili Kraljičini mušketiri* (Les trois mousquetaires). Pièce en 4 actes avec prologue « Le pèlerin » d'après le roman « Vingt ans après ». Adaptation d'A. Theobald. Tr. Spiro Domitrović-Kotoranin. 1. I. 1864.

191. Dumas (Alexandre). — *Gospodjice od Saint Cyra* (Les demoiselles de Saint-Cyr). Pièce en 5 actes. Tr. 1851 : Vladislav Vežić ; 1892 : I. C. 14 II. 1851-19. IX. 1893 (?).

192. Dumas (Alexandre). — *Grof Monte Cristo* (Le comte de Monte-Cristo). Drame en 6 tableaux. Adaptation de Thérèse Megerlé. Tr. Ivan Žagrović. 9. I. 1864-14. II. 1897 (10).

193. DUMAS (Alexandre). — *Katarina Howard* (Catherine Howard). Drame en 5 actes. Tr. Franjo Ciraki. 2. II. 1872-29. I. 1893 (7).

194. DUMAS (Alexandre). — *Kean* (Kean). Pièce en 5 actes. Tr. K. Hristić. 21 III. 1874-28. IV. 1901 (18).

195. DUMAS (Alexandre fils). — *Bagdadska kraljevna* (La princesse de Bagdad). Comédie en 3 actes. Tr. I. Stipac. 7. XI. 1883-14. VI. 1895 (2).

196. DUMAS (Alexandre fils). — *Denisa* (Denise). Drame en 4 actes. Tr. Pero Gavranović. 5 XI. 1885-18. I. 1899 (7).

197. DUMAS (Alexandre fils). — *Diana de Lys* (Diane de Lys). Pièce en 5 actes. Tr. Stjepan Krajnčić. 29. X. 1873-16. XI. 1874 (2).

198. DUMAS (Alexandre fils). — *Dva oca* (Le filleul de Pompignac). Tr. Ljudevit Vukotinović. 1 et 7. X. 1871 (2).

199. DUMAS (Alexandre fils). — *Francillon* (Francillon). Pièce en 3 actes. Tr. Ivan Švrljuga. 5. III. 1887-21. V. 1905 (7).

200. DUMAS (Alexandre fils). — *Gospodin Alphonse* (Monsieur Alphonse). Pièce en 3 actes. Tr. Milovan Zoričić. 11. X. 1874-22. VIII. 1876 (4).

201. DUMAS (Alexandre fils). — *Gospodja s kamelijama* (La dame aux camélias). Drame en 5 actes. Tr. Špiro Domitrović-Kotoranin. 1. I. 1863-8. XI. 1932 (28).

202. DUMAS (Alexandre fils). — *Ideje gospodje Aubray* (Les idées de Mme Aubray). Pièce en 4 actes. Tr. Ivan Žagrović. 17 et 26. X. 1871 (2).

203. DUMAS (Alexandre fils). — *Polusvijet* (Demi-monde). — Comédie en 5 actes. Tr. Aleksandar Herceg. 7. XI. 1893-4. XI. 1901 (7).

204. DUMAS (Alexandre fils). — *Prijatelj žena* (L'ami des femmes). Comédie en 5 actes. Tr. Petar Kreković. 11 et 21. I. 1896 (2).

205. DUMAS (Alexandre fils). — *Rasipan otac* (Le père prodigue). Comédie en 5 actes. Tr. Franjo Šuler. 1 X. 1892-21. IX. 1905 (4).

206. DUMAS (Alexandre fils). — *Tudjinka* (L'étrangère). Comédie en 5 actes. Tr. Slavoj Marik. 1. X. 1879-1. X. 1907 (3).

207. DUMAS (Alexandre). — *Žena Klaudijeva* (La femme de Claude). Comédie en 3 actes. Tr. Mladen pl. Tucić. 4. II.-3. III. 1891 (3).

208. DUMAS (Alexandre fils) et DARTOIS (Armand). — *Afera Clemenceau* (L'affaire Clemenceau). Pièce en 5 actes. Tr. Milka Pogačić. 23. III. 1892-6. II. 1893 (5).

209. DUMAS (Alexandre) et DURANTIN (Armand). — *Heloïse Parauquet* (Histoire d'Heloïse Parauquet). Pièce en 4 actes. Tr. Ivan Žagrović. 6. I. 1875-15. III. 1876 (3).

210. DUPATY (Emanuel). *Ženska lukavost* (...). Comédie en 1 acte. Tr. Sl avoj Marik. 28. II. 1878 (1).

DUPORT. V. SCRIBE : Kveber i plesačica, 500.
DUPORT. — V. SCRIBE : Samoubojica, 501.
DURANTIN (Armand). — V. DUMAS fils : Heloïse Parauquet, 209.
DURU (Alfred). — V. AUDRAN : Gilette de Narbonne, 23.
DURU (Alfred). — V. AUDRAN : La Mascotte, 24.
DURU (Alfred). — V. LABICHE : Gospodja je suviše krasna, 301.
DURU (Alfred). — V. STERN : Pričuvnikova ženidba, 518.
DUVAL (Alexandre). — V. MEHUL : Josip i njegova braća, 338.
DUVAL (Georges). — V. BUSNACH : Zamjenik, 121.
DUVAL (Georges). — V. GANNE : Cocorico, 243.
DUVAL (Georges). — V. HENNEQUIN : Domišljati Anatol, 281.

211. DUVERT (Félix-Auguste) et LAUSANNE. — *Vragoljica ili Ljubav u kući na*

uglu (La dame du coin). Comédie en 2 actes. Tr. Ljudevit Vukotinović. 4. VI. 1870-26. III. 1871 (2).

212. Erckmann (Emile) et Chatrian (Alexandre). — *Moć savjesti [Poljski židov]* (Le Juif polonais). Pièce en 3 actes. Tr. Petar Brani. 27. XII. 1873 (1).

213. Erckmann (Emile) et Chatrian (Alexandre). — *Prijan Fritz* (L'ami Fritz). Pièce populaire en 3 actes. Tr. August Harambašić. 14 et 17. V. 1897 (2).

214. Erckmann (Emile) et Chatrian (Alexandre). — *Rantzavi* (Les Rantzau). Pièce en 4 actes. Tr. Josip Miškatović. 4 III. 1883-8. X. 1891 (14).

215. Féraudy (Marie-Maurice de). — *Cabinet particulier.* Fantaisie en 1 acte. Tr. Ivo Vojnović. 20. X. 1910-22. VIII. 1913 (8).

216. Ferrier (Paul). — *Zastupnički praznici* (...) Vaudeville en 4 actes. Tr. Hugo Badalić. 17 et 20. II. 1882 (2).

217. Feuillet (Octave). — *Chamillac.* Comédie en 5 actes. Tr. Ivan Švrljuga. 24. V. 1887-10. X. 1888 (6).

218. Feuillet (Octave). — *Dalila.* Drame en 5 tableaux. Tr. Vladimir Crnadak. 26. IV. 1876-3. XII. 1907 (8).

219. Feuillet (Octave). — *Gospodski brak* (Un mariage dans le monde). Pièce en 5 actes. Tr. Andrija Longhino. 27 et 28. IV. 1877 (2).

220. Feuillet (Octave). — *Jedan pariški roman* (Le roman d'un jeune homme pauvre). Pièce en 5 actes. Tr. Ivan Trnski. 24. IV. et 1. V. 1884 (2). Cette même pièce a été représentée aussi sous le titre de « Roman siromašna mladića ».

221. Feuillet (Octave). — *Roman siromašna mladića* (Le roman d'un jeune homme pauvre). Pièce en 5 actes. Tr. Adam Mandrović. 11. I. 1868-2. XII. 1905 (16). V. n° 220.

222. Feuillet (Octave). — *Ladanje* (Le village). Comédie en 1 acte. Tr. Janko Jurković. 16. IV. 1885 (1).

223. Feuillet (Octave). — *Montjoye.* Pièce en 5 actes. Tr. Špiro Domitrović-Kotoranin. 10. XI. 18866-12. V. 1886 (3).

224. Feuillet (Octave). — *Neutješivi* (Les portraits de la marquise). Comédie en 3 actes. Tr. Špiro Domitrović-Kototranin. 30. XI. 1862.

225. Feuillet (Octave). — *Očarana kneginja* (...) Pièce en 5 actes. Tr. Adam Mandrović. 9 III. 1876-21. X. 1877 (3).

226. Feuillet (Octave). — *Sfinga* (Le Sphinx). Drame en 4 actes. Tr. Milan Grlović. 2. I. 1879-10. XII. 1884 (3).

227. Feydeau (Georges). — *Gospodjica iz Maximove gostione* (La dame de chez Maxim). Farce en 3 actes. Tr. Adam Mandrović. 28. XI. 1901-20. X. 1909 (11).

228. Feydeau (Georges). — *Gospodjina pokojna majka* (Feu la mère de Madame). Comédie en 1 acte. Tr. Vladeta Dragutinović. 5. VII. 1924 (1).

229. Feydeau (Georges). — *Hotel Garni* (L'hôtel du libre échange). Comédie en 3 actes. Tr. Gjuro Prejac. 22. II.-14. III. 1909 (4).

Flers (Robert de). — V. Caillavet : Lijepa pustolovina, 123.
Flers (Robert de). — V. Caillavet : Ljubav bdi, 122.
Flers (Robert de). — V. Caillavet : Nebeska kruglja, 124.
Flers (Robert de). — V. Terasse : Seviljski kongres, 519.

230. Flers (Robert de) et Caillavet (Gustave-Armand). — *Buridanov magarac* (L'âne de Buridan). Comédie en 3 actes. Tr. Stanka Kopač. 19. IV. 1910-27. I. 1918 (10).

231. Flers (Robert de) et Caillavet (Gustave-Armand). — *Logika ženskog srca* (Le cœur a ses raisons). Comédie en 1 acte. Tr. Nikola Andrić. 8. XI. 1904 (1).

232. Flers (Robert de) et Caillavet (Gustave-Armand). — *Muževa sreća* (La chance du mari). Comédie en 1 acte. Tr. Nikola Andrić. 26. I.-2. V. 1907 (3).

233. Flers (Robert de) et Croisset (Francis de). — *Vinograd gospodnji* (Les

vignes du Seigneur). Comédie en 3 actes. Tr. Iso Velikanović. 17. V.-25. VIII. 1924 (7).

234. Flers (Robert de) et Croisset (Francis de). — *Zeleni frak* (L'habit vert). Comédie en 3 actes. Tr. Branko Gavella. 29. V. 1914-26. VI. 1925 (29).

Fouquier (Jacques-François-Henri). — V. Bertal : Model, 82.

235. Fournier (Edouard). — *Partija piketa* (...) Comédie en 1 acte. Tr. E. Z. Asanger. 27. XII. 18666.-XII 1923 (3).

Fournier (Edouard). — V. Arnould : Željezna krinka, 18.

Fournier (Edouard). — V. Dennery : Lakrdijaš i njegova obitelj, 170.

236. Fournier (Edouard) et Baudon. — *Njezin prvi suprug* (...) Comédie en 1 acte. Tr. inconnu. 22. X. 1871-19. III. 1872 (3).

237. Fournier (Edouard) et Meyer. — *Da se mijenjamo* (...) Comédie en 1 acte. Tr. Jovan Gjorgjević. 16. I. 1873-10. X. 1882 (8).

238. Fournier (Edouard) et Meyer. — *Stari klobučar* (Le vieux chapelier). Pièce en 4 actes. Tr. inconnu. 10. X. 1875-1. I. 1877 (3).

239. France (Anatole). — *Crainquebille*. Pièce en 3 tableaux. Tr. Nikola Andrić. 7 et 11. V. 1904 (2).

Frondaie (Pierre). — V. Louys : Žena i njena igračka, 319.

Gabet (Charles). — V. Planquette : Korneviljska zvona, 421.

240. Gaillardet (Frédéric). — *Nesleski toranj ili Margareta Burgundska* (La tour de Nesle). Pièce en 5 actes. Tr. Ivan Žagrović. 22. II. 1868-17. XI. 1878 (?)

Gallet (Louis). — V. Bizet : Djamileh, 104.

Gallet (Louis). — V. Massenet : Lahorski kralj, 330.

241. Gandera (Félix). — *Ništa bez muške glave* (Il manquait un homme). Comédie en 3 actes. Tr. Branko Gavella. 27. VI. 1931-28. V. 1933 (19).

242. Gandillot (Léon). — *Kornjača* (La tortue). Comédie en 3 actes. Tr. inconnu. 27. XI. 1900-22. II. 1901 (5).

243. Ganne (Louis). — *Cocorico* (Cocorico). Opérette en 2 actes. Livret de Georges Duval, Soulié et P. Jailly. Tr. Tito Strozzi et Josip Kulundžić. 24. III.-16. V. 1926 (5).

244. Gantillon (Simon). — *Maja* (Maya). Pièce en 9 tableaux avec prologue, et épilogue. Tr. Ivo Šrepel. 22. I. 1928-17. X. 1929 (7).

245. Garaud (Charles). — *Poštenjaci* (Les chevaliers de l'honneur). Pièce en 4 actes. Tr. inconnu. 24. IV. 1878 (1).

Gastineau (Octave). — V. Zola : Toljaga, 547.

246. Gavault (Paul). — *Mala čokoladarica* (La petite chocolatière). Comédie en 4 actes. Tr. Milan Bogdanović. 15. X. 1910-15. I. 1911 (5).

247. Gavault (Paul) et Berr de Turique (Julien). — *Madame Flirt* (Madame Flirt). Comédie en 4 actes. Tr. Ljerka Sram. 14 et 19. IX. 1905 (2).

248. Gavault (Paul) et Charvay (Robert). — *Gospodjica Josette moja supruga* (Mademoiselle Josette ma femme). Comédie en 4 actes. Tr. Milan Bogdamović. 5. XII. 1907-26. IV. 1911 (11).

249. Gehri (Alfred). — *Na šestom katu* (Sixième étage). Pièce en 9 tableaux. Tr. Božena Begović. 20. I.-12. V. 1940 (19).

250. Géraldy (Paul). — *Ljubav* (Aimer). Pièce en 3 actes. Tr. Josip Kulundžić. 3. XI. 1926-27. XII. 1929 (9).

251. Géraldy (Paul) et Spitzer (Robert). — *Osvajač žena* (L'homme de joie). Comédie en 4 actes. Tr. Ivo Šrepel. 8. IV.-8. VI. 1933 (9).

252. Géraldy (Paul) et Spitzer (Robert). — *Samo da hoću* (Si je voulais). Comédie en 3 actes. Tr. Ivo Srepel. 1. III. 1928-15. V. 1929 (12).

Gerbidon (Marcel). — V. Armont : Kradljivka, 15.

Gerbidon (Marcel). — V. Armont : Ljubavna pustolovina, 16.

GERBIDON (Marcel). — V. ARMONT : Škola za kokote, 17.

253. GHÉON (Henri). — *Siromah pod stepenicama* (Le pauvre sous l'escalier). Trois épisodes de la vie de saint Alexis. Tr. Artur Schneider. 30. I.-10. III. 1926 (6).

GILLE (Philippe). — V. DELIBES : Lakme, 167.

GILLE (Philippe). — V. MASSENET : Manon, 331.

254. GIRARD (Maxime). — *Marcella* (...). Comédie en 1 acte. Tr. Vladeta Dragutinović. 5. VII. 1924 (1).

255. GIRARDIN (Delphine de). — *Urarov šešir* (Le chapeau de l'horloger). Comédie en 1 acte. Tr. August Šenoa. 3. X. 1866-8. IX. 1897 (4).

256. GIRARDIN (Delphine de). — *Krivnja žene* (Le supplice d'une femme). Pièce en 3 actes. Tr. Dimitrije Demetor. 21. V. 1870-22. I. 1881 (7).

257. GIRARDIN (Delphine de). — *Lady Tartuffe*. Pièce en 3 actes. Tr. Slavoj Marik. 19. IX. 1882-15. III. 1887 (8).

258. GIRARDIN (Delphine de). — *Strah od radosti* (La joie fait peur). Représenté d'abord sous le titre : *Velika radost-veliki strah*. Pièce en 1 acte. Tr. E. Z. Asanger 1868, Nikola Andrić 1900. 12. XI. 1868-13. IX. 1900 (5).

GODFRENAUX (André). — V. BERNARD : Šeprtlja, 72.

259. GONDINET (Edmond). — *Gospodin prefekt* (Le panache). Comédie en 3 actes. Tr. Hugo Badalić. 15. IV. 1877-24. III. 1878 (2).

260. GONDINET (Edmond). — *Parižanin* (Paris chez lui). Comédie en 3 actes. Tr. Ivan Švrljuga. 29. XII. 1886-25. I. 1888 (2).

261. GONDINET (Edmond). — *Žrtve novca* (Les victimes de l'argent). Comédie en 3 actes. Tr. Ivan Švrljuga. 20 et 28. IV. 1887 (2).

GONDINET (Edmond). — V. BARRIÈRE : Mala smušenica, 41.

GONDINET (Edmond). — V. DELIBES : Kralj je rekao, 166.

GONDINET (Edmond). — V. DELIBES : Lakme, 167.

262. GONDINET (Edmond) et BISSON (Alexandre). — *Put u Italiju* (Un voyage d'agrément). Comédie en 3 actes. Tr. Josip Tomić. 21. X. 1881-7. III. 1890 (7).

CORSSE (Henry de). — V. VEBER : Derište, 533.

263. GOUNOD (Charles). — *Faust* (Faust). Opéra en 5 actes. Livret d'après Gœthe de Jules Barbier et Michel Carré. Tr. 1873 : August Šenoa ; 1925 : Petar Konjović. 19. III. 1873-29 V. 1939 (281).

264. GOUNOD (Charles). — *Romeo i Julija* (Roméo et Juliette). Opéra en 5 actes. Livret d'après Shakespeare de Jules Barbier et Michel Carré. Tr. Milka Pogačić. 5. V. 1894-25. VI. 1935 (13).

265. GOZLAN (Léon). — *Crna knjiga* (Le livre noir). Drame. Tr. Špiro Domitrović-Kotoranin. 1865.

266. GOZLAN (Léon). — *Ružno vrijeme ili iza kiše sunce* (La pluie et le beau temps). Comédie en 1 acte. Tr. D. Joksić. 30. V. 1875-30. I. 1883 (4).

267. GRAND-JEAN (M. A.). — *Tri četvrt na jedanaest* (...) Comédie en 1 acte. Tr. Špiro Domitrović-Kotoranin. Janvier 1866.

268. GRAND-JEAN (M. A.). — *Visoki C* (...) Comédie en 1 acte. Tr. Špiro Domitrović-Kotoranin. Novembre 1865-22. X. 1870 (?).

GRAND-JEAN (M. A.). — V. BARRIÈRE : Na glasoviru, 43.

GRANGE (Eugène). — V. CORMON : Otac Martin, 140.

GRANGE (Eugène). — V. SCRIBE : Muž bježkuća, 496.

269. GRAVEN (Ch.). — *Ostrandski zakupnik* (...) Pièce en 4 actes. Tr. Špiro Domitrović-Kotoranin. 6. X. 1866-29. X. 1879 (?).

270. GRENET-DANCOURT (Ernest). — *Kako da ga dočekam* (La scène à faire). Comédie en 1 acte. Tr. Marija Ružička-Strozzi. 8. IV. 1891-30. XII. 1894 (6).

271. Grenet-Dancourt (Ernest). — *Tri žene* (Trois femmes pour un mari). Comédie en 3 actes. Tr. Milovan Zoričić. 13. V. 1895-13. III. 1898 (4).
Guillemaud (Marcel). — V. Berr : Milijun, 79.
272. Guiraud (Edouard). — *Ana Karenjina* (Anna Karenine). Drame en 6 tableaux d'après le roman de Tolstoï. Tr. Nikola Andrić. 16. I.-6 II. 1904 (4).
Guiraud (G.). — V. Mélesville : Mentor u škripcu, 348.
273. Guitry (Sacha). — *Zauzeće tvrdjave* (La prise de Berg op Zoom). Comédie en 4 actes. Tr. Dr. Branko Gavella. 23. IX. 1913-12. IX. 1914 (8).
274. Halévy (Fromental). — *Židovka* (La Juive). Opéra en 5 actes. Livret d'Eugène Scribe. Tr. Ivan Orešković. 5. V. 1888-27. VI. 1937 (82).
Halévy (Ludovic). — V. Bizet : Carmen, 103.
Halévy (Ludovic). — V. Lecocq : Mali vojvoda, 310.
Halévy (Ludovic). — V. Meilhac : Babje ljeto, 344.
Halévy (Ludovic). — V. Meilhac : Frou-frou, 345.
Halévy (Ludovic). — V. Meilhac : Grijalica, 346.
Halévy (Ludovic). — V. Offenbach : Lijepa Jelena, 397.
Halévy (Ludovic). — V. Offenbach : Meštar Fortunio, 399.
Halévy (Ludovic). — V. Offenbach : Modrobrad, 400.
Halévy (Ludovic). — V. Offenbach : Orfej u podzemlju, 401.
275. Halévy (Ludovic), Cremieux (Hector) et Decourcelle (Pierre). — *Abbé Constantin*. Pièce en 3 actes. Tr. Vladimir Prebeg. 23. I. 1889-6. IX. 1890 (5).
Hartmann (Georges). — V. Massenet : Werther, 334.
Hellé (André). — V. Debussy : Kutija igračaka, 156.
276. Hennequin (Alfred). — *Na stranputicama* (Les terreurs de Monsieur Duplessis). Pièce. Tr. Josip Eugen Tomić. 20 et 21. IV. 1881 (2).
277. Hennequin (Alfred). — *Tri šešira* (Les trois chapeaux). Farce en 3 actes. Tr. Adam Mandrović. 5 et 30. XI. 1882 (2).
Hennequin (Alfred). — V. Bilhaud : Japanska vaza, 86.
Hennequin (Alfred). — V. Bilhaud : Nelly Rozier, 87.
Hennequin (Alfred). — V. Delacour : Tri ružičasta domina, 161.
Hennequin (Alfred). — V. Hervé : Lilli, 283.
278. Hennequin (Alfred) et Bilhaud (Paul). — *U lavljoj špilji* (La gueule du loup). Comédie en 3 actes. Tr. Ljerka Šram. 7. IV. 1906 (1).
279. Hennequin (Alfred) et Millaud (Albert). — *Niniche* (Niniche). Comédie en 3 actes. Tr. Josip Eugen Tomić. 11. IV. 1880- ? (8).
280. Hennequin (Maurice). — *Radosti svoga doma* (Les joies du foyer). Comédie en 3 actes. Tr. August Harambašić. 7. V. 1901-11. I. 1903 (6).
Hennequin (Maurice). — V. Busnach : Zamjenik, 121.
Hennequin (Maurice). — V. Valabrègue : Coralie et compagnie, 523.
Hennequin Maurice). — V. Valabrègue : Dajte ženskim ljudska prava, 524.
281. Hennequin (Maurice) et Duval (Georges). — *Domišljati Anatol* (Le coup de fouet). Comédie en 3 actes. Tr. Petar Brani. 2. XII. 1902-25. IV. 1905 (7).
282. Henrion (Paul). — *Lijek za nervozne gospodje* (...) Comédie en 1 acte. Tr. Milka Grgurova. 9. IX. 1875-5. XI. 1884 (6).
283. Hervé (Florimond). — *Lilli* (...) Vaudeville en 3 actes. Livret d'Alfred Hennequin et Albert Milhaud. Tr. Gjuro Prejac. 10-19. IX. 1909 (4).
284. Hervé (Florimond). — *Mamzelle Nitouche*. Opérette en 3 actes. Livret d'Henri Meilhac et Albert Millaud. Tr. Ivan Švrljuga et dr. Aug. Harambašić. 14. XI. 1891-31. XIII. 1940 (135).
285. Hervieu (Paul). — *Muški zakoni* (La loi de l'homme). Drame en 3 actes. Tr. Ivan Krnic. 18 et 23. IX. 1897 (2).

286. Honoré (Charles Rémy de). — *Žigica medju iskrama* (Une allumette entre deux feux). Farce en 1 acte. Tr. E. Z. Asanger. 19. XI. 1866-20. XI. 1873 (?).

287. Hugo (Charles). — *Ja vas ljubim* (Je vous aime). Comédie en 1 acte. Tr. Ivan Zahar. 7. et 21. XII. 1871 (2).

288. Hugo (Victor). — *Angelo okrutnik padovanski* (Angelo tyran de Padoue). Drame en 3 actes. Tr. J. Užarević. 29. III. 1841-10. II. 1870 (?).

289. Hugo (Victor). — *Hernani ili Smrtni rog* (Hernani). Pièce en 5 actes. Tr. J. Užarević. 1849.

290. Hugo (Victor). — *Lucrezia Borgia*. Drame en 3 actes. Tr. 1871 : Franjo Ciraki ; 1930 : Dr. Slavko Batušić. 9. XII. 1871-28. II. 1931 (18).

291. Hugo (Victor). — *Marija Tudor ili Tri dana iz života jedne kraljice* (Marie Tudor). Drame en 4 actes. Tr. Antun Zoričić. 3. XI. 1861-17. IX. 1878 (4).

292. Hugo (Victor). — *Rigoletto* (Le roi s'amuse). Livret pour l'opéra de Verdi. Tr. 1873 : Mijo Bišćan ; 1910 : Gjuro Dević, 9. XII. 1873-27. X. 1940 (213).

293. Hugo (Victor). — *Zvonar crkve Notre Dame* (Notre-Dame de Paris). Adaptation de Charlotte Birch-Pfeifer. Tr. Špiro Domitrović-Kotoranin. 15. XII. 1866-23. II. 1902 (22).

294. Jager-Schmidt (André et Valentine). — *Charly*. Comédie en 3 actes. Tr. Julije Benešić. 11. IV.-29. XI. 1924 (13).

Jailly (P.). — V. Ganne : Cocorico, 243.

Jaime (fils). — V. Decourcelle : Traži se odgojitelj, 158.

295. Josset (André). — *Elizabeta* (Elisabeth, femme sans homme). Pièce en 2 parties. Tr. Vladimir Habunek. 3. X.-2. XI. 1938 (5).

Kéranion. — V. Dumanoir : Jedna plača, druga se smije, 187.

296. Kistemaeckers (Henry). — *Plam ljubavi* (La flambée). Drame en 3 actes. Tr. Branko Gavella. 17. III. 1913-22. V. 1914 (4).

297. Labiche (Eugène). — *Iz zahvalnosti* (...) Comédie en 1 acte. Tr. Milovan Glišić. 9. V. 1888-3. X. 1892 (5).

298. Labiche (Eugène). — *Sljeparija* (La poudre aux yeux). Comédie en 2 actes. Tr. August Šenoa. 19. X. 1867-12. XI. 1872 (?)

Labiche (Eugène). — V. Mélesville : Kradisrce, 353.

299. Labiche (Eugène) et Delacour (Alfred). — *Hausse i baisse* (Les petits oiseaux). Comédie en 3 actes. Tr. 1879 : Adam Mandrović ; 1891 : Aleksandar Hercog sous le titre : *Ptičice*. 25. IX. 1879-8. I. 1891 (4).

300. Labiche (Eugène) et Delacour (Alfred). — *Milijun* (...) Comédie en 4 actes. Tr. Sava Rajković. 9. V. 1874-13. V. 1891 (11).

301. Labiche (Eugène) et Duru (Alfred). — *Gospodja je suviše krasna* (Madame est trop belle). Comédie en 3 actes. Tr. Hugo Badalić. 31. V. 1876-21. XI. 1893 (4).

302. Labiche (Eugène) et Martin (Edouard). — *Putovanje gosp. Perrichona* (Le voyage de M. Perrichon). Comédie en 4 actes. Tr. Aleksandar Tomić. 22. XI. 1874-21. XII. 1902 (9).

303. Labiche (Eugène) et Michel (Marc). — *Firentinski šešir* (Un chapeau de paille d'Italie). Comédie en 5 actes. Tr. Branko Gavella. 14. III. 1923-2-XII. 1923 (13).

304. Labiche (Eugène) et Michel (Marc). — *Pozvat ću k sebi majora* (...). Comédie en 1 acte. Tr. E. Z. Asanger. 10 XI. 1868-25. I. 1898 (6).

Lafargue (Fernand). — V. Dumanoir : Invalidi u braku, 188.

Lafargue (Fernand). — V. Dumanoir : Siromašni markez, 189.

Lafont (Pierre). — V. Bayard : Caričini sužnji, 50.

Lambert-Thiboust. — V. Barrière : Srca od kamena, 42.

Lambert-Thiboust. — V. Decourcelle : Ja objedujem sa svojom majkom, 159.

Lausanne. — V. Duvert : Vragoljica, 211.

305. Lavedan (Henri). — *Dvoboj* (Le duel). Drame en 3 actes. Tr. Ivan Švrljuga. 13. II.-24. III. 1904 (4).

306. Lavedan (Henri). — *Nova škola* (...). Pièce en 7 tableaux. Tr. Milica Mihčić. 5. XII. 1908-10. II. 1909 (4).

307. Lebrun (Jean-Antoine). — *777* (N° 777). Comédie en 1 acte. Tr. Dragutin Rakovac.

308. Lecocq (Charles). — *Angot* (La fille de Madame Angot). Opéra-comique en 3 actes. Livret de Louis Clairville et Paul Siraudin. Tr. Ivan Oreškovié. 5. XI. 1881-14. XI. 1897 (25).

309. Lecocq (Charles). — *Giroflé-girofla*. Opéra-comique en 3 actes. Livret d'Albert Vanloo et Leterrier. Tr. Artur Schneider. 23. IV. 1899-31. III. 1900 (4).

310. Lecocq (Charles). — *Mali vojvoda* (Le petit duc). Opéra-comique en 3 actes. Livret d'Henri Meilhac et Ludovic Halévy. Tr. Josip Eugen Tomić. 2. IV. 1889-15. I. 1905 (17).

Legouvé (Ernest). — V. Scribe : Adriena Lecouvreur, 502.

Legouvé (Ernest). — V. Scribe : Borba gospodja, 505.

Legouvé (Ernest). — V. Scribe : Priče kraljice navarske, 506.

Legouvé (Ernest). — V. Scribe : Vilinske ruke, 507.

Le Maire (Ferdinand). — V. Saint-Saens : Samson i Dalila, 448.

311. Lemaitre (Jules). — *Najstarija kći* (L'aînée). Comédie en 4 actes. Tr. Nikola Andrić. 3 et 10. X. 1898 (2).

Lemoine (Adolphe). — V. Bayard : Guščica iz Bukova, 51.

Lemoine (Adolphe). — V. Dennery : Majčin blagoslov, 171.

Lemoine (Adolphe). — V. Scribe : Put kroz prozor, 508.

Lena (Maurice). — V. Massenet : Pelivan Naše Gospe, 332.

312. Lenormand (H.-R.). — *Azija* (L'Asie). Drame en 3 actes (10 tableaux). Tr. Mihovil Kombol. 4-23. IX. 1933 (3).

313. Lenormand (H.-R.). — *Čovjek koji se hrani snovima* (Le mangeur de rêves). Tragédie moderne en 9 tableaux. Tr. A. Šimić. 10. X. 1925-17-IV. 1926 (7).

314. Lenormand (H.-R.). — *Mješavina* (Mixture). Drame en 3 actes (12 tableaux). Tr. Ivo Šrepel. 6 et 11. VI. 1931 (2).

315. Lenormand (H.-R.). — *Promašeni životi* (Les ratés). Drame en 14 tableaux. Tr. Branko Gavella. 26. IX. 1923-5. I. 1924 (7).

316. Leroy (Louis) et Régnier. — *Okret* (Le chemin retrouvé). Pièce en 4 actes. Tr. Ljudevit Vukotinović. 3. X. et 3. XI. 1870 (2).

317. Leroy (Louis). — *Čarobnik* (...). Pièce en 3 actes. Tr. Tomo Maretić. 18. II-7. XI. 1877 (3).

Leterrier. — V. Lecocq : Giroflé-girofla, 309.

Leterrier. — V. Vanloo : Palčić, 526.

Leuven. — V. Adam : Postillon od Longjumeau, 3.

Lockroy (Joseph). — V. Maillart : Pustinjakovo zvono, 326.

Lorde (André de). — V. Vautel : Naš župnik kod bogatih, 529.

Lorde (André de). — V. Vautel : Naš župnik kod sirotinje, 530.

318. Lorde (André) et Bauche (Henri). — *Dvorac spore smrti* (Le château de la mort lente). Drame en 3 actes. Tr. Slavko Batušić. 24. II.-17. V. 1928 (3).

Lorin (J.). — V. Barrière : Na glasoviru, 43.

319. Louys (Pierre) et Frondaie (Pierre). — *Žena i njena igračka* (La femme et le pantin). Pièce en 5 actes. Tr. Stanka Kopačeva. 2. II. 1924-8. IV. 1924 (6).

320. LOYSON (Hyacinthe-Paul). — *Protivne duše* (Les âmes ennemies). Drame en 4 actes. Tr. Ivan Švrljuga. 24. X. 1912-5. III. 1913 (3).

LULLY (Jean-Baptiste). V. MOLIÈRE : George Dandin, 363.

LULLY (Jean-Baptiste). V. MOLIÈRE : Gradjanin plemić, 365.

321. MAETERLINCK (Maurice). — *Modra ptica* (L'oiseau bleu). Conte en 5 actes. Tr. Srgjan Tucić. 11-27. V. 1913 (8).

322. MAETERLINCK (Maurice). — *Monna Vanna.* Drame en 3 actes. Tr. Nikola Andrić. 7. IV. 1903-3. X. 1905 (8).

323. MAETERLINCK (Maurice). — *Provalnik* (L'intruse). Drame en 1 acte. Tr. Adela Milčinović. 22 et 24. II. 1902 (2).

324. MAETERLINCK (Maurice). — *Sestra Beatrice* (Sœur Béatrice). Miracle en 3 actes. Tr. Tomislav Prpić. 13 et 21. XII. 1932 (2).

325. MAETERLINCK (Maurice). — *Tintagilesova smrt* (La mort de Tintagiles). Cinq scènes. Tr. Irena Jakopovićeva. 21 et 24. XI. 1913 (2).

MAETERLINCK (Maurice). — V. DEBUSSY : Peleas i Melisanda, 157.

326. MAILLART (Aimé). — *Pustinjakovo zvono* (Les dragons de Villars). Opéra-comique en 3 actes. Livret de Joseph Lockroy et E. Cormon. Tr. Josip Eugen Tomić. 19. I. 1884-26. VIII. 1913 (50).

327. MALLEFILLE (Félicien). — *Dvoumnici* (Les sceptiques). Drame en 4 actes. Tr. inconnu. 17. XI. 1879 (1).

MALLIAN. — V. DENNERY : Marijana žena iz naroda, 172.

328. MARCHÈS (Léo). — *Literatura* (Littérature). Comédie en 1 acte. Tr. Vladeta Dragutinović. 4. VII. 1924 (1).

329. MARIVAUX (Pierre). — *Igra ljubavi i slučaja* (Le jeu de l'amour et du hasard). Comédie en 3 actes. Tr. Milan Bogdanović et Ivo Vojnović. 22.II.-16. V. 1913 (3).

MARS (Antony). — V. BISSON : Posljedice raspita, 101.

MARS (Antony). — V. DESVALLIÈRES : Vratarova mudrolija, 175.

MARTIN (Edouard). — V. LABICHE : Putovanje gospodina Perrichona, 302.

330. MASSENET (Jules). — *Lahorski kralj* (Le roi de Lahore). Grand opéra en 5 actes. Livret de Louis Gallet. Tr. Ferdo Ž. Miler. 3-27. X. 1900 (4).

331. MASSENET (Jules). — *Manon.* Opéra en 5 actes. Livret d'Henri Meilhac et Philippe Gille. Tr. 1897 : Petar Brani ; 1920 : Krešimir Baranović. 23. I. 1897-11. IV. 1940 (106).

332. MASSENET (Jules). — *Pelivan svete Gospe* (Le jongleur de Notre-Dame). Miracle en 3 actes. Livret de Maurice Léna. Tr. Antonija Kassowitz-Cvijić. 21. XII. 1912-10. I. 1914 (11).

333. MASSENET (Jules). — *Portrait de Manon* (Le portrait de Manon). Opéra-comique en 1 acte. Livret de Georges Boyer. Tr. Ferdo Ž. Miler. 16 et 20. V. 1898 (2).

334. MASSENET (Jules). — *Werther.* Opéra-comique en 3 actes. Livret d'après Gœthe d'Edouard Blau, Paul Milliet et Georges Hartmann. Tr. Viktor Badalić, et plus tard M. Bogdanović. 29. X. 1901-7. XII. 1940 (60).

335. MAUPASSANT (Guy de) et NORMAND (Jacques). — *Musotte* (Musotte). Pièce en 3 actes. Tr. Šandor Mussulin. 16. II. 1892-10. X. 1893 (4).

336. MAUREY (Max). — *Preporuka* (La recommandation). Comédie en 1 acte. Tr. Nikola Andrić. 15. II. 1906 (1).

337. MAUREY (Max). — *Staklence* (La fiole). Comédie en 1 acte. Tr. Vladeta Dragutinović. 4. VII. 1924 (1).

338. MÉHUL (Etienne-Nicolas). — *Josip i njegova braća* (Joseph). Opéra-lyrique en 3 actes. Livret d'Alexandre Duval. Tr. August Harambašić. 8 et 11 IV. 1899 (2).

339. Meilhac (Henry). — *Attaché* (Attaché de l'ambassade). Comédie en 3 actes. Tr. Špiro Domitrović-Kotoranin. 18. I. 1866-3. XII. 1903 (14).
340. Meilhac (Henry). — *Autograf* (L'autographe). Comédie en 1 acte. Tr. Ladislav Polić. 18. IX. 1897-22. III. 1905 (6).
341. Meilhac (Henry). — *Dekoriran* (Décoré). Comédie en 3 actes. Tr. Ivan Švrljuga. 9-24. III. 1889 (3).
342. Meilhac (Henry). — *Gotte.* Comédie en 4 actes. Tr. Ivan Švrljuga. 4. IV. 1888 (1).
343. Meilhac (Henry). — *Vojvodinja Martin* (La duchesse Martin). Comédie en 1 acte. Tr. Janko Ibler. 13. III. 1885 (1).
Meilhac (Henry). — V. Bizet : Carmen, 103.
Meilhac (Henry). — V. Hervé : Mamzelle Nitouche, 284.
Meilhac (Henry). — V. Lecocq : Mali vojvoda, 310.
Meilhac (Henry). — V. Massenet : Manon, 331.
Meilhac (Henry). — V. Offenbach :
Meilhac (Henry). — V. Offenbach : Lijepa Jelena, 397.
Meilhac (Henry). — V. Offenbach : Modrobrad, 400.
344. Meilhac (Henry) et Halévy (Ludovic). — *Babje ljeto* (L'été de la Saint-Martin). Comédie en 1 acte. Tr. Nikola Andrić. 19. IX. 1896-21. XII. 1907 (5).
345. Meilhac (Henry) et Halévy (Ludovic). — *Frou-frou.* Tableau de la vie parisienne en 5 actes. Tr. Adam Mandrović. 3. V. 1877-13. XII. 1900 (5).
346. Meilhac (Henry) et Halévy (Ludovic). — *Grijalica* (La boule). Comédie en 4 actes. Tr. Milovan Glišić. 18-28. XI. 1895 (3).
347. Mélesville dit Duveyrier (A.-H.-J.). — *Lijepa mlinarica* (La belle meunière). Comédie en 1 acte. Tr. Josip Freudenreich. 17. II. 1862-20. XII. 1875 (2).
348. Mélesville dit Duveyrier (A.-H.-J.). — *Mentor u škripcu* (Le précepteur dans l'embarras). Comédie en 3 actes. Adaptation de G. Guiraud. Tr. August Šenoa. 17. XI. 1869-18. II. 1874 (4).
349. Mélesville dit Duveyrier (A.-H.-J.). — *Michel Perrin uhoda proti volji* (Michel Perrin). Comédie en 1 acte. Tr. Špiro Domitrović-Kotoranin. 19. IV. 1863-11. XII. 1876 (5).
350. Mélesville dit Duveyrier (A.-H.-J.). — *Oberstar od 18 godina.* (Mémoires d'un colonel de hussards). Comédie en 1 acte. Tr. Laza Telećki. 10. I. 1867-7. II. 1876 (?).
351. Mélesville dit Duveyrier (A.-H.-J.). — *Poludila je* (Elle est folle). Pièce en 3 actes. Tr. E. Z. Asanger. 5. XI. 1867-2. IX. 1893 (?).
352. Mélesville dit Duveyrier (A.-H.-J.). — *Sullivan.* Comédie en 3 actes. Tr. Ivan Žigrović. 7. III. 1882-6. IX. 1888 (5)
Mélesville dit Duveyrier (A.-H.-J.). — V. Scribe : Tajnik i kuhač, 509.
Mélesville dit Duveyrier (A.-H.-J.). — V. Scribe : Valerija, 510.
353. Mélesville dit Duveyrier (A.-H.-J.) et Labiche (Eugène). — *Kradisrce* (...). Comédie en 1 acte. Tr. Špiro Domitrović-Kotoranin. 29. X. 1863.
354. Mendès (Catulle). — *Tabarinova žena* (La femme de Tabarin). Tragi-comédie en 1 acte. Tr. Nikola Andrić. 18. IX. 1894-8. X. 1907 (7).
Mérimée (Prosper). — V. Bizet : Carmen, 103.
355. Meurice (Paul). — *Sirotinjski odvjetnik* (L'avocat des pauvres). Drame en 5 actes. Tr. Milutin Stojanović. 15. X. 1872-19. XII. 1876 (4).
Mestepès. — V. Offenbach : Carobne gusle, 393.
Meyer. — V. Fournier : Da se smijemo, 237.
Meyer. — V. Fournier : Stari klobučar, 238.

MICHEL (Marc). — V. BRISEPARRE : Bijeli Otelo, 118.
MICHEL (Marc). — V. LABICHE : Firetinski šešir, 303.
MICHEL (Marc). — V. LABICHE : Pozvat ću k sebi majora, 304.

356. MICHEL (Robert). — *Kapetan Poletajev* (...). Drame en 1 acte. Tr. Srgjan Tucić. 7 et 11. X. 1912 (2).

MILLIET (Paul). — V. MASSENET : Werther, 334.
MILLAUD (Albert). — V. HENNEQUIN : Niniche, 279.
MILLAUD (Albert). — V. HERVÉ : Lilli, 283.
MILLAUD (Albert). — V. HERVÉ : Mamzelle Nitouche, 284.

357. MIRBEAU (Octave). — *Portefeuille* (Le portefeuille). Comédie en 1 acte. Tr. Milan Šenoa. 15 et 22, II. 1906 (2).

358. MIRBEAU (Octave). — *Posao je posao* (Les affaires sont les affaires). Drame en 3 actes. Tr. Emil Demetrović. 3. X. 1906-14. II. 1907 (3).

359. MIRBEAU (Octave). — *Tat* (Le voleur). Comédie en 1 acte. Tr. Dr. Nikola Andrić. 21. I. et 6 II. 1904 (1).

360. MOINAUX (Jules). — *On je gluh* (Les deux sourds). Comédie en 1 acte. Tr. Sava Rajković. 30. XII. 1874-3. XII. 1885 (12).

MOINAUX (Jules). — V. OFFENBACH : Djeva iz Elizonda, 395.

361. MOINAUX (Jules) et BISSON (Alexandre). — *Skrbnik* (Un conseil judiciaire). Comédie en 3 actes. Tr. Ivan Švrljuga. 12 et 19. II. 1888 (2).

362. MOLIÈRE. — *Amfitrion* (Amphitryon). Comédie en 3 actes. Tr. Iso Velikanović. 11. VI. 1924 (1).

363. MOLIÈRE. — *George Dandin*. Comédie en 3 actes. Musique de J.-B. Lully. Tr. Jovan Jovanović. 26. I. 1912-9. XII. 1940 (13).

364. MOLIÈRE. — *Gospodin de Pourceaugnac* (Monsieur de Pourceaugnac). Comédie en 3 actes. Tr. Ivan Švrljuga. 10 et 16. I. 1913 (2).

365. MOLIÈRE. — *Gradjanin plemić* (Le bourgeois gentilhomme). Comédie en 5 actes. Musique de J.-B. Lully. Tr. Simo Matavulj. 1. II. 1911-26. I. 1925 (27).

366. MOLIÈRE. — *Kaćiperke* (Les précieuses ridicules). Comédie en 1 acte. Tr. Tr. Nikola Andrić. 4. IX. 1894-25. X. 1911 (19).

367. MOLIÈRE. — *Liječnik proti volji* (Le médecin malgré lui). Comédie en 2 actes. Tr. Špiro Domitrović-Kotoranin. 12. II-10 et 22. III. 1870 (3).

368. MOLIÈRE. — *Ljubavni spor* (Dépit amoureux). Comédie en 2 actes. Tr. Jakša Sedmak. 2. X. 1897-5. X. 1899 (4).

369. MOLIÈRE. — *Mizantrop* (Le misanthrope). Comédie en 5 actes. Tr. Nikola Andrić. 3 et 8. X. 1903 (2).

370. MOLIÈRE. — *Scapinove vragolije* (Les fourberies de Scapin). Comédie ne 3 actes. Tr. 1886 : Vladislav Vežić ; 1897 : Nikola Andrić. 28 III.1886-10. II. 1897 (3).

371. MOLIÈRE. — *Škrtac* (L'avare). Comédie en 5 actes. Tr. 1869 : Vladislav Vežić ; 1890 : Ivan Širola. 14. X. 1869-3. III. 1933 (63).

372. MOLIÈRE. — *Tartuffe*. Comédie en 5 actes. Tr. 1878 : Tomislav Maretić ; 1914 : Gjorgjević ; 1937 : Slavko Ježić. 13. X. 1878-22. II. 1939 (30).

373. MOLIÈRE. — *Učene žene* (Les femmes savantes). Comédie en 5 actes. Tr. 1896 : Nikola Andrić ; 1936 : Dragoljub Ilić. 2. IX. 1896-28. III. 1936 (18).

374. MOLIÈRE. — *Umišljeni bolesnik* (Le malade imaginaire). Comédie en 3 actes. Tr. 1861 : Vladislav Vežić ; 1884 : Ivan Širola. 16. XII. 1861-8. VI. 1939 (70).

375. MOLIÈRE. — *Ženidba na silu* (Mariage forcé). Comédie en 1 acte. Tr. Gjoka M. Stanojević. 26. I.-19. XI. 1912 (4).

MORAND. — V. OFFENBACH : Suprug pred vratima, 403.
MOREAU (Emile). — V. SARDOU : Madame Sans-Gêne, 465.

376. Moreau (Emile) et Delacour (Alfred). — *Plemenita žena* (...). Pièce en 1 acte. Tr. Ljudevit Vukotinović. 2. XII. 1875-27. I. 1876 (2).

377. Moreau (Emile), Siraudin (Paul) et Delacour (Alfred). — *Lionski ulak* (Le courrier de Lyon). Pièce en 5 actes. Tr. Milutin Stojanović. 27. XI. et 26. XII. 1875 (2).

Mortier. — V. Vanloo : Palčić, 526.

378. Mouézy-Éon (André) et Nancey. — *Put u Meksiko* (...). Comédie en 4 actes. Tr. Nina Vavra. 29. V.-21. IX. 1913 (5).

379. Murger (Henri). — *Iz komične opere* (...). Comédie en 1 acte. Tr. Nikola Kokotović. 18. XI. 1885-18. XII. 1896 (3).

380. Murger (Henri) et Barrière (Théodore). — *Ciganski život* (Vie de bohème). Comédie en 5 actes. Tr. Dr. Nikola Andrić. 4 V.-11 IX. 1905 (3).

381. Musset (Alfred de). — *Listopadska noć* (La nuit d'octobre). Tr. August Harambašić. 8. XII. 1896-9. I. 1911 (5).

382. Musset (Alfred de). — *Ne kuni se* (Il ne faut jurer de rien). Comédie en 3 actes. Tr. Ivo Vojnović et Srgjan Tucić. 12. XII. 1910 (1).

383. Musset (Alfred de). — *Svijećnjak* (Le chandelier). Comédie en 3 actes. Tr. Branko Gavella. 14-24. XI. 1917 (3).

384. Musset (Alfre d de). — *Treba da su vrata otvorena ili zatvorena* (Il faut qu'une port soit ouverte ou fermée). Proverbe en 1 acte. Tr. Aleksandar Hercog. 16. V. 1887-2. V. 1896 (5).

Najac (Émile). — V. Sardou : Razidjimo, se, 480.

Nancey. — V. Birabeau : Koža.

Nancey. — V. Mouézy-Éon : Put u Meksiko, 378.

385. Natanson (Jacques). — *Zaljubljeni čudaci* (Les amants saugrenus). Comédie en 3 actes. Tr. Josip Kulundžić. 16. XI. 1926-18. I. 1927 (6).

Nepoty (Lucien). — V. Rabaud : Maruf kairski papučar, 426.

386. Nion (François de) et Buysieulx (Georges de). — *U oči sreće* (La veille du bonheur). Comédie en 1 acte. Tr. Ivo Vojnović. 25-27. IV. 1910 (3).

387. Nivoix (Paul). — *Gola Eva* (Eve toute nue). Comédie en 3 actes. Tr. Slavko Batušić. 17. IX.-2. XI. 1928 (5).

388. Normand (Jacques). — *Ne zaboravljam se* (...). Drame en 1 acte. Tr. Emil Demetrović. 12 et 14. I. 1909.

Normand (Jacques). — V. Maupassant : Musotte, 335.

Nozière (Ferdinand). — V. Savoir : Vječni muž, 482.

389. Nozière (Ferdinand) et Hamih (Anton). — *David Golder*. Drame en 6 tableaux d'après le roman d'Irène Njemirovski. Tr. Tomislav Tanhofer. 22. VI.-19. IX. 1935 (8).

390. Nozière (Ferdinand) et Savoir (Alfred). — *Kreutzerova sonata* (La sonate à Kreutzer). Drame en 4 actes d'après le roman de Léon Tolstoï. Tr. inconnu. 23. III. 1927 (1).

Nuitter (Charles). — V. Delibes : Kopelija, 165.

Nuitter (Charles). V. Offenbach : Trapezuntska kneginja, 404.

391. Nuitter (Charles) et Derley (J.). — *Čašica čaja* (Une tasse de thé). Vaudeville en 1 acte. Tr. Geršić. 23. XI. 1872-21. V. 1907 (16).

Nus (Eugène). — V. Brisebarre : Pariska sirotinja, 119.

392. Offenbach (Jacques). — *Blebetuša Saragoška* (Babillarde de Saragosse). Opérette en 2 actes. Tr. Dr. Dimitrije Demeter. 30. XII. 1867-15. II. 1883 (10).

393. Offenbach (Jacques). — *Čarobne gusle* (Le violoneux). Opérette en 1 acte. Livret de Mestepès et Chevalet. Tr. S. Udbinski. 19. XI. 1864.

394. Offenbach (Jacques). — *Daphnis i Chloe* (Daphnis et Chloé), Idylle musi-

cale en 1 acte. Livret de Clairville et Cordier. Tr. Josip Freudenreich. 31. III. 1868.

395. OFFENBACH (Jacques). — *Djeva iz Elizonda* (...). Opérette en 1 acte. Livret de L. Battu et J. Moinaux. Tr. S. Udbinski. 17. XII. 1864.

396. OFFENBACH (Jacques). — *Hoffmannove priče* (Les contes d'Hoffmann). Opéra en 3 actes. Livret de Jules Barbier. Tr. 1902. Ferdo Ž. Miler ; 1911. Gjuro Prejac. 19. IV. 1902-19. V. 1936 (82).

397. OFFENBACH (Jacques). — *Lijepa Jelena* (La belle Hélène). Opéra-comique en 3 actes. Livret d'Henri Meilhac et Ludovic Halévy. Tr. 1897 : Petar Brani ; 1934 : Aleksandar Binički. 14. II. 1897-15. III. 1935 (71).

398. OFFENBACH (Jacques). — *Lijepa Luretta* (La belle Lurette). Opérette en 3 actes. Livret d'Ernest Blum, Edouard Blau et Raoul Toché. Tr. Ferdo Ž. Miler. 29. IX.-27. X. 1901 (3).

399. OFFENBACH (Jacques). — *Meštar Fortunio i njegova ljuvena pjesma* (La chanson de Fortunio). Opérette en 1 acte. Livret d'Hector Cremieux et Ludovic Halévy. Tr. S. Udbinski. 14. XII. 1865-12. XI. 1882 (10).

400. OFFENBACH (Jacques). — *Modrobrad* (Barbe-Bleue). Opéra-comique en 3 actes. Livret d'Henri Meilhac et Ludovic Halévy. Tr. Ferdo Ž. Miler. 5. X. 1904-4. III. 1906.

401. OFFENBACH (Jacques). — *Orfej u podzemlju* (Orphée aux enfers). Opérette en 3 actes. Livret de Ludovic Halévy et Hector Cremieux. Tr. 1897 : Petar Brani, 1929 : Aleksandar Binički. 19. IV. 1897-11. II. 1931 (41).

402. OFFENBACH (Jacques). — *Savojardi* (...). Opérette en 1 acte. Tr. S. Udbinski. 10. X. 1869-6. II. 1870 (5).

403. OFFENBACH (Jacques). — *Suprug pred vratima* (Un mari à la porte). Opérette en 1 acte. Livret de Delacour et Morand. Tr. Josip Freudenreich. 5. III. 1864-13. I. 1870.

404. OFFENBACH (Jacques). — *Trapezuntska kneginja* (La princesse de Trébizonde). Opérette en 3 actes. Livret de Charles Nuitter et L. Tréfeu. Tr. Gjuro Prejac. 6. I.-17. III. 1907 (5).

405. OFFENBACH (Jacques). — *Zaruke uz svejetiljke* (Le mariage aux lanternes). Opérette en 1 acte. Livret de Michel Carré et L. Battu. Tr. 1863 : Josip Freudenreich et après Juraj Dević. 8. XI. 1863-12. IV. 1915 (?)

406. OHNET (Georges). — *Grofica Sara* (La comtesse Sarah). Drame en 5 actes. Tr. Ivan Švrljuga. 15. V. 1887-14. III. 1893 (10).

407. OHNET (Georges). — *Knez Sergij* (Serge Panine). Drame en 5 actes. Tr. Gjuro Galac. 13. V. 1885-18. XII. 1890 (4).

408. OHNET (Georges). — *Vlasnik talionica* (Le maître de forges). Comédie en 4 actes. Tr. Ivan Švrljuga. 25. II. 1885-19. XI. 1907 (46).

ORDONNEAU (Maurice). — V. AUDRAN : Lutka, 25.
ORDONNEAU (Maurice). — V. VALABRÈGUE : Durand i Durand, 525.
ORDONNEAU (Maurice). — V. VARNEY : La falote, 528.

409. PAGNOL (Marcel). — *Marius*. Pièce en 4 actes. Tr. Branko Gavella. 22. X. 1931-29. II. 1932 (6).

410. PAGNOL (Marcel). — *Topaze*. Pièce en 4 actes. Tr. Iso Velikanović. 19. 1929-6. IV. 1932 (30).

411. PAILLERON (Edouard). — *Iskra koja upaljuje* (L'étincelle). Comédie en 1 acte. Tr. inconnu. 20. I. 1887-9. IV. 1897 (9).

412. PAILLERON (Edouard). — *Katkad milom... a katkad silom* (Mieux vaut douceur... et violence). Deux proverbes, chacun en 1 acte. Tr. Ivan Krnic. 6. X. 1897 (1).

413. PAILLERON (Edouard). — *Komedijaši* (Cabotins). Comédie en 4 actes. Tr. Nikola Andrić. 22-27. XI. 1894 (3).
414. PAILLERON (Édouard). — *Miš* (La souris). Comédie en 3 actes. Tr. Ivan Švrljuga. 12. II. 1889-18. V. 1907 (15).
415. PAILLERON (Edouard). — *Sitna kiša* (Petite pluie). Comédie en 1 acte. Tr. Nina Vavra. 24. IV. 1899 (1).
416. PAILLERON (Edouard). — *U svijetu dosade* (Le monde où l'on s'ennuie). Comédie en 3 actes. Tr. Janko Ibler. 7. I. 1885-21. VI. 1912 (11).
PALAPRAT (Jean). — V. BRUEYS : Maître Pathelin, 120.
417. PERRON (Paul). — *Iskreni laža* (...). Comédie en 3 actes. Tr. Hugo Badalić. 3. XI. 1880-1. III. 1885 (5).
418. PAILLERON (Edouard). — *Neka ostane medju nama* (...). Comédie en 2 actes. Tr. Dragutin Riedl. 16. XI. 1867 (1).
419. PEYRET-CHAPPUIS (Charles de). — *Pomama* (Frénésie). Pièce en 3 actes. Tr. Božena Begović. 29. XII. 1938-26. I. 1939 (5).
420. PLANCHE (J.-R.). — *Oberon* (Obéron). Opéra en 3 actes. Musique de C. M. Weber. Tr. Artur Schneider. 15-27. X. 1901 (3).
421. PLANQUETTE (Robert). — *Korneviljska zvona* (Les cloches de Corneville). Opérette en 3 actes. Livret de Louis Clairville et Charles Gabet. Tr. Josip Eugen Tomić. 10. I. 1882-2. X. 1910 (55).
422. PORTO-RICHE (Georges de). — *Zaljubljena* (l'Amoureuse). Pièce en 3 actes Tr. Vladeta Dragutinović. 21. IV.-31. V. 1928 (5).
423. PREMARY (Jules). — *Doktor Robin* (Le docteur Robin). Vaudeville en 1 acte. Tr. Dimitrije Demeter. 19 X. 1870-1. II. 1898 (9).
424. PRÉVOST (Marcel). — *Poludjevice* (Les demi-vierges). Comédie en 3 actes. Tr. Nikola Andrić. 21. V.-10. VI. 1912 (2).
425. PUGET (Claude-André). — *Sretni dani* (Les jours heureux). Comédie en 3 actes. Tr. Slavko Batušić. 6. III.-6. VI. 1940 (7).
426. RABAUD (Henri). — *Maruf kairski papučar* (Marouf, savetier du Caire). Opéra-comique en 5 actes. Livret de Lucien Népoty. Tr. Slavko Batušić. 23. III.-8. V. 1929 (6).
427. RACINE (J.-B.*). — *Britanik* (Britannicus). Tragédie en 5 actes. Tr. Tomislav Prpić. 18. III.-11. XII. 1940 (16).
428. RACINE (J.-B.). — *Fedra* (Phèdre). Tragédie en 5 actes. Tr. 1871 : August Šenoa ; 1942 : Tomislav Prpić. 30. XI. 1871-20. III. 1921 (13).
429. RAYNAL (Paul). — *Gospodar svoga srca* (Le maître de son cœur). Drame en 3 actes. Tr. Mihovil Kombol. 15. XII. 1921-18. IV. 1922 (5).
430. RAYNAL (Paul). — *Grob neznanog junaka* (Le tombeau sous l'Arc de Triomphe). Tragédie en 3 actes. Tr. Rade Pregarc. 8. X. 1932-30. I. 1933 (8).
431. RAYNAL (Paul). — *Marna* (La Francerie). Trois scènes de l'année 1914. Tr. Vladimir Habunek. 27. V.-8. VI. 1936 (3).
RÉGNIER. — V. LEROY : Okret, 316.
432. RENARD (Jules). — *Ridjokosi* (Poil de carotte). Drame en 1 acte. Tr. Branko Gavella. 16. X. 1913-18. V. 1920 (5).
433. REY (Étienne). — *Micheline.* Pièce en 3 actes. Tr. Slavko Težić. 12-25. X. 1931 (5).
434. REY (Étienne). — *U novoj koži* (Peau neuve). — Comédie en 3 actes. Tr. Vladimir Treščec. 15. X. 1912-8. VI. 1921 (15).

* Cf. D. Čepulić et S. Batušić, « Racine en Croatie : I. Les traductions, II. Les représentations », *A. I. F. Z.*, 1940, pp. 1-19.

REY (Étienne). — V. CAILLAVET : Lijepa pustolovina, 123.
REY (Étienne). — V. CAILLAVET : Nebeska kruglija, 124.

435. RICHEPIN (Jean). — *Don Quijote* (Don Quichotte). Drame héroï-comique en 3 parties. Tr. Nikola Andrić. 24. III-16. IV. 1906 (3).

436. RIVOLLET (Georges). — *Alkestis.* Drame en 4 actes en vers d'après Euripide. Musique de Ch. W. Gluck. Tr. Risto Odavić. 7. I.-20. II. 1932 (7).

437. ROLLAND (Romain). — *U revoluciji* (Le jeu de l'amour et de la mort). Drame en 12 scènes. Tr. Slavko Batušić. 8. X.-4. XI. 1927 (5).

438. ROLLAND (Romain). — *Vuci* (Les loups). Drame en 3 actes. Tr. Nina Vavra. 3 et 14. III. 1917 (2).

439. ROMAINS (Jules). — *Blistava* (La scintillante). Comédie en 1 acte. Tr. Ivo Šrepel. 14. X. 1925 (5).

440. ROMAINS (Jules). — *Diktator* (Le dictateur). Pièce en 4 actes. Tr. Tito Strozzi. 1. X.-22. XII. 1928 (7).

441. ROMAINS (Jules). — *Knock ili triumf medicine* (Knock ou le triomphe de la médecine). Comédie en 3 actes. Tr. Ivo Šrepel. 11. IV. 1926-12. XII. 1926 (7).

442. ROSIER (Joseph-Bernard). — *Brutuse, pust Cezara* (Brutus, lâche César). Vaudeville en 1 acte. Tr. Josip Vranicani. 17. XI. 1868-6. III. 1873 (3).

443. ROSTAND (Edmond). — *Cyrano de Bergerac.* Comédie romantique en 5 actes. Tr. Štefa Iskra 1933 : Rista Odavić. 29. XII. 1898-11. VI. 1933 (21).

444. ROSTAND (Edmond). — *Dva pierrota* (Les deux pierrots). Un acte en vers. Tr. Jakša Sedmak. 17. VI. 1923 (1).

445. ROSTAND (Edmond). — *Romantični ljudi* (Les Romanesques). Comédie en 3 actes. Tr. August Harambašić. 11. IV. et 3. V. 1897.

446. ROSTAND (Edmond). — *Samaritanka* (La Samaritaine). Évangile en 3 tableaux. Tr. Stefa Iskra. 3. IV. 1898-18. IV. 1905 (6).

SAINT-GEORGES (J.-H.-V.). — V. ADAM : Gizela, 2.

447. SAINT-GEORGES et BAYARD (Alfred). — *Marija kći pukovnije.* Vaudeville en 2 parties. Tr. Spiro Domitrović-Kotoranin. 2. II. 1867-29. XII. 1890 (15).

SAINT-LÉON (A.). — V. DELIBES : Kopelija, 165.

448. SAINT-SAENS (Camille). — *Samson i Dalila* (Samson et Dalila). Opéra en 3 actes. Livret de Ferdinand Le Maire. Tr. Juraj Dević. 20. II. 1914-4. IV. 1937 (19).

449. SAND (George). — *Crvčak* (La petite Fadette). Pièce rustique en 5 actes Adaptation de Charlotte Birch-Pfeiffer. Tr. August Šenoa. 6. IV. 1862-25. III. 1909 (31).

450. SAND (George). — *Markiz Villemer* (Le marquis de Villemer). Pièce en 4 actes. Tr. Petar Brani. 10. XI. 1872-17. IX. 1896 (1).

451. SAND (George). — *Nježnost i prostota* (...) Comédie en 2 actes de Friedrich, d'après la nouvelle. Tr. Ferdo Strozzi. 28. I. 1873 (1).

452. SAND (George). — *Gospodjica Seiglierska* (Mademoiselle de la Seiglière). Comédie en 4 actes. Tr. August Senoa. 24. X. et 23. XI. 1875 (2).

SANDEAU (Jules). — V. AUGIER : Jean de Thommeray, 29.
SANDEAU (Jules). — V. AUGIER : U vatri se zlato kuša, 32.
SANDEAU (Jules). — V. AUGIER : Zet gospodina Poiriera, 33.

453. SARDOU (Victorien). — *Andrea* (Andréa). Pièce en 6 tableaux. Tr. Josip Eugen Tomić. 20. XII. 1876-31. X. 1907 (16).

454. SARDOU ((Victorien). — *Bogomoljci* (Seraphine). Pièce en 5 actes. Tr. Josip Eugen Tomić. 10. XII. 1870-24. IV. 1887 (10).

455. SARDOU (Victorien). — *Daniel Rochat.* Pièce en 5 actes. Tr. Ivan Žigrović. 31. X. et 8. XI. 1881 (2).

456. SARDOU (Victorien). — *Dobri prijatelji* (Nos intimes). Comédie en 4 actes. Tr. Špiro Domitrović-Kotoranin. 17. X. 1867-9. XI. 1913 (39).
457. SARDOU (Victorien). — *Dobričine seljaci* (Nos bons villageois). Comédie en 5 actes. Tr. August Šenoa. 13. III. 1870-28. IX. 1897 (10).
458. SARDOU (Victorien). — *Domovina* (La patrie). Pièce en 5 actes. Tr. Sara Rajković. 24. II. 1876-8. XII. 1898 (20).
459. SARDOU (Victorien). — *Dora*. Comédie en 5 actes. Tr. Josip Eugen Tomić. 27. V. 1877-29. XI. 1898 (14).
460. SARDOU (Victorien). — *Fedora* (Fédora). Drame en 4 actes. Tr. Josip Miškatović. 16. V. 1889-13. VI. 1918 (51).
461. SARDOU (Victorien). — *Fernanda* (Fernande). Pièce en 4 actes. Tr. Ladislav Smodek. 31. X. 1875-21. X. 1879 (4).
462. SARDOU (Victorien). — *Ferreol* (Ferréol). Pièce en 4 actes. Tr. Josip Eugen Tomić. 30. XI. 1876-17. XII. 1884 (5).
463. SARDOU (Victorien). — *Georgetta* (Georgette). Pièce en 4 actes. Tr. Ivan Švrljuga. 1. X. 1887 (1).
464. SARDOU (Victorien). — *Gismonda* (La duchesse d'Athènes). Pièce en 4 actes. Tr. Marija Ružička-Strozzi. 3. XII. 1895-5. I. 1896 (4).
465. SARDOU (Victorien) et MOREAU (Emile). — *Madame Sans-Gêne*. Pièce en 3 actes. Tr. Nikola Andrić. 28. X. 1894-12. IV. 1932 (55).
466. SARDOU (Victorien). — *Marcella* (Marcelle). Pièce en 4 actes. Tr. Adam Mandrović. 16 et 20. X. 1897 (2).
467. SARDOU (Victorien). — *Margerita* (Les ganaches). Comédie Tr. Lacko Mrazović. 7. IV. 1881 (1).
468. SARDOU (Victorien). — *Moderni malogradjani* (Les bourgeois de Pont-Arcy). Comédie en 5 actes. Tr. Adam Mancrović. 1. V. 1879-7. III. 1899 (13).
469. SARDOU (Victorien). — *Obitelj Benoiton* (La famille Benoîton). Comédie en 5 actes. Tr. Slavoj Marik. 1 et 5. X. 1908 (2).
470. SARDOU (Victorien). — *Odetta* (Odette). Scène de la vie parisienne en 4 actes. Tr. Janko Jurković. 12 et 26. IV. 1883 (2).
471. SARDOU (Victorien). — *Posljednje ljubavno pismo* (Les pattes de mouche). Comédie en 3 actes. Tr. Špiro Domitrović-Kotoranin. 2. III. 1867-2. III. 1896 (13).
472. SARDOU (Victorien). — *Prevrtljivost* (La papillonne). Comédie en 3 actes. Tr. Petar Brani. 18. XII. 1872-27. IX. 1882 (6).
473. SARDOU (Victorien). — *Rabagas*. Comédie en 5 actes. Tr. Milovan Zoričić. 22. IV. 1874 (1).
474. SARDOU (Victorien). — *Spiritizam* (Spiritisme). Pièce en 3 actes. Tr. August Harambašić. 7. XI. 1899 (1).
475. SARDOU (Victorien). — *Stari mladići* (Les vieux garçons). Comédie en 5 actes. Tr. Dimitrije Demeter. 7. XI. 1868-28. IX. 1896 (5).
476. SARDOU (Victorien). — *Theodora* (Théodora). Drame en 5 actes. Tr. Petar Kreković. 9. III. 1899-8. X. 1905 (5).
477. SARDOU (Victorien). — *Thermidor*. Drame en 4 actes. Tr. Jovan Veličković. 25. XI. et 1. XII. 1896 (2).
478. SARDOU Victorien). — *Vještica* (La sorcière). Drame en 5 actes. Tr. Bogoboj Rucović. 26. IV. 1906-31. I. 1909 (8).
479. SARDOU (Victorien) et BARRIÈRE (Théodore). — *Nervozni* (Les gens nerveux). Comédie en 3 actes. Tr. Adam Mandrović. 16. XI. 1873-11. IX. 1910 (15).
480. SARDOU (Victorien) et NAJAC (Emile). — *Razidjimo se* (Divorçons). Comédie en 3 actes. Tr. Gjuro Galac. 25. V. 1881-27. VI. 1912 (16).

SAUVAGE. — V. BAYARD : Rukavica i lepeza, 56.

481. Savoir (Alfred). — *Mala Katarina* (La petite Catherine). Comédie en 7 tableaux. Tr. Mihovil Kombol. 17. I. 1933-22. VI. 1933 (19).
482. Savoir (Alfred) et Nozière (Ferdinand). — *Vječni muž* (L'éternel mari). Drame en 4 actes d'après le roman de Dostoïevski. 5 et 12. XII. 1916 (2).
Savoir (Alfred). — V. Nozière : Kreutzerova sonata, 390.
483. Scribe (Eugène). — *Afričanka* (L'Africaine). Grand opéra en 5 actes. Musique de G. Meyerbeer. Livret de Scribe. Tr. 1879 : Josip Eugen Tomić ; 1895 : Antonija Kassovitz-Cvijić. 8. XI. 1879-16. XI. 1912 (39).
484. Scribe (Eugène). — *Cromwellov sin* (Le fils de Cromwell). Comédie historique en 5 actes. Tr. Kosta N. Hristić. 17 et 22. I. 1874 (2).
485. Scribe (Eugène). — *Favorita* (La favorite). Opéra en 4 actes. Musique de G. Donizetti. Livret de Scribe. Tr. Ivan Trnski. 4. XII. 1875-24. II. 1880 (5).
486. Scribe (Eugène). — *Čaša vode* (Le verre d'eau ou les effets et les causes). Comédie en 5 actes. Tr. 1850 : Vladislav Vežić ; 1936 : Tomislav Tanhofer. 21. III. 1850-30. XII. 1940 (69).
487. Scribe (Eugène). — *Kleveta* (La calomnie). Comédie en 5 actes. Tr. Ivan Švrljuga. 19 et 27. V. 1886 (2).
488. Scribe (Eugène). — *Neodvisni* (Les indépendants). Comédie. Tr. L. M. Zavaljčanin (pseudonyme de Luka Marjanović) 16. IX. 1877 (1).
489. Scribe (Eugène). — *Okovi* (Une chaîne). Comédie en 5 actes. Tr. Špiro Domitrović-Kotoranin. 25. XI et 14. XII. 1869 (2).
490. Scribe (Eugène). — *Prorok* (Le prophète). Grand opéra en 5 actes. Musique de G. Meyerbeer. Livret de Scribe. Tr. Ferdo Ž. Miler. 20. III.-21 IV. 1897 (4).
491. Scribe (Eugène). — *Prva ljubav* (Les premières amours ou les souvenirs d'enfance). Comédie en 1 acte. Tr. Gjuro Peleš d'après l'adaptation de A. Villbrandt. 4. III. 1874-9. XII. 1882 (7).
492. Scribe (Eugène). — *Pst* (Chut !). Comédie en 2 actes. Tr. Vladislav Vežić. 1852-1868.
493. Scribe (Eugène). — *Sva su sredstva dopuštena* (...). Comédie en 1 acte. Tr. 1855 : Josip Freudenreich ; 1869 : Milan Vidulović. 24. III. 1855-7. XII. 1870 (?)
494. Scribe (Eugène). — *Štićenica* (La protégée sans le savoir). Pièce en 1 acte. Tr. Slavoj Marik. 26. II. 1878-31. VIII. 1893 (4).
495. Scribe (Eugène). — *Zvijezda moje sreće* (Mon étoile). Comédie en 1 acte. Tr. Adam Mandrović. 1, III. 1866-22. III. 1897 (4).
Scribe (Eugène). — V. Auber : Crni domino, 22.
Scribe (Eugène). — V. Auber : Fra Diavolo, 20.
Scribe (Eugène). — V. Auber : Nijema iz Porticija, 21.
Scribe (Eugène). — V. Boieldieu : Bijela gospodja, 108.
Scribe (Eugène). — V. Halévy : Židovka, 274.
496. Scribe (Eugène), Cormon (E.) et Grange (Eugène). — *Muž bježikuća* (Un mari qui se dérange). Comédie en 2 actes. Tr. Adam Mandrović. 17. VIII. 1879-18. X. 1883 (2).
497. Scribe (Eugène) et Deschamps (Emile). — *Hugenoti* (Les Huguenots). Grand opéra en 5 actes. Musique de G. Meyerbeer. Livret de Scribe et Deschamps. Tr. Hugo Badalić. 4. V. 1878-23. III. 1937 (39).
498. Scribe (Eugène) et Delavigne (Germain). — *Diplomat* (Le diplomate). Comédie en 2 actes. Tr. Ladislav Smodek. 5. I. 1876-11. IV. 1877 (3).
499. Scribe (Eugène) et Delavigne (Germain). — *Roberto djavo* (Robert le diable). Grand opéra en 5 actes. Musique de G. Meyerbeer. Livret de Scribe et Delavigne. Tr. Ivan Trnski. 29. IV. 1876-8. XII. 1899 (19).
500. Scribe (Eugène) et Duport. — *Kveker i plesačica* (Le Quaker et la danseuse). Comédie en 1 acte. Tr. Špiro Domitroviz-Kotoranin. 10 I. 1864.

501. SCRIBE (Eugène) et DUPORT. — *Samoubojica* (...). Comédie en 1 acte. Tr. Špiro Domitrović-Kotoranin. 17. XII. 1863.
502. SCRIBE (Eugène) et LEGOUVÉ (Ernest). — *Adriena Lecouvreur* (Adrienne Lecouvreur). Drame en 5 actes. Tr. 1867 : Adam Mandrović ; 1893 : Marija Ružička-Strozzi. 19 I. 1867-6 X. 1904 (10).
503. SCRIBE (Eugène) et VANDERBURCH. — *Clermont* (Clermont, ou une femme d'artiste). Pièce en 2 actes. Tr. Milan Vidulović. 6. XI. 1854.
504. SCRIBE (Eugène), VILLENEUVE et DESVERGES. — *Jelva ili ruska sirota* (Yelva, ou l'orpheline russe). Pièce mélodramatique en 2 actes. Tr. 1845 : inconnu ; 1862 : August Šenoa 31. VIII. 1845-23. V. 1876 (?).
505. SCRIBE (Eugène) et LEGOUVÉ (Ernest). — *Borba gospodja* (Bataille de dames). Comédie en 3 actes. Tr. 1855 : Milan Vidulović ; 1878 : Bogomir Brleković. 10. I. 1855-7. IV. 1940 (53).
506. SCRIBE (Eugène) et LEGOUVÉ (Ernest). — *Priča kraljice navarske* (Contes de la reine de Navarre, ou la revanche de Pavie). Comédie en 5 actes. Tr. August Šenoa. 8. II. 1868-31. I. 1903 (14).
507. SCRIBE (Eugène) et LEGOUVÉ (Ernest). — *Vilinske ruke* (Les doigts de fée). Comédie en 5 actes. Tr. Špiro Domitrović-Kotoranin. 15. X. 1864-4. XII. 1896 (?).
508. SCRIBE (Eugène) et LEMOINE. — *Put kroz prozor* (Une femme qui se jette par la fenêtre). Comédie en 1 acte. Tr. Špiro Domitrović-Kotoranin. 12. XI. 1864-8. VI. 1897 (?).
509. SCRIBE (Eugène) et MÉLESVILLE (Joseph). — *Tajnik i kuhač* (Le secrétaire et le cuisinier). Comédie en 1 acte. Tr. Vaclav Anton. 21 et 24. IX. 1898 (2).
510. SCRIBE (Eugène) et MÉLESVILLE (Joseph). — *Valerija* (Valérie). Pièce en 3 actes. Tr. August Šenoa. 6. XI. 1869-23. III. 1876 (4).
511. SEDAINE (Michel). — *Lukava oklada* (La gageure imprévue). Comédie en 1 acte. Tr. inconnu. 3. I. 1875 (1).
512. SÉJOUR (Victor). — *Uskočki vodja* (Les noces vénitiennes). Drame historique en 5 actes. Tr. Ivo Vojnović. 29. III. 1881-23. I. 1892 (4).
SIRAUDIN (Paul). — V. LECOCQ : Angot, 308.
SIRAUDIN (Paul). — V. MOREAU : Lionski ulak, 377.
513. SIRAUDIN (Paul) et DELACOUR (Alfred). — *U zoru* (...). Comédie en 1 acte. Tr. Gjuro Galac. 1 et 3. IX. 1892 (2).
514. SIRAUDIN (Paul) et LAMBERT-THIBOUST. — *Kad žene plaču* (Les femmes qui pleurent). Comédie en 1 acte. Tr. Špiro Domitrović-Kotoranin. 9. XI. 1865.
SOULIÉ. — V. GANNE : Cocorico, 343.
515. SOUVESTRE (Émile). — *Tvorničar* (Henri Hamelin). Pièce en 3 actes. Adaptation d'Édouard Devrient. Tr. I. St. Vilovski. 1. V. 1873-12. X. 1885 (9).
SPITZER (Robert). — V. GÉRALDY : Osvajač žena, 251.
SPITZER (Robert). — V. GÉRALDY : Samo da hoću, 252.
516. STAPLEAUX (Léopold). — *Muž u stupici* (Le piège au mari). Comédie avec le chant en 1 acte. Tr. inconnu. 5. IV. 1873-18. XI. 1875 (7).
517. STAPLEAUX (Léopold). — *Suparnici* (Les rivaux). Pièce en 3 actes. Tr. Bogomir Brleković. 11. X. 1882 (1).
518. STERN (Jules). — *Pričuvnikova ženidba* (Les noces d'un réserviste). Comédie avec chants en 4 actes. Livret d'Alfred Duru et Henri Chivot. Tr. Arnošt Grund. 30. IX. 1903-8. XII. 1904 (9).
519. TERASSE (Claude). — *Seviljski kongres* (Monsieur de la Palisse). Opérette en 3 actes. Livret de Robert de Flers et Gustave Caillavet. Tr. Ferdo Ž. Miler. 10. X. 1907-1 I. 1908 (7).
THÉAULON (Marie). — V. BAYARD : Otac debitantice ili Ipak je uspio, 53.

520. THÉAULON (Marie) et DARTOIS (Armand). — *Nanon, krčmarica k Zlatnom janjetu* (Ninon, Nanon et Maintenon, ou les trois boudoirs). Opérette en 3 actes. Musique de Richard Genée. Tr. Ivan Trnski. 16. III. 1886-25 III. 1905. (19).
521. THOMAS (Ambroise). — *Mignon*. Opéra en 3 actes. Livret d'après Gœthe de Michel Carré et Jules Barbier. Tr. Milka Pogačić. 20 V. 1894-14. V. 1938. (95).
TOCHÉ (Raoul). — V. BLUM : Nervozne žene, 106.
TOCHÉ (Raoul). — V. BLUM : Madame Mongodin, 105.
TOCHÉ (Raoul). — V. OFFENBACH : Lijepa Luretta, 398.
TRÉFEU (L.). — V. OFFENBACH : Trapezuntska kneginja, 404.
522. VACQUERIE (August). — *Jean Baudry*. Pièce en 4 actes. Tr. Gjuro Galac. 14. XII. 1882 (1).
523. VALABRÈGUE (Albin) et HENNEQUIN (Maurice). — *Coralie et compagnie*. Comédie en 3 actes. Tr. inconnu. 7. III.-18. VIII. 1901 (7).
524. VALABRÈGUE (Albin) et HENNEQUIN (Maurice). — *Dajte ženskim ljudska prava* (Place aux femmes). Comédie en 4 actes. Tr. Adam Mandrović. 25. X. et 16. XI. 1899 (2).
525. VALABRÈGUE (Albin) et ORDONNEAU (Maurice). — *Durand i Durand* (Durand et Durand). Comédie en 3 actes. Tr. Josip Eugen Tomić. 29. I. 1888-22. II. 1894 (13).
VANDERBURGH (Émile-Louis). — V. BAYARD : Mali pariski potepuh, 53.
VANLOO (Albert). — V. LECOCQ : Giroflé-girofla, 309.
526. VANLOO (Albert), LETERRIER (E.) et MORTIER. — *Palčić* (Le petit Poucet). Conte de fées. En 3 actes. Musique de Fritz Lehner. Tr. Adam Mandrović. 5. V.-23. V. 1896 (9).
VARIN (Charles-Victor). — V. ARAGO : Casanova, 13.
VARIN (Charles-Victor). — V. XAVIER : Politički kuhar, 544.
527. VARIN (Charles-Victor) et DELAPORTE (Michel). — *Zlo čuvane djevojke* (Les filles mal gardées). Adaptation de Kolnegy (Paul Henrion). Tr. Hermina Tomić. 2. X. 1873-5. IX. 1874 (3).
528. VARNEY (Louis). — *La falote*. Opérette en 3 actes. Livret de Georges Degas et Maurice Ordonneau. Tr. Ferdo Ž. Miler. 8. et 10. V. 1902 (2).
529. VAUTEL (Clément). — *Naš župnik kod bogatih* (Mon curé chez les riches). Comédie en 5 actes. Adaptation d'André de Lorde et Pierre Chaîne. Tr. Milan Predić. 7. IX. 1930-5. IV. 1932 (56).
530. VAUTEL (Clément). — *Naš župnik kod sirotinje* (Mon curé chez les pauvres). Comédie en 5 actes. Adaptation d'André de Lorde et Pierre Chaîne. Tr. Branko Gavella. 5. XI. 1931-3. III. 1932 (12).
531. VEBER (Pierre). — *Dvije ljubavi* (Main gauche). Comédie en 1 acte. Tr. Dr. Milan Ogrizović. 14 et 21. II. 1903 (2).
532. VEBER (Pierre). — *Luta* (Loute). Comédie en 4 actes. Tr. Milan Šenoa. 25 XI. 1905-30. IX. 1909 (10).
533. VEBER (Pierre) et GORSSE (Henry de). — *Derište* (La gamine). Comédie en 4 actes. Tr. Ivan Švrljuga. 11. IV. 1912-4. IX. 1913 (7).
534. VERCONSIN (Eugène). *Naš Ivan* (Les erreurs de Jean). Comédie en 1 acte. Tr. Vaclav Anton. 5 et 18. XI. 1897 (2).
VERMOND (Paul). — V. ARAGO : Djavolove bilježke, 14.
535. VERNE (Jules). — *Carev glasnik* (Michel Strogoff). Pièce en 12 tableaux. Adaptation de François Scepreghy. Tr. Adam Mandrović. 29. III. 1890-7. I. 1912 (21).
536. VERNE (Jules). — *Nećak Amerikanac* (Un neveu d'Amérique). Comédie en 3 actes. Tr. Josip Eugen Tomić. 29 et 30. XI. 1874 (1).
537. VERNE (Jules) et DENNERY (Adolphe). — *Put oko zemlje za 80 dana* (Le

tour du monde en 80 jours). Pièce en 14 tableaux. Tr. Hugo Badalić et Ferdo Ž. Miler. 20. II. 1878-1. I. 1913 (107).

539. VERNEUIL (Louis). — *Bračni ugovor* (Le traité d'Auteuil). Comédie en 3 actes. Tr. Joza Ivakić. 6. I.-9. III. 1924 (7).

540. VERNEUIL (Louis). — *Ja te varam jer te ljubim* (...). Opérette en 3 actes. Livret d'après Verneuil de Robert Blum. Musique de Ralph Ervin. Tr. Aleksandar Binički. 1. IV.-10. XII. 1930 (18).

541. VERNEUIL (Louis). — *Kuzina iz Varšave* (La cousine de Varsovie). Comédie en 3 actes. Tr. Vladeta Dragutinović. 28 V. 1927-24 V. 1935 (26).

VERNEUIL (Louis). — V. BERR : Advokat Bolbeci njegov suprug, 80.

VERNEUIL (Louis). — V. BERR : Moja sestra i ja, 81.

542. VERNEUIL (Louis) et BERR (Georges). — *Put u Veneciju* (Le train pour Venise). Comédie en 3 actes. Tr. Dr. Slavko Batušić. 21. X. 1938-7. V. 1939 (22).

VILLENEUVE (Théodore-Ferdinand). — V. SCRIBE : Jelva ili ruska sirota, 504.

VILLETARD (Edmond). — V. BELOT : Oporuka Cezara Girodota, 63.

543. VOLTAIRE. — *Tankred* (Tancrède). Tragédie en 5 actes. Tr. Tomislav Maretić. 28. IX. 1879-30. IX. 1897 (5).

544. XAVIER et VARIN (Ch.-V.). — *Politički kuhar* (Le cuisinier politique). Comédie en 1 acte. Tr. Špiro Domitrović-Kotoranin. 15. X. 1863.

545. ZOLA (Émile). — *Grijeh* (La faute de l'abbé Mouret). Drame tiré du roman de Zola par A. Štimac. Tr. inconnu. 18 et 29. XI. 1932 (2).

546. ZOLA (Émile). — *Tereza Raquinova* (Thérèse Raquin). Drame en 4 actes. Tr. Dr. Mihovil Kombol. 5. I.-1. III. 1933 (7).

547. ZOLA (Émile). — *Toljaga* (L'assommoir). — Pièce populaire en 5 actes. Adaptation de William Busnach et Octave Gastineau. Tr. Janko Ibler. 26. IV. 1886-8. IX. 1905 (10).

Anonymes

548. *Ćuška u kazalištu* (...). Comédie en 3 actes. Tr. G. Šk. 21. XII. 1874-21. I. 188 (5).

549. *Glupak ili grad Karadek* (...). Pièce mélodramatique en 4 parties. Tr. Ferketić. 1855-28. I. 1875 (?).

550. *Laj čnik ili zdravi bolesnici* (...) Adapté du français par Hesse. Tr. L. Popović. 23. II. 1865.

551. *Mali vragoljan* (Le petit gaillard). Comédie en 3 actes. Adaptation du français par A. Bahn. Tr. Petar Brani. 5. V. 1874-25. IX. 1875 (3).

552. *Stari pobratim* (...). Comédie en 3 actes. Adapté du français par Fr. May. Tr. Josip Freudenreich. 20. XI. 1879 (1).

553. *Supruzi* (...). Comédie en 3 actes. Tr. Josip Eugen Tomić. 3. X. 1872-27. X. 187 ( ).

II

554. ACHARD (Marcel). — *I ja bih u cirkus* (Voulez-vous jouer avec moi). Comédie en 3 actes. Tr. Ivo Šrepel.

555. ACHARD (Marcel). — *Malborough ide na vojnu* (Malborough s'en va-t-en guerre). Comédie en 3 actes. Tr. Josip Kulundžić.

ARMONT (Paul). — V. BOSQUET : Mama Nicole, 560.

556. BERNARD (Tristan). — *Mala kavana* (Le petit café). Comédie en 3 actes. Tr. inconnu.

557. Bernard (Tristan). — *Vjetrogonja* (Le prince charmant). Comédie en 3 actes. Tr. Vladimir Treščec.
558. Birabeau (André). — *Sunčev ručak* (Un déjeuner de soleil). Comédie en 5 actes. Tr. Ivo Šrepel.
559. Birabeau (André) et Dolley (Georges). — *Rivijera* (Côte d'Azur). Comédie en 3 actes. Tr. Branko Gavella.
560. Bosquet (Jacques) et Armond (Paul). — *Mama Nicole* (Maman Nicole). Comédie en 3 actes. Tr. Josip Kulundžić.
561. Bourdet (Édouard). — *Upravo izašlo* (Vient de paraître). Comédie en 4 actes. Tr. Ivo Šrepel.
Caillavet (Gustave). — V. Flers : Mletci, 573.
Caillavet (Gustave). — V. Flers : Papa, 574.
562. Claudel (Paul). — *Talac* (L'otage). Drame en 3 actes. Tr. Slavko Batušić.
563. Courteline (Georges). — *Gospodin Badin* (M. Badin). Scène en 1 acte. Tr. Ivan Krnic.
564. Croisset (Francis de). — *Susjedov žar* (Le feu du voisin). Comédie en 2 actes. Tr. inconnu.
565. Daudet (Alphonse). — *Sapho*. Drame en 5 actes. Tr. Mihovil Kombol.
566. Daudet (Alphonse) et Manuel. — *Suzana* (...). Petit drame en 1 acte. Tr. Slavoj Marik.
567. Descaves (Lucien). — *Zaslijepljeno srce* (Le cœur ébloui). Pièce en 4 actes. Tr. Inconnu.
568. Designes (Hubert). — *Hoćeš-nećeš* (L'assaut). Comédie en 1 acte. Tr. Ivan Krnic.
Dolley (Georges). — V. Birabeau : Rivijera, 559.
569. Donnay (Maurice). — *Povratak iz Jeruzalema* (Le retour de Jérusalem) Drame en 4 actes. Tr. inconnu.
570. Durand (Michel). — *Privremena sloboda* (Liberté provisoire). Comédie en 4 actes. Tr. Vladeta Dragutinović.
571. Feuillet (Octave). — *Neutješivi* (Les portraits de la marquise). Comédie en 3 actes. Tr. Adela Kamenic.
572. Feuillet (Octave). — *Siedi vlas* (Le cheveu blanc). Comédie Tr. Edo Zvonimir Asanger.
573. Flers (Robert de) et Caillavet (Gustave). — *Mletci* (...). Comédie en 1 acte. Tr. Milutin Cihlar-Nehajev.
574. Flers (Robert de) et Caillavet (Gustave). — *Papa*. Comédie en 3 actes. Tr. inconnu.
575. Géraldy (Paul). — *Robert i Marijana* (Robert et Marianne). Pièce en 3 actes. Tr. Vladeta Dragutinović.
576. Gignoux (Regis). — *Živio Boulbasse* (...). Comédie en 1 acte. Tr. Jakša Sedmak.
577. Guitry (Sacha). — *Ljubomor* (Jalousie). Comédie en 3 actes. Tr. Slavko Batušić.
578. Guitry (Sacha). — *Pasteur*. Pièce en 5 actes. Tr. inconnu.
579. Guitry (Sacha). — *San u dvoje* (...). Comédie en 2 actes. Tr. Ksenija Treščec.
580. Hennequin (Maurice) et Veber (Pierre). — *Ginettes bar* (...). Comédie en 3 actes. Tr. Ivo Šrepel.
581. Hervieu (Paul). — *Trka s buktinjom* (La course au flambeau). Pièce en 4 actes. Tr. I. Krnic.
582. Jager-Schmidt (Valentine et André). — *Kukuli* (...). Comédie en 3 actes. Tr. Ivo Šrepel.

583. Labiche (Eugène). — *Ja neman vremena* (...). Farce en 1 acte. Tr. Stjepan pl. Miletić.
584. Labiche (Eugène). — *Moderni svijet ili opsjeniti prostotu* (...). Comédie en 2 actes. Tr. inconnu.
585. Labiche (Eugène). — *Razdražljivi gospodin* (Un Monsieur qui prend la mouche). Comédie en 1 acte. Tr. inconnu.
586. Legouvé (Ernest). — *Cvrčak kod mrava* (La cigale chez les fourmis).Comédie en 1 acte. Tr. Josip Prigl.
587. Legouvé (Ernest). — *Čovjek bez zvanja i zanimanja* (Un jeune homme qui ne fait rien). Comédie en 1 acte. Tr. Josip Prigl.
588. Lemercier de Neuville (Louis). — *Trinaestero za stolom* (Treize à table). Comédie en 1 acte. Tr. V. M. Mil.
589. Lenormand (H.-R.). — *Samum* (Le Simoun). Drame en 13 tableaux. Tr. Ivo Šrepel.
590. Letraz (Jean de). — *Buco* (Biche). Comédie en 3 actes. Tr. M. Stojanović.
591. Maeterlinck (Maurice). — *Kneginjica Malena* (La princesse Maleine). Pièce en 5 actes. Tr. inconnu.
592. Marivaux (Pierre de). — *Zavaravanja* (Les fausses confidences). Comédie en 3 actes. Tr. Vladimir Habunek.
593. Mauriac (François). — *Asmodé*. Pièce en 5 actes. Tr. Božena Begović.
594. Méré (Charles). — *Plamen* (La flamme). Drame en 4 actes. Tr. Milan Begović.
595. Mérimée (Prosper). — *Karuce svetog Otajstva* (Le carrosse du Saint-Sacrement). Farce en 1 acte. Tr. Artur Schneider.
596. Molière. — *Škola muževima* (Ecole des maris). Comédie en 3 actes. Tr. Iso Velikanović.
597. Molière. — *Škola ženama* (Ecole des femmes). Comédie en 5 actes. Tr. Iso Velikanović.
Moreau (Émile). — V. Scribe : Viktor, 617.
598. Musset (Alfred de). — *Lorenzaccio*. Drame en 5 actes. Tr. Ivo Vojnović.
599. Picard (André). — *Kiki*. Pièce en 3 actes. Tr. inconnu.
600. Porto-Riche (Georges). — *Onaj stari* (Le vieil homme). Drame en 5 actes Tr. Kosta Luković.
601. Porto-Riche (Georges). — *Prošlost* (Le passé). Comédie en 4 actes. Tr. Milan Begović.
602. Racine (Jean-Baptiste). — *Andromaha* (Andromaque). Tragédie en 5 actes. Tr. Iso Velikanović.
603. Racine (Jean-Baptiste). — *Britanik* (Britannicus). Tragédie en 5 actes. Tr. Jakša Sedmak.
604. Racine (Jean-Baptiste). — *Atalija* (Athalie). Tragédie en 5 actes. Tr. Sima Pandurović.
605. Raynal (Paul). — *Na suncu instinkta* (Au soleil de l'instinct). Tragédie en 3 actes. Tr. inconnu.
606. Rivoire (André). — *Faunov podsmjeh* (Le sourire du Faune). Comédie en 1 acte. Tr. Ivo Vojnović.
607. Romains (Jules). — *Razvratnik rupičavac* (M. le Trouhadec saisi par la débauche). Comédie en 5 actes. Tr. inconnu.
608. Sardou (Victorien). — *Jankejske pustolovine* (...). Pièce en 4 actes. Tr. inconnu.
609. Sardou (Victorien). — *Lov na ženu sa zaprekama* (...). Comédie en 3 actes. Tr. inconnu.
610. Sardou (Victorien). — *Tosca*. Drame en 5 actes. Tr. Bogoljub Rucović.

611. Sarment (Jean). — *Ljubljeni Leopold* (Léopold le bien-aimé). Comédie en 3 actes. Tr. Dr. Slavko Batušić.
612. Sarment (Jean). — *Ribar sjena* (Le pêcheur d'ombres). Drame en 4 actes. Tr. Božidar Zajčić.
613. Savoir (Alfred). — *Banko* (Banco). Comédie en 3 actes. Tr. Dragoslav Ilić.
614. Savoir (Alfred). — *Krotilac ili proždrti Englez* (Le dompteur ou l'Anglais tel qu'on le mange). Pièce en 3 actes. Tr. Slavko Batušić.
615. Scribe (Eugène). — *Tajna strast* (La passion secrète). Drame en 3 actes. Tr. N. N.
616. Scribe (Eugène). — *Vragoljasta služinčad* (...). Comédie en 1 acte. Tr A. Longhino.
617. Scribe (Eugène) et Moreau (Émile). — *Viktor* (...). Comédie en 1 acte. Tr. Šišman pl. Farkaš.
Veber (Pierre). — V. Hennequin : Ginestes bar, 580.
618. Verneuil (Louis). — *Ljubavnik srca* (L'amant de cœur). Comédie en 3 actes. Tr. Mato Grković.
619. Verneuil (Louis). — *Žena mog života* (La femme de ma vie). Comédie en 3 actes. Tr. inconnu.
620. Vildrac (Charles). — *Brod Tenacity* (Le paquebot Tenacity). Pièce en 3 actes. Tr. Artur Schneider.
621. Wolff (Pierre). — *Slomljena* (Les ailes brisées). Drame en 3 actes. Tr. Milan Begović.

III

1. Audran (Edmond). — *Le grand Mogol.* Joué par Sandré Paccard et sa troupe. 1 et 4 IV. 1891.
2. Audran (Edmond). — *La Mascotte.* Opérette en 3 actes. Joué par Sandré Paccard et sa troupe le 30 et 31. III. et 5. IV. 1891.
3. Benjamin (René). — *Espérance ou La fatalité domestique.* Comédie en 1 acte. Jouée par le Théâtre ambulant de la petite scène le 15. II. 1930.
4. Bernstein (Henry). — *Le voleur.* Drame. Joué par Henriette Roggers et sa troupe, le 30. X. 1912.
5. Bernstein (Henry). — *La Rafale.* Drame. Joué par Marie-Thérèse Piérat et sa troupe, le 16. III. 1929.
6. Bernstein (Henry). — *Samson.* Drame. Joué par Harry Baur et sa troupe, le 25. XI. 1938.
7. Bizet (Georges). — *Carmen.* Opéra. Joué par la troupe de l'Opéra-Comique, le 3. VI.1928.
8. Caillavet (Gustave), Flers (Robert de) et Rey (Étienne). — *La belle aventure.* Comédie en 3 actes. Jouée par Jean Sarment, Marguerite Valmond et leur troupe, le 10. II. 1931.
9. Courteline (Georges). — *L'ami des lois.* Trois scènes. Jouées par le Théâtre ambulant de la petite scène, le 15. II. 1930.
10. Daudet (Alphonse) et Belot (Adolphe). — *Sapho.* Pièce en 5 actes. Jouée par Cécile Sorel et sa troupe, le 6. III. 1930.
11. Dumas (Alexandre fils). *La dame aux camélias.* Drame en 5 actes. Joué par Sarah Bernhardt, le 20. X. 1899 et Cécile Sorel le 7. III. 1930.
12. Dumas (Alexandre fils). — *Le Demi-monde.* Comédie en 5 actes. Jouée par Frédéric Febvre et sa troupe, le 14. II. 1894.
13. Duvernois (Henri). — *La Fugue.* Comédie en 3 actes. Jouée par Gabrielle Robinne et René Alexandre, le 28. I. 1930.

14. FRANCE (Anatole). — *La comédie de celui qui épousa une femme muette.* Comédie en 2 actes. Jouée par le Théâtre de la petite scène, le 15. II. 1930.
15. GÉRALDY (Paul). — *Robert et Marianne.* Pièce en 3 actes. Jouée par Gabrielle Robinne et René Alexandre, le 27. I. 1930.
16. GÉRALDY (Paul). — *Aimer.* Pièce en 3 actes. Jouée par Marie-Thérèse Piérat et sa troupe, le 17. III. 1929.
17. GOUNOD (Charles). — *Faust.* Opéra en 5 actes. Joué par la troupe de l'Opéra-Comique, le 2. VI. 1928.
18. HALÉVY (Ludovic). — *Madame Méphisto.* Opérette-folie en 5 actes de Henri Blondeau et Monréal. Joué par Michelette Méaly et sa troupe, le 9. IV. 1901.
19. HENNEQUIN (Alfred) et MILLAUD (Albert). — *Niniche.* Comédie en 3 actes. Jouée par Mme Judic et sa troupe, le 2. I. 1896.
20. HERVÉ (Florimond). — *Mamzelle Nitouche.* Opérette en 3 actes. Jouée par Michelette Méaly et sa troupe, le 8. IV. 1901.
21. LAVEDAN (Henri). — *Le marquis de Priola.* Pièce en 3 actes. Jouée par Charles Le Bargy et sa troupe, le 2. III. 1912.
22. MARIVAUX (Pierre). — *La seconde surprise de l'amour.* Comédie en 3 actes. Jouée par le Théâtre ambulant de la petite scène, le 19. II. 1930.
23. MASSENET (Jules). — *Manon.* Opéra en 5 actes. Joué par la troupe de l'Opéra-Comique, le 1er VI. 192
24. MÉRIMÉE (Prosper). — *Le carrosse du Saint-Sacrement.* Un acte en prose. Joué par la troupe de la Comédie Française, le 9. III. 1940.
25. MOLIÈRE. — *Les précieuses ridicules.* Comédie en 1 acte. Jouée par Coquelin aîné, le 7. XII. 1904.
26. MOLIÈRE. — *Le Misanthrope.* Comédie en 5 actes. Jouée par G. Robinne et R. Alexandre, le 30. I. 1930.
27. MOLIÈRE. — *Tartuffe.* Comédie en 5 actes. Jouée par Alexandre-Frédéric Febvre le 15. II. 1894, et Coquelin aîné, le 7. XII. 1904.
28. MOLIÈRE. — *Le Mariage forcé.* Comédie en 1 acte. Jouée par la troupe du Théâtre ambulant de la petite scène, le 14. II. 1930.
29. OFFENBACH (Jacques). — *La Périchole.* Opérette en 3 actes. Jouée par Sandré Paccard et sa troupe, le 2. et 3. IV. 1891.
30. PAGNOL (Marcel). — *Jazz.* Pièce en 4 actes. Jouée par Harry Baur et sa troupe, le 26. XI. 1938.
31. RACINE (J.-B.). — *Andromaque.* Tragédie en 5 actes. Jouée par la Comédie Française, le 9. III. 1940.
32. RACINE (J.-B.). — *Phèdre.* Tragédie en 5 actes. Jouée par Suzanne Desprès et sa troupe, le 14. X. 1911.
33. ROSTAND (Edmond). — *Chantecler.* Pièce en 4 actes et un prologue en vers. Jouée par Dorival, Gauthier et leur troupe, le 10. IV. 1910.
34. ROSTAND (Edmond). — *Cyrano de Bergerac.* Comédie héroïque en 5 actes. Jouée par Charles Le Bargy et sa troupe, le 3. III. 1912.
35. ROTSCHILD (Henri de). — *La rampe.* Pièce en 4 actes. Jouée par Suzanne Desprès et sa troupe, le 15. X. 1911.
36. SARDOU (Victorien). — *La sorcière.* Drame en 5 actes. Joué par Sarah Bernhardt et sa troupe, le 24. I. 1909.
37. SARDOU (Victorien). — *La Tosca.* Drame en 5 actes. Joué par Sarah Bernhardt et sa troupe, le 21. X. 1899.
38. SARDOU (Victorien) et MOREAU (Émile). — *Madame Sans-Gêne.* Pièce en 3 actes. Jouée par Gabrielle Réjane et sa troupe, le 28. I. 1914.
39. SARDOU (Victorien) et NAJAC (Émile). — *Divorçons.* Comédie en 3 actes. Jouée par Mme Judic et sa troupe, le 3. I. 1896.

40. Sarment (Jean). — *Le pêcheur d'ombres.* Pièce en 4 actes. Jouée par Marguerite Valmond et Jean Sarment et leur troupe, le 9. II. 1931.

IV

1. Aicard (Jean). — *Papa Lebonnard* (Le père Lebonnard). Donné en italien par Ermete Novelli, le 27 X. et 1er. XI. 1899.
2. Barrière (Théodore). — *Gelosia* (...). Comédie en 1 acte. Donnée en italien par Ermete Novelli et sa troupe, le 29. VI. 1899.
3. Bataille (Henry). — *La Vergine folle* (La vierge folle). Comédie en 4 actes. Donnée en italien par Emma Gramatica, le 19. V. 1930.
4. Bernard (Tristan) et Valabrègue (Albin). — *Ma femme ne se tient pas bien* (?). Comédie en 3 actes. Donnée en italien par Ermete Novelli et sa troupe, le 29 X. 1899.
5. Berton (Pierre) et Simon (Charles).— *Zaza.* Pièce en 5 actes. Donnée en russe par la princesse Lidija Barjatinska, le 10. III. 1897, et en italien par Mimi Aguglia, le 28. IX. 1910.
6. Birabeau (André) et Dolley (Georges). — *Der schiefe Hut* (...). Comédie musicale. Musique de Leonhard Maerker. Donnée en allemand par la troupe du Josefstadtertheater de Vienne, le 27. I. 1937.
7. Bisson (Alexandre) et Carré (Albert). — *Maškarada* (Le veglione). Comédie en 3 actes. En slovène par la troupe du théâtre Šentjakob de Ljubljana, le 8. XI. 1925.
8. Boissier (A.). — *Il gabinetto N° 13* (...). Scène comique. Donnée en italien par Ermete Novelli, le 31. X. 1899.
9. Delavigne (Casimir).— *Ljudevit XI.* (Louis XI). Tragédie en 5 actes. Donnée en italien par Ernesto Rossi et sa troupe, le 21. III. 1895.
10. Dumas (Alexandre père). — *Kean* (Désordre et génie). Pièce en 5 actes. Donnée en italien par Gustavo Salvini, le 15. I. 1896, Ermete Zacconi, le 11. IX. 1897 et Ermete Novelli, le 28. IV. 1901.
11. Dumas (Alexandre fils). — *Gospodja s kamelijama* (La dame aux camélias). Drame en 5 actes. Donné en russe par la princesse Lidija Barjatinska, le 9. III. 1907 et Elena Polevickaja, le 6. et 8. XI. 1932 ; en italien par Mimi Aguglia, le 29. X. 1910.
12. Dumas (Alexandre fils). — *Prijatelj žena* (L'ami des femmes). Comédie en 5 actes. Donnée en italien par Ermete Zacconi et la troupe, le 4. VI. 1897.
13. Flers (Robert de) et Caillavet (Gustave-Armand). — *Papa.* Comédie en 3 actes. Donnée en russe par la troupe Sibirjakova et Muratova.
14. Guitry (Sacha). — *Jacqueline.* Pièce en 3 actes. Donnée en allemand par Paul Wegener et la troupe, le 28. IV. 1928.
15. Méténier (Oscar). — *Mademoiselle Fifi.* Drame en 1 acte, d'après Maupassant. Donné en russe par la princesse Lidija Barjatinska, le 11. III. 1907.
16. Savoir (Alfred). — *Er* (Lui). Pièce en 3 actes. Donnée en allemand par Conrad Veidt et la troupe du théâtre Komödie de Vienne, le 10 et le 11. X. 1931.
17. Verneuil (Louis). — *Monsieur Lamberthier.* Drame en 3 actes. Donné en russe par Vladimir Gajdarov et Olga Gzovska, le 23. I. 1929.

INDEX DES TRADUCTEURS[1]

ALBINI Srećko.
Audran, Duru et Chivot, 24.

ANDRIĆ Nikola,
Balzac, 35.
Becque, 60.
Bernstein, 74.
Bilhaud et Hennequin, 87.
Bisson, 96, 97.
Brueys et Palaprat, 120.
Capus, 125, 126.
Coppée, 136, 138.
Courteline, 143, 145, 146, 147, 148, 149.
Donnay, 179, 180.
Flers et Caillavet, 231, 232.
France, 239.
Girardin, 258.
Guiraud, 272.
Lemaître, 311.
Maeterlinck, 322.
Maurey, 336.
Meilhac et Halévy, 344.
Mendès, 354.
Mirbeau, 359.
Molière, 366, 369, 370, 373.
Murger et Barrière, 380.
Pailleron, 413.
Prévost, 424.
Richepin, 435.
Sardou, 465.

ANTON Vaclav.
Bisson, 93.
Scribe et Mélesville, 509.
Vercousin, 534.

ASANGER Edo Zvonimir.
Decourcelle et Thiboust, 159.
Fournier, 235.
Girardin, 258.
Honoré, 286.
Labiche et Michel, 304.
Mélesville dit Duveyrier, 351.
Feuillet, 572.

ATIJAS J.
Bourdet, 111.

BADALIĆ Hugo.
Ferrier, 216.
Gondinet, 259.
Labiche et Duru, 301.
Perron, 417.
Scribe et Deschamps, 497.

BADALIĆ Hugo.
Verne et Dennery, 537.

BADALIĆ Viktor.
Bizet, Cormon et Carré, 102.
Boieldieu, Scribe, 108.
Massenet, Blau, Milliet et Hartmann, 334.

BARANOVIĆ Krešimir.
Massenet, Meilhac et Gille, 331.

BATUŠIĆ Slavko.
Beaumarchais, 57.
Bernstein, 75.
Hugo, 290.
Lorde et Bauche, 318.
Nivoix, 387.
Puget, 425.
Rabaud, Népoty, 426.
Rolland, 437.
Verneuil et Berr, 542.
Claudel, 562.
Guitry, 577.
Sarment, 611.
Savoir, 614.

BEGOVIĆ Božena.
Anouilh, 11.
Gehri, 249.
Peyret-Chappuis, 419.
Mauriac, 593.

BEGOVIĆ Milan.
Armont et Gerbidon, 15.
Bataille, 45.
Méré, 594.
Porto-Riche, 601.
Wolff, 621.

BENEŠIĆ Julije.
Coppée, 137.
Jager-Schmidt, 294.

BINIČKI Alexandre.
Berr et Verneuil, 81.
Offenbach, Meilhac et Halévy, 397.
Offenbach, Halévy et Crémieux, 401.
Verneuil, Blum, 540.

BIŠĆAN A. M.
Auber, Scribe, 20.
Hugo, 292.

BOGDANOVIĆ Milan.
Bernard et Attin, 71.
Bernstein, 76.

[1] Index établi par Mlle Dušanka Jovanović.

Bourget et Cury, 114.
Caillavet, 124.
Copeau et Croue, 135.
Gavault, 246.
Gavault et Charvay, 248.
Massenet, Blau, Milliet et Hartmann, 334.
Marivaux, 329.

BRANI Petar.
Barrière et Capendu, 40.
Bisson, 92.
Erckmann et Chatrian, 212.
Hennequin et Duval, 281.
Massenet, Meilhac et Gille, 331.
Offenbach, Meilhac et Halévy, 397.
Offenbach, Halévy et Crémieux, 401.
Sand, 450.
Sardou, 472.
Mali vragoljan, adapté par Bahn, 551.

BRLEKOVIĆ Bogomir.
Daudet et Belot, 155.
Scribe et Legouvé, 505.
Stapleaux, 516.

CIHLAR-NEHAJEV Milutin.
Beaumarchais, 57,
Bizet, Mei hac et Halévy, 103.
Bizet, Gallet, 104.
Flers et Caillavet, 573.

CIRAKI Franjo.
Dumas, 193.
Hugo, 290.

CRNADAK Vladimir.
Feuillet, 218.

CRNČIĆ Franjo.
Bernard, 70.

DEMETROVIĆ Emil.
Capus, 127.
Mirbeau, 358.
Normand, 388.

DEMETER Dimitrije.
Arnould et Fournier, 18.
Dumanoir et Lafargue, 189.
Girardin, 256.
Offenbach, 392.
Premary, 423.
Sardou, 475.

DEVIĆ Gjuro.
Hugo, 292.
Offenbach, Carré et Battu, 405.
Saint-Saens, Le Maire, 448.

DOMITROVIĆ Kotoranin Špiro.
Barrière et Lorin, 43.
Bayard et Lemoine, 51.
Bayard et Vanderburgh, 53.
Bayard et Dumanoir, 55.
Bouchardy, 110.
Brisebarre et Marc-Michel, 118.
Collin d'Harleville, 134.
Dennery et Lemoine, 171.
Dennery et Mallian, 172.
Ducange, Hell, 183.
Dumanoir et Kéraniou, 187.
Dumas, Theobald, 190.
Dumas (fils), 201.
Feuillet, 223, 224.
Gozlan, 265.
Grand-Jean, 267, 268.
Graven, 269.
Hugo, Birch-Pfeifer, 293.
Meilhac, 339.
Mélesville dit Duveyrier, 349, 353.
Molière, 367.
Saint-Georges et Bayard, 447.
Sardou, 456, 471.
Scribe, 489.
Scribe et Duport, 500, 501.
Scribe et Legouvé, 507.
Scribe et Lemoine, 508.
Siraudin et Lambert-Thiboust, 514.
Xavier et Varin, 544.

DRAGUTINOVIĆ Vladeta.
Birabeau, 88.
Birabeau et Nancey, 89.
Bourdet, 112.
Courteline, 144.
Deval, 176.
Feydeau, 228.
Girard, 254.
Marchès, 328.
Maurey, 337.
Porto-Riche, 422.
Verneuil, 541.
Durand, 570.
Géraldy, 575.

FARKAŠ pl. Šišman.
Scribe et Moreau, 617.

FERKETIĆ.
Glupak ili grad Karadek (...), 549.

FREUDENREICH Josip.
Mélesville dit Duveyrier, 347.
Offenbach, Clairville et Cordier, 394
Offenbach, Delacour et Morand, 403.
Offenbach, Carré et Battu, 405.
Scribe, 493.
Stari pobratim (...), 552.

GALAC (Gjuro.
Bocage et Crisafulli, 107.
Delacour et Hennequin, 161.
Ohnet, 407.

Sardou et Najac, 480.
Siraudin et Delacour, 513.
Vacquerie, 522.

GAVELLA Branko.
Balzac, 35.
Bernstein, 77.
Flers et Croisset, 234.
Ganderax, 241.
Guitry, 273.
Kistemaeckers, 296.
Labiche et Michel, 303.
Lenormand, 315.
Musset, 383.
Pagnol, 409.
Renard, 432.
Vautel, Lorde et Chaîne, 530
Birabeau et Dolley, 559.

GAVRANOVIĆ Pero.
Dumas (fils), 196.

GERŠIĆ.
Nuitter et Derley, 391.

GJORGJEVIĆ.
Molière, 372.

GJORGJEVIĆ Jovan.
Fournier et Meyer, 237.

GLIŠIĆ Milovan.
Labiche, 297.
Meilhac et Halévy, 346.

GLIŠIĆEVA Stanka.
Blum et Toché, 106.

GRGUROVA Milka.
Dennery et Dugué, 169.
Henrion, 282.

GRKOVIĆ Mato.
Verneuil, 618.

GRLOVIĆ Milan.
Feuillet, 226.

GRUND Arnošt.
Stern, Duru et Chivot, 518.

HABUNEK Vladimir.
Josset, 295.
Raynal, 431.
Marivaux, 592.

HARAMBAŠIĆ August.
Bisson, 95.
Erckmann et Chatrian, 213.
Hennequin, 280.
Hervé, Meilhac et Millaud, 284.
Mehul, Duval, 338.
Musset, 381.
Rostand, 445.
Sardou, 474.

HERCOG Aleksandar.
Dumas (fils), 203.
Labiche et Delacour, 299.
Musset, 384.

HRISTIĆ N. Kosta.
Scribe, 484.

HORVAĆANIN Manojlo.
Decourcelle et Jaime, 158.

IBLER Janko.
Augier, 28.
Meilhac, 343.
Pailleron, 416.
Zola, Busnach et Gastineau, 547.

IBLER Milivoj.
Charpentier, 129.

IBLEROVA Vanda.
Bataille, 46.
Daudet, 154.

ILIĆ Dragoljub.
Molière, 373.

ILIĆ Dragoslav.
Savoir, 613.

ISKRA Štefa.
Corneille, 191.
Rostand, 443, 446.

IVAKIĆ Joza.
Verneuil, 539.

JAKOPOVIĆEVA Irena.
Bisson, 99.
Maeterlinck, 325.

JEŽIĆ Slavko.
Molière, 372.
Rey, 433.

JOKSIĆ D.
Gozlan, 266.

JOVANOVIĆ Jovan.
Molière, Lully, 363.

JURKOVIĆ Janko.
Feuillet, 222.
Sardou, 470.

KAMENIC Adela.
Feuillet, 571.

KA MESARIĆ.
Deval, 177.

KARADŽIĆ Radivoj.
Bourdet, 113.

KASSOVITZ-CVIJIĆ Antonija.
Beaumarchais, 58.
Delibes, Gondinet et Gille, 167.
Massenet, Léna, 332.

Scribe, 483.

KLEKOVSKI Ljudevit.
Barrière, 39.

KOKOTOVIĆ Nikola.
Augier, 26.
Dumanoir et Dennery, 185.
Murger, 379.

KOMBOL Mihovil.
Anet, 7.
Antoine, 12.
Lenormand, 312.
Raynal, 429.
Savoir, 481.
Zola, 546.
Daudet, 565.

KONJOVIĆ Petar.
Debussy, Maeterlinck, 157.
Gounod, Barbier et Carré, 263.

KOPAČ Stanka.
Bataille, 44.
Flers et Caillav t, 230.
Louys et Frondaie, 319.

KRAJNČIĆ Stjepan.
Dumas (fils), 197.

KREKOVIĆ Petar.
Bertal et Fouquier, 82.
Bisson, 91.
Brieux, 116.
Clémenceau, 133.
Dance, 153.
Desvallières et Mars, 175.
Dumas (fils), 204.
Sardou, 476.

KRNIC Ivan.
Hervieu, 285.
Pailleron, 412.
Courteline, 563.
Designes, 568.

KULUNDŽIĆ Josip.
Geraldy, 250.
Natanson, 385.
Achard, 555.
Bosquet et Armond, 560.

KUMIČIĆ Eugen.
Augier, 30.

LONGHINO Andrija.
Feuillet, 219.
Scribe, 616.

LUKOVIĆ Kosta.
Porto-Riche, 601.

LUNAČEK Vladimir.
Berr et Verneuil, 80.

LJUBIBRATIĆ M.
Anicet-Bourgeois et Barrière, 9.

MAIXNER Rudolf.
Armond et Gerbidon, 17.
Croisset, 150.

MANDROVIĆ Adam.
Anicet-Bourgeois, 8.
Barrière et Thiboust, 42.
Bayard et Théaulon, 52.
Bisson, 100.
Blau et Toché, 105.
Brieux, 115.
Delavigne, 163.
Feuillet, 221, 225.
Feydeau, 227.
Hennequin, 277.
Labiche et Delacour, 299.
Meilhac et Halévy, 345.
Sardou, 466, 468.
Sardou et Barrière, 479.
Scribe, 495.
Scribe, Cormon et Grange, 496.
Scribe et Legouvé, 502.
Valabrègue et Hennequin, 524.
Vanloo, Leterrier et Mortier, 526.
Verne, Scepreghy, 535.

MARETIĆ Tomo.
Leroy, 317.
Molière, 372.
Voltaire, 543.

MARIK Slavoj.
About, 1.
Dumas (fils), 206.
Dupaty, 210.
Girardin, 257.
Sardou, 469.
Scribe, 494.
Daudet et Manuel, 566.

MARINOVIĆ Nikola.
Coppée, 138.

MARJANOVIĆ Luka.
Scribe, 488.

MATAVULJ Simo.
Molière, 365.

MIHIČIĆ Milica.
Caillavet, 122, 123.

MILČINOVIĆ Adela.
Maeterlinck, 324.

MILETIĆ Stjepan.
Labiche, 583.

MILLER Ferdo Ž.
Audran, Chivot et Duru, 23.
Audran, Ordonneau, 25.

Bannès, Bilbaud et Barré, 36.
Delacour, Wilder et Freumann, 160.
Massenet, Gallet, 330.
Massenet, Boyer, 333.
Offenbach, Barbier, 396.
Offenbach, Blum, Blau et Toché, 398.
Offenbach, Meilhac et Halévy, 400.
Scribe, 490.
Terasse, Flers et Caillavet, 519.
Varney, Degas et Ordonneau, 528.
Verne et Dennery, 537.

Minčić Milica.
Lavedan, 306.

Mirjev Ivan.
Bisson, 90.

Miškatović Josip.
Erckmann et Chatrian, 214.
Sardou, 460.

Mrazović Lacko.
Sardou, 467.

Mussulin Šandor.
Maupassant et Normand, 335.

Oberknežević Filip.
Bayard et Sauvage, 56.

Odavić Risto.
Rivollet, 436.
Rostand, 443.

Ogrizović Milan.
Veber, 531.

Orešković Ivan.
Halévy, Scribe, 274.
Lecocq, Clairville et Siraudin, 308.

Pandurović Sima.
Racine, 604.

Peleš Gjuro.
Scribe, Villebrandt, 491.

Pilar Ivo.
Donnay, 181.

Pogačić Milka.
Adam, 3.
Dumas (fils) et Dartois, 208.
Gounod, Barbier et Carré, 264.
Thomas, Carré et Barbier, 521.

Polić Ladislav.
Meilhac, 340.

Popović L.
Liječnik ili zdravi bolesnici (...) adapté par Hesse, 550.

Popović M. R.
Ancelot et Comterousse, 6.

Prebeg Vladimir.
Halévy, Crémieux et Decourcelle, 275.

Predić Milan.
Vautel, Lorde et Chaîne, 529.

Pregarc Radl.
Raynal, 430.

Prejac Gjuro.
Beaumarchais, 59.
Feydeau, 229.
Hervé, Hennequin et Millaud, 283.
Offenbach, Barbier, 396.
Offenbach, Nuitter et Tréfeu, 404.

Premužić K.
Artus, 19.

Prigl Josip.
Legouvé, 587.

Prpić Tomislav.
Maeterlinck, 324.
Racine, 427.

Rajković Sava.
Arago, Varin et Desverges, 13.
Labiche et Delacour, 300.
Moineaux, 360.
Sardou, 458.

Rakovac Dragutin.
Lebrun, 307.

Riedl Dragutin.
Pailleron, 418.

Rorauer Julio.
Bisson, 93.
Cormon et Grange, 140.

Rucović Bogoboj.
Sardou, 478, 610.

Ružička-Strozzi Marija.
Grenet-Dancourt, 270.
Sardou, 464.
Scribe et Legouvé, 502.

Schneider Artur.
Berton et Simon, 85.
Crommelynk, 151.
Ghéon, 253.
Lecocq, Vanloo et Leterrier, 309.
Planche, 420.
Mérimée, 595.
Vildrac, 620.

Sedmak Jakša.
Bernard et Godfrenaux, 72.
Molière, 368.
Rostand, 444.

Gignoux, 576.
Racine, 603.

Smodek Ladislav.
Dennery et Cormon, 168.
Sardou, 461.
Scribe et Delavigne, 498.

Stanojević M. Gjoka.
Molière, 375.

Stipac I.
Dumas (fils), 195.

Stojanović Milutin.
Brisebarre et Nus, 119.
Meurice, 355.
Moreau, Giraudin et Delacour, 377.
Letraz, 590.

Strozzi Ferdinand.
Bayard et Lafont, 50.
Sand, Friedrich, 451.

Strozzi Tito.
Delance, 162.
Romains, 440.
Ganne, 243.

Šenoa August.
Bayard et Dumanoir, 54.
Delavigne, 164.
Girardin, 255.
Gounod, Barbier et Carré, 263.
Labiche, 298.
Mélesville dit Duvoyrier, 348.
Racine, 428.
Sand, Birch-Pfeiffer, 449.
Sand, 452.
Sardou, 457.
Scribe, Villeneuve et Desverges, 504.
Scribe et Legouvé, 506.
Scribe et Mélesville, 510.

Šenoa Milan.
Mirbeau, 357.

Šimić A.
Lenormand, 313.

Širola Ivan.
Molière, 371, 374.

Škarić Gjuro.
Courcy, 142.

Škurla-Ilić Vera.
Baty, 49.

Šram Ljerka.
Bilhaud et Hennequin, 86.
Gavault et Berr de Turique, 247.
Hennequin et Bilhaud, 278.

Šrepel Ivo.
Armont et Gerbidon, 16.
Benjamin, 65.
Gantillon, 244.
Géraldy et Spitzer, 251, 252.
Lenormand, 314.
Romains, 439, 441.
Achard, 554.
Birabeau, 558.
Bourdet, 561.
Hennequin et Veber, 580.
Lenormand, 589.

Šuler Franjo.
Dumas (fils), 205.

Švrljuga Ivan.
Augier et Sandeau, 32.
Banville, 38.
Bernac, 69.
Bisson et Mars, 101.
Desvallières, 174.
Devore, 178.
Dumas (fils), 199.
Feuillet, 217.
Gondinet, 260, 261.
Lavedan, 305.
Loyson, 320.
Meilhac, 342.
Moineaux et Bisson, 361.
Molière, 364.
Ohnet, 406, 408.
Pailleron, 414.
Sardou, 463.
Scribe, 487.
Veber et Gorse, 533.
Hervé, Meilhac et Millaud, 284.

Tanhofer Tomislav.
Nozière et Hanich, 389.
Scribe, 486.

Telečki Laza.
Dumanoir et Lafargue, 188.
Mélesville dit Duveyrier, 350.

Tomić Aleksandar.
Labiche et Martin, 302.

Tomić Josip Eugen.
Auber, Scribe et Delavigne, 21.
Auber, Scribe, 22.
Banville, 37.
Belot, 62.
Berton, 83.
Gondinet et Bisson, 262.
Hennequin, 276.
Hennequin et Millaud, 279.
Lecocq, Meilhac et Halévy, 310.
Maillart, Lockroy et Cormon, 326.
Planquette, Clairville et Gabet, 421.
Sardou, 453, 454, 459, 462.
Scribe, 483.
Valabrègue et Ordonneau, 525.
Verne, 536.

Treščec Ksenija.
Guitry, 579.

Treščec Vladimir.
Rey, 434.
Bernard, 557.

Trnski Ivan.
Claretie, 131.
Delibes, Gondinet, 166.
Feuillet, 220.
Scribe, 485.
Scribe et Delavigne, 499.
Théaulon et Dartois, 520.

Tucić, pl. Mladen.
Dumas (fils), 207.

Tucić Srgjan.
Busnach, Duval et Hennequin, 121.
Maeterlinck, 321.
Michel, 356.
Musset, 382.

Udbinski, S.
Adam, 4.
Offenbach, Mestépès et Chevalet, 393.
Offenbach, Battu et Moineaux, 395.
Offenbach, Crémieux et Halévy, 399.
Offenbach, 402.

Užarević Josip.
Hugo, 288, 289.

Vavra Nina.
Bernstein, 73, 78.
Mouézy-Eon et Nancey, 378.
Pailleron, 415.
Rolland, 438.

Veličković Jovan.
Curel, 152.
Sardou, 477.

Velikanović Iso.
Brieux, 117.
Flers et Croisset, 233.
Molière, 362, 596, 597.
Pagnol, 410.
Racine, 602.

Vežić Vladislav.
Battu, 47.
Dumas, 191.
Molière, 370, 371, 374.
Scribe, 492.

Vidulović Milan.
Arago et Vermond, 14.
Battu et Desvignes, 48.
Bayard et Vanderburgh, 53.
Scribe, 493.
Scribe et Vanderburgh, 503.
Scribe et Legouvé, 505.

Vilovski I. St.
Souvestre, Devrient, 515.

Vojnović Ivo.
Berr et Guillemaud, 79.
Bordeaux, 109.
Claudel, 132.
Féraudy, 215.
Marivaux, 329.
Musset, 382, 598.
Nion et Buysieulx, 386.
Séjour, 512.
Rivoire, 606.

Vojnović Tinka.
Bernière, 64.

Vranicani Josip.
Rosier, 442.

Vukotinović Ljudevit.
Dumas (fils), 198.
Duvert et Lausanne, 211.
Leroy et Régnier, 316.
Moreau et Delacour, 376.

Zahar Ivan.
Hugo, 287.

Zajčić Božidar.
Sarment, 612.

Zajčić Kamilo.
Dovicourt et Bertal, 182.

Zec Miloš.
Dennery et Fournier, 170

Zec Milko.
Adenis, 5.

Zigović Ivan.
Clairville et Cordin, 130.

Zoričić Antun.
Hugo, 291.

Zoričić Milovan.
Augier, 27.
Augier et Sandeau, 33.
Belot et Villetard, 63.
Bisson, 98.
Cellières, 128.
Dumas (fils), 200.
Grenet-Dancourt, 271.
Sardou, 473.

Žagrović Ivan.
Dumas, 192.
Dumas (fils), 202.
Dumas (fils) et Durantin. 209
Gaillardet, 240.
Mélesville dit Duveyrier, 352.
Sardou, 455.

UN VIRTUOSE CROATE EN FRANCE AU XVIIIe SIÈCLE :

IVAN MANE JARNOVIĆ

I. — La jeunesse (1745-1770)

Le nom de Jarnović paraît pour la première fois dans les annonces de ses concerts à Paris en 1773, dans le cadre des « Concerts spirituels ». Mais dès lors on l'écrit de diverses manières. Le *Mercure de France*, qui ne mentionne jamais son prénom, donne les formes : Jarnovic, Jarnovich, Jarnovits, Jarnovik et Jarnowik, que l'on retrouve à partir de 1777 dans les nouvelles que donne le *Journal de Paris*. La même variété reparaît dans les Mémoires, les biographies et les plus anciens ouvrages spéciaux. En 1771, la comtesse de Genlis l'appelle Jarnowitz [1]. En 1780, J.-B. de Laborde [2], Jarnowich ; en 1790, E.-L. Gerber [3], Giornovichi, Cernovichi, Garnovik et Jarnowich ; en 1794, W. T. Parke [4], Jarnovicki ; en 1804, l'*Allgemeine musikalische Zeitung* [5] en annonçant sa mort, Jarnowick et Giarnowicchi ; en 1810 Choron et Fayolle [3], Jarnovich et Giornovichi ; en 1826, M. Kelly [7], Giornovick et Giernovick. Partout il n'y a que le nom de famille. Ce n'est qu'en 1840 que G. Schilling [8] ajoute les prénoms Giovanni Mane au nom Giornovichi ou Jarnovick, que

[1] *Mémoires sur le XVIIIe siècle et la Révolution française*, Bruxelles, 1825, II, 248 et V, 315.

[2] *Essai sur la musique ancienne et moderne.* Paris, 1780, III, 515.

[3] *Historisch-biographisches Lexikon der Tonkünstler*, Leipzig, 1790-1792, I, 509, 687-688.

[4] *Musical Memoirs...* Londres, 1830, I, 185-186.

[5] Leipzig, 1804, p. 241.

[6] *Dictionnaire historique des musiciens, artistes et amateurs*, Paris, 1810-1811, *s. v.* Jarnowick.

[7] *Reminiscences... including a period of nearly half a century*, Londres, 1826, I, 229-233.

[8] *Enzyclopädie der gesammten musikalischen Wissenschaften*, Stuttgart, 1835-1841, III, 235.

reproduisent les ouvrages ultérieurs, comme Fétis [1] en 1862, F. Mendel [2], en 1874, jusqu'à ce qu'enfin W. H. Hadow précise : the original form of his family name was Jarnović [3]. En outre, dans les ouvrages anciens on trouve encore : Cernovichi, Garnovik, Giornovichi, Giornovicchi, Giornowicki, Janovich, Jarnovitz, Jarnowich, Jarnowik, et en Pologne : Zarnovity et Zarnovitti. Sur les pages de titre de ses œuvres imprimées, où ne figure jamais son prénom, paraissent les formes : Garnovicki, Garnowik, Giarnovich, Giornoi vichi, Giornovichj, Giornoviki, Giornowich, Giornowik, Jarnevick, Jarnovick, Jarnovick, Jarnovik, Jarnowick et Jarnowik. Dans les signatures autographes qui nous ont été conservées, il écrit Giornovichi [4]. Il faut remarquer que les formes du nom où figure *Jar-* comme première syllabe se trouvent seules dans la première décade de l'activité publique du musicien (à Paris de 1771 à 1780), qu'on les retrouve dans les plus anciens ouvrages spéciaux, et qu'elles sont les plus fréquentes sur les titres des œuvres imprimées que les formes commençant par *Gior-* (le rapport est de 15 à 5 pour les premiers et de 8 à 5 dans les secondes) : il est donc plus que vraisemblable que la forme originelle du nom était *Jarnović*, et que plus tard seulement il a été italianisé en *Giornovich.* L'auteur de la plus récente histoire italienne de la musique, Franco Abbiati [5], qui cite plusieurs fois notre virtuose, le désigne du reste toujours comme « il croato Giovanni Jarnowic ».

Le nom de Jarnević apparaît dans les documents croates dès le XVIe siècle et n'est pas rare de nos jours, mais je n'ai pas trouvé de confirmation de la forme Jarnović. Malgré de soigneuses recherches je n'ai pas réussi à établir où G. Schilling a pu trouver les prénoms Giovanni Mane (une fois Giovanni Marco). Le second de ces prénoms, Mane, ne va pas sans difficultés. Le Dictionnaire de l'Académie

[1] *Biographie universelle des musiciens et bibliographie générale de la musique*, Paris, 1860-1861, *s. v.* Jarnowick.

[2] *Musikalisches Conversations-Lexikon*, Berlin, 1870-1882, IV, 248-9.

[3] The Viennese period (dans *The Oxford History of Music*, V), Oxford, 1904, p. 30.

[4] Ainsi en 1790 à Londres, dans l'album de son élève Franz Clément (conservé à la Bibliothèque nationale de Vienne) et dans une lettre adressée de Londres à sa fille Mimi à Paris, en 1791 (publiée par M. Pincherle, « Musiciens à romancer : I. L'illettré Jarnovich ». *Musique*, Paris, 1927, nº 1). Mais il est intéressant de remarquer que sur la même page de l'album de Clément, immédiatement après la signature Giornovicki, on trouve de la main du violoniste italien Ferdinando Mazzanti : « Avendo io avuto il piacere di sentire questo poztentoso fanciullo chiamato Francesco Clemente, approvo tutto ciò che ne dice il celebre Sigr Jarnovick... »

[5] *Storia della musica*, III, Il Settecento, Milan, 1941, pp. 428-430.

de Zagreb [1] le fait suivre d'un point d'interrogation qui signifie que la forme est douteuse ou très rare. Il est pourtant assez fréquent en Croatie. Le Dictionnaire le donne comme « nom masculin (?) peut-être hypocoristique de Manojlo ou de Manasija ». La forme primitive ne serait-elle pas Nanne, hypocoristique dialectal italien pour Giovanni ? [2]

Tous les biographes de Jarnović s'accordent sur la date de sa naissance, 1745, mais non sur le lieu. On prétend qu'en 1780 il aurait écrit lui-même qu'il était né à Palerme, en s'inscrivant sur le registre des membres de la grande loge maçonnique à Berlin [3]. Mais le dictionnaire biographique de Bertini [4] le fait naître à Paris de parents italiens. L'information la plus sûre sur la ville natale de Jarnović nous est fournie par son ami viennois Adalbert Gyrowetz (Jirovec), qui écrit dans son autobiographie [5] : « Giarnovichi war in den Gewässern von Ragusa auf einem Schiffe geboren, und hatte eigentlich kein Vaterland—allein, da er im Gewässer-Anteil von Ragusa gaboren war, nannte man ihn allgemein den Ragusaner. » Comme Raguse en Sicile est située à une trentaine de kilomètres de la mer, à 498 m. d'altitude dans la vallée de l'Irminio, et n'a pas de port, il ne peut s'agir ici que de Raguse-Dubrovnik. Si pourtant Jarnović avait donné Palerme pour sa ville natale, il est facile de l'expliquer en considérant sa vanité, son esprit d'aventure, et le désir de se distinguer par sa naissance dans l'antique et glorieuse ville sicilienne, parmi ses rivaux les virtuoses du temps, qui presque tous s'enorgueillissaient de leur origine souvent exotique. D'après les renseignements que j'ai reçus, le nom de notre musicien ne se trouve sous aucune de ses formes dans les registres de paroisse de Raguse en Sicile, pas plus du reste qu'à Raguse-Dubrovnik. Dépourvue de tout sérieux est une récente affirmation que Jarnović était Allemand et que son vrai nom était Jäger [6].

De la jeunesse de Jarnović rien ne nous est connu. Nous ne savons

[1] *Rječnik hrvatskog ili srpskog jezika*, IV (Zagreb, 1892-1897), 372.

[2] M. Rešetar, *Die Serbokroatischen Kolonien Süditaliens*, Vienne, 1910, p. 213.

[3] C'est ce qu'affirme W. J. von Wasielewski, *Die Violine und ihre Meister*, 5e éd., par W. von Wasielewski, Leipzig, 1910, p. 213. Je n'ai pas pu vérifier cette assertion.

[4] *Dizionario storico-critico degli scrittori di musica*. Palerme, 1814-815.

[5] *Biographie*, Vienne, 1848, pp. 10-11.

[6] E.-M. v. Zschinsky-Troxler, *Gaetano Pugnani, 1731-1798, Ein Beitrag zur Stilerfassung italienischer Vorklassik*, Berlin, 1939. A la page 208, l'auteur écrit : « *Jäger* war des Giornovicchi Jarnowick eigentlicher Name », avec la référence « *Musikblätter der Sudeten-Deutschen*, 1938 ». J'ai examiné soigneusement toute l'année 1938 de cette revue, sans rien trouver. J'ai adressé à Mme Zschinsky-Troxler deux lettres recommandées pour qu'elle m'explique ce cas extraordinaire, mais je n'ai pas eu de réponse.

s'il était apparenté au « sieur Gernovichi » qui, en avril 1761, s'était fait connaître sur les boulevards de Paris avec sa « boutique de fantoches à la vénitienne [1] ». Une tradition ancienne et vraisemblablement fondée assure qu'il fut l'élève du violoniste virtuose Antonio Lolli, dont il ne sera pas inutile de dire quelques mots, car dans le caractère, l'attitude, la façon de vivre de Jarnović et surtout dans son jeu et dans ses compositions se manifeste une extraordinaire ressemblance avec son maître.

Antonio Lolli (que la grande *Enciclopedia italiana* ne mentionne même pas et qui n'a fait l'objet d'aucune monographie récente et définitive) est né entre 1728 et 1733, le plus probablement en 1730, à Bergame. De sa jeunesse et de ses études nous n'avons pas de renseignements. En 1755, il était déjà violon solo dans l'orchestre de l'étrange et prodigue duc de Würtemberg, Charles-Eugène, qui se mêla de façon si décisive de la vie de Schiller et de Schubart. Cet orchestre était dirigé par Nicolo Jommelli et comptait parmi les exécutants les violonistes Pasquale Bini, Domenico Ferrari et Pietro Nardini, virtuoses célèbres en leur temps, tous élèves de Tartini. On pourrait en conclure que Lolli sortait lui aussi de cette célèbre école padouane. Il resta à Stuttgart et à Ludwigsburg à peu près vingt ans. Sa femme était actrice au théâtre de la cour, et, en 1770, son fils était violon dans l'orchestre. Dès cette époque Lolli s'était fait un nom comme virtuose, égalé seulement par Stamitz, Pugnani, Giardini et Nardini, et déjà des légendes fantastiques couraient sur son jeu. A Stuttgart, Schubart l'entendit et dans son enthousiasme il dit de lui qu'il « est peut-être le Shakespeare des violonistes ». Et il continue : « Sein Bogenstrich ist ewig unnachahmlich und seine Geschwindigkeit geht bis zur Zauberey. Er stösst nicht nur Octaven, sondern auch Dezimen mit der höchsten Feinheit ab, schlägt den doppelten Triller nicht nur in der Terze, sondern auch in der Sexte ; und schwindelt in den höchsten Luftkreis der Töne hinauf, so dass er oft seine Concerte mit einem Ton endet, der das non plus ultra der Töne zu sein scheint [2] . »

En 1774, quand à cause d'embarras d'argent l'orchestre du duc fut réduit, Lolli perdit son emploi et se rendit à Saint-Pétersbourg, où il trouva une place à la cour avec un traitement de quatre mille roubles. L'impératrice Catherine, qui l'appréciait beaucoup, lui offrit un archet précieux avec la dédicace : « Archet fait par Catherine II pour l'incomparable Lolli. » Mais il ne se trouvait pas bien à Saint-Pétersbourg, à cause du climat, disait-il, peut-être parce qu'il

[1] Voir l'article cité de M. Pincherle.
[2] *Ideen zu einer Aesthetik der Tonkunst*, Vienne, 1806.

tomba en disgrâce, comme beaucoup d'autres. Il en partit en 1778 avec un capital de dix mille florins [1] après en avoir perdu bien davantage aux cartes, et commença des tournées à travers l'Europe [2]. On le trouve à Paris et en Espagne en 1779, à Londres en 1785, à Berlin en 1791, à Vienne en 1794, à Copenhague en 1796. A partir de 1797 il vit à Naples et à Palerme, brisé et malade, et il y meurt en 1802.

Son œuvre [3] compte un grand nombre de concertos pour violon et orchestre et de sonates pour violon et basse continue. Wasielewski (dont les jugements sont souvent mal fondés et ne viennent pas toujours de l'étude directe des œuvres) les dit les « compositions pour violon les plus insignifiantes et les plus négligées du XVIIIe siècle » [4]. Moser affirme au contraire que l'injustice de cette affirmation apparaîtra à quiconque étudie les œuvres imprimées ou manuscrites de Lolli [5]. Elles ne sont pas très originales dans l'invention des thèmes, et pour la technique du violon elles font penser à Tartini ou à Nardini, avec quelques particularités qui rappellent Locatelli, Manfredi et d'autres.

Tel fut donc le musicien qui eut une influence sur Jarnović comme musicien et comme homme. Il est peu vraisemblable que Jarnović ait été son élève en Italie, puisque Lolli avait quitté l'Italie en 1785, mais plus vraisemblablement à Stuttgart et à Ludwigsburg entre 1760 et 1770, c'est-à-dire entre quinze et vingt-cinq ans : en 1775, en effet, il est considéré comme un talent exceptionnel, et il devait s'être fait connaître depuis quelque temps déjà. Le fait que Jarnović donne, autant que nous sachions, ses premières auditions publiques à Paris, fait penser aux liaisons étroites qui existaient entre la cour de Stuttgart et celle de Versailles. On peut admettre avec beaucoup de vraisemblance que Jarnović a séjourné à Stuttgart en 1760 et 1770 et y a étudié chez Lolli. A ce moment la cour de Wurtemberg est à l'apogée de son éclat. Le duc Charles-Eugène a transporté sa résidence à Ludwigsburg, dont le luxe pouvait rivaliser avec celui de Versailles. On s'y divertissait jour et nuit. C'était une succession continuelle d'opéras, de concerts, de mascarades à la cour même, de fêtes vénitiennes sur la place de la ville, de grandes

[1] K. Ditters von Dittersdorf, *Lebensbechreibung* herangegeben von Dr Edgar Istel, Leipzig, 1908, pp. 161 et 163.

[2] La liste en est donnée par R. Eitner, *Biographisch-Bibliographisches Quellen-Lexikon der Musiker...* Leipzig, 1900-1904, VI, 212-213.

[3] *Op. cit.*, pp. 208-209.

[4] « Arcangelo Corelli und Antonio Lolli. Zwei Kunstlerische Ehrenrettungen » *Zeitschrift für Musikwissenschaft, III*, Berlin, 1920-1921, pp. 415-59. — *Geschichte, des Violinspiels*, Berlin, 1923, pp. 286-288.

[5] Schubart, *Leben und Gesinnungen*, Stuttgart, 1791-3.

chasses et de banquets, de régates sur le lac, de promenades en traîneau dans les environs, d'illuminations et de feux d'artifice, de jeux de hasard et de loteries, et de fêtes populaires de toute sorte. Pendant l'hiver les divertissements trouvaient place dans une salle longue de 240 mètres et large de 30, chauffée par un grand nombre d'énormes poêles, éclairée par des milliers de chandelles sous un plafond étoilé, dans des allées d'orangers et de citronniers en fleurs, parmi les raisins et les fruits mûrs. Dans ce jardin féerique on donnait des concerts et des ballets, des opéras et des œuvres dramatiques. Mais pour ces derniers il y avait d'autres édifices spéciaux : la Petite Comédie, et, au milieu de vastes jardins, le grand Opéra, la salle la plus grande et la plus luxueuse de toute l'Allemagne d'alors. A l'intérieur les murs et les colonnes étaient tous recouverts de glaces qui reflétaient des milliers de chandelles et ainsi la salle semblait s'agrandir jusqu'à l'infini. D'innombrables chanteurs, comédiens, musiciens, danseurs, décorateurs et maîtres d'éclairage collaboraient à la préparation et à la réalisation d'opéras italiens, de ballets et de féeries [1]. Parmi tous les musiciens qu'il cite à Ludwigsburg, Schubart, donne « comme le plus grand de tous ceux qu'il a jamais entendus « Lolli », violoniste puissant et incomparable ».

Étudiant auprès de Lolli, Jarnović se trouvait donc dans un pareil milieu où se déployait l'art le plus achevé et le plus nouveau de l'époque. Nous verrons l'influence que ces impresions de jeunesse eurent sur sa vie et son développement ultérieur.

Ses études achevées, Jarnović partit pour Paris, probablement en 1770, et sans doute muni de bonnes recommandations qui rendirent ses débuts faciles et brillants.

Jusqu'ici, nous avons surtout fait des hypothèses, impossibles à confirmer. Avec l'arrivée de Jarnović à Paris et ses auditions, nous avons les premières informations sûres et le récit de sa vie se fonde sur des données certaines.

II. — A Paris (1770-1779)

En 1770, l'année même de l'arrivée de Jarnović à Paris, Nicolas-Étienne Framéry, poète et compositeur, infatigable propagateur de la musique italienne d'opéra, et surtout de Sacchini représentant de l'école napolitaine, publia dans son *Journal de musique, historique, théorétique et pratique*, un important article intitulé : « Quelques réflexions sur la musique moderne. » Il y reconnaissait expressément

[1] E. Bucken : *Die Musik des Rokokos u. d. Klassik* (Hdbch der Musikwissenschaft), Postdam, 1928, p. 48.

la supériorité de l'école allemande, avec laquelle, en France, pouvait seul se mesurer François-Joseph Gossec (1731-1829). Et de fait tandis que les premières œuvres de Gossec sont animées par la « dynamique du sentiment », plus tard sous l'influence de l'école de Stamitz de Mannheim, il fait de plus en plus de place à la « dynamique de l'expression », bien que, étant Français, il ne puisse, même dans ses productions ultérieures, faire disparaître la « grâce gauloise » de son siècle galant [1]. Le fait est donc que vers 1770 une importante transformation se produit dans la musique française : une sorte de cosmopolitisme qui fond en un tout les éléments de divers styles nationaux qui se sont rassemblés à Paris ; il se fait sentir dans le style et dans la technique des musiciens créateurs comme des exécutants, surtout des violonistes, chez lesquels au XVIIIe siècle il est difficile de distinguer les uns des autres. Dans la vie musicale et dans les concerts à Paris au cours de la seconde moitié du XVIIIe siècle, une autre raison de cosmopolitsme est l'apparition de plus en plus fréquente de virtuoses étrangers.

Les salons particuliers ont une importance extrême pour le développement de la musique française de chambre à cette époque, et parmi eux, en premier lieu, celui du fermier général Jean-Joseph Le Riche de la Pouplinière (1718-1762) [2]. Pendant une longue suite d'années et jusqu'à sa mort, il s'est appliqué à découvrir de nouveaux talents. Il avait son orchestre particulier où prirent place les violonistes les plus marquants du temps. Tous les artistes de marque, violonistes, chanteurs et chanteuses, qui arrivaient d'Allemagne ou d'Italie, trouvaient asile dans son palais, se faisaient entendre dans son salon. On y exécutait des symphonies de Johann Stamitz, qui eurent une influence décisive sur le développement de la forme classique de la symphonie. Après la mort de la Pouplinière, les salons musicaux les plus fameux furent ceux de Louis-François de Bourbon, prince de Conti, duc de Marcœur (1717-1786) et d'Emmanuel de Vignerot Duplessis-Richelieu, plus tard duc d'Aiguille (1720-1788). A ces salons aristocratiques il faut joindre celui du maréchal Louis de Noailles (1713-1793) qui accueillait les « amateurs » de musique des mêmes hautes classes de la société. Les bourgeois se réunissaient en hiver, les dimanches et fêtes, chez Acloque (rue de Harlay) et le samedi chez Champion (rue des Vieux-Augustins). Mais le plus important de ces salons était celui que l'enthousiaste baron de

[1] G. Cucuel, *La Pouplinière et la musique de chambre au XVIIIe siècle*, Paris, 1903.

[2] Sur les concerts parisiens au XVIIIe siècle. M. Brenet, *Les concerts en France sous l'ancien régime*, Paris, 1900.

Bagge [1] entretenait à grands frais dans son luxueux palais de la rue de la Feuillade.

Charles-Ernest, baron de Bagge (1718-1791), chambellan du roi de Prusse, était originaire de Courlande où il possédait de grands domaines. Dans sa jeunesse il avait beaucoup voyagé, surtout en Italie. A Padoue, il avait été assez longtemps l'élève de Tartini. Vers 1750 il s'était fixé à Paris et avait fait un riche mariage. Dans son palais il donnait, chaque jeudi, des concerts où prenaient part les plus connus des virtuoses du temps, Français et étrangers : Gossec, Gaviniès, Capron, Dupont, Boccherini, Manfredi, Traversa et autres. Dans les autres salons c'étaient surtout des artistes français qui jouaient. Le sien était éminemment cosmopolite. Lui-même composait et enseignait le violon. On dit que Viotti et Kreutzer furent ses élèves. Cependant un contemporain affirme que Bagge est un fat qui compose d'affreux concertos pour violon et les joue encore plus affreusement. Mais comme il est très riche et mène grand train, tout le monde applaudit et le loue.

Dans une nouvelle « Der Schüler Tartinis », l'écrivain allemand E.-Th.-A. Hoffmann, musicien lui aussi, nous a donné un portrait vigoureux et pittoresque du baron Bagge. Le jeune violoniste Cyprien, un des frères de Serapion, parle d'un virtuose connu, le baron B., qui a fait un séjour à Berlin vers 1790, la plus extraordinaire figure qui ait jamais paru dans le monde musical. Cyprien, qui avait alors seize ans, avait entendu dire que le baron B. donnait chez lui des concerts où l'on exécutait les œuvres de vieux maîtres depuis longtemps oubliés, et dont les manuscrits ou de rares éditions se trouvaient dans sa bibliothèque. On disait aussi que le baron avait une inestimable collection de précieux instruments anciens. Plein de curiosité, Cyprien accompagne son maître Haak à un de ces concerts. Ils sont très aimablement accueillis et le baron déclare qu'il fera un honneur particulier à Haak en le laissant jouer ce soir de son plus ancien et plus beau violon, œuvre du maître Granuelo [2] en comparaison de qui son élève Stradivarius n'est qu'un pauvre diable. Tartini ne jouait que sur des violons de Granuelo. Quand on ouvrit l'étui, Cyprien vit à côté du violon, un archet extraordinaire qui, par sa courbure excessive, ressemblait plutôt à un arc à tirer et que le baron ne voulait pas confier à Haak. Après l'immortel Tartini qui se servait d'un pareil archet, il n'y a plus que deux de ses élèves qui aient su atteindre « das Geheimnis jener markigten, tonvollen, das ganze Gemut ergreifenden Strichart, die nur

[1] G. Cucuel, « Un mélomane au XVIII[e] siècle : le baron de Bagge et son temps (1718-1791) », *L'année musicale*, I (Paris, 1912), pp. 145 sqq.

[2] Les ouvrages spéciaux ne mentionnent pas ce nom.

mit einen solchen Bogen möglich ». L'un d'eux est le vieux Nardini, qui a déjà soixante-dix ans [1] ; l'autre est le baron B. lui-même. Après que les musiciens présents et le baron B. eurent exécuté quelques quatuors de Haydn, on servit un dîner abondant, presque fastueux. Après le dîner, le baron B. dit son opinion sur presque tous les violonistes, célèbres avec un mélange de hauteur dédaigneuse et de prétention ridicule : Corelli, Pugnani, Geminiani, Giardini, Lolli, Viotti, Kreutzer et enfin Jarnović. « Giarnovichi, dit-il, soll mir nicht mehr uber die Schwelle, das ist ein unverständiger Hasenfuss, der sich erfrecht, uber den grossen Tartini, uber den Meister aller Meister die Nase zu rumpfen und meinen Unterricht zu verschmähen. » Plus tard, Cyprien devint l'élève du baron et pour chaque heure il touche un florin. Le tableau de l'enseignement du baron est charmant : « Dicht am Stege rutschte er mit dem zitternden Bogen hinauf, schnarrend, pfeifend, quakend, miauend, der Ton war dem zu vergleichen, wenn ein altes Weib, die Brille auf der Nase, sich abquält, den Ton irgend eines Liedes zu fassen. Und dabei schaute er himmelwärts, wie in seliger Verzuckung, und als er endlich aufhörte... sprach er tief bewegt : das ist Ton — das ist Ton ! »

C'est pourtant cet original qui fut le premier protecteur de Jarnović à Paris : c'est dans sa maison de la rue de la Feuillade qu'il fut accueilli et dans son salon qu'il eut la possibilité de montrer son art et son habileté. Je n'ai pas pu établir si dès 1770 Jarnović s'est fait entendre aux *Concerts spirituels.* Ce n'est pas impossible, mais sa première audition publique à Paris qui soit sûrement établie date du 25 mars 1773.

A l'époque où Jarnović est à Paris, les deux concerts publics les plus importants étaient les *Concerts spirituels* et les *Concerts des Amateurs.* En 1762, quand Lully avait pris la direction de l'Académie royale de musique (l'Opéra) il avait reçu de Louis XIV, pour lui et ses successeurs, un privilège aux termes duquel personne autre n'avait le droit « de chanter aucune pièce entière en musique, soit en vers français ou autres langues ». S'étant mis d'accord avec les héritiers de Lully, Anne Danican Philidor (1681-1728) avait fondé les *Concerts spirituels.* Le mot *spirituel* ne signifie pas qu'on n'y donnait que de la musique religieuse, mais que les concerts n'avaient lieu que les jours où, à cause des fêtes de l'église, l'Académie royale de musique était fermée, c'est-à-dire environ trente-cinq jours dans l'année : la Chandeleur, l'Annonciation, trois semaines

[1] Pietro Nardini (1722 (?)-1793) élève de Tartini, séjourne à Stuttgart de 1753 à 1763 puis devient maître de concerts et chef d'orchestre de la cour de Toscane.

au moment de Pâques, le samedi avant la Pentecôte et le jour de Pentecôte, la Fête-Dieu, l'Assomption, la Nativité de la Vierge, la Toussaint, le Jour des Morts, l'Immaculée Conception, la veille de Noël, le jour de Noël et certains jours avant et après Noël. Philidor s'engageait à ne pas donner des fragments d'opéras ni des compositions avec un texte français. Le premier concert spirituel eut lieu le 18 mars 1725. Ils étaient donnés aux Tuileries dans la salle des Suisses adaptée à cet effet. Après Philidor ils furent dirigés par Mouret, Thuret, Royer, Mondonville, d'Auvergne, Gaviniès et Le Gros. La Révolution y mit fin. En 1769, Gossec fonda les *Concerts des Amateurs* qui se tenaient à l'Hôtel de Soubise (aujourd'hui les Archives nationales), alors propriété de Charles Rohan-Rohan, prince de Soubise et d'Épinay, pair et maréchal de France, beau-père du prince de Guéménée dont il sera question plus loin. Gossec fut remplacé en 1773 par Saint-Georges. A partir de 1780 ces concerts prennent le nom de *Concerts de la loge olympique* et se tiennent au Palais Royal. En 1784, Haydn écrivit pour eux six symphonies. Les frais étaient supportés par le fermier général de la Haye et le baron d'Ogny [1].

Sur les auditions de Jarnović dans ces deux établissements nous aurons des indications sûres dans le *Mercure de France* et le *Journal de Paris* ainsi que dans mes *Mémoires secrets* de Bachaumont (Londres, 1785) et la *Correspondance secrète* de Métra (Londres, 1787).

En 1773, Jarnović se fit entendre dix fois aux Concerts spirituels : le 25 mars, le dimanche des Rameaux, les 11 et 16 avril, la veille de Noël et le jour de Noël. A propos du premier concert le *Mercure de France* écrit : « On peut ne donner trop d'éloges à M. Jarnovits [*sic*], le violon le plus fini, le plus gracieux et le plus brillant que l'on puisse entendre, et qui a fait un excellent choix de musique. » Au programme, il y avait une symphonie de Giuseppe Toeschi (dirigée par Gaviniès et Leduc, suivant une vieille habitude, l'un se tenant devant le premier violon, l'autre devant les seconds), un motet de J.-S. Bach, une symphonie de J. Stamitz et un « solo du fameux violoniste Jarnowich ». A propos du deuxième concert pour les Rameaux, le même journal écrit : « M. Jarnowich, joue un concerto de violon ; ce virtuose tire de son instrument un son tout à fait distingué, la qualité est pure et brillante ; sa manière est gaie, vive et animée, son exécution rapide ; la difficulté partout y disparaît et il s'y montre toujours aimable. » Le 24 décembre, « M. Jarnovic a exécuté un concerto de violon de sa composition ».

En 1774, il n'y a pas mention de Jarnović. Était-il absent de Paris ou d'autres motifs l'ont-ils empêché de paraître en public ?

[1] V. Brenet, *o. c.*

Nous ne savons. En 1775, il prend part à cinq concerts : le 9 avril. les 22 et 25 mai, le 15 août et le 1er novembre. Le 9 avril, il joue un nouveau concerto de sa composition. *Le Mercure de France* écrit que le concerto « a été très applaudi. On sait que le talent de ce virtuose fait les délices des amateurs et que son jeu est brillant, fin et précieux, en même temps qu'il est sensible et animé ». A propos du concert du 22 mai on dit dans le même journal : « Deux rivaux pour le violon dignes de s'estimer l'un l'autre ont paru dans la lice des talents, M. Jarnovich, célèbre par le beau fini, par l'élégance et par l'expression de son jeu, M. Lamotte [1], jeune virtuose qui met dans son exécution beaucoup de feu, de variété et de hardiesse, ont joué alternativement des concerts, et se sont ensuite réunis, dans le même concert, où ils ont développé leurs talents et toutes les ressources de leur art. Ils ont été l'un et l'autre applaudis avec transport ; et, réciproquement, vainqueurs et vaincus, ils ont partagé l'admiration sans l'affaiblir. » Au concert du 25 mai, « MM. Jarnowik et Guénin [2] ont joué avec beaucoup d'applaudissements une nouvelle symphonie concertante de M. Davaux [3] », et dans la deuxième partie « on a beaucoup applaudi un concerto de violon de la composition de M. Jarnowik et qu'il a parfaitement joué ». *Les Mémoires secrets* de Bachaumont (VIII, 47) écrivent à cette occasion : « Le violon est aujourd'hui poussé à un point de perfection incroyable. C'est au concert spirituel, le plus beau théâtre des grands talents, que les virtuoses dans tous les genres viennent se présenter et disputer la couronne. Le Sr Jarnowick y brille depuis quelque temps et y emporte la palme. Le Sr La Motte, 1er violon de l'empereur, est venu concourir avec lui pendant la quinzaine de Pâques, et ce dernier, qui met dans son exécution beaucoup de feu, de variété et de hardiesse, a balancé les suffrages des connaisseurs. Mais

[1] Franz Lamotte, né probablement à Vienne vers 1752, mort à Vienne en 1781. En 1783, Mozart écrivait à son père que « les Viennois n'oublieront pas son *staccato* ». Cf. H. J. Moser, *o. c.*, pp. 366-367.

[2] Marie-Alexandre Guénin (Maubeuge, 1745-Paris, 1835) eut comme maître à Paris Capron, Gaviniès, Gossec et Jarnović « qui se plut à donner un nouvel essor à l'ardente imagination du jeune artiste ». Sa première audition publique eut lieu en 1793 aux *Concerts spirituels*. Pius tard au service du roi il organisa, sur les ordres de la reine Marie-Antoinette, des concerts sous la colonnade de Trianon. Il passa ensuite au service du prince de Condé et enfin fit partie de l'orchestre de l'Opéra et fut professeur au Conservatoire. Il se distingua comme compositeur. Cf. La Laurencie, *L'école française de violon de Lully à Viotti* (Paris 1923), II, 396 sqq.

[3] Jean-Baptiste Davaux (Saint-André [Isère], 1737, Paris, 1822). Bien que très doué, il ne fut pas musicien de métier. Il vint à Paris vers 1760 et y fut bien accueilli dans les cercles musicaux. Parmi ses compositions on distingue ses Symphonies concertantes pour violon et orchestre. Cf. R. Eitner, *o. c.*, III, 152-153.

le dimanche de Quasimodo, s'étant réunis dans le même concert, le beau fini, l'élégance et l'expression du premier l'ont emporté ». Il est vraisemblable que Jarnović eut le dessous, car Marpurg raconte (*Historisch-Kritische Beyträge*, V, 224) qu'il s'est plaint amèrement à Bagge que Lamotte l'ait emporté. Bagge essaya de le consoler et pour y réussir lui fourra dans la main un rouleau de louis d'or. Le 15 août, « M. Jarnovich a exécuté un nouveau concerto de violon de sa composition » et le 1er novembre, il « a étonné et a semblé se surpasser lui-même dans son nouveau concerto de violon, et dans les petits airs variés qu'il a joués à la suite ». Dans son numéro de septembre 1775, le *Mercure* annonce la publication du « 2e concerto à violon principal, 1er et 2e dessus, alto et basse, 2 hautbois. et 2 cors *ad libitum*, composé par M. Jarnovich. Prix : 4 liv. 4 s. A Lyon, chez Castaud, à Bordeaux et à Lille, chez les Marchands de musique et à Paris, chez le Sieur Bailleux, Éditeur, rue Saint.-Honoré, à la Règle d'Or [1], et dans son numéro de novembre 1775, il annonce « chez le Sieur Sieber [2], rue Saint-Honoré, à l'Hôtel d'Aligre, ancien grand Conseil », le « Septième concerto de Lolly à violon principal, 1er et 2e violon, alto et basse, tel qu'il a été joué par M. Jarnovik ».

En 1776, Jarnović prit part à cinq concerts. Le 18 avril on donna « au Château des Tuileries un concert au profit de MM. Jarnovick, Belozzi [3], Le Brun [4] et Dupont [5]. Le concert a attiré un grand nombre d'amateurs. M. Jarnowick s'est surpassé dans son concerto de vio-

[1] André Bailleux, maître de musique, compositeur et éditeur à Paris dans la seconde moitié du XVIIIe siècle. Cf. R. Eitner, *o. c.*, 305.

[2] Johann Georg Sieber (né en Franconie en 1734, vient en 1758 à Paris où il meurt en 1815). D'abord cor dans l'orchestre de l'Opéra-comique, puis de l'Opéra, il fonde en 1771 une maison d'édition dans laquelle lui succéda son fils Georges-Julien (1775-1834) qui prit pour femme la fille du compositeur et éditeur Pierre Leduc. La maison Leduc ayant précédemment absorbé les maisons Huberty, La Chevardière et Venier (très riches en œuvres de l'école de Mannheim), la maison Sieber devint par ce mariage une des plus importantes de Paris. V. Cucuel, *Notes sur quelques musiciens, luthiers, éditeurs et graveurs de musique au XVIIIe siècle*, Leipzig, 1913, p. 249.

[3] Je n'ai rien pu trouver sur ce musicien.

[4] Jean Lebrun (Lyon, 1759-Paris, 1809), élève de Pinto, se distingua comme cor dans l'orchestre de l'Opéra et dans les concerts. Pendant la Révolution il passa en Allemagne, puis aux Pays-Bas, et en Belgique et rentra enfin à Paris. A cause du désordre de sa vie, il mourut dans la plus grande misère. Cf. R. Eitner, *o. c.*, VI, 95.

[5] Jean-Louis Dupont (Paris, 1749-Paris, 1819). Son père était danseur et maître de ballet à l'Opéra. Il fit d'abord l'apprentissage de la danse et plus tard étudia le violoncelle. A vingt ans, il s'était déjà acquis une réputation de virtuose. Il se fit entendre à Londres, à Paris et à Munich. Compositeur estimé, certaines de ses œuvres sont encore exécutées aujourd'hui. Voir R. Eitner, *o.c.*, III, 279-280.

lon... MM. Jarnowick et Le Duc [1], MM. Le Brun et Dupont ont exécuté plusieurs petits airs arrangés par feu M. Trial [2]. » Le 1er novembre, au concert spirituel, « le célèbre M. Jarnovick a joué un concerto de violon de sa composition ». Le 9 décembre, il « a exécuté un concerto de violon avec cette perfection qui le distingue » et le 25 décembre, il « a exécuté un concerto de violon ». En avril 1776, le *Mercure* annonce que l'éditeur Sieber vient de publier le 3e concerto de Jarnović pour violons et orchestre.

En 1777, outre le *Mercure de France*, le *Journal de Paris* informe des concerts de Jarnović, qui paraît alternativement au Concert spirituel et au Concert des Amateurs. Aux Tuileries, Jarnović joue pour la Chandeleur et le 21 février. Le *Mercure* dit que pour ce jour-là, « MM. Franzel et Punto, virtuoses étrangers... ont obtenu la permission de donner un concert de bénéfice... MM. Jarnovick et Guénin exécutèrent avec le plus grand succès une symphonie concertante de M. de Saint-Georges, mais rien n'égale les applaudissements que méritèrent MM. Franz [3] et Punto [4]. Le 20 mars et 4 avril, Jarnović joua des nouveaux concerts pour violons et orchestre. Intéressante est la nouvelle que donnent les *Mémoires secrets* de Bachaumont (X, 95) à propos du concert donné le 31 mars. « La Reine a honoré lundi de sa présence le Concert spirituel, ce qui n'a pas peu contribué à rendre la recette encore plus forte, quoiqu'elle eût été déjà très abondante dans la semaine sainte. C'était la première fois que S. M. venait à ce spectacle, où même par le local elle était plus en vue, la loge d'honneur étant celle du milieu. On avait choisi les morceaux et les virtuoses qui avaient produit le plus d'effet dans les concerts précédents. On a remarqué que la Reine avait applaudi à tous ceux-ci, excepté au Sr Jarnowick. » Au début de 1777 se produisit un changement dans la direction du Concert spirituel, par la mort de Simon Leduc, co-directeur avec Gossec et Gaviniès. Ceux-ci s'étant démis, ils furent remplacés par le chanteur

[1] Pierre Le Duc aîné (né en 1748). Bien qu'ayant obtenu de grands succès comme violoniste, il acheta, en 1781, la maison d'édition La Chevardière. Sa boutique se trouvait dans la rue Traversière de Saint-Honoré. Elle existe encore sous le nom de Alphonse Leduc à Paris. Voir R. Eitner, o. c., I, 106.

[2] Jean-Claude Trial (Avignon, 1732-Paris, 1771). A Avignon, élève de Garnier pour le violon, à Paris, membre de l'orchestre du prince de Conti, il devint, en 1767, directeur de l'Opéra. Voir Eitner, *o. c.*, IX.

[3] Ignaz Franzl, né en 1736, à Mannheim, où il passa sa vie, était regardé comme le plus distingué violoniste allemand de son temps. Mozart en fait les plus grands éloges. Voir Moser, *o. c.*, pp. 348-349.

[4] Johann (Vaclav) Stich, plus tard surnommé Punto, né en 1748 à Zehuzice en Bohême, mort en 1803 à Prague. Il étudia le cor à Prague, Munich et Dresde et donna des concerts dans toute l'Europe. Il s'est fait connaître aussi comme compositeur.

Legros, qui choisit comme chef d'orchestre le violoniste La Houssay [1]. Le premier concert donné par la nouvelle direction fut précisément celui du 31 mars, auquel participa aussi une jeune chanteuse, Francesca Danti. Bachaumont revient encore une fois sur ce spectacle (IV, 273) : « Les talents de Mlle Danti ont attiré une affluence prodigieuse au Concert spirituel. Jamais ce spectacle n'a produit de plus fortes recettes. Le Gros, premier chanteur de l'Opéra, en se chargeant de cette entreprise où tant d'autres n'avaient eu que de faibles succès, a fait voir qu'il faut beaucoup semer pour beaucoup recueillir. Le public le dédommagea amplement des soins et des dépenses auxquels il s'est livré pour multiplier ces plaisirs. On dit même qu'il sacrifia quelques motifs de ressentiment contre Jarnowich, et qu'il a fait des démarches pour l'engager à ne pas se refuser au désir des amateurs qu'il avait menacés de son silence. J'ai déjà eu l'occasion de vous parler de l'humeur un peu vive et tracassière de ce musicien. Il vient d'encourir la disgrâce de M. le Prince de Guéménée, auquel il a manqué essentiellement et qui s'est lassé de lui pardonner. »

Au Palais-Royal (Concert des Amateurs), Jarnović se fit entendre cinq fois pendant les trois premiers mois de 1777. A propos du concert du 12 février, le *Journal de Paris* écrit : « Le concert que MM. les Amateurs ont donné mercredi dernier était composé de 9 morceaux, qui, chacun en particulier, ont produit le plus grand effet... Nous nous contenterons de parler de M. Jarnowik, que MM. les Amateurs ont entendu pour la première fois. Ils désiraient depuis longtemps ce célèbre virtuose, et sitôt qu'il a paru, des battements de mains réitérés lui ont donné le témoignage le plus flatteur de l'idée qu'on a de ses talents, et qu'il a parfaitement soutenue dans l'exécution d'un concerto de violon. » Le 5 mars, concert au bénéfice de Jarnović, mais le prince de Soubise ne permit pas qu'il eût lieu dans son palais, sous prétexte que pour cette occasion on exigeait une entrée payante (tandis que d'ordinaire les concerts des Amateurs étaient sur invitation). Bachaumont dit de ce concert auquel prirent part le castrat Nidoul, Guichard, hautbois, Baer, clarinette, et Punto, cor : « Les Srs Frenzl et Jarnowick ont séparément déployé leur talent pour le violon. On a décidé que le premier était plus fini, plus correct, plus léché, mais que l'autre avait plus de feu, d'énergie et même de grâce. » Le dernier concert des Amateurs dans la saison 1776-1777 eut lieu le 18 mars. Le *Journal de Paris* en rend compte ainsi : « Les applaudissements ont été plus vifs qu'ils ne le furent jamais, il parut à l'assemblée que l'exécution était plus brillante

[1] M. Brenet, *o. c.*, pp. 315 et suiv.

encore que dans les concerts précédents. MM. de Saint-Georges et Jarnovick partagèrent tour à tour l'admiration des spectateurs. On remarqua avec satisfaction dans leur jeu que si les passages sont difficiles, l'exécution a l'air de la plus grande facilité ; il n'arrive que trop souvent que la difficulté vaincue en excitant l'admiration, met le spectateur lui-même dans un état pénible. » Outre ces concerts publics, Jarnović se fit entendre le 22 février 1777, dans le salon du baron Bagge, rue de la Feuillade. Métra écrit à ce sujet dans la *Correspondance secrète* : « Au dernier concert qu'a donné le baron Bagge, les deux fameux violons Jarnowick et Pieltain[1] prirent querelle en se reprochant réciproquement de jouer faux. Pieltain donna un soufflet à Jarnowick ; celui-ci sauta sur l'agresseur et le déchira avec ses ongles ; on veut les séparer ; l'offensé n'ayant que les dents de libres, s'en sert pour arracher le bout du nez de Pieltain. Le prince de Guéménée, auquel ces deux musiciens appartiennent, leur avait d'abord défendu de se battre, mais comme on lui a représenté qu'il fallait bien que les choses en vinssent là tôt ou tard, il a consenti sous la condition qu'il nommerait les témoins du combat... Pieltain a été blessé assez grièvement mais sans danger. Le raccommodement entre les deux musiciens s'est fait avec solennité et à la grande satisfaction des Amateurs ; il paraît sincère. » Il est très vrai semblable que c'est à cause de cette affaire que la reine Marie-Antoinette, assistant au concert spirituel du 31 mars, montra du mécontentement à l'égard de Jarnović en s'abstenant de l'applaudir. Bachaumont raconte que peu après Jarnović « provoqua Saint-Georges[2], le plus redoutable escrimeur de son temps, allant jusqu'à le gifler. Saint-Georges se tourna vers un témoin et dit simplement : « J'aime trop son talent pour me battre avec lui. » Dans la *Correspondance secrète politique et littéraire*, après avoir rapporté l'effronterie et le sans-gêne du violoniste Champion[3], Métra ajoute : « Rien n'est si tenace que cette espèce de gens. Nous en avons cependant qui ont plus de délicatesse. Le célèbre Jarnowick est du nombre : il était il y a quelque temps chargé de conduire l'orchestre d'un concert chez l'ambassadeur de Sardaigne ; à l'heure

[1] Dieudonné-Pascal Pieltain (né à Liége en 1754), l'un des meilleurs élèves de Jarnović, se fit entendre à Paris de 1777 à 1784 avec grand succès, puis à Londres et, à partir de 1793, à Pétrograd, Varsovie, Berlin et Hambourg. Il est mort à Liége en 1833. Voir J. von Wasielwski, *o. c.*, p. 398.

[2] Le chevalier Joseph de Saint-Georges (né vers 1739 à la Guadeloupe, mort à Paris en 1799), mulâtre, fils de la belle négresse Nanon, élève de Leclerc à Paris. Il remplaça Gossec à la direction des Concerts des Amateurs. Sa vie aventureuse a été racontée par Roger de Beauvoir dans un roman en quatre gros volumes (Paris, 1840). Il a été connu aussi comme compositeur.

[3] Je n'ai rien pu trouver sur ce musicien.

du souper un valet de chambre vient lui proposer descendre à l'office. Jarnowick, piqué du compliment, s'en alla. Après souper on voulut entendre le virtuose, l'ambassadeur le fait chercher ; on apprend son départ précipité. Le lendemain l'ambassadeur adresse au lieutenant de police des plaintes sur le procédé du musicien. Celui-ci est mandé et il a beau représenter qu'en mangeant avec des officiers domestiques il aurait manqué au prince de Guéménée auquel il appartient et qui lui fait quelquefois l'honneur de l'admettre à sa table, il a fallu qu'il se rendît en prison. Il en est sorti grâce à des protections puissantes. » Il semble que ce soient des scandales de ce genre, et il y en plus gros dont nous parlerons ensuite, qui firent qu'à partir de la deuxième moitié de 1777, Jarnović ne parut plus en public à Paris.

Ces auditions publiques, bien qu'assez fréquentes, n'auraient pas suffi à Jarnović pour assurer son existence, surtout, comme nous le savons, avec les prétentions assez peu modestes qu'il avait à ce point de vue. Il lui fallait donc trouver un abri, où il serait débarrassé de tous les soucis de la vie quotidienne, tout en lui laissant la liberté de ses mouvements, et qui lui donnerait accès dans la haute société. Il le trouva dans le palais du prince Guéménée qui lui donna un emploi de violon dans son orchestre. Peut-être remplissait-il en outre quelque autre service, du genre de celui de Monsigny, maître d'hôtel dans la maison du duc d'Orléans. Jules-Hercule-Meridec, prince de Rohan-Guéménée (né en 1726), frère du fameux cardinal Louis de Rohan, évêque de Strasbourg, qui devait être impliqué dans l'affaire du collier, et sa femme, fille du maréchal prince de Soubise, gouvernante des enfants royaux, se firent connaître par leur luxe inouï, les fêtes brillantes qu'ils donnaient dans leur palais, par quoi ils se ruinèrent, atteignant à un chiffre de trente-trois millions de livres de dettes. Le prince tomba en disgrâce auprès du roi et sa femme fut guillotinée en 1793. Le prince fut pour Jarnović un protecteur qui estimait son talent et qui souvent le sauva dans les mésaventures où l'engageaient sa vie déréglée et son humeur capricieuse.

Mais Jarnović avait en outre d'autres liens avec la haute société parisienne, ainsi qu'en témoigne Mme de Genlis, dont les *Mémoires* sont une importante contribution à l'histoire intellectuelle de la France dans la deuxième moitié du XVIIIe siècle [1]. Passionnée de musique, et bonne exécutante, elle s'enthousiasma pour Gluck. Deux fois par semaine le grand musicien venait chez elle au Palais-Royal faire de la musique avec Monsigny, Mondonville et Jarnović.

[1] Nous les citons d'après l'édition de Bruxelles, 1835. Cf. II, 248.

Elle-même chantait des airs de Gluck et jouait sur la harpe des ouvertures et surtout celle d'*Iphigénie* dont elle raffolait. Mais sa mémoire l'a trompée car elle place ces faits dans l'hiver 1770-1771, alors que Gluck n'est venu à Paris qu'au début de 1774.

La vie de Jarnović à Paris et ses aventures romanesques ont fourni à un écrivain français, Gustave Desnoiresterres, surnommé Le Brisoys [1], le sujet d'un roman intitulé *Jarnowick*, publié à Paris en 1844 en deux volumes [2]. Ce livre semble être devenu une rareté bibliographique. La Bibliothèque nationale à Paris en possède un exemplaire. Un deuxième est passé en vente à Berlin en 1928, provenant de la fameuse bibliothèque musicale de Werner Wolffheim. Enfin après vingt-cinq ans de recherches, un hasard heureux m'a permis de faire l'acquisition d'un exemplaire marqué de l'*ex libris* du célèbre dramaturge Eugène Scribe.

Malgré nombre d'incidents inventés, le roman ne manque pas de détails véridiques. Desnoiresterres, bon connaisseur du XVIIIe siècle, a eu la possibilité d'utiliser des sources qui ne sont plus à notre disposition et de connaître des faits de la vie du virtuose à Paris qui ne sont pas connus par ailleurs. Il s'écarte cependant de la vérité en faisant revenir son héros à Paris après 1777 ; il imagine le mariage avec Diane, puisque nous savons par une lettre de Jarnović datée de 1791, qu'il avait à Paris deux filles, dont il invitait l'une, nommée Sophie, à venir le rejoindre à Londres.

Voici maintenant une brève analyse de l'intrigue : Jarnović, Sicilien de naissance, placé dans l'hôtel du prince de Guéménée, devait souffrir qu'on le traitât comme un individu ordinaire. Sa vanité, sa vivacité le mettaient souvent en conflit avec ses rivaux, et une fois il se battit même en duel avec l'un d'eux, Pieltain. Un soir qu'il devait jouer chez l'envoyé de Sardaigne il quitta l'hôtel avant le concert parce qu'on avait voulu le faire dîner avec les domestiques, l'envoyé le fit arrêter et jeter en prison. De la prison, Jarnović écrit à sa maîtresse, la marquise Diane de Cas***, née comtesse d'Aubigny. A sa sortie de couvent, jeune et naïve, elle avait été mariée au marquis, de vingt ans plus âgé qu'elle. Le marquis s'était

[1] Né en 1817 à Bayeux, mort à Paris en 1892. Il a écrit des romans et des nouvelles, parmi lesquels on cite, outre *Jarnowick*, *La chambre noire*, *Le pensionnaire et l'artiste*, *Un amour en diligence*, *Les talons rouges*. Mais Desnoiresterres est plus important comme historien de la culture française aux XVIIe et XVIIIe siècles. On estime, aujourd'hui encore, certaines de ses œuvres de ce domaine : *Les cours galantes*, *Voltaire et la société française au XVIIIe siècle*, *Gluck et Piccini*, *Grimod de la Reynière et son groupe*, *La comédie satirique au XVIIIe siècle*, *Le Chevalier Dorat et les poètes légers au XVIIIe siècle*, *Originaux*.

[2] En annexe nous en donnons quelques extraits.

efforcé de gagner les faveurs de la célèbre danseuse, La Guimard, mais sans succès, car elle aimait un jeune officier, le comte d'Houdeville. Ennemi mortel de Diane était le baron de Courtrai, dont elle avait refusé l'amour, donnant la préférence à un pauvre violoniste. Dans un bal à la cour, Diane perd un billet de son amant. Par un heureux hasard il est ramassé par le comte d'Houdeville, homme d'honneur et discret, qui le brûle sur-le-champ. Mais le baron de Courtrai, debout derrière le comte, avait réussi à le lire et avait appris ainsi le secret de la marquise. Pour se venger, il amène le marquis de Cas*** chez le comte, avec le pressentiment que la marquise viendrait le remercier, parce qu'elle l'avait vu brûler son billet. Dans l'appartement du comte se trouve à ce même moment son amie La Guimard. La marquise est en effet venue, et au moment où elle prenait congé, son mari et le baron de Courtrai sont arrivés. Au dernier moment, la marquise se cache dans une pièce voisine, mais sans la présence d'esprit de la danseuse, son mari l'aurait surprise, car dans sa hâte elle avait oublié son éventail sur un fauteuil. Seul le baron de Courtrai a percé à jour la situation. Diane est désespérée quand elle apprend que son secret, si jalousement gardé, est connu non seulement du comte, mais aussi du dangereux baron et d'une danseuse à la tête légère. Mais la grâce et la détresse de Diane avaient à tel point touché la danseuse qu'elle se fit dès lors la fidèle et sincère protectrice des amoureux. Quelque temps après, s'apercevant avec effroi qu'elle allait être mère, Diane alla demander conseil à son médecin Lassonne, au château de ses parents, en Normandie. Son père, le comte d'Aubigny, informé de la véritable situation et de la raison de sa venue, ne veut même pas la voir à cause de la honte dont elle a taché son nom. Ce départ subit ayant éveillé les soupçons du baron de Courtrai, il envoie en Normandie un domestique sûr, Picard, qui fait amitié avec la femme de chambre de Diane, Jacqueline, et rédige bientôt un rapport détaillé. Courtrai, heureux d'avoir maintenant Diane en son pouvoir, persuade au mari d'aller avec lui en Normandie faire visite au comte d'Aubigny. Mais La Guimard apprend ce projet et en informe Jarnović et d'Houdeville qui, masqués arrêtent les voyageurs en cours de route et les renvoient ligotés à Paris. Après une telle aventure le marquis perd toute envie d'aller voir sa femme. Cependant Diane avait mis un fils au monde, mais le comte son père exige qu'on le lui remette. A l'appel désespéré de sa maîtresse, la fidèle Jacqueline accourt et emporte l'enfant caché dans son tablier, puis elle le confie à Picard pour qu'il en prenne soin. Diane rentre à Paris brisée et tourmentée par l'incertitude où elle est sur le sort de son enfant. Elle ne reçoit personne, sauf Jarnović dont l'humble condition écarte

tout soupçon sur les tendres liens qui l'unissent à Diane : on le regarde comme son maître de musique. Cependant elle doit reparaître dans le monde, à l'occasion du séjour à Paris de l'empereur Joseph II, à une fête organisée par La Guimard. Là elle rencontre, après longtemps, le baron de Courtrai qui lui fait clairement comprendre qu'il connaît le motif de son voyage en Normandie et qui lui promet qu'elle reverra son enfant si elle consent à venir chez lui. Par là il compte aussi gagner un pari fait avec quelques-uns de ses amis, qui avaient affirmé que Diane n'accepterait jamais une invitation de lui. Mais La Guimard encore une fois fait échouer ses tristes intentions en venant à la place de Diane et en disant aux invités que c'est sur les instances du baron qu'elle le fait pour qu'il puisse gagner son pari. Apprenant le fait, le marquis de Cas*** provoque le baron en duel pour défendre l'honneur de sa femme, mais il est tué. Jarnović voudrait continuer le duel à sa place, mais le baron refuse, en lui disant que sa basse extraction n'en fait pas un adversaire avec lequel il puisse se mesurer. Cependant la mort du marquis oblige le baron à quitter Paris. Jarnović le poursuit, le tue dans un duel au poignard, auquel il réussit à le contraindre, et, à son tour, obligé de fuir, il passe en Angleterre. Entre temps la fidèle Jacqueline a découvert les traces de Picard, qui est forcé par d'Houdeville de rendre l'enfant à sa mère. Jarnović apprend par une lettre de La Guimard que Diane, avec son enfant et sa femme de chambre, s'était réfugiée dans le couvent où elle avait passé son enfance et qu'elle y est morte, brisée par tant d'émotions. Cette nouvelle faillit coûter la vie à Jarnović. Pendant quinze jours la fièvre le tint aux portes du tombeau et quand il reprend connaissance il voit Diane à son chevet. Avec l'aide de son amie, l'abbesse du couvent, elle était morte pour le monde afin de pouvoir vivre pour Jarnović et son enfant. A Londres les amants se marient. Jarnović ne cessait de regretter Paris qui était devenu sa vraie patrie. Il y rentre et Diane l'accompagne malgré le danger qu'elle court d'être reconnue. Le virtuose y retrouve le succès, mais il en tire tant d'orgueil qu'il cesse de travailler et s'adonne à sa passion pour le billard. Après un séjour de deux ans à Paris, les circonstances forcent Jarnović à partir pour la Prusse où il trouve de nouveaux triomphes (1779). En 1783, Diane meurt, tandis que Jarnović court l'Europe, jouant partout avec le même succès. En 1800, la mort frappe son fils, officier dans l'armée russe. Enfin Jarnović part pour Saint-Pétersbourg, où il meurt en 1804 en jouant au billard.

La même année (1844), où Desnoiresterres publiait son roman,

un autre littérateur français, Edouard Monnais [1], faisait paraître, sous le pseudonyme de Paul Smith, un recueil de nouvelles, *Scènes de la vie d'artiste*, dont une porte le titre : *Une leçon de Jarnovich.* Bien des gens se disputaient l'honneur d'avoir Jarnović comme maître de violon, mais il venait à ses leçons suivant son caprice, s'attribuant le droit, en tant qu'artiste, d'être inexact et excentrique. C'est ainsi que le jeune comte de Vateville l'attendit tout un après-midi, et avait en vain envoyé son valet le chercher. Inutilement : il n'était ni chez lui, ni chez son élève le marquis de Nérac. Enfin le domestique le trouva dans un café où il jouait au billard, jeu pour lequel il avait une telle passion qu'il ne pouvait s'y arracher. Il se disputait avec son partenaire qui affirmait que Jarnović avait perdu, tandis que le musicien était convaincu d'avoir gagné. A cause de cela, il provoque son partenaire en duel et tous deux, accompagnés de leurs témoins, s'acheminent vers le bois de Boulogne pour s'y battre. Le comte, après avoir attendu jusqu'au soir, avait perdu patience et était enfin allé à la Comédie italienne. Il était rentré tard et s'était couché. Mais à trois heures du matin on l'éveille en lui annonçant que le maître était arrivé. Le comte se lève et va au salon, où Jarnović jouait comme il ne l'avait encore jamais entendu. Sur ces entrefaites arrive dans la pièce l'amie du comte, Rose Truchet, jeune et jolie chanteuse de la Comédie italienne, depuis longtemps désireuse de connaître le virtuose et de l'entendre jouer. Enthousiasmé par la beauté et la grâce de la chanteuse, Jarnović joua avec flamme. Le comte dut lui promettre que désormais Rose assisterait aux leçons, mais le surlendemain, à l'heure fixée, il attendit encore en vain Jarnović. Il apprend que sa maîtresse est partie pour la Prusse en compagnie de Jarnović, par une lettre de Rose qui se termine par le conseil suivant : « Quand vous aurez une maîtresse qui aime comme moi la musique, évitez à tout prix de lui faire faire connaissance avec quelqu'un de plus habile que vous. »

Pendant son séjour à Paris, et plus tard encore, Jarnović a été, comme compositeur, en rapports avec les éditeurs de musique Bailleux, Imbault, Nadermann, Pleyel, Picot et Boyer, et surtout avec Sieber « la plus intéressante dynastie dans l'histoire de l'édition musicale ». Assurément Jarnović a dû être souvent l'hôte de l'accueillante maison de Sieber, rue Saint-Honoré, dans laquelle se

[1] Monnais Guillaume-Edouard-Désiré, né et mort à Paris (1798-1868). Après avoir exercé la profession d'avocat, il se consacra à la littérature. Il a donné quelques courtes pièces pour le théâtre, a collaboré au *Courrier français*, à la *Revue et Gazette musicale* (sous le pseudonyme de Paul Smith) au *Moniteur des arts*, etc. Outre des recueils d'articles et de nouvelles, il a traduit de l'allemand *Mimili* (1827).

trouvaient aussi le premier « restaurant à la carte » Roze, la fameuse droguerie Onfroy, avec le dépôt des eaux de Farina de Cologne, et des salles de vente où passaient aux enchères des tableaux précieux et des œuvres d'art. De 1774 jusque vers 1782 Sieber édite la plupart des compositions de Jarnović, parmi lesquelles, onze concerts pour violon et orchestre. Quelques-unes passèrent chez d'autres éditeurs pour de nouvelles éditions, tandis que Sieber en reprenait d'autres à son compte [1].

III. — A travers l'Europe (1779-1804) [2]

Pendant la deuxième moitié de 1777 et toute l'année 1778, nous perdons la trace de Jarnović. Ce n'est qu'à l'automne de 1779 que nous trouvons annoncés deux concerts de lui à Francfort, les 12 et 17 septembre. Les ouvrages déjà cités assurent que la même année il fut appelé à Berlin et devint premier violon dans l'orchestre du prince Frédéric-Guillaume, le futur Frédéric le Grand. Il gardait cependant la possibilité de se produire indépendamment tant à Berlin que dans d'autres villes d'Allemagne, où l'accompagne toujours le même succès.

En 1782, nous le trouvons à Varsovie, où il donne à son nom une forme d'allure polonaise (Zarnowitz). De là il passe en Russie, où, dès mai 1783, il figure sur la liste des artistes des théâtres impériaux de Saint-Pétersbourg avec des émoluments de 3.000 roubles par an et 300 roubles de frais de voyages. Il y resta deux ans et demi et grâce à ce séjour il apprit à connaître la musique populaire russe, dont il utilisa plus tard souvent les motifs dans ses compositions.

En 1786, il arrive à Vienne, où il est bien accueilli chez le conseiller aulique Kass, qui organisait chaque semaine des concerts dans sa maison. A Vienne, comme ailleurs, le jugement de tous place Jarnović au rang des meilleurs virtuoses.

Après ce séjour en Autriche nous restons encore sans informations sur lui pendant quatre ans. Nous savons seulement qu'en 1790 il se trouvait à Londres d'où, le 6 mars 1791, il écrivait à sa fille Mimi une lettre en français dans une orthographe curieusement phoné-

[1] G. Cucuel, « Notes sur quelques musiciens, luthiers, éditeurs et graveurs de musique au XVIIIe siècle », *Sammelbände der Internationalen Musik-Gesellschaft*, XIV, Berlin, 1912-1913, p. 249.

[2] Sur les vingt-cinq dernières années de Jarnović on trouvera plus de détails, avec toutes les références utiles, dans mon étude : « Ivan Mane Jarnović, hrvatski guslac-virtuoz i skladatelj 18. stoljeća », parue dans la revue *Sveta Cecilija* (Zagreb) XXXVII et tirage à part, 43 pages.

tique, où il mentionne quelques-unes des personnes avec lesquelles il était en rapports.

En 1792, il joue à Bath, station thermale alors très en vogue. Pour l'année 1793, de nouveau aucune nouvelle. Dès le début de l'année suivante il figure parmi les artistes qui se font entendre au théâtre de Drury Lane à Londres.

Le 2 mars 1795, il devait participer à un concert organisé par le duc d'York, où assistaient le roi, la reine et les princesses. Arrivé au dernier moment il aperçut Salamon qui devait diriger l'orchestre et qu'il détestait. Cette vue réveilla son humeur et il partit sur-le-champ. Le 29 mai de la même année, il dirige l'orchestre et joue une de ses nouvelles compositions dans un concert au bénéfice de la chanteuse tchèque Duškova.

Son séjour à Londres, au sujet duquel nos renseignements sont fragmentaires, se poursuit jusqu'en 1799. Là, comme partout, il donne libre cours aux accès de son humeur ombrageuse et de sa vanité. Rencontrant un jour Viotti, il lui dit : « Il y a longtemps que je vous en veux, vidons la querelle, apportons nos violons et voyons enfin qui de nous deux sera César ou Pompée. » Viotti accepta le défi et Jarnović eut le dessous. Sans rien perdre de son assurance, Jarnović gasconna, d'un ton qui lui était habituel : « Ma foi, mon cher Viotti, il faut avouer qu'il n'y a que nous deux qui sachions jouer du violon. »

A Londres il composa et dédia à diverses personnalités anglaises un *Concert favori en sol ; Two Violin Concertos composed and arranged for the Pianoforte with au Accompaniment for the Violin ; Trois Quatuors concertants pour deux violons alto et violoncelle, A Favorite Rondo composed (and arranged by particular desire) for the Pianoforte or Harpsichord with au accompaniment for the Violon.*

Les dix dernières années de la vie de Jarnović sont assez mal connues. En 1799, un annuaire de la ville de Hamburg donne son adresse (*bei dem Zuchthaus N*r *130, P.* 2) dans un faubourg populaire. D'après la tradition il aurait abandonné le violon et aurait vivoté en enseignant le billard dans les cafés à des capitaines marins. Pourtant, en 1802, il donne deux concerts à l'opéra de Berlin, en présence de la famille royale. Le public admire encore la beauté et la nouveauté de ses dernières compositions ainsi que « l'habileté, la force et l'extraordinaire expression d'un homme proche de la soixantaine ».

En automne 1802, il repart pour Saint-Pétersbourg, où il trouve un dernier protecteur dans le baron Alexandre Alexandrovitch Roll, banquier de la Cour, qui organisait presque chaque soir des concerts dans son palais et dont le fils était un bon pianiste. Les

critiques russes trouvèrent que Jarnović n'était pas inférieur à ce qu'il avait été vingt ans avant.

Mais il se trouvait en face d'un rival redoutable, le jeune Français Pierre Rode, alors au comble de la virtuosité, dont les succès empoisonnèrent ses derniers jours. Il se remit à préférer le billard à la musique et c'est en jouant au billard qu'il fut frappé d'apoplexie le 29 novembre 1804.

Parmi les élèves formés par Jarnović, nous connaissons, outre Franz Clément déjà cité, le mulâtre George-Augustin-Polgreen Bridgetower (1780-1860) et Johann Bliesener (1765-1842).

Le sort des filles de Jarnović, Mimi et Sylvie, n'est pas connu. On a affirmé [1] que le violoncelliste Pierre-Louis Hus-Desforges (Toulon, 1773-Pentlevoy, 1838) était son petit-fils. Mais les registres de la Paroisse Saint-Louis à Toulon disent que le 24 mars 1773 est né et a été baptisé « Pierre-Louis des Forges, fils de Louis, musicien, et d'Anne Marchand, son épouse, de cette paroisse [2]. Sa mère ne s'appelle donc ni Mimi, ni Sophie. De plus au moment de cette naissance, elle aurait dû avoir au moins entre seize et vingt ans. Elle serait donc née entre 1753 et 1757, quand Jarnović avait entre huit et douze ans.

ARTHUR SCHNEIDER.

[1] Cf. Antoine Vidal, *Les instruments à archet*, Paris, 1876, II, 257 ; W. J. von Wasielewski, *Das Violoncell und seine Geschichte*, Leipzig, 1889, p. III ; Colonel Boyer, « Musiciens toulonnais », conférence tenue à Toulon, le 19 avril 1920. dont le *Bulletin de la Société des amis du Vieux Toulon* a donné des extraits dans son numéro 3 de 1923.

[2] La copie de cet acte m'a été obligeamment communiquée par les Archives de Toulon.

JARNOVIĆ
D'APRÈS LE ROMAN DE DESNOIRESTERRES

Desnoiresterres ne saurait prendre place dans une histoire du roman littéraire. Fournisseur de *La Librairie spéciale pour les Cabinets de lecture*, il compose et agence suivant les méthodes les mieux établies du roman populaire, son style est tout fait des clichés, des adjectifs conventionnels, des adverbes stéréotypes qu'avaient adoptés et imposés les grands devanciers dans ce genre, et jusqu'à ses considérations psychologiques ou sociales ne dépassent pas le niveau de celles qui ont été longtemps de rigueur même dans le plus humble feuilleton d'un contemporain de Suë et de Dumas. Avec de l'aisance et du mouvement dans la banalité, il n'a pas les dons des grands industriels littéraires qui alimentent infatigablement les journaux ou les cabinets de lecture et il ne vaudrait pas la peine de rappeler son nom, s'il n'y avait eu en lui, à côté du romancier médiocre, un érudit estimable qui s'était spécialisé dans l'histoire des mœurs, des lettres et des arts au XVIIIe siècle. Par là, outre ses ouvrages proprement historiques, ses romans gagnent par endroits un intérêt plus relevé que celui de l'intrigue et offrent des fragments du genre qui a eu tant de succès à de certaines périodes et qu'on a appelé depuis quelques années l'histoire romancée.

Telles sont les raisons qui font que son *Jarnowick* peut être relu par les curieux d'histoire de la musique.

*
* *

« Le Billet mystérieux », tel est le titre du chapitre Ier, où nous apprenons que le vicomte d'Houdeville, amant de la célèbre Guimard, vient de relever un billet doux, écrit avec du sang, perdu par la marquise de Cas***, lors d'une réception à la cour, et dont l'auteur est Jarnović, son amant. Ce qui explique la visite que la marquise fait à d'Houdeville, ainsi que le dialogue suivant :

« — Mais ce billet, vous l'avez lu en entier, vous... observa la mar-

quise avec un pénible embarras, vous savez de qui cela est... et, convenez-en, Monsieur, je vous parais bien méprisable ?... aimer un des gens de la maison du prince de Guéménée, un joueur de violon !...

« — Madame...

« — Et cependant, si vous saviez quelle âme fière et haute il a, ce pauvre Jarnowick, vous avoueriez qu'il ne lui manque d'un gentilhomme que le blason... Eh ! qu'importe après tout qu'il ne soit pas né, s'il a su l'élever au-dessus de sa position et si chaque jour il grandit aux yeux de tous ? Oh ! je ne l'en estime au contraire que davantage !...

« ... J'ignore complètement ce qui lui est arrivé, je ne sais pas autre chose que ce qu'il m'a écrit et ce que vous avez lu vous-même sur ce billet tracé avec son sang : on le retient prisonnier, ce qui a été cause qu'il ne soit point venu me voir, mais il me dit d'espérer, et que sa captivité ne peut être longue... Voilà tout ce que renfermait ce malheureux papier que vous avez détruit, et dans lequel il ne me signale ni le motif ni les circonstances qui ont amené sa réclusion ; oh ! cette incertitude est horrible ! et je veux en sortir à tout prix ! M. d'Houdeville, au nom du ciel ! informez-vous de tout ce qui est arrivé, tâchez de tout savoir et accourez aussitôt m'arracher à cette inquiétude qui me consume ! — Madame, tout ce qu'il sera en mon pouvoir de faire, je le ferai. Je vous promets de prendre sans retard les informations que vous souhaitez, et de vous les apporter sur-le-champ. »

« ... A peine âgée de vingt-deux ans, Diane (c'était le nom de madame de Cas***) s'était trouvée jetée au milieu d'un monde dissolu et débraillé, sans éprouver pour ces mœurs débauchées autre chose qu'un insurmontable dégoût. Ce n'est pas qu'elle n'appartînt à son époque par quelque côté ; nature poétique et exaltée, elle concevait ces attachements hors le mariage, quand le mariage n'était plus qu'une combinaison où le cœur n'entrait pour rien, ce qui s'explique d'autant mieux qu'elle avait été enchaînée au marquis sans le connaître ; mais ces unions devaient avoir leur excuse dans un sentiment profond et non résulter d'un caprice aussi fugitif que léger. M. de Cas***, quoique jaloux de sa femme par amour-propre, l'avait toujours considérée comme une petite pensionnaire qu'on arrache au couvent, et négligée outrageusement pour courir après le corps entier de ballet de l'Opéra. Un isolement aussi complet dans un siècle aussi licencieux devait singulièrement prédisposer la jeune marquise à ces affections exceptionnelles qu'elle avait rencontrées dans la lecture des romans.

« Un soir, à un concert donné par le prince de Guéménée, elle entendit un jeune homme jouer du violon avec un talent si remar-

quable, une expression si incisive, que les larmes lui en vinrent aux yeux. Rentrée chez elle, elle ne rêva plus que du jeune musicien et de l'harmonie céleste qu'il avait su tirer de son instrument. Elle se mit peu en peine du genre d'impression que ce virtuose avait produite sur elle, elle attribua d'abord ce charme puissant à l'instrument seul et non à l'artiste. Cependant il avait éveillé en elle de si douces émotions, qu'elle ne put résister au désir de les renouveler ; elle le fit appeler et voulut prendre de lui des leçons de clavecin.

« Ce jeune homme, c'était Jarnowick.

« Jarnowick, Sicilien d'origine et dont le nom véritable était Giornovichi, n'avait alors pas plus de vingt-sept à vingt-huit ans et ne paraissait que depuis peu de temps sur l'horizon artistique. C'était un homme fier et difficile à décourager ; et bien lui en prit, car son début ne fut pas heureux. La première fois qu'on l'entendit, ce fut au concert spirituel dans le sixième concerto du célèbre Lolli dont il était l'élève favori : il échoua complètement. Il lui manquait un son vigoureux, de la sensibilité et un staccato brillant ; ses qualités à lui résidaient surtout dans une grande justesse, une pureté infinie et une élégance, qui finissaient presque par ressembler à de la sensibilité, ce qui pourtant est loin d'être la même chose. On conçoit à merveille que l'émotion lui enlevant ses qualités distinctives, il dut produire une mince sensation. Mais un échec n'est, quelquefois, que le prélude d'une victoire. Jarnowick le prouva du moins. A un second concert il prit une revanche éclatante : il s'attaqua au premier concerto de Lolli ; il ne pouvait mieux choisir pour son genre de talent : son succès fut inouï, son triomphe merveilleux ; et la vogue, aussitôt, adopta sa manière qui devait, mais longtemps après, faire place à celle de Viotti, dont la vigueur dans l'exécution et le brillant dans les compositions le firent enfin oublier. Et ce fut sous l'influence de l'enthousiasme général que madame de Cas*** entendit l'artiste tirer de son violon des notes qui lui parurent divines et lui venir du ciel.

« Diane, nous le répétons, était assez naïve pour ne se pas rendre bien compte de ce qui se passait en elle ; elle se laissait aller à la dérive sans s'inquiéter aucunement de l'état de son âme. Et cependant le virtuose, chaque jour, faisait un pas dans l'affection qu'elle lui portait ; si bien qu'un soir, à cet instant qui n'est plus le jour et qui n'est pas encore la nuit, mais où le soleil atténue ses teintes à l'horizon, enhardi par le silence qui l'entourait, la solitude qui pousse tant à l'épanchement, Jarnowick prit une main qu'on ne retira point, tomba à ses genoux et fit des aveux si brûlants, si passionnés que la jeune femme éperdue, ne sachant que répondre, laissa glisser sa tête en pleurant sur l'épaule du violoniste qui faillit mourir par l'excès de sa joie. A dater de ce moment, Diane ne s'appartint plus :

elle était trop aimante surtout, pour aimer avec réserve ; elle se donna à Jarnowick avec d'autant plus d'ivresse, qu'elle savait lui faire un plus immense sacrifice. En effet, madame de Cas***, en devenant la maîtresse d'un joueur de violon du prince de Guéménée, contractait une de ces liaisons qu'il fallait plus que du courage pour avouer en face ; en un mot elle se perdait à l'heure même où l'on viendrait à savoir qu'elle menait une intrigue avec son maître de clavecin. Quelques années plus tard, c'eût été au tour d'une femme d'être fière de l'amour d'un artiste qui se fit grand seigneur, même avec les grands seigneurs, mais alors ce n'était qu'un pauvre virtuose inconnu que M. de Guéménée honorait infiniment en l'admettant parfois à sa table.

« M. de Courtrai était trop habile pour n'avoir point, au bout de quelques jours seulement, découvert les amours de la marquise et de Jarnowick. »

La belle marquise et son pauvre musicien sont littéralement traqués par le baron de Courtrai, dont l'amour pour la belle Diane s'étrange en haine profonde. Ses intrigues sont aussi viles qu'ingénieuses et acharnées. Aussi Diane et Jarnović ont-ils constamment besoin de la protection chevaleresque du marquis et des ruses espiègles inspirées par un dévouement touchant, de la spirituelle Guimard laquelle, par-dessus le marché, se venge en la personne du baron d'un ancien amant peu discret. Voici une des machinations du baron :

« — Vous n'étiez donc pas, dit M. de Courtrai en s'adressant à d'Houdeville, la veille même du bal de la reine, au concert du baron de Bagge ? Belle soirée, ma foi ! le baron fait bien les choses. Jamais plus délicieuse musique n'a été entendue par une réunion aussi nombreuse et aussi brillante. Les deux camps se trouvaient rassemblés et paraissaient avoir tacitement signé une trêve ; l'Orphée de Gluck a été applaudi par les partisans de la musique italienne, et la coterie allemande a eu la même galanterie pour les productions de Piccini dont on a chanté deux duos et une ariette. Puis, sont venus les solos d'instruments. M. de Guéménée avait prêté au baron ses deux violons, Jarnowick et Pielletin. Vous connaissez la rivalité haineuse et la jalousie excessive de ces deux artistes ; la terre ne serait pas assez vaste pour les contenir. Pielletin joua le premier et emporta les suffrages de l'assemblée ; l'autre vint après : soit qu'il fût inférieur à son confrère, soit que l'enthousiasme se fût apaisé et eût baissé à la longue, on se montra plus froid à son égard, bien que la part d'applaudissements fût encore fort honnête. Jarnowick, outré de ce qu'il regardait comme une injustice, aborda son rival, lui adressa quelques phrases pleines d'aigreur et finit par lui reprocher d'avoir joué faux. Pielletin pâlit. Il a joué faux ! On lui dit qu'il a joué faux !... Mais c'est comme si l'on disait à vous ou à moi, qu'il est un lâche, un misérable ! c'était l'attaquer dans son honneur ! cela fait rire, mais c'est comme cela. Aussi perdit-il tout sang-froid : n'écoutant plus que sa rage, et, sans réfléchir au lieu où il se trouvait, il s'élance sur son confrère et lui allonge un soufflet, ventrebleu ! bien appliqué. Celui-ci saute sur l'agresseur et le déchire avec ses ongles ; figurez-vous deux coqs qui se plument !

On vint les séparer, mais ce n'était pas chose facile, je vous en réponds. L'offensé, n'ayant que les dents de libre, en usait pour arracher le bout du nez de Pielletin ; on réussit pourtant à se jeter entre eux et à mettre fin à cette scène ridicule, plus bouffonne que terrible, et qui, pour mon compte, m'a on ne peut plus diverti. Vraiment, si je savais peindre, il y aurait de quoi faire un tableau de cette lutte grotesque, dans laquelle les deux rivaux se servaient des pieds et des mains, du bec et de l'ongle pour se défigurer à qui mieux mieux. Je regrette, d'Houdeville, que vous ne vous soyiez pas trouvé là, vous vous seriez beaucoup amusé.

Courtrai avait charpenté son récit de façon à couvrir le malheureux Jarnowick d'un ridicule profond aux yeux de la femme qui s'était donnée à lui. ... Après la scandaleuse querelle de Pielletin et de Jarnowick dont M. de Courtrai a eu soin de faire un récit grotesque, le prince de Guéménée, qui tenait beaucoup à ces deux virtuoses, non pas à beaucoup près autant pour eux-mêmes que pour l'honneur qu'il retirait de leur talent, le prince de Guéménée, disons-nous, pour empêcher toute collision entre eux, les fit enfermer et garder sous les verrou , pensant que leur animosité finirait par se calmer. Mais il n'en fut pas ainsi : Jarnowick, dont la joue était encore brûlante du soufflet qu'elle avait reçu, ne voulait pas entendre parler d'accommodement, et Pielletin, de son côté, travaillé secrètement par le baron, ne se montrait pas plus pacifique. Le prince cependant persistait à s'opposer à leurs projets de duel et désirait à tout prix apaiser cette tempête, qui menaçait de lui enlever peut-être un de ses violons. Il les tenait toujours l'un et l'autre sous clé, quand M. de Courtrai avec lequel il était lié, finit par lui persuader que tout cela ne pouvait se clore que par une rencontre, qui du reste n'aurait rien de sérieux. Il y consentit donc, quoique avec répugnance, à condition qu'il choisirait lui-même les témoins : le baron s'offrit pour assister Pielletin, M. de Châteauneuf et Saint-George furent adjugés à Jarnowick ; dès lors, les deux adversaires furent mis en liberté, et le combat fixé au lendemain.

Jarnowick, le jour même où M. de Guéménée le fit enfermer ainsi que Pielletin, devait se rendre auprès de Diane, qui avait pris tous ses plans pour passer avec lui une charmante journée, mystérieuse comme leur amour, en tête-à-tête, dans un boudoir délicieux. Comment instruire la marquise de l'impossibilité où il était de se trouver au rendez-vous ? Il n'avait ni plume ni encre ; pour tout bien, il dénicha une lettre dans une de ses poches ; le dos pouvait lui servir pour tracer quelques lignes ; mais, sans encre, cela n'était point aisé. Cependant, cette difficulté ne l'arrêta pas longtemps ; pour les amants, il n'est rien qui ne soit possible : il ramasse une paille qu'il aperçoit à ses pieds, se fait une légère incision à la main gauche, et, grâce au sang qui coule de cette petite blessure, il se met à écrire à la marquise, quelques mots, dont le sens vague et incomplet, loin de la rassurer, ne fit qu'accroître ses craintes. Un homme de la maison du prince, dont il était sûr, se chargea de faire parvenir ce message à Mme de Cas***. »

Où qu'il se produise, l'artiste se heurte à la vengeance sourde du rival rejeté, ainsi qu'en témoigne la scène qui se passe à l'ambassade de Sardaigne. Jarnović annonce à sa maîtresse qu'il y jouera et ajoute : « J'ai besoin de me venger de l'injustice qu'on m'a témoignée au concert du baron de Bagge, et de l'hostilité dont on a fait preuve envers moi. Au reste, je sais à qui je dois cela. M. de Courtrai, qui me hait pour l'affection que vous me portez, a profité pour me nuire d'une circonstance à laquelle je n'avais point songé. J'avais choisi un motif de Piccini plein d'harmonie et de charme que je croyais

propre à me gagner les suffrages ; le marquis a fait répandre méchamment que je me posais comme un champion du maître italien. Presque toute la salle était composée d'Allemands et d'amis du chevalier de Gluck ; dès lors on s'est peu inquiété de mon jeu, on n'a vu qu'une question de coterie, et, par esprit de parti, on m'a accueilli aussi froidement que Pielletin avait été applaudi avec enthousiasme. Mais les situations changeront de face chez M. l'ambassadeur ; puisqu'on me fait passer pour un zélateur de Piccini, je me trouverai alors au milieu d'amis qui m'encourageront de leur sympathie. Aussi j'attends beaucoup de cette soirée, Diane, si vous consentez à l'embellir de votre présence.

« — Il suffit, mon ami, j'y serai.

« Jarnowick la quitta plein d'une joie sans mélange. Jamais le soleil ne chauffe davantage qu'après un orage ; le cœur lui ressemble, il ne s'épanouit jamais plus complètement qu'après avoir essuyé de ces tempêtes qui ont failli le briser.

« L'amour-propre, chez l'artiste, est une de ses grandes passions, et le joueur de violon du prince de Guéménée avait éprouvé dans son orgueil une sanglante et profonde blessure. Si l'on savait quel mal on peut faire par ces petites injustices qu'un public se permet sans y attacher d'importance, on serait plus circonspect et dans ses éloges et dans son blâme. Jarnowick avait la conviction de sa supériorité sur Pielletin, et, pour dire vrai, cette prétention était fondée ; aussi appelait-il de tous ses vœux ce jour où son talent, exalté par l'amour de Diane, devait prendre une revanche éclatante ; son impatience donnait un siècle à chaque heure qui s'écoulait. Toutefois cette soirée tant désirée finit par arriver.

... « Bientôt le signal du concert fut donné : Jarnowick se mit à la tête de l'orchestre et fit exécuter avec un ensemble parfait et une précision merveilleuse une ouverture d'un opéra de Rameau, de la musique de Grétry et de Piccini ; mais Gluck fut repoussé, tant était grande alors l'animosité des deux écoles fondées par ces deux grands maîtres. Cette première partie composée de musique d'ensemble fut vivement applaudie, sans toutefois que ces louanges allassent jusqu'à l'enthousiasme : on se réservait pour la seconde partie qui ne devait être remplie que de solos d'instrument et de chant, et Jarnowick devait être le roi de cette deuxième moitié du concert. Toutefois l'intervalle qui les séparerait allait être comblé par un souper délicieux, chef-d'œuvre de l'art culinaire, auquel le maréchal de Richelieu, aussi connu pour sa gourmandise que par sa galanterie, fit le plus grand honneur.

« M. de Courtrai quitta alors sa place et alla glisser quelques mots à l'oreille de l'ambassadeur dont le neveu avait épousé une cousine

germaine du baron, ce qui avait établi entre eux des rapports assez étroits. Leur conversation fut courte, le ministre sarde le quitta en lui disant :

« — Faites-moi le plaisir de vous occuper de cela, je ne sais où donner de la tête.

« Le jeune officier de gendarmerie fit signe aussitôt à un valet et lui donna tout bas quelques ordres ; puis il revint auprès de madame de Cas*** qui, par je ne sais quelle prévision, l'avait suivi des yeux avec une vague inquiétude.

« Jarnowick, en cet instant, se trouvait à quelques pas de Diane qu'il n'avait point osé aborder. Le domestique auquel Courtrai avait parlé vint le joindre et lui dit assez haut pour que la marquise entendit tout :

« — Monsieur, Son Excellence m'a chargé de vous faire descendre à l'office, où il vous sera servi ce que vous souhaiterez.

« Jarnowick pâlit.

« On comprendra sans peine tout ce que cette phrase dut soulever en lui de colère, d'indignation et de rage. Il porta les yeux par un instinct machinal vers Diane, comme s'il eût voulu lui dire : « Vous voyez comme on me traite, moi, Jarnowick ; moi, que vous avez élevé jusqu'à vous !... Mais ils ne savent donc pas, ces gens, que ce n'est pas moi, mais vous qu'ils insultent !... Est-ce assez m'humilier, me ravaler !... Oh ! ils ne me connaissent donc pas ?... Quelle indignité ! quel affront ! quel sanglant outrage !... »

« Madame de Cas*** était plus pâle encore que l'artiste, le coup l'avait frappée tout autant ; ce que Jarnowick ressentait, elle l'éprouvait aussi ; elle partageait la honte au même degré : son sang s'était arrêté dans ses veines, le cœur ne battait plus.

« Quant à Courtrai, il jouissait avec une joie féroce de cette humiliation qu'il avait préparée. Cet homme tenait parole ; il avait promis d'être sans pitié et il lui eût été difficile de choisir une vengeance plus complète et plus cruelle.

« Cependant Jarnowick, auquel dans le premier moment l'indignation avait coupé la parole, finit par dompter l'émotion qui lui étranglait la voix :

« — A l'office ! s'écria-t-il d'un air terrible, à l'office !... Je remercie votre maître ; mais l'office est fait pour ses valets, et je ne suis pas son valet, moi ! vous le lui direz.

« Là-dessus il se couvrit, prit avec une violence effrayante son violon et disparut comme l'éclair.

« ... L'ambassadeur de Sardaigne, outré de la retraite de Jarnowick et des résultats qu'elle avait eus pour la seconde moitié de son concert, était venu en personne se plaindre du procédé du musicien

et exiger le châtiment de cette impertinence osée. Le lieutenant de police n'avait rien à refuser à un tel personnage, lorsque sa vengeance surtout ne portait que sur un homme de rien, un misérable joueur de violon ; il donna donc des ordres pour arrêter Jarnowick.

« A peine celui-ci entra-t-il dans le cabinet du magistrat, que le lieutenant de police l'apostropha rudement et lui adressa de sévères reproches, s'inquiétant peu de la susceptibilité de l'artiste auquel il démontra qu'un homme de sa sorte, quand un ambassadeur voulait bien l'admettre à ses concerts, était toujours trop honoré, quelle que fût la place qu'on songeât à lui assigner.

« — Mais, monseigneur, c'est à l'office qu'on a osé m'envoyer ! s'écria le malheureux avec une indignation débordante.

« — Et où auriez-vous donc voulu aller ? interrompit le magistrat.

« — Monseigneur, répondit l'artiste avec noblesse, M. le prince de Guéménée, auquel j'appartiens, me fait souvent l'honneur de me recevoir à sa table ; en supposant qu'un sentiment de dignité personnelle ne m'eût point révolté à l'offre qu'on me faisait de descendre à l'office, j'eusse cru manquer à M. le prince que de m'attabler avec des officiers-domestiques.

« Le lieutenant de police pouvait fort bien tacitement donner raison à Jarnowick, mais il s'agissait d'apaiser le ministre sarde, et le musicien fut sacrifié à ces considérations. Le magistrat ordonna l'emprisonnement de l'artiste qui fut enfermé sur-le-champ au Fort-l'Évêque. »

L'intervention de la Guimard réussit cependant à faire sortir l'artiste de la prison, car l'ambassadeur ne lui refuse pas ce qu'il n'a point accordé à toutes les démarches des protecteurs de Jarnović.

Une menace bien autrem nt grave pesa bientôt sur les amants : la marquise découvre qu'elle va devenir mère. Or, Courtrai ne s'est-il pas avisé de persuader au marquis de Cas*** qu'il possède la plus belle femme du monde, de sorte que celui-ci commence à la poursuivre de sa passion subite ? Mettant à profit la complicité bienveillante du docteur Lassonne, Diane décide de partir à l'instant chez ses parents en Normandie. Mis au courant de la faute de sa fille le vieux comte d'Aubigny demeure impitoyable, là où le cœur maternel compatit même s'il ne pardonne pas. Protégée par le dévouement de sa soubrette, Jacqueline, Diane ne l'est cependant point assez pour que Courtrai n'apprenne toute la vérité sur sa faute. Et si, grâce encore à la Guimard, le projet d'amener le marquis au château d'Aubigny, le jour même de l'accouchement clandestin de la marquise, échoue, il ne s'empare pas moins (en se servant de son fripon de valet qui courtise avec succès la grosse Jacqueline) du fruit de l'amour criminel de Diane et de Jarnović.

La marquise rentre après ses couches à Paris, ne recevant que l'artiste, son maître de clavecin devant le monde et devant son mari. Désespérée de ne pouvoir embrasser son fils, elle devra cependant subir de nouveau les intrigues du baron. A la réception organisée à Pantin chez la Guimard en l'honneur de l'empereur d'Autriche Joseph II, à laquelle elle assiste et qui marque sa rentrée dans le monde, Courtrai lui apprend qu'il connaît son secret et lui promet de lui faire voir son enfant. Mais, hélas, ce n'est encore qu'un piège, le plus abominable de tous, car la pauvre mère ignore qu'elle doit servir à gagner un pari au baron qui prétend la faire passer pour sa maîtresse devant quelques libertins de ses amis. Fort heureusement, la Guimard veille, et, bien entendu, c'est encore elle qui déjoue les projets du baron et le confond entièrement. Méprisé de tous ses amis Courtrai se bat en duel avec le marquis de Cas***, celui-ci s'avisant tout à coup que l'honneur de sa femme le regarde aussi, il tue le mari, mais n'échappe pas à la vengeance de Jarnović, lequel le poursuit et l'oblige à se battre, malgré sa morgue aristocratique.

« Vous deviez vous attendre à me revoir, déclare-t-il au baron qu'il rejoint dans une auberge aussi misérable qu'isolée, car vous ne pouviez penser que je me contenterais des singulières raisons que vous avez alléguées pour ne point vous mesurer avec moi. Tout homme qu'on outrage de gaieté de cœur, et sans qu'il se soit aucunement attiré de semblables procédés, cet homme, quelle que soit sa condition, on l'élève jusqu'à soi où on s'abaisse jusqu'à lui, comme vous le voudrez, mais, ce qu'il y a de sûr, c'est qu'on se met à son niveau... Je ne vous énumérerai pas une à une chacune des avanies que vous m'avez fait essuyer, chacune des tortures que vous m'avez imposées à moi et à une autre, ce qui était bien plus lâche et bien plus infâme encore ! vous n'avez pas assez de sang dans les veines pour racheter la moins énorme !... et vous auriez mille vies, voyez-vous, que je les voudrais toutes, qu'il me les faudrait toutes, que je les trancherais toutes !... D'ailleurs, Monsieur, bien que j'appartienne à M. de Guéménée, je ne suis pas plus son valet que les gentilshommes qui font partie de sa maison ; je le serais, que votre conduite envers moi n'en eût été que plus ignoble ! et dans l'impossibilité de tirer vengeance de vous, les armes à la main, je vous tuerais comme un chien, sans le plus léger remords ! Ce ne serait pas là un crime, ce ne serait qu'un acte de légitime défense, de justice naturelle... Mais vous ne voudrez pas, Monsieur, que je vous assassine, ce que je suis résolu de faire, si vous persistez à ne point me rendre raison de tant d'injures ! Depuis ce matin, je vous suis pas à pas, je ne vous ai point un seul instant perdu de vue, je me suis attaché à vous comme à ma proie, et, pour vous délivrer de moi, il faudra

fouler mon cadavre... Mais, avant cela, vous aurez joué votre vie contre la mienne, et Dieu sera juge entre nous !... »

Et voici la scène du duel, où l'esprit sombre et l'imagination noire de Desnoiresterres se donnent libre cours : « Il serait difficile d'imaginer quelque chose de plus terrible que cette scène, qu'éclairait à peine une misérable chandelle dont la mèche charbonnée rendait la lueur plus faible et plus vacillante.

« Encore quelques instants, et le malheureux artiste, épuisé, rompu, allait rouler aux pieds du baron, auquel il serait alors aisé de s'emparer d'une arme dont celui-ci ne pouvait se servir. Tout en cherchant à prolonger cette horrible agonie, Jarnowick avait perdu l'espoir de venger cette noble femme, pour laquelle du moins il saurait mourir !

« Cependant, l'un des instincts de notre nature est de reculer le plus possible l'instant de la transition entre cette vie et un avenir qui épouvante le moins pusillanime. Le désespoir donne au violoniste de nouvelles forces, comme la fièvre en donne au malade ; il hasarde un dernier effort, il concentre tout ce qui lui reste de puissance pour une dernière tentative et, avec une vigueur que ses nerfs secondent admirablement, il pousse Courtrai de ses deux bras emprisonnés avec assez de violence pour le contraindre à faire un pas en arrière.

« Mais à quoi ce faible avantage devait-il aboutir, si le hasard une seconde fois n'était venu lui prêter assistance ?

« Un banc nain, servant de siège habituel à l'enfant de ces pauvres gens, se trouvait à quelque distance des lutteurs, qui n'avaient eu guère de loisir de le remarquer et de l'éviter. Courtrai embarrassa ses jambes dans cet escabeau et tomba à la renverse de toute sa hauteur en dégageant les mains de l'artiste, point assez tôt néanmoins pour ne pas l'entraîner dans sa chute. Son épaule rencontra l'un des angles de la table sur laquelle se consumait l'unique lumière qui perçât ces ténèbres, et la heurta si violemment, que le chandelier roula à terre en même temps que lui. La chandelle s'éteignit, comme si en lui prêtant sa clarté elle eût craint de se faire le complice de ce drame de sang.

« L'appartement demeura dans une complète obscurité, car, faute d'aliment, le foyer était mort étouffé sous les cendres, et cette nuit ne devait que doubler l'horreur d'une lutte acharnée, corps à corps, qui touchait toutefois à son inévitable conclusion.

« Jarnowick avait les genoux sur la poitrine de son ennemi, il le tenait sous lui ; pour venger la marquise, pour se venger, lui l'objet de tant d'outrages, il n'avait qu'à frapper, et tout était dit ! Pourquoi donc ne frappait-il pas ? Hésiterait-il ? A quoi attribuer ce sursis

imprudent accordé à cet homme qui, tout terrassé qu'il était, pouvait encore lui échapper ?...

« Il était écrit que l'infortuné virtuose devait passer par toutes les phases successives de la terreur et du désespoir ! Courtrai lui avait serré les mains avec une telle frénésie, que cette strangulation convulsive avait fait remonter le sang violemment et paralysé ses deux poignets, dont l'engourdissement l'empêchait complètement de se servir de son poignard. Jamais situation ne fut plus horrible ! Que faire ? Que devenir ? L'artiste vacillait sur cette masse, qui se tordait sous lui avec une énergie désespérée et qui, à chaque instant, était sur le point de le renverser. Et ses mains, dont la vigueur ne revenait que goutte à goutte comme l'eau à travers un filtre !... Peu à peu le sang reprenait son cours et rentrait dans les canaux dont il avait été brusquement chassé, mais avec quelle lenteur ! Et Courtrai, auquel le danger donnait une force herculéenne, qui bondissait, qui s'agitait comme une hyène prise au piège, qui cherchait à se cramponner à lui, à le saisir à la gorge, à l'étouffer ! C'était une lutte épouvantable, indescriptible, que l'isolement et l'obscurité de la nuit ne faisaient que rendre plus atroce... Des siècles d'angoisses ne sont rien auprès de quelques secondes seulement de pareilles tortures.

« Courtrai tente un effort suprême, imprime à tout son corps une secousse tellement terrible que le joueur de violon chancelle, perd l'équilibre et roule aux côtés du baron, qui se relève et va profiter à son tour de l'avantage de sa nouvelle position.

« Il se précipite avec rage sur l'artiste.

« Mais une main invisible guidait dans l'ombre tous leurs mouvements. Il poussa au même instant un cri sourd et tomba lourdement à terre.

« Il avait rencontré le poignard de Jarnowick, sur lequel il s'était jeté avec une si grande furie que la lame lui était entrée dans la poitrine jusqu'au manche. Diane n'avait désormais plus rien à redouter de son infatigable persécuteur ; elle était vengée !

« Jarnowick, saisi d'épouvante, se sauva aussitôt comme un insensé. Il avait attaché son cheval à quelque distance à un arbre de la route ; il s'éloigna rapidement, livrant sa tête en feu à une pluie battante dont il ne sentait même pas le froid glacial et pénétrant.

Pour se mettre à l'abri des poursuites Jarnović s'enfuit en Angleterre, alors que la belle Diane, ayant recouvré son fils et perdu ses parents, se retire dans un couvent, pour y mourir. Ce n'est, heureusement, qu'une feinte, exécutée grâce au concours amical de l'abbesse, et bientôt Diane accompagnée de son fils rejoint son ami, pour l'épouser légalement et librement.

Si ce dénouement heureux, après la disparition de l'intrigant, est

le fruit de la liberté d'imagination que possède tout romancier, l'auteur revient à la vérité historique dans l'épilogue : « Si le roman finit ici, la biographie qui prend l'homme à son berceau ne le quitte que lorsque six pieds de terre l'ont enlevé à ses investigations. Nous avons pensé qu'on voudrait aller jusqu'au bout dans cette vie orageuse, et nous nous sommes décidés quoiqu'avec une certaine répugnance, nous allions presque dire un certain remords, à raconter ce que l'on sait du reste de son existence.

« Quelque temps après son mariage, Jarnowick reçut des lettres de M. d'Houdeville, qui lui apprenaient que toutes les difficultés à son retour étaient aplanies et que rien ne s'opposait à ce qu'il reparût à Paris, où la fortune et la gloire l'attendaient. Cette nouvelle fit sur lui une vive impression. Malgré les joies de la famille, l'amour de cette femme qui lui avait tout sacrifié, il ne pouvait oublier que Londres fût un exil, et que Paris avait été le théâtre de ses premiers succès. Le mal du pays s'empara de lui (la France plus que la Sicile était sa patrie), il tomba dans une mélancolie profonde, que ne réussissaient même pas à dissiper la tendresse de sa femme et la vue du petit ange qui lui souriait. Diane comprit tout et n'hésita point à se dévouer. Elle savait les dangers qu'il y avait à poser le pied en France ; une fois reconnue, tout leur bonheur s'envolait : les plus grands malheurs pouvaient résulter de la moindre imprudence. Mais son parti fut pris. Elle conseilla à son mari de revenir à Paris et lui démontra même en flattant sa chimère avec une héroïque abnégation, l'urgence de cette détermination pour son avenir. Jarnowick abondait trop dans ce sens pour combattre cet avis, comme la prudence l'y eût dû porter. Les préparatifs du départ ne languirent pas, et un mois après la réception de la lettre du vicomte, le joueur de violon aspirait avec une ivresse indicible l'air de sa ville chérie.

« Il eut un riche appartement dans la rue Saint-Honoré. Diane, pour échapper aux regards, ce qu'elle n'eût pu raisonnablement espérer en demeurant avec lui, alla se retirer avec Jacqueline et son enfant dans un quartier désert, où du moins elle n'avait point à craindre d'être rencontrée par tous ceux qui avaient connu la marquise de Cas***. Cette vie était triste, assurément, mais elle puisait la force de ces sacrifices dans son amour ; elle se disait que le sort de son mari en dépendait, et elle se résignait : du reste, le virtuose ne manquait pas un jour à aller la voir, et, pour charmer ses longues heures de solitude, Diane, après tout n'avait-elle pas son fils, un autre lui-même ?

« Il se fit alors dans Jarnowick une transformation aussi complète que soudaine, et c'est de cette époque que datent les allures étranges, les hauts airs et l'inconcevable fatuité qui le rendirent non moins

célèbre que son incontestable talent sur le violon. Le bonheur chez des organisations longtemps refoulées et comprimées peut avoir des résultats surprenants et produire un effet analogue à l'ivresse. C'est le vertige qui prend l'homme ravi sans transition à des sommets inespérés, cette hallucination, cet entier égarement qui saisirent Mazaniello, lorsqu'il se vit le maître souverain de cette ville où, la veille encore, il était pêcheur. En moins de quelques mois, Jarnowick avait trouvé le moyen d'occuper tout Paris par ses folies, ses bizarreries et les mille extravagances de son train de vie. On ne parlait alors en France que de deux hommes, à savoir : lui et le chevalier de Saint-George dont il était resté l'ami, nonobstant le procédé un peu vif qu'il avait eu à son égard, lors du duel de M. de Cas***.

« Ce qui devait avoir lieu inévitablement arriva : les succès le gâtèrent, il crut avoir atteint la perfection sur son instrument et ne le négligea que trop ; le temps qu'il eut dû employer à l'étude, il le consacra à un exercice dans lequel bientôt il excella ; nous voulons parler du jeu de billard. Cet amusement fut désormais pour lui un besoin, une indispensable nécessité ; bien souvent, ses amis le quittaient le matin, la queue de billard à la main, et le retrouvaient le soir se livrant avec une sorte de frénésie à ce divertissement dont il ne tarda pas à faire sa passion dominante. Diane souffrit-elle de cette métamorphose inconcevable ? c'est ce que nous ne saurions dire : il est à penser que, grâce à son isolement absolu, elle ignora une partie de ces travers. Mais quoiqu'il arrivât, elle se sentait au cœur un assez riche trésor de tendresse pour pardonner et excuser ces étrangetés qui ne rendirent point Jarnowick ingrat envers cette femme à laquelle il devait tout et pour laquelle il eut jusqu'à la fin une affection et une vénération sans bornes.

« Deux ans s'écoulèrent ainsi au sein de l'existence la plus accidentée et la plus folle. Il ne se passait pas de jour qu'on ne citât quelque nouvelle extravagance du virtuose. Un matin, entre autres, chez le marchand de musique Bailleul, Jarnowick ayant par hasard cassé un carreau, jeta un écu sur le comptoir, cet éditeur lui observant naïvement que c'était à ceux qui brisaient les vitres à les payer ; le carreau valait 30 sous et Bailleul n'avait point de monnaie ; il trancha d'un coup le nœud gordien : c'est inutile, s'écria-t-il ; et il cassa un second carreau.

« Avec de pareilles façons quand on n'est qu'un simple joueur de violon, de graves inconvénients peuvent survenir et aventurer une position mise perpétuellement en jeu, et c'est ce qui arriva : de fâcheuses circonstances, qu'il est inutile de détailler, l'obligèrent à s'éloigner de Paris en 1779, et il se retira en Prusse avec Diane, heu-

reuse au fond de cette nécessité qui allait lui rendre au moins l'air et l'espace.

« Le prince royal, Frédéric-Guillaume II, s'empressa de l'engager pour sa chapelle, et il retrouva à Berlin l'état brillant qu'il avait perdu à Paris par sa faute.

« Mais l'année 1783 fut le terme de ce bonheur si bref et qu'il eût dû savourer avec plus de recueillement : Diane, minée à la longue par les perpétuelles secousses dont sa vie avait été pleine, finit par s'éteindre graduellement et expira dans les bras de son mari, pour lequel son dernier mot fut une parole d'amour.

« A dater de ce moment, le caractère du virtuose aigri par cette perte, que les beaux triomphes de la vanité ne pouvaient faire oublier, devint d'une raideur colère, d'une irritabilité qu'un rien suffisait pour exalter presque jusqu'à la fureur. Ses discussions de tous les instants avec Duport et les autres artistes de la musique du prince le forcèrent enfin à quitter Berlin.

« Pour s'étourdir, il prit le parti de voyager ; il visita successivement Vienne, Varsovie, Saint-Pétersbourg, Stokcholm, et partout sa vogue fut immense.

« Sa mauvaise étoile le poussa en 1792 à Londres, cette ville qu'il avait habitée déjà et qui ne devait pas lui rendre en célébrité les premiers bonheurs qu'il y avait goûtés. Il figura dans tous les concerts qui furent donnés à cette époque, et il fut constamment applaudi. Malheureusement, Viotti arriva vers le même temps, et la supériorité incontestable de son talent plaça, dès le début, Jarnowick à un degré inférieur. Ce que ce dernier eût eu de mieux à faire, c'eût été d'accepter cette infériorité par trop manifeste, mais il y avait en lui trop d'orgueil pour qu'il ne s'aveuglât pas. Aussi, la première fois qu'il rencontra son rival préféré, l'aborda-t-il en lui disant avec cette sorte de hâblerie gasconne qu'il mettait dans tout, depuis qu'il était parvenu à dominer la foule qui l'avait si longtemps écrasé :

« — Il y a longtemps que je vous en veux ; vidons la querelle ; apportons nos violons et voyons enfin qui de nous sera César ou Pompée.

« Le défi fut relevé, et Jarnowick, terrassé, dut reconnaître sa défaite ; ce qu'il fit au reste sans que cet échec le rendît et plus humble et moins fat :

« — Ma foi, mon cher Viotti, s'écria-t-il en s'adressant à cet artiste, il faut convenir qu'il n'y a que nous deux qui sachions jouer du violon.

« Sa conduite peu régulière et son insupportable arrogance le contraignirent encore à aller chercher fortune ailleurs. Si les faits que

nous citons n'étaient pas constatés dans des ouvrages biographiques, on aurait plus d'une raison de crier à l'invraisemblance et au mensonge, tant ces faits concordent peu avec la première existence de Jarnowick. Mais si de semblables réactions ne sont pas communes, elles sont pourtant moins rares qu'on ne le penserait. En admettant, d'ailleurs, que ce sont les circonstances qui font les hommes, on expliquerait bien naturellement ce phénomène dont l'histoire fournit plus d'un exemple. Une querelle des plus sérieuses avec le célèbre pianiste Jean-Baptiste Cramer détermina son départ de Londres, qu'il quitta en 1796.

« Il se dirigea vers Hambourg, où il vécut pendant quelques années dans une complète oisiveté. Il se faisait entendre rarement, et, au lieu de vivre de son archet, il préférait se faire des ressources au billard, qui prit dans ses études la place de son violon.

« Il abandonna cette ville en 1802 pour retourner à Berlin. Le 21 mars, il y donna un concert, où, quoique âgé de cinquante-sept ans, il se surpassa et mérita les applaudissements les plus vifs et les plus enthousiastes. Le maître de chapelle Wolf, qui le connut alors, a consigné, dans son *Voyage Musical*, l'impression qu'il produisait chaque fois qu'il jouait en public.

« Il partit ensuite pour Saint-Pétersbourg, où il fut éclipsé par Rode, comme il l'avait été à Londres par Viotti. Là, se borne ce qu'on sait de cet artiste.

« Nous avons dit que le billard, dans les derniers temps surtout, avait remplacé en lui l'amour de son art ; sa fin vient à l'appui de notre assertion : il mourut subitement le 21 novembre 1804, en jouant une partie de billard.

« Son fils l'accompagna toujours dans ses nombreux voyages. Jarnowick lui fit obtenir un grade dans l'armée russe ; mais il ne devait pas y servir longtemps : la mort l'enleva à l'âge de vingt-trois ans, quatre ans avant son père, qui vit expirer sous ses yeux et le précéder dans la tombe les deux seuls êtres qu'il eût jamais aimés. »

L'ÉLÉMENT ILLYRIEN DANS *JEAN SBOGAR* DE CHARLES NODIER [1]

En mai 1818, *Jean Sbogar* paraît à Paris, chez Gide fils et Henr Nicole, sans nom d'auteur, circonstance que les éditeurs justifient ainsi qu'il suit : « L'auteur de cet ouvrage nous a envoyé son manuscript au moment où il se disposait à franchir l'espace qui le séparait encore de la Russie. Il nous a imposé l'obligation de ne pas le nommer ; mais nous n'avons pas pu lui promettre que le public ne saurait pas le reconnaître [2]. »

Cet anonymat n'a pas manqué de produire son effet, si le but était d'intriguer la critique et le public, et d'augmenter ainsi la publicité pour le livre. Nous y reviendrons, après avoir indiqué le sujet de *Jean Sbogar* présenté par son auteur comme « roman historique ». Mme Alberti, fille d'un émigré français habite, avec sa sœur cadette Antonia, un petit château, nommé *Casa Montéléone*, aux environs de Trieste. L'aînée, Lucile, à 32 ans, la cadette 17 ; la première a l'esprit plutôt pratique, la seconde est rêveuse et maladive. Notre histoire commence en 1807, au moment où l'Istrie aurait été ravagée par des bandes armées, parmi lesquelles une surtout avait gagné une célébrité de mauvais aloi, en inspirant la crainte autant que le respect. C'étaient les « Frères du bien commun », dont le chef se faisait appeler Jean Sbogar. « La renommée lui donnoit des formes colossales et terribles. On prétendoit que les bataillons effrayés avoient reculé à son seul aspect. Aussi n'étoit-ce point un simple paysan d'Istrie ou de Croatie, comme la plupart des aventuriers qui l'accompagnoient. Le vulgaire le faisoit petit-fils du fameux brigand Sociviska, et les gens du monde disoient qu'il descendoit de Scanderberg, le Pyrrhus des Illyriens modernes. Les hommes simples, qui

[1] Celui-ci, ainsi que les autres aspects de l'élément illyrien dans l'œuvre de Charles Nodier, ont été étudiés par l'auteur de ces lignes en croate : *Charles Nodier i Ilirija*, Rad Jugoslav. Akademije, 229, Zagreb 1924 (thèse présentée à la Faculté de philosophie de Zagreb, en 1922, dont quelques fragments ont paru en français : *Charles Nodier en Illyrie* (*Revue des Études Slaves*, 1924).

[2] *Jean Sbogar* (1re éd.), Gide fils et Henri Nicolle, Avertissement des éditeurs.

sont toujours amoureux des merveilles, ornoient son histoire des épisodes les plus singuliers et les plus divers ; mais on s'accordoit à avouer qu'il étoit intrépide et impitoyable. En peu de temps, son nom avoit acquis le crédit d'une tradition des temps reculés, et dans le langage figuré de ce peuple, chez qui toutes les idées de grandeur et de puissance se réunissent dans celles d'un âge avancé, on l'appeloit le vieux Sbogar, quoique personne ne sût quel nombre d'années avoit passé sur sa tête, et qu'aucun de ses compagnons, tombé entre les mains de la justice, n'eût pu donner sur lui le moindre renseignement. » La gloire de Jean Sbogar inspirait la crainte à la délicate Antonia, surtout depuis le jour où, en promenade avec sa sœur dans le *Farnedo*, elle avait entendu le refrain suivant chanté par un vieux chanteur morlaque : « C'est ainsi que tu sécherais si tu croissais, jeune plante, dans les forêts qui sont soumises à la domination de Jean Sbogar. »

Une autre fois les deux sœurs firent la rencontre d'un homme enveloppé d'un manteau et cachant sa figure sous un chapeau à panache, et qui répétait le refrain de l'aveugle. C'était Jean Sbogar en personne, devenu amoureux d'Antonia. Celle-ci en eut la preuve au cours d'une nouvelle promenade dans le bois, ayant surpris des propos échangés entre deux hommes qui la regardaient attentivement, la croyant toujours endormie. « L'un d'eux, comme voilé d'un large panache qui retomboit sur sa figure, s'appuyoit sur l'autre, qui étoit agenouillé à ses pieds, les jambes croisées sous lui, dans l'attitude des Ragusains en repos. Antonia, saisie de crainte, referma les yeux, et retint sa respiration, pour ne pas laisser reconnoître l'agitation qu'elle éprouvoit, au mouvement de son sein.

— La voilà, dit un de ces inconnus, voilà la fille de la casa Monteleone, qui a fixé le sort de ma vie.

— Maître, lui répondit l'autre, vous en disiez autant de la fille du bey des montagnes, à qui nous avons tué tant de monde, et de l'esclave favorite de ce chien de Turc, qui nous a fait payer si cher la forteresse de Czetim. Par saint Nicolas, si nous avions voulu en faire autant pour réduire la Valachie, vous seriez maintenant hospodar, et nous n'aurions pas besoin...

— Tais-toi, Ziska, reprit celui qui avoit parlé le premier, tes ridicules exclamations la tireront de son sommeil, et je serai privé du bonheur de la voir, dont je ne jouirai peut-être plus. »

Pour mettre fin à ces rencontres inquiétantes Mme Alberti prit l'initiative d'un voyage à Venise. Mais, ô surprise, en route leur caravane de voitures est assaillie par des brigands et si elles sont sauvées, elles le doivent uniquement à l'intervention courageuse d'un jeune moine du couvent arménien des Lagunes de Venise,

ramassé en route. Avant de se lancer dans la bagarre ce moine singulier jure « par saint Nicolas de Raguse ! » et pousse un cri féroce, le même qui avait déjà effrayé Antonia au Farnedo. L'intervention finie, le moine disparaît, mais le postillon rassure les bonnes dames par les propos suivants : « Ce moine n'a rien à craindre des assassins ; ils ne peuvent rien sur lui ; et, afin que vous le sachiez, c'est lui qui m'a ordonné de chasser mes chevaux quand je l'ai fait, et qui m'a rendu pour cela la force et la voix : aussi avec quelle impétuosité ils se sont élancés ; l'avez-vous remarqué ? Quant à lui, je l'ai vu de près, je vous jure, car les brigands me touchoient ; et il s'est jeté entre eux et moi, si terrible, qu'il y en a qui sont tombés de frayeur, et que tous les autres ont pris la fuite, sans seulement retourner la tête. Une minute après, il étoit seul, et il étoit là, debout, la main levée, d'un air de commandement : « Va-t'en, m'a-t-il crié d'une voix si imposante, que mon sang se seroit figé dans mes veines s'il avoit annoncé la colère ; mais c'étoit une voix protectrice, la voix dont il parle ordinairement aux matelots...

— Aux matelots ? dit Mme Alberti... Tu connois donc cet Arménien ?

— Si je le connois ? reprit le postillon ; ne s'est-il pas nommé lui-même, quand il a crié : par saint Nicolas de Raguse ! Quel est le saint qui éprouve les voyageurs et les récompense ? et quel autre qu'un saint disperse d'un mot, d'un geste, d'un regard, une armée de bandits, qui ont le glaive à la main, la rage dans le cœur, et qui cherchent du danger, de l'or et du sang ?... je vous le demande.

Le postillon se tut en regardant le ciel, qui parut traversé d'une lueur subite. Le canon grondoit à Duino. »

A Venise les deux sœurs font la connaissance d'un seigneur Lothario, personnage mystérieux, sombre et rêveur, mais adoré du peuple, à cause de ses actions charitables. Son physique se signalait par des boucles d'oreilles [1] et par une mine dédaigneuse. Du reste, personne ne savait d'où il venait ni d'où il tirait son argent. Malgré, ou à cause de ce qu'il y avait de singulier autour de ce personnage, il ne manque pas de gagner l'affection de la tendre Antonia, sentiment qui est, bien entendu, réciproque. Mais, en dépit des interventions de Mme Alberti, dont l'esprit est sobre autant que celui de sa sœur est romanesque, le solitaire Lothario ne demande pas sa main, tout en poussant des soupirs qui révèlent l'état dans lequel se trouve son cœur. Un jour cependant un hôte de Mme Alberti soulève

[1] Mme Ménessier-Nodier, fille du poète, raconte dans la biographie de son père (*Ch. N. Episodes et souvenirs de sa vie*, Paris, Didier, 1867), que sa mère trouvait ces boucles d'oreilles horribles, mais que son père, quoique mari généralement docile, ne voulait pas les lui sacrifier.

un peu le voile sur le passé énigmatique de Lothario : « Je suis Dalmate, déclare l'étranger, et né à Spalatro.

— A Spalatro ? dit Lothario en se rapprochant. Je connois beaucoup ce pays.

— C'est dans les environs de cette ville qu'est né Jean Sbogar, reprit le vieillard, au moins si j'en crois les témoignages qui me sont parvenus, car ce nom même n'est pas son nom. Il le prit en quittant sa famille, qui est une des plus nobles et des plus illustres de notre province, et qui remonte en ligne directe à un prince d'Albanie. Je ne vous dirai pas ce qui le détermina à cette démarche, mais il passa presque enfant au service des Turcs, et de là dans la révolte des Serviens, où il s'acquit promptement une grande réputation militaire. Les événements n'ayant pas été favorables à son parti, il fut obligé de fuir pour se dérober à la proscription. Il rentra, dit-on, en Dalmatie et s'y trouva déshérité. Accoutumé à une vie orageuse, et tourmenté, à ce qu'il paroit, de passions sombres et violentes, il saisit la première occasion venue de se rattacher à un état de révolution permanent. S'il s'étoit trouvé dans une de ces positions heureuses où l'activité et le génie mènent à tout, il se seroit acquis peut-être une réputation honorable. A défaut des périls qui donnent la gloire, il a embrassé ceux qui ne donnent que le mépris et l'échafaud. C'est un être bien à plaindre ! »

Et Lothario lui-même, pressé par les questions des deux sœurs, s'exprime ainsi : « Bien jeune encore, je sentois déjà avec aigreur les maux de la société, qui ont toujours révolté mon âme, qui l'ont quelquefois entraînée dans des excès qu'Antonia me reprochoit hier, et que je n'ai que trop péniblement expiés. Par instinct plutôt que par raison, je fuyois les villes et les hommes qui les habitent ; car je les haïssois, sans savoir combien un jour je devois les haïr. Les montagnes de la Carniole, les forêts de la Croatie, les grèves sauvages et presque inhabitées des pauvres Dalmates, fixèrent tour à tour ma course inquiète. Je restai peu dans les lieux où l'empire de la société s'étoit étendu, et, reculant toujours devant ses progrès qui indignoient l'indépendance de mon cœur, je n'aspirois plus qu'à m'y soustraire entièrement. » Écœuré de la civilisation il se réfugie au Monténégro, dont il savait la langue, dans les « montagnes Clémentines », loin des vices et des fausses sciences de l'Europe. Heureux, il y vit parmi ces montagnards (qu'il appelle tantôt Monténégrins, tantôt Morlaques) pendant deux ans (et lui-même en avait alors dix-huit), jusqu'au jour où les montagnes Clémentines furent investies par des troupes étrangères. « Le hasard de la bataille me livra prisonnier à nos ennemis, en dépit de ma résolution. J'avois tout fait pour mourir, car la vie me lassoit ; mais je perdis la connoissance

avec le sang, et on m'entraîna au loin. Ce seroit fort long et fort inutile à raconter.

Ce que ma vie est devenue depuis, c'est un autre mystère qu'il faudra peut-être expliquer. Mais combien de fois le souvenir de cet asile inviolable et délicieux, que je me suis acquis dans une société nouvelle, hors des pouvoirs et des lois de la terre, a fait palpiter mon sein ? Combien de fois j'aurois tout quitté pour en reprendre possession, si l'ascendant d'un sentiment invincible ne m'avoit pas retenu !

— Depuis longtemps ? dit Antonia.

— Depuis que je vous ai vue, reprit froidement Lothario. »

Après cette explication, Lothario, convaincu de l'impossibilité de concilier son passé avec le respect qu'il devrait à sa bien-aimée, prend la décision de s'enfuir, en avertissant Antonia que désormais il allait chercher la mort. Après son départ Antonia trouve une espèce de journal intime appartenant à Lothario, « de petites tablettes de cuir de Russie », où étaient consignées ses idées, notées à l'encre, au crayon et même, « deux ou trois de ces lignes étaient écrites avec du sang ». Ces aphorismes contenaient son credo, social, politique et philosophique, qui se terminait par cette invocation :

— Dieu tout-puissant, ayez pitié de moi ! aveu d'un homme sans foi et qui aurait tant désiré la retrouver.

Quant à Antonia, elle devient la proie d'une sombre mélancolie. Aussi obéit-elle à la décision prise par sa sœur de rentrer à Trieste. Elles partirent donc sur un bateau qui se rendait à Trieste par les lagunes, mais furent assaillies en route par les bandits de Jean Sbogar. Mme Alberti est tuée par un coup de fusil avant d'être reconnue, et Antonia, évanouie, transportée dans ce château de Duino où se trouvait le siège du fameux brigand. Malgré les soins dont elle y est entourée (car, le lecteur l'aura deviné depuis longtemps, Sbogar et Lothario font un même personnage), elle perd la raison. Mais, voici que les troupes françaises prennent Duino d'assaut et font prisonniers plusieurs de ces brigands, sans savoir si Sbogar se trouve parmi eux. Quant à Antonia, on l'envoya chez un médecin célèbre, dont les efforts « furent couronnés d'un funeste succès », c'est-à-dire qu'Antonia fut guérie. Ayant compris l'étendue de son malheur, elle décide d'entrer en religion. Entre temps l'instruction contre les brigands suivait son cours sans que l'identité de Sbogar pût être établie. Alors on se rappela Antonia, on l'amena (revêtue de son habit de novice, et soutenue par deux sœurs qui l'accompagnaient), elle poussa un cri, ayant reconnu Lothario, à quoi, il répondit : — Non, non, je suis Jean Sbogar. — « Jean Sbogar ! cria Antonia. O mon Dieu !... et son cœur se brisa. Elle était par terre, immobile ; elle

avait cessé de respirer. Un des sbires souleva sa tête avec la pointe de son sabre, et lui laissa frapper le pavé en l'abandonnant à son poids. — Cette jeune fille est morte, dit-il... — Morte ! reprit Jean Sbogar en la considérant fixement. — Marchons ! »

*
* *

La publication de *Jean Sbogar* suscita beaucoup de bruit dans la presse contemporaine. A ce moment, Nodier était déjà bien connu dans le monde des lettres. Entré, en 1813, à la rédaction du *Journal des Débats*, journal conservateur dont le chroniqueur littéraire Geoffroy écrivait encore en 1805 « Werther de je ne sais quel poète allemand » [1], Nodier était au début prudent, ne tenant pas beaucoup à se prévaloir de ses œuvres de jeunesse. Mais, peu à peu, et surtout après la mort de Geoffroy (1813), il prend courage et ose « exprimer le nom de Shakespeare sans se signer » [2]. Cependant, en 1818, la glace n'était pas encore tout à fait brisée, les romantiques étaient toujours considérés comme des novateurs impertinents, et Nodier dut bien s'accommoder de voir son livre jugé avec sévérité dans le journal même auquel il appartenait.

En effet, le 18 juin 1818, le *Journal des Débats* annonce ce roman en ces termes : « Ceux qui aiment les romans romanesques doivent s'empresser de lire *Jean Sbogar*. C'est l'œuvre d'une imagination forte, mais qui ne recule devant aucune invraisemblance. L'auteur excelle dans les descriptions ; celle de Trieste et de ses environs est charmante. Les dernières lignes de l'avertissement ont fait penser à quelques personnes que ce roman singulier était l'ouvrage d'une femme qui a acquis dans ces derniers temps une grande célébrité. »

Le lendemain, la *Gazette de France* juge à propos de défendre Mme de Krudener contre la supposition qu'elle serait l'auteur de *Jean Sbogar* : « La plume qui a tracé le caractère charmant de *Valérie*... pouvait-elle reproduire les sentiments bizarres et les situations hors de nature de *Jean Sbogar* ?... L'auteur de cette étrange production est certainement un homme de beaucoup d'esprit, et l'on ne peut lui refuser un talent de style très remarquable : mais comment, au temps où nous vivons, vient-on offrir aux femmes les plus spirituellement frivoles de l'Europe un ouvrage tel que celui-ci sous le titre de roman ?... On croirait que l'auteur a partagé son temps entre la lecture de la Bible et les théâtres des boulevards. »

[1] *Livre du Centenaire du Journal des Débats*, p. 533, Le *J. d. D.* et le Romantisme ; Ch. Nodier-V. Hugo par André Hallays.
[2] *Ibidem*.

En date du 10 juin, le *Journal des Débats* publie, dans la rubrique « Variétés », une causerie amusante, signée et intitulée « Le transfigurateur et Jean Sbogar », où, tout en badinant, on soigne les intérêts de l'auteur [1]. Mais le 20 juin, le *Journal de Paris* s'attaque au roman tout en ménageant la personne de l'auteur : « Les éditeurs de cet ouvrage nous apprennent, dans une espèce d'avertissement mystérieux, que l'auteur leur avait envoyé son manuscrit au moment où il se disposait de franchir l'espace qui le séparait encore de la Russie. Depuis la publication de cet ouvrage, une note insérée le même jour dans tous les journaux prouve que l'on a voulu profiter de cette circonstance pour attribuer Jean Sbogar à Mme Krudener. Cet artifice était trop grossier pour réussir... Nous sommes invités, par des personnes qui connaissent Mme Krudener, de démentir un bruit qui, s'il pouvait s'accréditer, l'affligerait vivement... L'auteur de *Jean Sbagar* a longtemps voyagé parmi les Dalmates et les Monténégrins ; ces provinces où fleurissent encore les primitives habitudes, ces montagnes élémentines (*sic !*), ces bocages mérédites, toute cette grande et imposante nature qui n'a jamais été soumise, et dont les bienfaits suffisent à une population heureuse et libre, devaient singulièrement développer dans une âme déjà dédaigneuse de la civilisation, le goût de la retraite et de la mélancolie. Il ne revint en France que pour y censurer l'état social et les entraves que se donnent les hommes ; c'est en quittant de nouveau nos bords pour s'enfoncer dans la Tartarie qu'il nous fait de tristes adieux dans le roman de *Jean Sbogar*... Puissent les nouveaux pays que l'auteur va visiter, guérir son imagination trop sensible, et lui faire goûter une paix et un bonheur dont il est bien digne par ses talents, et une réunion de qualités trop brillantes pour qu'elles soient obscurcies longtemps par une sombre mélancolie. »

Cependant, le 28 juin, *Jean Sbogar* est loué par *La Quotidienne* comme un roman « d'un haut et puissant intérêt », tout en observant que le double rôle du héros semble être emprunté à Zschocke. « Je lui trouve aussi quelques traits avec le héros d'un poème de lord Byron, *le Corsaire.* » Quant à Mme de Krudener auquel on avait voulu attribuer ce roman, il y a longtemps qu'elle avait renoncé à écrire des romans et reconnu avec Salomon que tout est vanité.

Enfin, le 6 juillet, le *Journal du Commerce* parle de *Jean Sbogar*

[1] On y dit entre autres choses : « ... en un mot, c'est un livre du genre romantique ; quoique les invraisemblances y soient fréquentes, le fond de l'aventure est vrai, et l'on ne doit pas s'étonner. Ne voyons-nous pas arrêter de temps en temps des voleurs de bon ton et des galériens de bonne compagnie ? On a d'abord dit que ce nouveau roman était d'une dame qui part pour la Russie ; d'autres l'attribuent à un homme de mérite qui est aussi sur le point de faire ce voyage. »

d'une manière telle [1] que Nodier croit nécessaire de répondre par une lettre datée du 10 juillet, adressée au rédacteur, et que le journal ne publie que le 17, accompagnée d'une note. Voici cette lettre qui témoigne encore de ce désir de mystifier, dont Nodier ne se départait pas :

« Monsieur,

« J'apprends par un numéro de votre journal qui vient de tomber dans mes mains, qu'on m'a attribué un roman intitulé *Jean Sbogar*. Les personnes qui me connaissent savent que je ne fais pas de romans ; et comme je n'en lis pas plus que je n'en fais, je n'ai pas lu *Jean Sbogar*. Le jugement que vous exprimez sur ce livre pouvant donner cependant une idée fort étrange de mon caractère qui, grâces au ciel, n'avait pas encore été compromis, et qui est à peu près tout ce qui me reste, j'espère que vous voudrez bien accorder à mon désaveu une mention de deux lignes.

« Quant au vœu que vous avez la complaisance de former pour que les Cosaques ne répondent pas par un argument *ad hominem* à mes systèmes sur les peuples « nouvellement civilisés », j'en sais apprécier la délicatesse, et je vous en remercie au nom de ma famille.

Charles Nodier. »

Et voici la note par laquelle la rédaction du *Journal du Commerce* chercha à diminuer l'effet de cette lettre si spirituelle dans sa prétendue candeur :

« En rendant compte du roman de *Sbogar*, nous avions annoncé sur la foi de bruits très accrédités, que M. Charles Nodier était l'auteur de cette production romantique ; il paraît que nous étions dans l'erreur. La lettre suivante que notre impartialité accoutumée nous fait un devoir de publier, prouve que M. Charles Nodier ne reconnaît pas le roman de *Sbogar* pour être sorti de son cerveau. Au reste, si cet écrivain pense que dans le compte rendu de l'ouvrage qu'on lui attribuait, nous avons eu l'intention de donner de son caractère une idée peu honorable, il est lui-même dans l'erreur. Nos observations ne regardaient que le livre et non l'écrivain. »

Ainsi, le succès de *Jean Sbogar* ne semble pas avoir été particulièrement brillant. Mais Nodier, à ce qu'il paraît, était content. Dans sa préface à la 3e édition, en 1832, il déclare que l'anonymat lui a

[1] Voici quelques passages de cette critique : « *Jean Sbogar*, roman anonyme. d'abord attribué à Mme Krudener, puis ensuite à Ch. Nodier... L'éditeur nous annonce dans sa préface que cet auteur part pour la Russie ; puisse cette contrée tempérer un peu la fougue de son imagination, et puisse-t-il, si son amour pour l'état sauvage lui fait chercher les peuples dans l'état le plus près de la nature, ne pas trouver chez les Cosaques une réfutation *ad hominem* de ses systèmes exagérés ! »

porté bonheur dans les journaux. L'attribution de ce roman soit à son « illustre ami » Benjamin Constant soit à Mme de Krudener était en somme flatteuse, et on ne ferait peut-être pas tort à Nodier en le soupçonnant d'avoir lui-même contribué à cette confusion, afin de stimuler la vente du livre. Un tel soupçon trouverait sa base dans le compte rendu cité du *Journal de Paris*. En tout cas, dans cette préface de 1832, il déclare que l'anonymat n'était qu'une mesure de précaution, nécessitée par son intention de partir pour Odessa (en qualité de professeur de français au collège qui porte le nom de ce duc de Richelieu qui, à l'époque de l'Empire, fut au service russe, pendant onze ans gouverneur de cette ville, dont il est considéré comme le véritable fondateur) : « Il me suffira de noter en passant que j'entrois alors dans une carrière très sérieuse où je n'ai fait qu'un pas, et que cette considération me défendoit d'attacher mon nom au frontispice. La politique de Jean Sbogar eût été en effet une mauvaise recommandation pour l'homme qui alloit professer les sciences politiques dans la petite Tartarie ; et personne ne s'étonnera que l'auteur, reconnu malgré ses précautions, y ait été mis à l'index comme son livre. »

Malgré quelques critiques bienveillantes, *Jean Sbogar* s'écoulait au début difficilement. Mais la nouvelle que Napoléon, exilé à Sainte-Hélène, s'en occupa pendant deux jours, lui donna un regain d'actualité. En effet, le 17 octobre 1819 *la Renommée* publia la note suivante : *Sur la vie de Napoléon à Sainte-Hélène*. « Des romans nouveaux celui qui lui a fait le plus de plaisir est *Jean Sbogar*. Il l'a lu avec une extrême avidité en une nuit. Les aventures extraordinaires, les sentiments exaltés, sont toujours de son goût. Il s'est rappelé d'ailleurs qu'à une autre époque l'auteur de *Jean Sbogar* avait composé en son honneur, volontairement et gratis, une ode pleine d'enthousiasme ; ce souvenir a probablement influé sur l'opinion favorable que Napoléon manifeste pour le talent de M. Ch. Nodier [1]. »

[1] En 1802, Nodier a été arrêté pour avoir écrit une invective contre le Premier Consul, intitulée *La Napoléone*. Fouché, qui était alors ministre de police et avait connu son père, le fit bientôt remettre en liberté, tout en l'expulsant de Paris à Besançon, auprès de ses parents. Sous la Restauration, Nodier a gonflé cette affaire, pour se donner du mérite auprès de nouveaux maîtres ou bien, parce que son imagination se plaisait à ce rôle de martyre. Léonce Pingaud, « Fouché et Nodier », *Mémoires de l'Académie de Besançon*, 1901, p. 180) dit à ce propos : « Nodier avait péché en vers, il dut rédiger de même son acte de contrition en vers, racheter ses rimes séditieuses par d'autres plus agréables au gouvernement. Il livra donc et laissa publier quelques strophes, sa *Prophétie contre Albion* — c'était l'époque de la descente projetée en Angleterre — où le tyran Sylla, flétri dans *La Napoléone*, était métamorphosé en Scipion destructeur de Carthage, héros et vengeur de la patrie. » Probablement, c'est cela cette « ode pleine d'enthousiasme », dont parle *La Renommée*.

« Cette apostille, déclare Nodier dans sa préface (où il attribue cependant l'annonce de cette nouvelle aux journaux anglais, et ne mentionne pas *la Renommée*), venue de haut lieu, excita probablement un instant de rumeur dans le bureau de rédaction des feuilletons bonapartistes, où je ne jouissois pas d'un grand crédit. »

Quelle que soit l'origine ou le truquage de cette mise de *Jean Sbogar* sous le patronage de Napoléon, l'éditeur Gide fils en profita pour lancer une deuxième édition, corrigée et portant le nom de l'auteur.

Le reproche de romantisme n'inquiétait pas Nodier, soucieux avant tout de débiter son roman. Ce qui, par contre, semble l'avoir piqué au vif, c'est le reproche de plagiat. On se rappelle que *la Quotidienne*, tout en couvrant l'auteur d'éloges, signala la ressemblance qu'il y aurait entre *Jean Sbogar*, l'*Abällino* de Zchocke et le *Corsaire* de Byron. En 1819, Renouard, éditeur du *Catalogue de la bibliothèque d'un amateur*, publia dans son bulletin bibliographique (t. III, p. 123) la note suivante : « En mai 1818, il y eut dans le *Journal du Commerce* une petite guerre de plume au sujet d'un roman intitulé *Jean Sbogar*, que l'on attribua à M. Charles Nodier, lequel se défendit d'en être l'auteur, le tout avec de petits mots aigres-doux, de part et d'autre. On y prétendit que le sujet du roman n'était pas original, qu'il était pillé de je ne sais quel autre, et personne ne s'avisa de remonter à la vraie source qui n'est pas éloignée ni bien cachée : c'est l'*Abelino, ou le Grand Bandit*, pièce allemande de Zchocke (*sic*), dont la traduction termine le second de ces deux volumes [1]. »

L'observation du bibliophile Renouard pèche par plusieurs points : le *Journal du Commerce* (cité plus haut) ne parla pas de plagiat, mais de l'intrigue et des idées de l'œuvre ; d'autre part, Renouard s'attribue sans droit la primauté d'avoir signalé *Abällino* ; ce mérite, si mérite il y a, revient à *la Quotidienne* [2].

La réponse que Nodier fit à Renouard est vigoureuse et spirituelle ; on peut cependant la qualifier de tardive puisqu'elle ne parut que dans la préface de 1832, par conséquent à un moment où il était bien difficile d'en contrôler les assertions : « Cette notule, déclare

[1] Cette note est due à la plume de Renouard à propos du *Théâtre de Schiller*, traduit de l'allemand par Lamartellière, Paris, 1799, 2 vol. La pièce de Zchocke y figure au 2e vol., à la place des *Brigands*, déjà trop connus.

[2] M. Voïslav Yonanovitch (*« La Guzla » de Prosper Mérimée*, Étude d'histoire romantique, Paris, Hachette, 1911, p. 86) qui s'est beaucoup occupé de Nodier en tant que précurseur, affirme que Nodier fut accusé de plagiat après la 2e éd. de *Sbogar* seulement, c'est-à-dire lorsqu'il l'eut signé de son nom. Or si l'on compare les dates, on voit que la note de Renouard (1819), aussi bien que la critique de la *Quotidienne* (1818), sont antérieures à cette 2e édition (1820).

Nodier, beaucoup plus aigre-douce, pour ne pas dire plus aigre, que ma polémique, à laquelle je n'avois jamais pensé, me plongea dans une cruelle consternation. Je me trouvois atteint et convaincu, dans un livre doué du principe de vie, du crime d'avoir volé Zchocke, moi qui ne voudrois voler personne au monde, fût-ce Zchocke, moi qui ne connaissois pas Zchocke, bien qu'il eût été traduit par Lamartelière, et qu'il se trouvât de ladite traduction dudit Zchocke un exemplaire en papier vélin à dos de maroquin bleu dans la bibliothèque de M. Renouard ; moi qui n'étois pas digne de connoître Zchocke en 1815, puisque je ne connoissois pas Byron ! J'allai demander partout des nouvelles de Zchocke. Au diable qui avoit ouï parler de Zchocke ! Je commençois à me persuader enfin que la pièce de Zchocke n'existoit qu'à un exemplaire, qui tenoit sa place chez M. Renouard, parmi tant d'autres précieuses raretés, quand mon bon camarade, M. de Pixérécourt, m'apprit que Zchocke étoit en effet l'auteur d'un drame qui n'avoit aucun rapport avec Jean Sbogar, et dont il avoit composé, lui, un mélodrame qui valoit cent fois mieux que Jean Sbogar et le drame de Zchocke. Je n'eus aucune peine à le croire, mais je ne voulois juger que pièces en main, tant j'avois à cœur, dans mon innocence littéraire, de n'avoir pas pillé Zchocke.

« Je finis par le trouver. Quelle humiliation, grand Dieu ! D'abord, mon héros s'appelle Jean Sbogar, celui de Zchocke Abelino ; et mon savant confrère à l'ancienne Académie celtique, Eloi Johanneau, vous prouvera quand vous voudrez que c'est littéralement la même chose. En second lieu, Abelino est un grand seigneur qui se fait passer pour un bandit, et Jean Sbogar un bandit qui se fait passer pour un grand seigneur. Le plagiat devient sensible. Troisièmement, Abelino est marié avec la plus riche héritière de la République, et Jean Sbogar refuse d'épouser la jeune fille qu'il aime, de peur de la tacher de son infamie. Le larcin est flagrant. Quatrièmement, Abelino sauve son pays en trahissant la foi qu'il a juré à des voleurs ; et Jean Sbogar, qui n'a porté ses vues qu'à la liberté ou à l'échafaud, marche à la mort avec ses compagnons. Ici l'effronterie du vol va jusqu'à l'impudence. Enfin les deux actions se passent à Venise où jamais on n'avoit eu l'idée de placer une autre action romanesque, et c'est, pour cette fois, comme si vous me preniez la main dans la poche de Zchocke ! »

On ne peut pas contester à Nodier d'être un polémiste aussi habile que spirituel. Il n'en reste pas moins qu'entre Sbogar et Abällino [1]

[1] *Abällino, ein Trauerspiel in 5 Aufzügen*, Frankfurt und Leipzig, 1807. — Abällino, jeune noble vénitien, se fait bandit pour sauver la patrie et le doge Gritti, menacés par de puissants conspirateurs. Sous le nom de Flodoardo il gagne

certaines affinités existent. A commencer par leur double rôle : Sbogar-Lothario correspond à Flodoardo-Abällino qui, lui aussi, en changeant de nom change de tempérament et de tendre amant devient cruel chef de bandits. Mais il faut ajouter que c'est à peu près tout ce qu'il y ait de commun entre ces deux œuvres, et que le roman est infiniment supérieur à cette tragédie où tout est hors nature et exagération et où, au surplus, les extravagances ne sont pas, comme chez Nodier, supportées par un bel élan poétique. L'identité de thème [1] : le brigand généreux, l'*outlaw* qui inspire et ressent des amours tendres et violentes, ne suffit pas pour parler de plagiat à propos de Sbogar, d'autant plus que depuis les *Brigands* de Schiller (qui, à son tour, a subi des influences françaises) le brigand généreux représente un des lieux communs de la littérature au même titre que la courtisane poitrinaire, la femme fatale ou le gentleman cambrioleur à d'autres époques.

Mais revenons à la réponse de Nodier, publiée dans la préface à la troisième édition. Non seulement il n'a pillé ni Zchocke ni Byron, mais Sbogar, affirme-t-il, a réellement existé. Le roman fut ébauché en 1812, « aux lieux qui l'ont inspiré », et avait quatre ou cinq ans de plus que le *Corsaire* de Byron [2]. « Aujourd'hui que revoilà *Jean Sbogar*, poursuit-il, et qu'il en sera peut-être question jusqu'à demain, je me vois obligé de déclarer que personne au monde n'a de plagiat à m'imputer dans cette affaire, si ce n'est, peut-être, le greffier des assises de Laybach en Carniole, l'honnête M. Repisitch, qui voulut bien me donner, dans le temps, les pièces de la procédure en communication, pour y corriger quelques germanismes esclavonisés dont il craignoit de s'être quelquefois rendu coupable dans la chaleur de la rédaction. Je proteste en outre que tout ce que j'ai pris dans son dossier se réduit à certains faits que je n'aurois pas pu mieux inventer, quand j'aurois été Zchocke, et qu'il n'y a rien dans mon cœur qui me reproche de lui avoir fait tort d'une seule des formes de son style, ce bon M. Repisitch étant très entêté sur le classique du greffe, qui n'est pas celui du roman.

le cœur de la nièce du doge, la belle Rosamonde ; tout s'éclaircit à la fin, et le doge reconnaissant donne la main de sa nièce au chef de brigands sauveur de la patrie.

[1] Cet aspect de l'œuvre de Nodier a été étudié par Jean Larat : *La tradition et l'exotisme dans l'œuvre de Ch. N.*, Étude sur les origines du romantisme français, Paris, Champion, 1923, ch. vi, « Le thème du brigand généreux ».

[2] L'une et l'autre dates sont inexactes : le séjour de Nodier en Illyrie va de décembre 1812 à la fin de septembre 1813, alors que le *Corsaire* date de janvier 1814. On ne peut rien objecter à l'affirmation que le roman de *Sbogar* a été conçu déjà à Ljubljana, hormis que Nodier n'aurait certainement pas manqué d'en informer son ami Charles Weiss qu'il entretenait de choses bien plus insignifiantes.

« On vous dira en Istrie, en Croatie, en Dalmatie, quand vous prendrez la peine d'en tirer des informations, que je n'ai pas fait un grand effort d'esprit pour inventer le nom de Jean Sbogar. Mon principal personnage s'appelait ou se faisoit appeler Jean Sbogar, et je présume que les petits enfants des bords du golfe de Trieste vous l'attesteroient encore comme moi, car le nom des chefs de voleurs a le même privilège que celui des conquérants ; on s'en souvient partout où ils ont passé. La cour de justice qui le condamna étoit présidée par M. le comte Spalatin. Les juges que je me rappelle étoient M. de Koupferschein et M. de Giscelon ; les hautes fonctions du ministère public étoient exercées, avec la toute-puissance d'un jeune et précieux talent, par M. Desclaux, procureur général impérial, qui tient maintenant une place distinguée parmi les avocats de la Cour de cassation, et qui me défendroit volontiers, si j'avois besoin de son secours en dernier ressort, de la méchante imputation d'avoir pris *Jean Sbogar* dans une tragédie de Zchocke. Il sait que je l'ai trouvé tout fait. »

Il aurait même fait la connaissance de Sbogar, lorsque celui-ci se trouvait dans la prison de Ljubljana : « C'est alors que je le vis à deux ou trois reprises, fort supérieur au Jean Sbogar que j'ai tenté de peindre, et peut-être à tous les types du même caractère qu'offrent le roman et la poésie, depuis le capitaine Laroque de Cervantès, jusqu'au *Charles Moor* des *Voleurs.* Il parloit avec élégance, et souvent éloquemment, le françois, l'italien, l'allemand, le grec moderne et la plupart des dialectes slaves. Quelques-unes des phrases fort hétérodoxes en politique, dont j'ai composé ses *Tablettes*, sont tirées de sa conversation avec une scrupuleuse littéralité [1]. J'ajouterai seulement quelques détails à son portrait pour les lecteurs qui veulent tout savoir, et qui ne pardonnent pas au nouvellier de s'éloigner de l'historien dans les moindres particularités ; mais on ne sauroit contenter tous les goûts. N'ai-je pas eu quelques disputes avec les femmes pour lui avoir laissé des boucles d'oreilles ?

Deux de ces maximes rappellent une phrase qui se trouve dans la *Vita di Socivizca* de Lovrich (*Osservazioni sopra diversi pezzi del Viaggio in Dalmazia del Signor Abate Alb. Fortis*, p. 223), de même qu'il se pourrait que d'une façon générale Nodier eût pensé à ce haïdouk en concevant son Sbogar, bien qu'il n'y ait entre les deux des affinités précises. Lovrich dit : « L'illustre fondatore di Roma non apparisce egli agli occhi de giudiziosi Scrittori una specie di assassino di strada ? » et Nodier (*Sbogar.*, p. 191) : « Je voudrais bien qu'on me montrât dans l'histoire une monarchie qui n'a pas été fondée par un voleur » et, p. 194 : « Quelle différence y a-t-il entre un crime et une action héroïque, entre un supplice et une apothéose ? Le lieu, le temps, la méprisable opinion d'une foule stupide qui ne connaît pas le véritable nom des choses, et qui applique au hasard ceux que l'usage lui a appris. »

« Jean Sbogar n'avoit pas les cheveux de ce blond doré qui prête une beauté pittoresque de plus aux têtes gracieuses du Nord et de l'Occident. Il tiroit à peu près sur le rouge cuivre, couleur fort estimée au nord de l'Italie... L'habitude du cheval avoit arqué remarquablement les jambes de Jean Sbogar, mais son buste étoit si large, surtout aux épaules, qu'on ne s'étonnoit pas que ses supports eussent fléchi sous le poids. » Pour compléter son signalement Nodier ajoute qu'il avait la main blanche et délicate, couverte de bagues, mais douée d'une force athlétique, et que toute sa personne respirait une sorte de morgue royale.

« Une nuit [1] les portes de la prison furent ouvertes par un événement de force majeure, tout à fait étranger à Jean Sbogar et à sa troupe, et que je raconterai peut-être ailleurs si l'occasion s'en présente, ou si l'on ne s'ennuie de m'entendre conter. Tous les prisonniers s'enfuirent ; le concierge disparut ; ses employés se dispersèrent. Au lever du soleil, toutes les issues étoient libres. Jean Sbogar sortit le dernier, mit en sûreté une vieille femme que l'arrêt avoit frappée avec lui, et que le système de l'accusation présentoit comme sa mère, alla chercher son cheval à une auberge du faubourg de Cracaw où il l'avoit laissé, lui fit donner de l'avoine, prit la route d'Istrie et coucha le soir à Adelsberg ; deux jours après, il fut enveloppé dans l'antique masure de Duino, et le reste se passa ainsi que je l'ai dit, ou à peu près, car je ne pensois pas que le roman fût tenu à l'exactitude de la gazette, et quiconque s'entend à ce genre de composition ne s'étonnera point que j'aie supprimé l'épisode surabondant de Laybach, malgré sa péripétie, pour arriver plus vite au dénouement de Mantoue. »

*
* *

Ailleurs aussi, chaque fois qu'il en avait l'occasion, Nodier répétait que Sbogar a bel et bien existé. Ainsi, dans ses *Souvenirs de la Révolution et de l'Empire* [2] (éd. Charpentier, t. II, p. 310) il reproduit

[1] Dans ses *Souvenirs de la Révolution et de l'Empire* (éd. Charpentier, p. 315) Nodier fait le récit de la fuite de la prison de Ljubljana de 68 paysans illyriens, condamnés pour sédition : « La prison était bien mal close dans une capitale où les mauvais sujets sont si rares qu'on n'y avait pas compté dix préventions de crimes qualifiés en cinq ans. Deux ou trois nuits après les paysans étaient partis, et les bandits avec eux. » C'est à cela que se rapporte peut-être l'événement de force majeure auquel Nodier fait allusion dans la préface de *Sbogar*.

[2] L'édition définitive est de 1850, donc posthume. Ce n'est pas un récit systématique, mais un recueil d'articles, publiés à partir de 1829 dans la *Revue de Paris* (v. Jean Larat, *Bibliographie critique des œuvres de Ch. N., suivie de documents inédits*, Paris, Champion, 1923.

une conversation qu'il aurait eue avec Fouché, gouverneur général des Provinces Illyriennes, dont il était en quelque sorte le secrétaire particulier : « La cour impériale venoit de déposer sur son bureau le dossier d'un arrêt en suspens qui attendoit son aveu. C'étoit celui de ce fameux Jean Sbogar, dont les journaux de Paris ont si bien prouvé que j'avois volé le type à lord Byron, par anticipation, sans doute. « Quel est cet homme ? me dit le gouverneur. — Un bandit systématique, répondis-je ; un homme à opinions exaltées, à idées excentriques et bizarres, qui s'est acquis au fond de la Dalmatie une réputation d'énergie et d'éloquence, accréditée par des manières distinguées et une figure imposante. — A-t-il tué ? — Peut-être, mais à son corps défendant. Au reste, je n'en répondrois pas. Tout ce que je sais de lui, c'est que c'est un brigand fort intelligent et fort résolu, dont le nom revient souvent dans les conversations du peuple. — Assez, reprit le duc d'Otrante en jetant le dossier dans la corbeille des rebuts, il y a des circonstances où ce bandit peut rendre de plus grands services que la cour impériale. »

Et dans son article *De l'utilité morale de l'instruction* (paru d'abord dans la *Revue de Paris*, avril 1831, réédité dans les *Œuvres complètes*, 1832, t. V) il déclare : « Sbogar, dont j'ai pris le type où il était, c'est-à-dire dans Sbogar lui-même, n'est sans doute qu'un personnage fort commun dans mon roman, mais c'est ma faute et non la sienne. Autre chose il me parut dans sa vie privée, autre chose dans ses excès tragiques, autre chose devant le tribunal qui le condamna. »

La question de l'existence de Sbogar a été beaucoup discutée par plusieurs écrivains qui se sont occupés de Nodier, sans qu'on se fût avisé de faire des recherches documentaires au sujet de ses affirmations. On s'est contenté soit de rejeter l'idée même de l'existence d'un héros qui portait l'empreinte d'une imagination si exaltée, soit d'accepter toute la version de Nodier, selon les degrés de sympathie ou de confiance qu'on voulait accorder à l'auteur.

Christien Ostrowsky, émigré polonais et écrivain français, dans sa lettre adressée à Antoine Sorgo-Sorkočević, appelle *Sbogar* « un merveilleux échantillon de la légende slave »[1]. Émile Montégut, dont l'étude sur la vie et l'œuvre de Charles Nodier, parue dans la *Revue des Deux Mondes* en 1882, a longtemps été ce qu'on a écrit de mieux sur notre auteur, a fait preuve d'une crédulité excessive, en qualifiant *Jean Sbogar* de roman d'un bandit illyrien, un révolté contre la conquête française, et dont Nodier, pendant son séjour en Illyrie, avait suivi de près les exploits et le procès. Michel Salomon est allé

[1] Christian Ostrowsky : *Lettres slaves* (1839-1853), p. 43, « Lettre à M. de Sorgo, ancien ministre de la république de Raguse ; sur Adam Mickiewicz, ses œuvres, son cours de littérature slave au Collège de France. »

encore plus loin en appelant *Jean Sbogar* « roman documentaire avant l'invention de ce mot [1] ». Il ne faut donc pas s'étonner si un écrivain très personnel qui ne se préoccupait pas trop de faire œuvre d'érudition, tel que Hubert Matthey [2], put écrire : « *Jean Sbogar* nous présente une forme embryonnaire du roman socialiste. »

Mais que dire de Louis Madelin, historien éminent et docte biographe de Fouché, qui ne trouve rien à redire à la version nodiérienne de cette conversation avec Fouché, simplement parce que la réponse de Fouché lui semble bien caractériser ce personnage [3].

Parmi les Slaves du Sud le critique serbe bien connu Jovan Skerlić [4] a péché plutôt par trop de méfiance. Sans se hasarder dans des conjectures, il s'est contenté d'un doute anticipé dans la véracité de Nodier. Mais Vojislav Jovanović, auteur d'une remarquable thèse sur *la Guzla* de Prosper Mérimée, pousse cette méfiance jusqu'au préjugé : « D'abord, écrit-il, le nom même de son héros n'est pas un nom dalmate, mais un nom tchèque. Nodier, qui aimait les vieux bouquins, le découvrit sans aucun doute, sur la couverture du *Theologia radicalis* par Jean Sbogar (Prague, 1698 et 1708) [5]. » Or, ceci appelle deux objections : d'abord, M. Jovanović ne nous apporte pas la preuve que Nodier avait réellement connu ce bouquin de Prague qui, de toute façon, ne figure sur aucun catalogue de sa bibliothèque [6], et ensuite, ce Sbogar a existé pour de bon, ainsi qu'on peut s'en convaincre en dépouillant l'année 1813 du *Télégraphe officiel des Provinces Illyriennes*, rédigé par Nodier pendant son séjour en Illyrie.

Certes, l'anecdote rapportée par le *Télégraphe* nous montre un bandit beaucoup plus prosaïque, mais il n'en est pas moins sûr que cette fois-ci l'envol de l'imagination de notre poète avait un point de départ solide. Voici la note publiée par le *Télégraphe*, 1813, nº 9, sous la rubrique « Provinces Illyriennes » : « Laybach, le 20 janvier. Les 11, 12, 13, 14, 15 et 16 de ce mois, la cour spéciale extraordinaire de

[1] Michel Solomon, *Ch. Nodier et le groupe romantique*, Paris, 1908.

[2] Hubert Matthey, *Essai sur le merveilleux dans la littérature française depuis 1800*, Paris, Payot et Cie, 1915, p. 57.

[3] Louis Madelin, *Fouché*, thèse de doctorat de la Faculté des Lettres de Paris, 1900, p. 785.

[4] Jovan Skerlić, *Francuski romantičari i srpska narodna poezija*, Mala biblioteka sv. 157, Mostar, 1908.

[5] Yovanovitch, *op. cit.*, pp. 88-89. — A la suite de cette opinion exprimée par M. Yovanovitch, M. Jean Larat a, à son tour, conclu un peu trop hâtivement : Un prétexte local lui fournit-il le nom de ce personnage ; cette affirmation est-elle inventée de toutes pièces ? Les recherches de M. Yovanovitch nous fixent sur ce point. Nodier est bien aussi près de la supercherie que lorsqu'il « traduit » des poésies croates » (*La tradition et l'exotisme dans l'œuvre de Ch. N.*, p. 118).

[6] *Mélanges tirés d'une petite bibliothèque*, Paris, Crapelet, 1829 ; *Description raisonnée d'une jolie collection de livres*, Paris, Techener, 1844.

Laybach a entendu les débats et informations relatifs à l'affaire des nommés Martin et Marie Chiargo, mari et femme, Joseph Chiargo, leur fils, Philippe Sbogar, frère de Marie Chiargo, et Joseph Sbogar, tous cinq prévenus d'assassinat commis sur la personne de Madeleine Chamnich le 1er novembre »... La défense était assumée par MM. La Goutray, Crivellin, Casatti et de Milly... « Par le jugement survenu Philippe Sbogar et Marie Chiargo, sa sœur, ont été condamnés à la peine de mort, et Joseph Chiargo à 2 ans d'emprisonnement et 100 francs d'amende. Martin Chiargo et Joseph Sbogar ont été mis en liberté. »

De ce fait divers Nodier qui, après tout, a peut-être assisté aux débats, a fait une œuvre d'imagination poétique. Le procès de Philippe Sbogar ne lui a donné qu'un nom de famille, mais il n'était pas moins en droit de s'en réclamer. Il se peut que ce nom lui a été suggéré aussi par ce qu'il avait pu trouver chez Lovrich (dont il connaissait bien l'ouvrage) à propos du mot *Sboga* [1].

Quant aux noms des juges dont Nodier avait invoqué le témoignage, ils sont authentiques. Le conte Michel Spalatin, avocat, puis professeur au Lycée de Zadar, était président de la Cour d'appel de Ljubljana [2] ; Koupferschein (Kupferschein) est le nom d'un conseiller auprès de cette même cour [3] ; Desclaux (Desclos) était procureur général auprès de la Cour d'appel de Ljubljana [1]. Il n'y a donc pas lieu de douter de l'existence de Giscelon non plus, quoique nous n'ayons nulle part trouvé son nom. Quant à l' « honnête M. Repisitch », sur la liste de membres de la Loge maçonnique Franco-Illyrienne figure un Repeschitz Franz, notaire [4].

[1] Chez Lovritch (*op. cit.*, p. 71) on lit dans une note au sujet de l'origine inconnue du nom *Bodoli* : « Cosi al giorno d'aggi i Soldati Nazionali per tutta la Italia vengono chiamati da certuni *Sboghe*. E perchè ciò ? Essi si salutano in Illirico *Sbogom*, vale a dir Addio. Gl'Italiani che non intendono il saluto, credono che la Nazione si chiami *Sbogo* e perciò volendo nominar i Soldati Nazionali dicono gli *Sboghe*. » — Un cas analogue est celui rapporté par Albert Dauzat (*L'Argot de la guerre*, Paris, 1918) : les soldats français à Salonique appelaient les Serbes *M. Dobro* d'après l'affirmation « dobro ».

[2] F. Kidrič, « Framasonske lože hrvaških zemelj Napoleonove Ilirije », *Rad* 206, p. 51-52.

[3] F. Kidrič, Francosko-ilirska loža prijateljev kralja rimskoga in Napoleona, *Slovan*, XII, 1914.

[4] Archives Nationales AF IV 1813. *Notes de M. Pellenc sur l'Illyrie.* Le conseiller Pellenc a rédigé un rapport plein de détails intéressants sur divers fonctionnaires en Illyrie. Pour Spalatin, dont le nom a été utilisé par Nodier pour sa poésie de « Spalatin-bey », Pellenc note : « jeune encore, mais généralement estimé. »

*
* *

Il nous reste d'examiner dans quelle mesure le séjour en Illyrie a pu influencer la composition de *Jean Sbogar*. La couleur locale n'y est pas trop poussée, mais il ne faut pas oublier que Nodier n'ambitionnait point une fidélité scientifique à ce sujet. Ce qu'il avait voulu, c'était brosser devant les yeux de ses lecteurs le tableau d'un pays lointain et pittoresque, où le thème, inspiré par Jean-Jacques Rousseau, de l'influence néfaste de la civilisation, pouvait trouver une ambiance tant soit peu vraisemblable.

Ce qu'il y a de plus vrai dans ce roman, ce sont les descriptions charmantes des environs de Trieste, où l'on trouve d'ailleurs une toponymie exacte, quoique accompagnée d'embellissements de rigueur : le hameau de Sestiana, les bords poétiques du Timave, le château de Duino, la riante Gorizia, « riche de fleurs et de fruits », tous ces lieux étaient pour notre poète autant d'évocations, car, il ne faut pas l'oublier, il y avait voyagé à deux reprises, en se rendant à Ljubljana, en décembre 1812, et au retour, en septembre 1813. A cette deuxième occasion il fait un séjour de plusieurs semaines à Trieste où son journal avait dû accompagner les restes de l'armée française en retraite. Nodier, avec son style riche et coloré, a su créer un charmant décor, où il a utilisé ses impressions personnelles. C'est quelque chose, mais ce n'est pas encore « tout ce qu'il y a de couleur locale dans son roman », ainsi que le déclare M. V. Jovanović, puisqu'il faut bien tenir compte de la documentation livresque dont Nodier s'est servi pour ses descriptions des coutumes des Morlaques.

Là aussi, comme dans tous les articles de Nodier slavisant, il faut citer tout d'abord Fortis. Il y a dans *Jean Sbogar* (ch. II, pp. 103-104, éd. Charpentier) un portrait du chanteur morlaque qui utilise d'une façon plutôt cavalière, des éléments trouvés dans le *Voyage en Dalmatie*, de l'abbé Fortis. Voici ce passage : « Un jour, comme Antonia pénétroit à côté de sa sœur au milieu d'une de ces assemblées, elle fut arrêtée par le son d'un instrument qu'elle ne connoissoit point : elle s'approcha et vit un vieillard qui promenoit régulièrement sur une espèce de guitare, garnie d'une seule corde de crin, un archet grossier, et qui en tiroit un son rauque et monotone, mais très bien assorti à sa voix grave et cadencée. Il chantoit, en vers esclavons, l'infortune des pauvres Dalmates, que la misère exiloit de leur pays ; il improvisoit des plaintes sur l'abandon de la terre natale, sur les beautés des douces campagnes de l'heureuse Macarsca, de l'antique Trao, de Curzole aux noirs ombrages ; de Cherso et d'Ossero, où Médée dispersa les membres déchirés d'Absyrthe ; de la

belle Epidaure, toute couverte de lauriers-roses ; et de Salone, que Dioclétien préféroit à l'empire du monde. A sa voix, les spectateurs, d'abord émus, puis attendris et transportés, se pressoient en sanglotant, car dans l'organisation tendre et mobile de l'Istrien, toutes les sympathies deviennent des émotions personnelles, et tous les sentiments des passions. Quelques-uns poussoient des cris aigus, d'autres ramenoient contre eux leurs femmes et leurs enfants ; il y en avoit qui embrassoient le sable et qui le broyoient entre leurs dents, comme si on avoit voulu les arracher aussi à leur patrie. » Que les Morlaques aient broyé le sable entre leurs dents, c'est un trait que Fortis n'avait pas signalé, mais Nodier y tenait, car cela lui avait apparemment plu. Quant au thème des Dalmates exilés, Nodier l'avait utilisé aussi dans sa prétendue poésie populaire *Spalatinbey*, publiée dans les *Annales de la littérature et des arts*, 1820, t. I, et ensuite, à la suite de *Smarra*, en 1821.

Au chapitre v de *Sbogar* Nodier parle de l'impression produite par un « *pismé dalmate* », chanté par le postillon de la voiture qui emmenait Mme Alberti et Antonia à Venise : « Tout à coup le postillon se mit à entonner un pismé dalmate, sorte de romance qui n'est pas sans charme quand l'oreille y est accoutumée, mais qui l'étonne par son caractère extraordinaire et sauvage quand on l'entend pour la première fois, et dont les modulations sont d'un goût si bizarre que les seuls habitants du pays en possèdent le secret. Le chant en est extrêmement simple cependant, car il ne se compose que d'un motif répété à l'infini, selon l'usage des peuples primitifs, et de deux ou trois sons, au plus, qui reviennent dans le même ordre ; ce qu'il y a d'incompréhensible, c'est l'espèce même de ces sons, qui ne paroissent pas procéder de la voix d'un homme, et dont un artifice analogue à celui de ces jongleurs de France, qu'on appelle ventriloques, mais qui est naturel au chanteur illyrien, change à tout moment l'expression, le volume, le lieu d'origine sensible. C'est une imitation successive et rapide des bruits, les plus graves, des cris les plus aigus, et surtout, de ceux que l'habitant des lieux déserts recueille au milieu des nuits dans la rumeur des vents, dans les sifflements des tempêtes, dans les hurlements des animaux épouvantés, dans ce concert de plaintes qui sort des forêts solitaires au commencement d'un ouragan, lorsque tout prend dans la nature une voix pour gémir, jusqu'à la branche que le vent a rompue, sans la détacher entièrement de l'arbre auquel elle appartient, et qui se balance en criant suspendue à un reste d'écorce. Tantôt la voix pleine et sonore retentit sans obstacle autour des auditeurs ; tantôt on croiroit qu'elle résonne sous une voûte, et quelquefois que l'air l'enlève au delà des nuages et l'égare dans les cieux, où elle l'empreint d'un charme qu'on

n'a jamais goûté dans les mélodies humaines. Cependant une musique aérienne n'a pas la pureté si calme et si propre à reposer l'âme que nous attribuons à celle des anges, même quand elle s'en approche le plus ; elle est, au contraire, sévère au cœur de l'homme, parce que la pensée qu'elle éveille est pleine de souvenirs tumultueux, de sentiments passionnés, d'inquiétudes et de regrets ; mais elle attache, elle entraîne, elle subjugue l'attention, qui ne peut se délivrer de son empire. Elle rappelle ces accords redoutables et doux des divinités marines, qui lioient les voyageurs et qui attiroient leur navire dans des écueils inévitables. L'étranger doué d'une imagination vive, qui, assis sur les rivages de Dalmatie, a entendu une seule fois la jeune fille morlaque exhaler son chant du soir, et livrer aux vents ses accents qu'aucun art ne sauroit enseigner, qu'aucun instrument n'imitera jamais, qu'aucune parole ne peut décrire, a pu comprendre la merveille des sirènes de l'Odyssée, et il a excusé, en souriant, la méprise d'Ulysse. »

Sans doute, dans ce récit la part du poète dépasse celle de l'érudit. Ce que Nodier y dit de concret n'est qu'une répétition des éléments utilisés dans son article sur la littérature illyrienne, publié dans *le Télégraphe* (1813) et republié dans le *Journal des Débats* (1814), dont la documentation lui a été fournie par Fortis (*Viaggio*, I, 2e lettre, chap. XIV). Nous en avons parlé ailleurs [1]. Ici nous signalerons encore un exemple typique de l'emploi que Nodier savait faire du texte pédant et aride de l'abbé Fortis. Celui-ci avance la supposition que les plus anciennes poésies morlaques se trouvent « chez les Mérédites et les habitants des montagnes clémentines, peuples complètement isolés des autres, et qui mènent une vie tout à fait pastorale ». Nodier y a pris les montagnes Clémentines et les a peuplées de Monténégrins et de pâtres mérédites. C'est là, dans cette Arcadie idéale, que Sbogar, fuyant la civilisation, trouve un refuge. Fortis, et à plus forte raison Nodier, ne se doutait pas que les Mérédites et les Klementi n'étaient pas Slaves mais Albanais. D'autre part, Antonia (chap. II) dépose dans la main du *guslar* aveugle une pièce d'argent percée, « parce qu'elle savait que ce don était précieux aux pauvres Morlaques qui en ornent la chevelure de leurs filles ». Ce trait également, Nodier l'a trouvé chez Fortis.

Quant à l'œuvre de celui qui a publié la meilleure critique contemporaine du *Voyage* de Fortis, Giovanni Lovrich, elle a également été mise à contribution par notre poète qui y a pris ce « fameux brigand Sociviska », ainsi que ces esprits nocturnes qui errent à l'en-

[1] **Maixner**, ***op. cit.***, *Rad*, 229.

tour » pour éloigner les voleurs, en laissant sur leur passage une flamme inconstante » (*Sbogar*, ch. v, p. 123)[1].

En tête du chapitre II figure une citation fantaisiste attribuée à Gundulić (Gondola) et qui rappelle la vieille prédilection de Nodier pour les vampires[2]. « La fameuse romance de l'anémone, si connue à Zara[3], chantée par le chanteur morlaque au chapitre II et par Lothario au chapitre VII et également toute de son cru.

Quant au banditisme, il existait en Istrie à cette époque, ainsi qu'en fait foi le rapport du gouverneur général des Provinces illyriennes au Ministre des affaires étrangères, du 14 octobre 1812, où le général Bertrand signale l'insuffisance des moyens employés à sa reppression[4]. Pour la date de l'action, elle a été légèrement avancée, puisque les Français ne se sont installés à Trieste et en Istrie autrichienne qu'en 1809 ; cependant Gorice, Gradisca et Monfalcone, ainsi que la côte occidentale d'Istrie (anciennes possessions vénitiennes), furent déjà cédées par l'Autriche en 1805, par le traité de Presbourg.

Signalons encore une influence vraisemblable de la poésie nationale croate sur le genre de la mort d'Antonia. Apprennant que Lothario est Sbogar, son cœur « se brise », et elle frappe la terre de sa tête. C'est ainsi que meurt la femme d'Asan-aga : dans la traduction que Nodier en donne dans le volume de *Smarra*, elle « tombe, et sa tête... va frapper la terre retentissante ; au même instant son cœur se brise...[5] »

Bien que Nodier n'ait pas été un romantique enragé[6], car il détes-

[1] Lovrich, *op. cit.*, p. 200, dit que les Morlaques appellent cet esprit follet « mazich ».

[2] « Ce sont des hommes redoutables que le désir de voir du sang tient éveillés pendant les plus longues nuits d'hiver, et qui égorgeraient une jeune mariée pour avoir son collier de perles. »

[3] « Fleuris, fleuris, dans les bosquets parfumés de Pirane, et parmi les raisons de Trieste qui sentent la rose ! Le jasmin lui-même, qui est l'ornement de nos buissons, périt et livre sa petite fleur aux airs, avant qu'elle se soit ouverte quand le vent a jeté sa graine dans les plaines empoisonnées de Narente. C'est ainsi que tu sècherais si tu croissais, jeune plante, dans les forêts qui sont soumises à la domination de Jean Sbogar ! »

[4] Archives des Affaires Étrangères, Paris ; *Autriehe, Mémoires et Documents. Provinces Illyriennes 1810-1814*, p. 288, Rapport sur les événements de police les plus marquants.

[5] Texte original : « Bijelim licem u zemlju udarila — Uz put se je s dušom rastanula. » Version de Fortis : « L'afflitta donna, col pallido volto — La terra percuotendo ; e a un punto istesso — Del petto uscille l'anima dolente. »

[6] Voici ce qu'il a déclaré dans la préface à *Bertram ou le château de Saint-Aldobrand*, tragédie en 5 actes, traduit librement de l'anglais du *Rev. R. C. Maturin*, par MM. Taylor et Nodier, Paris, 1821 : « Le genre souvent ridicule et quelquefois révoltant qu'on appelle en France romantique, et pour lequel nous croyons n'avoir

tait toute conviction en littérature, son *Jean Sbogar* entre tout à fait dans cette école littéraire. Le thème du brigand mystérieux, cruel et rêveur à la fois, était un sujet de prédilection entre 1810 et 1840. Il serait toutefois injuste de le considérer comme une imitation [1]. A d'autres Nodier n'a tout au plus emprunté que quelques traits d'un caractère en vogue, ce qui est, en somme, moins que n'avait commis Molière lequel a pris son bien là où il le trouvait. Et même s'il s'était réellement inspiré de Zchocke (ce qui n'est pas prouvé), *Sbogar* n'aurait dans ce cas témoigné que d'une façon supérieurement habile (donc originale) de s'inspirer d'un modèle médiocre. Quant au style, Nodier a certes, comme beaucoup parmi ses contemporains, subi l'influence de Chateaubriand. Et cependant, combien ce Jean Sbogar semble plus ardent, plus emporté, plus dynamique en somme (l'expression n'est, certes, pas de son temps !) que ce pâle René qui semble désabusé de tout sans avoir encore goûté de rien ; impression qui nous semble se dégager de ce parallèle malgré une certaine misanthropie dans le caractère de Sbogar, puisque celle-ci ne s'empare de lui qu'à la suite des souffrances réelles.

Mentionnons encore que *Jean Sbogar* a été adapté pour le théâtre : Cuvelier et Léopold en ont tiré un mélodrame présenté d'abord sans nom d'auteur, assez mal reçu par la critique, et qui, malgré cela, s'est maintenu pendant plusieurs semaines au répertoire du Théâtre de la Gaieté [2].

R MAIXNER.

pas trouvé trop malheureusement l'épithète de frénétique, ne sera jamais un genre, puisqu'il suffit de sortir de tous les genres pour être classé de celui-là. »

[1] *Jean Sbogar* a, du reste, été copié, s'il faut en croire *La Quotidienne* (du 21 juillet 1821) où, à propos du roman *Le Solitaire*, par le vicomte d'Arlincourt, on écrivait ceci : « Je ne sais si je me trompe, mais il me semble que ce Solitaire a quelque analogie avec le fameux Jean Sbogar. La romance qui se termine par ces mots : « Vierges, fuyez le Solitaire, » a bien du rapport avec la romance de Jean Sbogar. En un mot, nous n'aurions pas eu le Solitaire si M. Ch. Nodier n'eût point fait Jean Sbogar, si lord Byron n'eût point fait le Corsaire et Lora, et si Schiller n'eût point fait Abbelino » (sic !) — Une seconde fois Nodier fut imité par lui-même. En effet, *Mademoiselle de Marsan*, son roman paru en 1832 dans la *Revue de Paris* (juin-juillet) accuse beaucoup de ressemblance avec *Jean Sbogar* ; l'amant y est un chef de rebelles, Mario Cinci, l'amante (Diana) fille d'émigré français est aussi délicate qu'Antonia, l'action se passe dans les environs de Trieste, sous l'occupation française, le rôle du château de Duino y revient au donjon *Torre Maladetta*, bref, c'est une répétition du thème Sbogar,tition répéen pis.

[2] Pierre Duvicquet (signant C.), successeur de Nodier dans la chronique théâtrale, depuis octobre 1814, écrivit dans le *Journal des Débats*, le 26 octobre 1818 à propos de la première représentation de ce mélodrame en 3 actes et à grand spectacle : « Ce Jean Sbogar, si aimable et si terrible dans l'ouvrage original, n'a semblé dans le mélodrame qu'un squelette hideux et décharné... Tout a paru froid et

inintelligible, parce que rien n'était ni ne pouvait être expliqué ; d'ailleurs, beaucoup d'additions qui n'avaient pas plus de prix, qui n'avaient pas été faites avec plus de bonheur que les retranchements ; une pâle copie de « Robert chef de brigands » du Blondel de « Richard Cœur de Lion », et de « Nina », en fallait-il autant pour provoquer les sifflets presqu'unanimes dont les paroles ont été couvertes, sans respect pour une musique digne d'un meilleur sort, et qui ont empêché de proclamer le nom de l'auteur ou des auteurs de cette fable et monstrueuse production tion. » Néanmoins, la pièce resta au répertoire du 24 octobre au 12 décembre. Jean Larat (*op. cit.*, 119), partant du fait que ce mélodrame eut trois éditions, parues dans un recueil intitulé *Chefs-d'œuvre du répertoire de mélodrames* (Paris, Dabo, 1824), suppose que « l'accueil fait à la pièce fut plus chaleureux encore que celui qui avait été fait au roman. »

ŠENOA TRADUCTEUR DES ÉCRIVAINS FRANÇAIS

Dans l'histoire de rapports intellectuels entre la Croatie et la France, Šenoa [1] occupe une place importante. Il est le premier qui ait exigé que les écrivains croates cherchent des modèles dans la littérature française. D'autre part ses traductions, son action pour introduire le répertoire français sur le théâtre de Zagreb, ses articles d'information sur la littérature et la vie françaises ont contribué à faire mieux connaître la France et sa culture. A cause de tout cela il nous a semblé intéressant d'étudier ses traductions du français, pour voir à quel point il connaissait la langue et la littérature françaises.

Šenoa fut toujours en rapports étroits avec le théâtre de Zagreb, soit comme critique soit comme directeur. Comme critique il montre de grandes exigences. Il exige du traducteur qu'il connaisse non seulement la langue mais aussi le style de l'époque de la pièce qu'on traduit. Il proteste contre l'habitude de traduire de l'allemand les pièces françaises. Enfin, il a été le premier à critiquer le répertoire allemand du théâtre de Zagreb et à exiger qu'on le remplace par le répertoire français.

Šenoa est un des plus abondants traducteurs de son temps. Voici la liste de ses traductions du français :

Bayard-Dumanoir. — *Prvi mejdan mladog Richelieu-a* (*Les premières armes du jeune Richelieu*), comédie en deux actes (1839) [2] 15 décembre 1864.

Racine. — *Fedra* (*Phèdre*), tragédie en cinq actes. (1677) — parue dans le *Glasonoša* en 1865, jouée le 30 novembre 1871.

H. Rivière. — *Ubojica Albertine Renoufove* (*Le meurtrier d'Albertine Renouf*) nouvelle, (1865) publiée dans le *Pozor* du 3 juillet 1866 [3].

[1] Voyez l'article de M. Barac : « Note sur Šenoa et les Français », *Annales de l'I. F.*, 1939, nº 10.

[2] La première date, entre parenthèses, indique la première représentation ou la publication en France, et le deuxième l'apparition en Croatie. (Pour les pièces de théâtre le jour de la première représentation).

[3] Dans le *Pozor* de la même année (1866) Šenoa a publié la traduction d'une nouvelle *Olivija* qui est anonyme, et dont nous n'avons pas trouvé l'origine.

M[me] DE GIRARDIN. — *Urarov šešir (Le chapeau d'un horloger)*, comédie en un acte (1855) — jouée à Zagreb le 3 octobre 1866.

J. SANDEAU. — *Pukovnik Evrard* (*Le Colonel Evrard*), nouvelle (1865) — publiée dans le *Pozor* du 29 avril 1867.

A. DE MUSSET. — *Mušica (La Mouche)*, conte (1853) — publié dans le *Pozor* du 16 mai 1867.

LABICHE. — *Sljeparija* (*La Poudre aux yeux*), comédie en deux actes (1861) — jouée à Zagreb le 10 octobre 1867.

SCRIBE. — *Priče kraljice Navarske* (*Les contes de la Reine de Navarre*), comédie en cinq actes (1850)-8 février 1868.

SCRIBE. — *Valerija (Valerie)*, comédie en trois actes (1823)-6 novembre 1869.

MÉLESVILLE. — *Mentor u škripcu* (*Le précepteur dans l'embarras*), comédie en trois actes (1823)-17 novembre 1869.

SARDOU. — *Dobričine seljaci (Nos bons villageois)*, pièce en cinq actes (1866)-13 mars 1870.

SANDEAU. — *Gospojica Seiglierska (Mademoiselle de la Seiglière)*, pièce en quatre actes (1851)-24 octobre 1875.

DELAVIGNE. — *Marino Faliero*, tragédie en cinq actes (1828)-2 avril 1877.

Il serait assez difficile de montrer un système dans le choix de ces pièces, ou de trouver la marque d'un goût spécial de Šenoa. La plupart étaient alors plus ou moins à la mode à Paris. Pourtant il semblerait qu'on puisse y trouver une certaine préférence pour la comédie de Scribe, à en juger par le nombre des traductions : deux traductions de Scribe, une de Bayard et une de Mélesville, qui sont en quelque sorte les élèves de Scribe. D'autre part il y a des écrivains comme Sandeau dont le romantisme attardé (*Le Colonel Evrard*) a des traits communs avec l'œuvre littéraire de Šenoa. Hors de ces traductions, dans ses articles sur le théâtre il a exprimé son goût littéraire, en donnant les noms de Sardou, de Feuillet, d'Augier, de Ponsard, comme les plus importants pour la production dramatique française.

Nous examinerons successivement ses traductions de divers ordres : prose, pièces de théâtre en vers et en prose. La difficulté d'obtenir tous les textes français qu'il a traduits (il s'agit souvent d'écrivains médiocres) nous a imposé un choix assez étroit.

I

Nous commencerons par la traduction de *Phèdre* de Racine, publiée en 1865 à Vienne, dans le *Glasonoša* dont Šenoa fut un des principaux collaborateurs. Šenoa, nommé en 1868, directeur du théâtre de Zagreb, s'occupa de mettre en scène *Phèdre*, qui fut jouée le 30 novembre 1871. Par cette traduction il a commencé un grand travail, qui durera presque jusqu'à sa mort, et qui avait pour but d'introduire le répertoire français au théâtre de Zagreb.

Nous allons tâcher de montrer ce que vaut cette traduction comparée avec l'original. Nous n'oublions pas que c'est une pièce de théâtre, et il n'est pas impossible peut-être de faire avec cette traduction une bonne représentation. Mais nous ne croyons pas qu'on pourrait en rendre compte en spectateur. Ce qui nous intéresse, c'est tout d'abord de voir comment Šenoa a compris le texte et comment il l'a rendu.

Il s'éloigne souvent de l'original par des contre-sens, et montre parfois une fantaisie curieuse : P. ex.

(90) *Phèdre enlevée enfin sous de meilleurs auspices* devient
Sretnom domu ugrabljenu Fedru

ou

(99) *Qu'un long amas d'honneurs rend Thésée excusable,*
Qu'aucuns monstres par moi domptés jusqu'aujourd'hui
Ne m'ont acquis le droit de faillir comme lui.

devient

Sto počinih slavna ja sve do sada
Da na račun taj i griešit smijem.

Šenoa nous parle des exploits d'Hippolyte, tandis que Hippolyte se plaint de n'en avoir pas encore accompli. Racine veut dire justement le contraire : Hippolyte n'a pas le droit de faillir comme son père, car il n'a encore rien fait.

Dans l'exemple suivant la traduction nous donne une image tout à fait différente de l'original mal compris :

(1513) *Cependant sur le dos de la plaine liquide*
S'élève à gros bouillons une montagne humide.
L'onde approche, se brise, et vomit à nos yeux,
Parmi des flots d'écume un monstre furieux.

Voici la traduction :

Tu kad iz gladčina mora,
Put nebesah talasi se penju
More puca a iz burne pjene
Grdna neman pred nas na brieg pade.

Il est clair que *la montagne humide* n'est que le monstre qui sort de la mer. Šenoa change l'image en transformant ce monstre en une montagne où se trouve Hippolyte avec ses gardes.

Nous laissons de côté une quantité de vers supprimés :

(145) *En vain à l'observer jour et nuit je m'attache ;*
(192) *Depuis que le sommeil n'est entré dans vos yeux*
(331) *J'ai cru de ce péril vous devoir avertir* etc.,

ou traduits à demi.

La mesure de sa négligence est donnée de manière frappante par le trait suivant : Dans tous les numéros du *Glasonoša* le nom de Racine est accompagné du prénom François. Cette faute est corrigée en 1871 dans son article sur la représentation de *Phèdre.*

Mais ce n'est pas à cause des contre-sens et par la négligence qu'il nous semble que cette traduction n'est pas réussie. Ce qui nous gêne beaucoup plus c'est le style et la versification. Šenoa n'a pas compris toute la finesse des expressions de Racine. Il ne tâche pas de trouver la langue qui pourrait autant que possible correspondre à la langue de Racine.

L'influence de la poésie populaire et les habitudes de son propre style sont évidentes. Mais en même temps il est facile de voir à quel point il est impossible de traduire Racine avec la langue de la poésie populaire. Si on cherchait un style tout à l'opposé du style de Racine c'est sans doute celui de la poésie populaire qu'il faudrait choisir. Le résultat est que toute la pièce est pleine de vulgarité. P. ex.

(375) Aricie. *Ce n'est donc point, Ismène, un bruit mal affermi ?*
Je cesse d'être esclave, et n'ai plus d'ennemi ?

Nij to dakle samo prazna priča
Robstvo da se svrši, vrag moj propo ?

Quelle absence complète du sentiment pour le style de Racine ! Même si nous expliquons l'emploi du mot *vrag* comme un russisme (*vrag* en russe signifie ennemi) ce qui n'est d'ailleurs qu'une supposition, l'impression ne sera pas moins choquante. Il nous semble impossible qu'Aricie dont le parler est le plus raffiné de tous les personnages de cette tragédie s'exprime d'un ton si vulgaire. L'exemple suivant montrera mieux la différence de la valeur d'un mot français d'origine noble, et d'un mot croate d'origine populaire :

(970) *A ses monstres lui-même a servi de pâture*
Gospodar svim hatom krmon bude.

Le mot français *pâture* est beaucoup moins fort que *krma* qui est un mot populaire. On peut dire en français même dans la langue familière par plaisanterie *pâture* pour la nourriture de l'homme, tandis qu'en croate *krma* est exclusivement au sens de nourriture des animaux. Le *mot pâture* passe dans l'original inaperçu, tandis que le mot *krma* nous gêne. Dans la traduction de Šenoa toutes les personnes, malgré les haines ou des différences d'état, vivent sur le pied de la familiarité et n'emploient guère d'autre forme que le tutoiement. La suivante de Phèdre dit à sa reine :

Rad bih, gospo, zašutila tebi
Tužnu viest, al moram ti ju otkrit

Smrt ugrabi slavnoga ti muža
I do tebe sviet vec sav to znade
(317) *Je voudrais vous cacher une triste nouvelle,*
Madame ; mais il faut que je vous la révèle
La mort vous a ravi votre invicible époux ;
Et ce malheur n'est plus ignoré que de Vous.

Œnone est encore plus familière avec sa reine. Voici comment elle la conseille :

Sad se tašte ljubavi te mani
(825) *Il faut d'un vain amour étouffer la pensée*

Hippolyte appelle Théramène *prijo*

A ti, prijo, Ti me smiješ pitat,
(65) *Ami, qu'oses-tu dire ?*

Théramène lui parle sur le même ton :

Nešli Fedru vidjet, prie neg podješ ?
(139) *Ne verrez-vous point Phèdre avant que de partir, Seigneur ?*

L'idée de traduire Phèdre en vers de dix syllabes a donné des résultats qui ne peuvent pas nous contenter. Il est impossible de reproduire l'alexandrin français par ce vers croate de dix syllabes quand, même le vers croate de douze syllabes est trop court pour l'alexandrin. De plus les mots croates sont en général plus longs que les mots français. Aussi Šenoa est-il obligé de supprimer des mots, des expressions et souvent des vers entiers. Voici un passage ainsi raccourci :

(75) *Tu sais combien mon âme, attentive à ta voix,*
S'échauffait aux récits de ses nobles exploits
Quand tu me dépeignais ce héros intrépide
Consolant les mortels de l'absence d'Alcide.

Ti to znadeš kako mi je krvca
Uzkipila živo slušajući
Sjajne čine bezsmrtnog junaka
Koj junačtvom Herkula izmieni.

Mais d'autre part il est parfois obligé de faire d'un vers français plusieurs vers croates. Le premier acte a chez Racine 366 vers tandis que Šenoa le traduit par 397 vers, ce qui nous montre le mieux le rapport de deux types de vers. Et malgré le texte beaucoup plus long, il est loin de traduire tout.

Une autre difficulté qui provient de la traduction en vers de dix syllabes est le rythme. Comment réussir à rendre l'allure ample de

l'alexandrin avec un vers beaucoup plus court, d'allure plus rapide et quelquefois sautillante comme dans l'exemple suivant :

I stara mi rana ljuće puče.
(304) *Ma blessure trop vive aussitôt a saigné.*

Le rythme de la traduction ne correspond nulle part au rythme de l'original et c'est, avec le style, ce qui est le moins réussi. Puisqu'il a négligé les deux éléments les plus importants de la versification française, la rime et le rythme, nous nous demandons enfin pourquoi Šenoa a traduit en vers ? Il est inutile de traduire en vers si l'on ne peut pas suivre au moins le rythme de l'original. Une traduction en prose conviendrait beaucoup mieux ici, et rendrait inutiles les nombreuses omissions causées par la mesure du décasyllabe.

Nous comprenons les grandes difficultés, souvent même insurmontables, qu'on trouve à traduire Racine. Mais s'il est impossible d'imiter la valeur intérieure et musicale du vers de Racine, il faudrait au moins faire un effort pour s'approcher du style et de la musique de Racine.

Malgré ses défauts, la traduction de Šenoa a été d'une grande importance pour le théâtre de Zagreb. Pour la première fois dans l'histoire du théâtre croate Racine y a été mis en scène.

Nous ne sommes pas les premiers qui constatons les manques de cette traduction. Andrić, en la faisant imprimer en 1894, a jugé nécessaire de la corriger, car « certains endroits n'étaient pas exacts et d'autres n'avaient pas la force de l'original. Certains passages étaient incompréhensibles, et on ne pouvait les comprendre qu'avec le texte original[1]. »

Andrić a beaucoup corrigé Šenoa, mais en général il n'a touché ni au style ni au rythme. Nous citerons un passage pour montrer de quelle nature sont ces corrections.

Šenoa	Andrić
Neznam kralju što ti gospa kani	*Neznam kralju što kraljica kani*
Al se bojim pomame joj ljute,	*Al se bojim pomame joj ljute ;*
Na čelu se očajanje javlja,	*Na čelu joj očajanje vidim,*
Blieda smrt joj osu tužno lice.	*Licem joj se smrtna bliedost osu.*
I Enona oćerana rugom	*A Enona što ju odagnala*
U more se bolna sunovrati ;	*Od sramote se u more baci*
Neznam razlog mahnitosti njenoj;	*Neznam razlog mahnitosti njenoj;*
Burni vali progutali biednu.	*Burni vali progutaše jadnu.*

[1] *Fedra*, teatralna biblioteka, K. 1, Br. 2, Zagreb 1894, p. 55-6.

Traduire *Phèdre* dépassait peut-être les capacités d'un débutant comme l'était Šenoa en 1865.

Nous verrons si ses traductions ultérieures montrent un progrès.

II

Parmi les romans et nouvelles nous avons choisi *La Mouche* d'Alfred de Musset, dont la traduction a paru dans le *Pozor* en 1867 (1er mai-25 mai).

Cette traduction, publiée dans le feuilleton de *Pozor* et destinée par conséquent à un public très large, nous donne deux impressions tout à fait différentes. Pour un lecteur qui ne connaît pas le texte original, c'est une lecture facile, agréable et amusante. Le traducteur tâche d'écarter tout ce qui pourrait gêner le lecteur attiré par l'intrigue intéressante. Mais pour qui connaît l'original, l'impression est toute différente. Il semble que Šenoa n'a pas compris la valeur véritable de ce conte qu'il a souvent défiguré par ses expressions, ses tournures de phrases plus ou moins populaires et souvent vulgaires.

En comparant la traduction avec l'original on est tout d'abord surpris d'une quantité d'omissions. Il supprime souvent les noms qui lui semblent, peut-être, gênants pour l'ignorance du lecteur (P. ex. *Duni*, *Pigalle*, *Vanloo*, *M. de Richelieu*, etc.). Cette sorte d'omissions, quoique injustifiée, est encore supportable. Mais il en abuse. Tout ce qui lui semble difficile, il le supprime : des mots (*l'ambre*, *boursoufler*, *lambris*, *girandoles*), des idiotismes (A qui en a-t-il par hasard ?), des phrases entières même (Un propos de ruelle a fermé nos grilles ; une boîte à mouches oubliée à côté d'un magot de la Chine ; sur le pavé sont toutes sortes d'engins et de machines, roues, câbles, poulies, leviers, catapultes, etc.). Dans ces exemples l'ignorance est souvent trop claire, et on ne pourrait pas expliquer ces omissions par la négligence qui est caractéristique des œuvres de Šenoa.

La négligence devient choquante dans le passage suivant, qui n'est qu'un exemple parmi beaucoup :

Un soir qu'il (le roi) était devant le feu, les pieds sur le manteau de la cheminée, mélancolique à son ordinaire, la marquise, parcourant un paquet de lettres, haussait les épaules en riant.

Jednoć pod večer siedjaše markeza Pompadourova kraj kralja primaknuv noge toplomu kaminu zamišljena dakako kao obično. Prebirajući smotak pisama slegne na jedan put rameni pa udari u smieh.

La vitesse avec laquelle Šenoa travaillait, et le peu de soin qu'il mettait à se corriger, n'a pas nui seulement à cette traduction, mais à toute son œuvre.

Les contresens sont en nombre encore plus grand, et ils sont souvent graves. Nous en citerons quelques-uns :

Ce ne furent pas seulement les exilés qui portèrent la peine de leur mauvais vouloir mais aussi leurs parents et leurs amis.	*Al nije samo prognanike stigla kraljevska osveta i zlovolja već i njihove rodjake i prijatelje,*

Il a attribué l'expression « de leur mauvais vouloir » (qui se rapporte aux exilés) au roi.

De même manière il traduit :

Une lettre qui n'a pas le sens commun...	*nije posve jasno (pismo)*
C'est du mauvais Jean-Jacques.	*To je od nesretnog Jean-Jacques-a*
d'un air moqueur...	*oštrim glasom...*
Affront cruel du dauphin	*Strašnu svadju sa dauphinom*
il avait les plus légitimes espérances	*zadavali mu kojekakve nade*

La méconnaissance des noms historiques provoque des embarras amusants.

Mais cette Etioles, cette Le Normand, cette Poisson insatiable.	*Al ova d'Etioles, Le Normand, Bisson (sic), same su nezasitljive duše.*

Il a pris cette suite de noms (qui se rapportent tous à Jeanne-Antoinette Poisson, femme de Lenormand d'Etioles, ensuite marquise de Pompadour) pour les noms de plusieurs maîtresses de Louis XV.

Mais le plus intéressant est de voir le style. Šenoa n'a pas tâché d'imiter la langue de Musset si élégante et souple. Il traduit dans son style habituel, et l'impression est toute différente.

Il y a une tendance à renforcer les mots et les expressions. Il traduit un mot de Musset par deux ou trois, ou par un mot plus fort. P. ex.

... avec toutes sortes de faibles il n'avait qu'une seule force celle d'être inexorable.	*kao što svi slabi, mlitavi ljudi, samo u jednom obziru tvrd i stalan bio, bio je do skrajnosti nemilostiva i tvrda srca*

Outre un contresens (faibles = *slabi, mlitavi ljudi*) il y a aussi une faute de style. Le mot français *inexorable* qu'on peut exactement traduire par un seul mot croate *(neumoljiv)*, Šenoa l'a rendu par une suite de quatre mots et qui sont exagérés.

Il avait commis la faute est traduit par *počinio je velik grieh.* Le mot *grieh* est plus fort que le mot *faute*, mais cela ne suffit pas il ajoute encore un adjectif *grand* et nous avons l'impression que c'est au moins un péché mortel, tandis que ce n'est qu'un simple manque de prévoyance de ce jeune chevalier, qui, au lieu de venir à Trianon en carrosse, arrive à pied.

Dans la phrase *Vous me prenez pour un conspirateur, et vous ne comprenez pas que j'ai dans ma poche un placet pour sa Majesté ! je suis de province, mais vous n'êtes qu'un sot.* Šenoa emploie des expressions plus fortes et met deux mots au lieu d'un mot de l'original : *Vi me držite za kakvog buntovnika, urotni ka a neznate da imam molbenicu za kralja, da sam iz provincije, oh vi ste ludjak, boga mi ludjak.*

Mais à côté de cela quand il trouve deux ou trois mots ou des expressions fortes dans le texte original, il les affaiblit. P. ex.

Quoi ! tâcher de nuire à cette bonne marquise, la diffamer, la noircir... jamais ! non jamais !	*Šta ! ja da dobru markezu ocrnim ! Ne — nikada !*

Des trois verbes, *nuire, diffamer, noircir*, dont Musset se sert pour exprimer la révolte de ce jeune chevalier, Šenoa traduit un seul verbe *(ocrniti)* et ne répète pas le mot *jamais* qui a ici une valeur stylistique.

Il y a un passage où Šenoa semble n'avoir pas senti l'ironie de Musset, qui, mettant dans son conte une lettre dans le style romanesque, veut railler ce style. Il n'a pas compris la valeur des adjectifs caractéristiques de ce style, que Musset a défini dans une phrase de *Dupuis et Cotonet* : « Pour en finir, nous croyons que le romantisme consiste à employer tous ces adjectifs, et non à autre chose. »

Il traduit *d'un amour extrême* avec *rad ljubavi*, sans l'adjectif *extrême*, ce qui change l'impression. Dans la phrase ... *des pensées dignes de Leibnitz avec un langage si simple...* qu'il traduit par *mudre misli i priprost govor...* en supprimant la comparaison. Il ôte ainsi à toute cette lettre le souffle d'ironie et de raillerie que lui avait donné Musset. L'insouciance du style est souvent frappante. Voici un exemple :

... le salon de Diane, celui d'Apollon, celui des Muses et celui du Printemps...	*dvorane Diane, Apolona, Vilah i Vesne...*

A côté des noms de la mythologie grecque, Šenoa met sans aucun besoin, et en traduisant mal,les noms de la mythologie slave *(Vesna*: déesse du printemps).

Une certaine vulgarité de style l'empêche souvent de bien traduire. Il emploie des proverbes populaires, qui ne conviennent pas du tout au style de Musset. *Encore quelque neveu des enquêtes et requêtes — I opet svojta i deveta voda kisela.*

La tournure de ses phrases est souvent grossière : *Pour maintenir son étrange pouvoir, il faut bien qu'elle ait autre chose que sa tête de bois*, devient *Kad kralja znade tako voditi za uzdu, zaljubio se kralj valjda u nješta drugoga, nego u njezinu drvenu glavu.* Dans le même style il traduit *on ne saurait se faire une idée des sommes que le roi lui jette à la tête*, par *al sve to nije šala prama silnom novcu što joj ga kralj u kesu baca.*

Par la négligence générale, par le nombre de contresens, par le style souvent très différent de celui de Musset, cette traduction laisse beaucoup à désirer. Mais aussi il faut reconnaître à Šenoa un mérite, qui est de choisir et de présenter au public ce conte dont la valeur littéraire est remarquable, au lieu d'un quelconque roman-feuilleton.

III

Nous revenons au théâtre avec la traduction d'une pièce en prose, d'une comédie [1] de Labiche. La comédie de la vie bourgeoise, qui devient à la mode vers le milieu du XIXe siècle, est passée aussi en Croatie. Ces pièces qui venaient en général de Vienne étaient le plus souvent adaptées pour le public de Zagreb. A ce goût général correspond le choix des pièces que Šenoa a traduites pour le théâtre de Zagreb.

L'examen de sa traduction de Labiche [2] nous montrera le résultat d'une inconséquence totale de Šenoa. Ne prenant le parti ni d'adapter ni de traduire exactement, il nous a donné un mélange peu satisfaisant où il fait une bonne part à son propre esprit. Il nous dit *Sbiva se u Parizu.* L'action se passe à Paris, mais les noms de personnages nous donneraient l'impression que l'action se passe ou dans un hôtel international, ou dans une société des nations, car il y en a de toute sorte : français, italiens, allemands et croates.

La France est représentée par trois noms : *Ratinois*, *Malingear* et *Robert* ; la Française *Blanche* est devenu Italienne *Bianka*, le jeune

[1] Labiche : *La Poudre aux yeux*, jouée en 1867 à Zagreb.

[2] L'examen de Labiche et de deux pièces qui suivent, est fait d'après les manuscrits du théâtre national de Zagreb.

Frédéric est transformé en Allemand *Friderik* (ce n'est d'ailleurs que son nom officiel, Šenoa l'appelle tout familièrement *Frico*), et il y a enfin les femmes et les filles croates qui représentent les diverses régions de leur belle patrie, *Constance* qui devenant croate *Konštancija* a gardé pourtant la racine de son nom français, *Emmeline* qui obtient un nom tout à fait nouveau *Milka*, et enfin les servantes qui reçoivent les noms de leurs semblables de Zagreb, Pepa, Tina, Sofa.

Ce n'est pas la seule raison qui nous fait penser que le traducteur a balancé entre la traduction et l'adaptation. Il semble avoir été parfois convaincu que l'original n'était pas assez amusant et il a tâché de le renforcer par ses propres inventions. On pourra juger par l'exemple suivant comment il a réussi :

Ratinois : *Pas tous !... pas tous ! L'autre jour, je suis tombé sur un ministre plénipotentiaire... Je lui ai fait comme ça de la main...*

Ratinois : *Da vragomento ! — vragometno sam ja tako nagraiso. Njeki dan namjerim se na ulici* (chez Labiche : au théâtre !) *na poslanika englezkoga, pa ko i ti pozdravim rukom gle ovako !*

Mme Ratinois. *Eh bien !*

Ratinois. *Eh bien il m'a lorgné avec une certaine raideur. C'est très désagréable !*

Gja. Ratinois. *E pa ?*

Ratinois. *E pa je buldog stao, namjerio na me svoje očalo, izkesio svoje zube a ja bjež.*

Ou encore :

Ratinois. *Toi non plus ! Tu as beau crier « Brava ! Brava ! » pour te faire remarquer, je te défie de me raconter la pièce.*

Ratinois. *A ti ju razumiješ ? Id s bogom ! ma vikala ti « brava ! brava ! » da te ljudi gledaju koliko ti volja, zato ipak razumiješ od cijele komedije koliko moja čižma.*

Toute cette traduction est pénétrée de ce goût de changements, qui sont souvent des contresens complets. P. ex.

A-t-elle de l'aplomb, ma femme !

Moja stara je majstorska lažitorba.

ou :

Et c'est salé, dans ce théâtre-là (aux Italiens).

a ti Talijani bome pjevaju mastno

Ou l'exemple suivant, qui pourrait amener de graves conséquences dans les deux familles.

Ratinois (se levant et très ému) *...avec une émotion... que vous comprendrez... car c'est celle d'un père... et vous êtes mère, madame...*	Ratinois (dirnut, digne se)... *kad vam velim od sèrca — vi me gospojo razumijete — ja sam mu otac — a vi gospojo ste mu majka*

Ou encore :

Mme Ratinois. *Elle fait des roulades... Elle a été toute sa vie bercée dans la soie et la dentelle...*	Gja. Ratinois. *A kako ti ona pjeva... od koljevke nije vidjjela neg svilu i alem kamen.*

Il va encore plus loin. En bon gourmand il change les plats qu'on sert dans la comédie de Labiche. Voyez un peu ce dîner magnifique :

Le maître d'hôtel. — *Voici ce que je proposerai à madame : deux potages bisques et potage à la reine.*	*Ja bi gospoji to predložio : kinezku juhu !*
Relevé... La carpe du Rhin à la Chambord, flanquée de truffes.	*Umetak som iz Rajne, sa šarenimi obodci.*

Des crevettes en boucles d'oreilles : Šenoa l'a tout simplement supprimé.

Et puis :

Entrée : filet de bœuf braisé aux pois nouveaux... *... je voulais vous offrir des truffes à la Lucullus en surprise...*	*Zeleni grašak sa ćevapom ! preporučio bi vam za drugi umetak gljivice zatečenice.*

De même :

Ratinois. *Ils ont reçu du gibier.*	Rat. *Dobili su sérnu sa sela.* (Acte II, scène 8-9)

Ce dîner de Šenoa, qui n'est pas moins magnifique que celui de Labiche, n'a pas simplement pour origine une différence du goût, mais un malentendu sur la signification des mots français. Nous avons déjà montré que c'est son style familier qui empêche souvent que ses traductions soient bonnes. On comprend quelles difficultés énormes offre par ex. Racine. Mais il n'en est pas de même avec Labiche, qui peut servir d'exemple pour la langue familière. Mais Šenoa sent le besoin de la rendre par des vulgarités encore plus familière et grossière.

Voici quelque exemples :

Mme Malingear, bas à son mari: *Parle-lui.*

Gja. Malingear : *Ta boga ti, govori mu.* (Acte I, scène 3)

Malingear, à part, étonné : *Hein !...*

Malingear, za sebe : *Sta bunca stara ?* (Acte I, scène 5)

Ratinois : *Ils donnent toujours la même pièce.*

Malingear, à part : *Moi je suis comme ma femme, je n'entends rien à la musique.*

Rat. *Da, ti vrazi svejedno istu notu vèrndaju.* (Acte II, 1)

Malingear, za sebe : *Ja i moja stara razumijemo vraga o muziki.*

A tous ces défauts s'associe une extrême négligence dont l'exemple suivant n'est qu'une faible preuve :

Frédéric : *Quand je suis allé rendre ma visite le lendemain de la demande, M. Malingear a été très aimable ; il m'a donné des conseils pour ma carrière... Il m'a engagé à plaider les expropriations.*

Frid. : *Bio sam dan za Vama u Malingeara, gospoja je bila ljubezna i koješta se razpitivala o mojih poslovi.*

Par cette traduction il serait vraiment assez difficile de constater un progrès de Šenoa et il ne nous reste qu'à étudier les traductions suivantes pour pouvoir établir un jugement définitif.

IV

Il suffit de jeter un coup d'œil sur la liste de traductions de Šenoa pour voir que Scribe est un de ses auteurs préférés. C'est le seul avec Sandeau dont il ait traduit deux ouvrages [1]. La cause de cette préférence est sans doute la popularité de Scribe qui fut, à cette époque, considérable dans toute l'Europe. D'autre part, Scribe était déjà connu en Croatie par les traductions allemandes [2] qui furent nombreuses.

[1] *Les Contes de la Reine de Navarre* et *Valérie.*

[2] La première représentation de Scribe à Zagreb fut donnée au théâtre allemand le 3 mai 1836. C'était une traduction de Kurländer intitulé *Der Ehrgeiz in die Küche.* Jusqu'en 1840 on a joué cinq autres pièces de Scribe au théâtre allemand, parmi lesquelles *Valérie (Gabriele)*, traduite par Castelli et que Šenoa a traduite en 1869 en croate.

Nous examinerons sa traduction des *Contes de la Reine de Navarre*, jouée pour la première fois le 8 février 1868 à Zagreb.

Ce qui frappe tout d'abord, c'est une certaine différence avec les traductions déjà examinées. Le nombre des contresens n'est pas si grand, les négligences sont moins fréquentes, le style est meilleur. Mais d'autre part nous nous étonnons de certaines constructions qui sont typiques de l'allemand.

P. ex. *...kako Vam gospodin Guattinara, zaštitnik naš kazat može...*
...koj bi svekolike žene ljubit htio...
...po tvojoj ženi mi se slava dići mora...
...vec da kod njej njekoliko sati boraviti može...
...spletke što ih na vidjeli iznijet moram, mogu... etc.

Nous n'avons malheureusement pas pu nous trouver de traduction allemande antérieure à la traduction de Šenoa, pour examiner s'il s'en était servi. En tout cas il n'est pas improbable qu'il s'en soit aidé sans qu'il soit possible de déterminer dans quelle mesure.

Les progrès sont du reste relatifs, car Šenoa est en difficultés avec le plus élémentaire principe de la traduction qui est de comprendre complètement le texte.

P. ex.

lorsqu'on a des épaules si belles, si éblouissantes...	*kad čovjek ima toli krasan i dražestan vrat...*
Marg.	
Le fait est qu'en sa qualité de roi... il est plus difficile qu'un autre à amuser... mais en y mettant de l'amour-propre il est impossible que nous n'en venions à notre honneur, nous lui ferons de la musique... et si vous le voulez même, je vous donnerai lecture d'un conte que je viens de terminer... et dont le titre piquera peut-être la curiosité de Sa Majesté et de nos jeunes Seigneurs.	*Istinabog zabavljat kralja nije lahak posô — al ništ zato budmo pri tom poslu malo sebične, pa ćemo si osvietlati lice, to nefali bit će tu glazbe — pa ako vam se rači to ću ja čitat štogod, priču koju baš sada svèršavam — pa mislim da će natpis ote priče živo žacnut ljubopitnost njegova Veličanstva i naše mlade gospode.*

Il traduit *avec humeur* une fois par *šaljivo*, et une autre fois par *sjetno*, *habile* par *vriedan*, *élégant* par *tašt*, etc.

D'ailleurs ce n'est pas le nombre des contresens qui nous frappe. C'est plutôt leur qualité. Ils montrent à quel point le savoir du traducteur est superficiel.

Le sujet historique lui inspire un certain respect, et il reste par le style plus proche du texte. Cependant des phrases vulgaires ne sont pas rares P. ex.

... en s'écriant avec la sollicitude conjugale la plus tendre : « Répondez, répondez-moi de grâce... Y voyez-vous de l'autre œil ? » Je rêvais quand vous avez frappé, que vous veniez de le recouvrer par l'intercession de saint Christophe, votre patron.	*...vičući iz sveg glasa « Reci mi sada Boga ti hrano moja (!!) vidišli na ono drugo oko štogod reci mi Boga ti ? » Snivala sam sladko a ti opet ruši vrata, da koga zatečeš, hrano moja.*

Cet exemple montre encore une fois sa manière : le goût de changements inutiles et même ridicules.

Voyez quel effet doit produire la négligence du traducteur, pour la mise en scène :

Un appartement du palais ; deux portes à gauche ; deux portes à droite ; une porte au fond.	*Dvije palače ; dvoja vrata na lievo dvoja na desno, velika vrata u sredini.*

Mais au total cette traduction montre un certain progrès de Šenoa dans sa connaissance du français. Assurément cette connaissance se développait quoique peut-être d'un pas un peu lent.

V

La tragédie de Delavigne *Marino Faliero* est la dernière traduction du français que Šenoa ait achevée. Elle fut jouée au mois d'avril 1877 au théâtre de Zagreb. Dans le *Vijenac* de la même année, il a écrit de cette représentation un compte rendu dont nous allons citer quelques phrases pour montrer les motifs qui l'ont poussé à traduire cette pièce. Après avoir donné une courte liste des œuvres de Delavigne, Šenoa dit : « Toutes ces productions sont de valeurs diverses et beaucoup d'entre elles ont obtenu ce qu'on appelle un succès d'estime, mais on peut considérer qu'après *Louis XI*, *Faliero* est la meilleure pièce de Delavigne. Cette pièce est d'autant plus significative qu'il s'est débarrassé des chaînes du classicisme et il est passé tout à fait à l'école romantique. Dans cette école, Delavigne est, dirait-on, un cas unique. Non pas à cause de son génie original, ou à cause de sa force profonde, mais à cause de sa tendance. Delavigne se distingue sensiblement de l'excentrique Hugo, du doux et sentimental Lamartine et du poète populaire Béranger. Il n'a pas

de force originale. Dans ses œuvres Delavigne a tâché d'unir des éléments très divers. Sur la base du romantisme il a tâché d'unir Racine et Corneille avec les Anglais Shakespeare et lord Byron, mais il s'est trop souvenu des Anglais. *Louis XI* rappelle *Quentin Durward* de Walter Scott, *Les Enfants d'Edouard* rappellent *Richard III* de Shakespeare, et si vous lisez *Marino Faliero* de Byron, après la tragédie de Delavigne du même titre, vous direz : c'est la même chose, mais un peu différent. Malgré tout cela, les œuvres de ce Français sont très intéressantes, non seulement à cause de l'adresse technique et de la perfection extérieure, mais aussi par le sentiment assez vif, par le souci de caractériser les personnages (à la manière des Anglais), par le puissant conflit intérieur (à la manière des classiques français). Parlons donc de *Faliero* qui mérite absolument qu'on l'introduise dans le répertoire (autrement bien entendu qu'à la première représentation [1] chez nous). Cette pièce fut reçue avec enthousiasme au théâtre de la Porte Saint-Martin, le trente mai 1829, et elle est jouée encore aujourd'hui au Théâtre Français [2]. »

Malgré certaines erreurs, il nous semble que son information sur Delavigne est de meilleure qualité que celle sur Racine (voir *Vijenac* de 1871).

Le progrès que nous avons constaté dans la traduction de Scribe s'affirme ici. D'autre part c'était l'époque où une grande partie de son activité était consacrée au roman historique. Sérieusement occupé par ce travail il s'est créé un style qui est bien différent du style de ses nouvelles, surtout de celles de sa jeunesse. *Marino Faliero* correspond, au moins par son sujet, aux sujets que Šenoa a traités à cette époque. Enfin la tragédie de Delavigne n'offrait pas pour lui des difficultés aussi grandes que *Phèdre* ou *La Mouche*. Tous ces éléments ont contribué à la réussite de cette traduction. Cependant il y a encore des contresens :

Voici quelques exemples :

Sténo :... *Je parle en philosophe.*	*Filozof jesam.*
Lioni : *Et je réponds en sage : Vous ne pouvez rester.*	*Ja sam mudar čovjek, I velim : Tude obstanka vam neima* (II, 4).

Ou :

Car l'ivoire et l'ébène à leurs yeux est sans prix.	*Umotvor za njih kanda ciene neima.* (II,2)

[1] 2 avril 1877.
[2] Œuvres complètes (éd. Binoza), XVI, p. 95-96.

Ce qui indique la matière qu'emploie le sculpteur, Šenoa le traduit par *umotvor* (produit de l'esprit).

Le *stylet* est traduit une fois par *stilet* et quelques lignes après par *mač* (III, 1).

Mais la langue de Delavigne est moins précise et laisse au traducteur de grandes libertés, que Šenoa a su mettre à profit. Il a réussi à donner un style qui correspond assez bien au style de Delavigne. Pourtant on trouve des passages où l'insouciance du style n'est que trop évidente. P. ex. :

Verezza, affidé du conseil des Dix.	*Verezza, pristav desetorice*

D'autre part il emploie des phrases d'un style trop familier :

Mais le doge irrité, jaloux jusqu'au délire,
Prouve que d'un guerrier mille fois triomphant
La vieillesse et l'hymen ne font plus qu'un enfant.

A duž razplamćen, mahnit s ljubomorstva
Svejedokom jest, da dobitnika slavna
Pretvara starost, žena ludim dječkom (II,4).

Elèna, qui est *Digne appui du vieillard* devient son bâton : *Ti vriedni štape starcu.*

Patricien est traduit par *boljar*, ce qui est étrange car il s'agit de patriciens de Venise.

Dans cette traduction encore, il y a des passages traduits avec une négligence frappante. P. ex. :

Mais j'oublie que mon prince est debout.	*... al zaboravih gle, Da moj vladar sjedi* (V, 1).

Ou :

Est-il prêt ? Je le suis.	*A gdje je ? Evo me.*

Malgré tous ces défauts, *Marino Faliero* est la meilleure des traductions de Šenoa que nous avons étudiées et montre un certain progrès.

Les traductions de Šenoa offrent trois défauts principaux : la quantité des contresens, la négligence générale et la vulgarité du style. Quoique les contresens soient causés souvent sans doute par la négligence, ils nous montrent pourtant que Šenoa n'avait pas une connaissance très solide du français. On s'en rend compte surtout dans ses traductions de tournures proprement françaises, où il faut avoir, outre un bon dictionnaire, une certaine connaissance générale

de la langue acquise par des lectures étendues. Bien qu'il ait fait certains progrès, son savoir est resté toujours assez superficiel.

Mais ce qui est le plus frappant, c'est que Šenoa, même quand il comprend bien le texte, ne le traduit pa exactement. Ses traductions sont toujours plus ou moins approximatives. On sent que la traduction n'est pas pour lui un travail sérieux, auquel il attache une valeur littéraire. C'est tout au plus une besogne de vulgarisation qu'il traite avec une négligence extrême. Dans le style le progrès est peut-être plus grand. Mais une bonne partie de ses traductions est pleine de vulgarités. Certaines (*Phèdre*, *La Mouche*) montrent qu'il n'a pas compris en quoi consiste la valeur véritable de l'original et il n'a presque jamais respecté dans une mesure suffisante le style des œuvres qu'il traduisait. Il s'est permis de telles libertés qu'il semble n'avoir pas eu la notion exacte du rôle ou du devoir du traducteur. Au total, c'était un traducteur médiocre.

Quant à sa connaissance de la littérature française (et cette question exigerait d'ailleurs un travail spécial) elle ne paraît pas avoir été très profonde. De la liste de ses traductions on ne saurait dégager une idée de son goût ; les auteurs qui y figurent sont pour la plupart médiocres. Mais il ne faut pas oublier que certains de ces écrivains ramenés aujourd'hui à leur juste place étaient alors en plein succès et pouvaient faire illusion ; obtenir des livres de la France n'était pas chose facile à ce moment-là et peut-être ce qu'on trouvait chez le libraire était déterminant pour le choix d'une traduction autant que le goût du traducteur. Mais, malgré toutes ces restrictions, la seule idée d'orienter la littérature croate vers la France réserve à Šenoa une place importante, non seulement dans l'histoire des rapports intellectuels entre la Croatie et la France, mais aussi dans l'histoire de la littérature croate. Même si nous ne pouvons guère voir en lui un connaisseur du français et de la littérature française, nous lui devons toute notre estime pour la tâche qu'il a tenté de réaliser et pour ce qu'il en a réalisé.

B. Džakula.

LES ANGEVINS EN CROATIE ET EN HONGRIE *

VI

La chute de Mladen Šubić

1. **L'offensive vénitienne contre Ferrare et Zara.** — Vers 1308, Paul Šubić était à l'apogée de sa puissance. Il avait profité de sa situation de ban de Croatie pour grouper sous son pouvoir direct, l'une après l'autre, toutes les circonscriptions judiciaires (*župe*) qui formaient le territoire croate. Ces petites unités territoriales avaient dû renoncer à l'élection de leur comte (*župan*) et étaient réduites à accepter les juges et les administrateurs que le ban voulait bien leur envoyer. C'est ainsi que les villes dalmates avaient dû renoncer à leurs anciennes libertés et que la Bosnie, encore loin de sa formation territoriale définitive, avait reconnu la juridiction du ban de Croatie. Une seule grande famille refusait ses hommages, celle des seigneurs de Krk (Veglia), de Modrus et Vinodol, qui, faisant remonter leur souche aux Frangipani de Rome, prirent plus tard le nom de Frankopan.

Le calme le plus complet semblait régner, lorsqu'une vieille controverse entre les habitants de Trogir et les Šubić, soudain envenimée par Georges II, fils cadet du ban, jeta quelque lueur sur une situation très embrouillée. La ville de Trogir et les Šubić se disputaient, en effet, depuis longtemps la possession de Podmorje. Georges Ier Šubić avait déclaré, de Klis, le 4 juillet 1303, que cette région avait été occupée par ses hommes, mais qu'il voulait rendre aux habitants de Trogir ce qui leur revenait, et qu'il décidait de la leur restituer après sa mort, ou même, de son vivant, s'il pouvait se passer des revenus de ce territoire [1].

* Voir *A. I. F. Z.*, 1938, pp. 237-245, 354-374 ; 1939, 84-[illegible], 1940, 19-38 ; 1941, 125-141.

[1] Smičiklas, *Codex diplomaticus*, VIII, 51-52 : *asserimus et confitemur, totum territorium de Podemorie, videlicet a metis et confinibus positis et determinatis inter territorium Spalatense et territorium Traguriense versus Tragurium esse communis Traguriensis... totum dictum territorium post nostrum obitum, et ante si nobis videbitur ex nunc prout ex tunc ipsi communi damus et restituimus.*

Comme le cardinal Gentile de Montefiori, légat du pape Clément V, venait d'arriver à Split [1], le 30 mai 1308 [2], et que le ban Paul Šubić allait à sa rencontre pour l'accompagner en Hongrie, à l'avant-dernier couronnement de Charles Robert, la ville de Trogir profita de l'occasion pour demander résolument que le territoire du Podmorje lui fût restitué [3]. Lucius nous raconte, dans son histoire de Trogir, comment la ville s'était sentie offensée par les prétentions outrecuidantes du seigneur chargé de sa protection. Suivons son récit.

Au mois d'avril 1308, dit Lucius, un messager du comte Georges II exigea de la ville, pour les terres du Podmorje, la redevance d'un mouton, d'un agneau et d'un fromageon par troupeau [4]. La ville décida de lui donner satisfaction et d'envoyer, en outre, deux tonnelets de bon vin avec 60 gimblettes (bozzolari) [5].

Cette attitude soumise ne parut pas satisfaire le comte ; le 4 juin, il réclama aussi les corvées et les redevances que les paysans devaient à leurs seigneurs. La ville, tandis qu'elle lui faisait encore cadeau d'une barrique de vin et qu'elle en envoyait une autre au ban Paul, lui aurait alors représenté qu'il outrepassait ses droits. Mais le comte Georges ne l'entendait pas ainsi ; il tenta d'obtenir par la force ce qu'il considérait comme son dû ; ses hommes et des hommes armés de Trogir en vinrent à des actes de violence. Le 24 juin, le maire de Trogir et quatre membres du conseil se rendirent à Skradin ; ils prièrent le ban Paul d'intervenir auprès de son fils Georges pour que ce dernier mît fin à ses mesures d'intimidation. Les délégués revinrent le 5 juillet ; le ban réclamait, à titre de compensation, quatre cents marcs d'argent. La ville lui en offrit alors deux cents, selon l'usage existant pour ce genre d'amendes, et, le 18 juillet, elle lui envoya deux charges de barriques de vin et une autre de melons ; le 21 juillet, elle offrit des présents [6] à la sœur du ban, à l'occasion de sa visite au cloître de Saint-François. Mais le comte maintenait ses prétentions ; les habitants de Trogir se mirent alors, le 29 juillet, sous sa protection et lui confièrent la charge de capitaine de la ville avec un salaire de cinq cents livres par an [7]. En même temps, ils

[1] Smičiklas, VIII, 161-164.

[2] Le cardinal Gentile était annoncé en Dalmatie avant le 30 mai ; la ville de Trogir délégua une ambassade à sa rencontre, le 29 mai. Smičiklas, VIII, 159.

[3] Klaić, *Bribirski knezovi*, Zagreb, 1897, p. 85-86.

[4] Lucius, *Memorie di Traù*, 145-146 : *un castrato, un agnello et una forma di cascio.*

[5] Lucius, 145 : *due galete de vino buono e 60 bozzolari.*

[6] *Ibid.* : *un castrato, una galeta de vino, 20 bozzolari, cinque somme de meloni et un mozzo d'orzo.*

[7] *Ibid.* : *500 lire l'anno.* Smičiklas, VIII, 186-187.

ordonnaient aux habitants de Bosilj de refuser la redevance de trois mesures de blé par maison, que leur comte leur réclamait [1].

La présence du cardinal Gentile, appelé à donner son avis sur toute une série de controverses, ne semble pas avoir amélioré les rapports entre la ville et le ban. L'Église et le seigneur croate étaient, à ce moment-là, en excellents termes ; et, de plus, Trogir n'avait pas toujours montré beaucoup d'empressement à exécuter les ordres de Rome [2].

Enfin, le 5 août 1308, de Nin, près de l'église Saint-Christophe, le ban Paul, en son nom personnel et au nom de son fils Georges, comte des villes de Dalmatie (comite civitatum Dalmatie), pardonnait aux habitants de Trogir tous leurs manques d'égards ; il leur rappelait, à cette occasion, que la promesse de redevances, concernant le Podmorje, avait été déposée chez le maire Madius de Varicassis et le citoyen Petrus Duymi, chargés d'en assurer l'exécution ; il leur demandait aussi de verser, après entente avec le ban Mladen, son fils, et le seigneur Madius de Varicassis de Zara [3], une certaine somme d'argent aux familles de ses serviteurs tués, Toljen Stučević, Skoronja, son frère, et Stanoje, frère de Purćija.

Il est intéressant de relever que le fils aîné du ban Paul portait, du vivant de son père, le titre de ban de Croatie (banus filius noster). Cette désignation n'était probablement pas arbitraire, mais plutôt expressément autorisée par le roi ou par le cardinal Gentile, légat apostolique.

On peut imaginer avec quels sentiments la ville de Trogir accueillit cette solution de sa controverse avec Georges II de Bribir.

Le conflit n'avait duré que deux mois et avait été liquidé à la satisfaction du ban, grâce, semble-t-il, à l'entente qui régnait entre le légat du pape et Paul Šubić. Or, cette entente était une pointe dirigée contre Venise.

La Seigneurie s'était, depuis longtemps, introduite à Ferrare. Elle y occupait, depuis 1240, une situation privilégiée. Les Este, seigneurs de la ville, auraient bien voulu repousser les intrus, mais ils ne pouvaient, sans Venise, résister aux puissances voisines, à Bologne surtout. Azzo VIII d'Este avait épousé une fille de Charles II de Naples, tante de Charles-Robert. Mais Azzo était tombé ma-

[1] Smičiklas, VIII, 156 : *dimandando il conte dagli Bosigliani 3 mozzi de frumento per ogni casa.*

[2] Smičiklas, VIII, 57 : ordre aux notaires des villes de nommer dans leurs actes le roi de Hongrie et Croatie et décision de la commune de Trogir du 22 août 1303.

[3] Smičiklas, VIII, 196-197.

lade, avant que Charles-Robert fût incontestablement roi de Hongrie, et il était mort en janvier 1308, après avoir désigné son fils Fresco comme successeur. Après sa mort, ses frères n'acceptèrent pas cet état de choses et la situation se tendit dangereusement. A ce moment-là, Venise offrit son aide à Fresco. Le frère aîné d'Azzo, Francesco, s'adressa d'abord à Padoue, puis au Saint-Siège, seigneur suprême de Ferrare en vertu du testament de la comtesse Mathilde (1046-1115). Au moment où le cardinal Gentile débarquait à Split, deux légats du pape Clément V se trouvaient à Ferrare. Fresco s'échappa à Venise [1].

Le pape se trouvait alors en France. Il ne disposait que d'armes spirituelles. En décembre 1308, alors que les Vénitiens occupaient Castel Tedaldo, près de Ferrare et que les légats du pape les sommaient de s'en aller, les menaçant des foudres ecclésiastiques, le doge Gradenigo répondit : « Avec des mots on fait peur aux enfants ; contre les hommes, il faut l'épée. » Ces mots produisirent leur effet. Les légats se laissèrent intimider ; ils permirent aux Vénitiens d'occuper deux forteresses sur le Pô et d'installer à la mairie de Ferrare Giovanni Soranzo, qui, plus tard, fut doge. La faiblesse des légats excita l'intransigeance de Clément V. Il sentait aussi que la France et beaucoup d'Italiens étaient de son côté ; aussi, dans sa bulle du 27 mars 1309, menaça-t-il Venise de châtiments tels que la postérité s'en souviendrait éternellement. Venise essaya de négocier ; mais le pape l'excommunia ; en avril, il l'interdit, et, en mai, il proclama une croisade, qui groupa les villes de la côte adriatique, Ravenne, Cervia, Bologne et même Padoue. Une armée, recrutée dans la haute et dans la moyenne Italie, fut prête vers la mi-août ; et, lorsque, la nuit du 27 au 28, les Vénitiens essayèrent de rompre le cercle ennemi autour de Ferrare, ils essuyèrent une cuisante défaite. Ferrare tomba aux mains des alliés, et un plébiscite organisé à la hâte prouva que la ville désirait reconnaître le souverain pontife comme chef suprême [2].

Quant à la ville de Zara, le cardinal Gentile et le ban Paul Šublić lui témoignèrent, durant toute cette crise, la plus grande sollicitude [3].

[1] G. Soranzo, *La guerra fra Venezia e la S. Sede per il dominio di Ferrara*, Venise, 1905, avec sources et références aux pages 5-17 et 283-287. Lenel, *Die Entstehung der Vorherrschaft Venedigs in der Adria* (1897), p. 76-82. Gretti, *I patti tra Venezia e Ferrara* (1906). Heinrich Kretschmayr, *Gesch. v. Venedig*, Gotha, 1920, II, 179-183.

[2] Kretschmayr, II, 181. Chronicon Estense : *Sic liberata fuit civitas Ferrariae de manibus perfidorum Venetorum.*

[3] Vitaliano Brunelli, *Storia di Zara*, I, p. 450 et seq.

Le cardinal y séjourna en août 1308, au moment où les événements de Ferrare faisaient prévoir une crise retentissante, et Paul Šubić entretint, à cette même époque, avec les citoyens de Zara, des relations plus cordiales et plus suivies. La proximité du comté de Bribir rendait inévitables des procès entre les citoyens de la ville et les habitants de la campagne. Dans sa résidence de Skradin, où se déroulaient très souvent ces procès, le ban Paul tâchait alors d'être un juge sage et accommodant. Les Vénitiens ne voyaient pas d'un bon œil ces recours à la justice du ban de Croatie ; ils les défendirent et menacèrent d'infliger aux délinquants de fortes amendes [1]; de fait, ils créèrent de graves ennuis à Lampro de Zevalellis, qui s'en était remis à Paul Šubić pour régler une question de terres avec les frères Slavogost et Grégoire de Bribir [2].

Cette attitude semble avoir incité le ban Paul à profiter des embarras de la Seigneurie en guerre, et ce fut probablement en septembre 1309 qu'il adressa à Clément V sa lettre célèbre. Les habitants de Zara, écrivait-il, avaient déjà pris les armes pour secouer le joug détesté des oppresseurs vénitiens (*a Venetorum violento dominio recedentes ad libertatem debitam pervenerunt*) ; son fils, le ban Mladen, en même temps ban de Bosnie, avait couru au secours des opprimés ; Mladen et les habitants de Zara gardaient certes l'initiative sur terre, mais les galères de Venise occupaient toujours les îles voisines et menaçaient la ville de leurs incursions ; toute résistance serait vaine sans l'aide efficace du vainqueur de Ferrare. Le ban sollicitait l'appui du pape, pour que les Vénitiens ne pussent plus se vanter, dans leur orgueil, d'avoir humilié une ville qui avait combattu pour sa liberté [3].

Après la défaite de Ferrare, la situation de Venise n'était guère brillante. Dans la ville même, la nouvelle avait provoqué quelque mauvaise humeur. Le doge Gradenigo, homme rude et peu accueillant, s'était fait beaucoup d'ennemis. Les Tiepolo n'avaient pas oublié la dure lutte électorale, où leur candidat Jacopo, le fils du doge Lorenzo Tiepolo, avait été vaincu, le 25 novembre 1289, par le podestat de Capodistria, Pierre Gradenigo. Le petit-fils de Jacopo et arrière-petit-fils de Bohémond de Brienne était le célèbre Bohémond ou Bajamonte Tiepolo, qui avait hérité la haine de la famille

[1] On trouve des détails intéressants sur les relations entre les Vénitiens et le ban Paul chez Brunelli, I, 450.

[2] Klaić, *Bribirski knezovi* (1897), p. 86-87.

[3] Smičiklas, VIII, 105-106 : *et quod Veneti antedicti de sua protervia non possint amplius gloriari, sed eorum pena et correctio sit metus multorum, et deinceps non attentet aliquis ac presumat similius contra Romanum pontificem et universale dominium perpetrare domino concedente.*

Tiepolo contre les Gradenigo. Les nouveaux riches, tisserands et bijoutiers, les Quirini, les Badoer, les Barozzi, les Baseggio, les Doro, les Orio briguaient les hautes charges. Ils étaient avec l'Église et Florence, d'où Dante venait d'être exilé. Le doge Gradenigo, à tort ou à raison, passait pour gibelin. La façon dont certaines familles avaient été exclues du conseil de Rialto, avait excité des haines. Bajamonte Tiepolo, qui s'était déjà posé en ami du peuple (1277), escomptait sans doute pouvoir jouer le rôle des Scaligeri à Vérone. Des conspirateurs avaient tout préparé pour l'aube du 15 juin 1310. Bajamonte et Marco Quirini, son beau-père, devaient marcher à la tête de leurs troupes, contre le palais ducal. Mais le doge et la Seigneurie avaient eu vent de ce qui se tramait. Pierre Gradenigo défendit son palais, l'épée à la main. Marco Quirini et son fils Benedetto tombèrent. Badoero Badoer se retira à la tête des conjurés, vers San Polo, après avois mis le feu au pont de Rialto. Il fut fait prisonnier et condamné à mort. Bajamonte Tiepolo s'échappa en Dalmatie [1].

Cette conspiration était venue à un moment où Venise se trouvait dans une situation très délicate. En Istrie à peine pacifiée, des mouvements se produisirent. En Aquilée, le vice-seigneur vénitien se plaignait de l'insécurité [2].

La diplomatie de Venise ne restait pourtant pas inactive. La Seigneurie envoya Francesco Dandolo à Avignon pour contrecarrer Paul Šubić et ses amis, mais un traité fut toutefois conclu avec Vérone, le 24 mai 1310 : on y parle de la construction d'un canal entre le Pô et l'Adige, qui aurait paralysé le commerce de Ferrare [3].

Ce traité n'était qu'une manœuvre. Il s'agissait de rendre la Papauté moins agressive et mieux disposée à de nouvelles négociations. Quel intérêt le Saint-Siège avait-il à posséder Ferrare, dont il ne tirerait aucun revenu ? Si Venise dénonçait le traité conclu avec Fresco d'Este, si le traité avec Vérone devenait lettre morte, peut-être le pape cesserait-il ses menaces et permettrait-il à la Seigneurie de sortir de son isolement ?

C'est alors que Francesco Dandolo remit en question l'entreprise d'Orient. Charles de Valois, frère cadet de Philippe IV le Bel, avait épousé Catherine, petite-fille de Baudouin II, l'empereur latin de

[1] Villari, *Storia politica d'Italia*, II, 62 ; Lazzarini, *Anedotti della congiura Quirini-Tiepolo* (Nuovo Archivio Veneto, X-1895, pp. 81-90) ; V. Brunelli, I, 450.

[2] Romanin, *Istoria di Venezia*, III, 25-31 ; Kretschmayr, II, 181.

[3] Spangenberg, *Cangrande delle Scala* (Historische Untersuchungen von Jastrow, II-1892) ; Piva, *Venezia, Scaligeri e Carraresi*, 1899. Cipolla, *La storia Scaligera secondo i documenti degli archivi di Modena e Reggio Emilia*, 1903.

Constantinople. Depuis longtemps déjà, il avait sollicité l'aide des Vénitiens et des Catalans. Dans une abbaye, près de Melun, deux ambassadeurs du roi Uroš II de Serbie avaient conclu, le 27 mars 1308, un traité avec Charles de Valois pour lui procurer l'empire de Constantinople (*imperium Constantinopolitanum*) [1]. Le roi de Serbie promettait de se convertir au catholicisme et de donner sa fille Tsaritsc, issue de son mariage avec Élisabeth de Hongrie, au fils cadet de Charles de Valois, Charles d'Alençon, qui devait mourir à la bataille de Crécy. Le pape Clément avait signé à Poitiers, le 1er avril 1308, plusieurs décrets pour favoriser cette conversion. Il ordonnait au patriarche de Grado et aux procureurs des ordres prêcheurs et mineurs d'envoyer des religieux à la cour de Serbie pour remettre au roi la bannière du pape. Le franciscain Grégoire de Kotor devait être le conseiller spirituel d'Uroš II. Le pape consentait à ce que le fils du roi Etienne reçût de son père un comté (*comitatus*), bien qu'il fût né d'une union avec une femme répudiée (*coniugatus genuit de soluta*) [2].

Il semblait ne plus être question d'empire latin, lorsque Francesco Dandolo remit le projet à l'ordre du jour.

En 1204, l'entreprise avait pu réussir grâce au concours du doge Enrico Dandolo. En 1309, après sa défaite de Ferrare et la révolte de Zara, Venise offrait à Charles de Valois un concours identique. Pierre Gradenigo était vieux et malade ; mais Enrico Dandolo n'avait-il pas, lui aussi, entrepris sa célèbre expédition à quatre-vingts ans révolus ?

Pour se concilier les grâces du Saint-Père, les Vénitiens se montrèrent très réservés envers Henri VII de Luxembourg, qui opérait sa descente en Italie avec l'assurance d'un Frédéric Barberousse. Au grand dépit de Dante, que Charles de Valois avait exilé de Florence, Venise refusa à l'empereur le serment de fidélité [3]. Le 13 août 1311, Pierre Gradenigo mourut. Les deux vieillards qui lui succédèrent, Marino Zorzi et Giovanni Soranzo, étaient plus que jamais disposés à réconcilier Venise avec l'Église. Le jour de la Sainte-Catherine (25 novembre 1311), le pape communiqua à ses nonces à Ferrare le retour de Venise à l'obédience papale. Fresco d'Este fut vite liquidé. La Seigneurie se fit payer cent mille florins pour ses

[1] Les traités conclus entre le pape Clément V et le roi Uroš II étaient connus par Ducange. Ubicini les a publiés dans le *Glasnik*, XXVII-1870, 309-341, où se trouvent les concessions territoriales que Charles de Valois fit à la Serbie.

[2] Jireček-Radonić, *Istorija Srba*, I, 253-254.

[3] Dante, *De monarchia*, III. Kretschmayr, II, 183-4.

droits sur Ferrare ; et on ne parla plus des entreprises de Georges de Valois [1].

Cet apaisement général ne satisfaisait guère le ban de Croatie, qui voyait avec chagrin tout son échafaudage s'écrouler lamentablement. Il avait beau maintenant certifier au pape la libération de Zara [2], c'était trop tard pour entraver le travail opiniâtre et patient de Francesco Dandolo. Et si Paul Šubić comptait par hasard sur l'inimitié entre les Scala de Vérone et Venise, la République paraissait disposée à toutes les concessions pourvu qu'on ne lui fît point d'obstacles dans la question de Zara.

La lutte prit un caractère dramatique ; Venise avait été isolée, mais ce fut alors le tour de Paul Šubić.

Pressurée, meurtrie par les sièges et les restrictions, Zara voyait avec douleur et indignation ses anciens privilèges bafoués ; dès qu'ils avaient atteint l'âge de quatorze ans, les jeunes gens devaient prêter serment de fidélité à la République ; tout mariage avec les Croates des environs était interdit ; la ville devait verser un tribut annuel, fournir des soldats et entretenir une garnison vénitienne ; elle supportait mal le joug de Venise ; elle avait même, pendant des années, donné asile à des réfugiés vénitiens du parti des Tiepolo.

La Seigneurie faisait semblant de n'accorder à ces manifestations qu'une importance secondaire, mais elle ne manqua pourtant pas de prendre des mesures. Au début de 1310, on avait observé des rassemblements de troupes croates à proximité de la ville. Le ban lui-même se tenait constamment à Nin et à Biograd, à quelques heures de marche de Zara. Le doge ordonna en conséquence, le 30 mars 1310, au commandant de Zara de fermer, pendant la nuit, les portes de la ville et de garder les clefs chez lui [3]. Le 5 mai 1310, on apprenait que le ban avait des intelligences dans la place. Le Grand Conseil de Venise nomma alors un comité de quinze membres, chargé de suivre attentivement la question et d'en référer sans retard [4]. En même temps Venise s'efforçait d'entretenir de bons rapports avec le ban ; on autorisa le duc de Zara à faire des présents au ban et à en recevoir. Les Templiers de Vrana réclamaient des reliques aux habitants de Zara, elles leur furent restituées sur décision du cardinal Gentile, dès qu'il eût été établi que le ban Paul administrait les

[1] Kretschmayr, II, 184.

[2] Smičiklas, VIII, 283 : *Paulus Croatorum ac Bosniae banus perinde Clementem V papam certiorem reddit, Jadrensem ab usurpatione Venetorum liberatam, et veteri libero statu restitutam. Scardone decima sexta iunii MCCCXI.*

[3] Ljubić, III. — Klaić, *Bribirski knezovi*, 89.

[4] Ljubić, III.

biens des Templiers et, notamment, l'église de Saint-Georges de Vrana [1].

Malgré ces mesures, la situation devenait de jour en jour plus tendue. Au début de 1311, des désordres se produisirent, dirigés contre le duc vénitien Michel Morosini (Mauroceno) et ses conseillers, Giovanni Giustiniani et Marco Dandolo. Le 6 mars, la révolte éclata. Le duc et les conseillers capturés, la garnison vénitienne prisonnière, la ville se déclara indépendante [2]. Il y eut, cependant, une brève réaction de la part des citoyens qui ne voulaient pas se brouiller avec la République ; une famille, par exemple, les Saladin, délivra le duc Michele Morosini ; déguisé en religieux, celui-ci parvint à Venise et avertit le Grand Conseil qui prit des mesures immédiates. Le 11 mars, un comité extraordinaire était nommé ; il avait plein pouvoir de prendre sur place toutes décisions nécessaires au « salut de l'État ». Une flotte armée, sous les ordres de Bartolo Michieli, Marco Giustiniani et Marino Bembo, se rendit à Zara pour soumettre la ville et rétablir le prestige gravement atteint de la République [3].

La lutte était ainsi déclenchée entre Venise et le ban, dont le fils, Mladen, se contentait, pour le moment, de repousser les attaques vénitiennes dirigées contre la côte croate. Pour vaincre la résistance de Zara, il aurait fallu bloquer la ville ; mais le blocus n'était pas possible tant que les pays soumis au ban de Croatie enverraient à la ville secours et provisions.

Paul Šubić fit une communication au pape. Clément V se contenta de déclarer que le ban de Croatie ne tombait pas sous le coup des sanctions ecclésiastiques prononcées contre ceux qui entretenaient des rapports avec Venise [4].

Le roi Charles Robert, qui venait alors de prendre le pouvoir en mains, crut devoir intervenir en faveur de Zara ; il adressa plusieurs lettres au doge Marino Zorzi ; cette ville lui revenait, disait-il, en tant que roi de Hongrie et Croatie, et il invitait les Vénitiens à s'abstenir de tout acte d'hostilité. Le doge Zorzi lui répondit, le 4 octobre 1311, que Zara avait toujours appartenu à Venise. Le roi répondit que cette ville s'était spontanément mise sous sa protection. La

[1] Ljubić, III. — Klaić, *Bribirski knezovi*, 90.

[2] Ljubić, III. — Klaić, *Bribirski knezovi*, 90-91.

[3] Ljubić, III. — Klaić, *Bribirski knezovi*, 90.

[4] Smičiklas, VIII, 284 : rescrit envoyé par ordre du pape Clément V à l'archevêque de Zara, le 22 juin 1311, de Grauselles (?). — Theiner, *Mon. Slav. Mer.*, I, 130-131. Les documents sur le siège de Zara sont cités dans l'étude de Dane Gruber, *Obsjedanje Zadra po Mlečanih god. 1311-11*, Vienac, 1882, p. 530-1, 545-7, 562-4, 578-82.

Seigneurie répondit, le 12 novembre 1311, qu'elle reconnaissait au roi sa part des revenus douaniers et que ce tribut était régulièrement perçu par le ban Paul (*postmodum ipsum ius habuit banus regionis, scilicet banus Paulus Croato*) [1], en application de l'ancienne loi, qui attribuait à l'évêque de la ville un dixième des taxes perçues, au maire un tiers et au roi deux tiers des autres neuf dixièmes [2].

La réponse vénitienne, qui reconnaissait la souveraineté de Charles Robert sur Zara, mais se réservait la domination immédiate, n'apporta aucun changement à la situation. La ville était passée sous la juridiction du ban Mladen. Le roi Charles-Robert lui donna, le 12 octobre 1311, un privilège semblable à celui que Bela IV avait octroyé à Split ou à Trogir [3]. Dans un document du 21 octobre 1311, où le couvent de Saint-Chrysogone, bailleur, loue deux terres à Martin Orisec, on mentionne le seigneur Jacques, honorable archevêque de Zara, le magnifique Mladen, comte de Zara, prince de Dalmatie et deuxième ban de Bosnie, et le seigneur Conrad, fils du seigneur Siméon d'Ancone, très honorable défenseur de Zara [4].

Conrad était un guerrier célèbre. Les Vénitiens le connaissaient ; ils avaient prié la commune d'Ancone, le 24 avril 1311, de ne pas le laisser sortir de la ville[5]. Il semble avoir réussi à braver le blocus vénitien, que menaçait sérieusement, du reste, l'action opiniâtre et hardie des pirates d'Omiš [6].

La guerre continuait acharnée, tandis que, diplomatiquement, la partie était déjà décidée. Venise luttait avec âpreté. Le Grand Conseil vota de nouveaux impôts pour couvrir les frais de l'expédition. Les capitaines Belletto Giustiniani et Renier de Malo ne pouvaient venir à bout de la résistance de Zara ; mettant leur point d'honneur à conquérir la ville, ils ne pouvaient se décider à partir. Pas plus que les Vénitiens, le ban Paul n'était capable de réaliser ses desseins. D'ailleurs, tout en aidant les habitants de Zara, il entretenait des rapports extérieurement corrects avec Venise.

Le moment d'entamer des pourparlers semblait venu, lorsque les Vénitiens séquestrèrent un navire d'Omiš sous prétexte qu'il avait

[1] Klaić, *Bribirski knezovi*, 912.

[2] Marko Kostrenčić, *Slobode dalmatinskih gradova po tipu trogirskom*, Rad CCXXXIX, p. 56-150. Dr. Nikolaus von Tomašić, *Fundamente des Staatsrechtes des Konigreichs Kroatien*, Zagreb, 1918. Dr Ferdo Šišić, *Priručnik izvora hrvatske historije*, I, 1, Zagreb, 1914.

[3] Smičiklas, VIII, 294.

[4] Smičiklas, VIII, 295.

[5] Klaić, *Brib. knezovi*, 93.

[6] Smičiklas, VIII, 286-7.

porté secours aux habitants de Zara. Omiš était sous la juridiction du comte Georges II Šubić ; en avril 1312, celui-ci demanda la restitution du navire, ajoutant qu'il déplorait cet acte d'hostilité de la part des Vénitiens, parce que son désir à lui était de vivre en bons termes avec la République. Le doge lui répondit qu'il voulait bien vivre en paix avec tout le monde, mais que le ban avait répondu à ses bienfaits en s'alliant avec les citoyens de Zara et que, pour porter secours aux rebelles, on avait armé des navires d'Omiš ; ainsi la séquestration du navire en question n'était-elle qu'un acte de légitime défense [1].

Au moment où, de part et d'autre, les adversaires semblaient désirer ardemment la paix, les habitants de Zara réussirent un coup de main : avec leurs barques légères ils s'approchèrent des galères vénitiennes et firent prisonnier le commandant en chef ; c'était Belletto Giustiniani, à ce moment-là gravement malade. Giustiniani mourut dans une prison de Zara.

Ce succès ôta aux Vénitiens toute initiative. On put croire alors que la lutte en resterait là, pour reprendre plus tard, à la première occasion.

Mais c'est juste à ce moment, dit Michel Madius de Barbazanis, quand la paix allait être définitivement rétablie entre Venise et le pape, que le ban Paul mourut (mai 1312), à l'apogée de sa carrière politique. Quelques historiens ont attribué ses nombreux succès aux mérites personnels de l'homme, à ses qualités d'âme et de cœur ; ils ont, par contre, rejeté ses revers sur la violence et l'impétuosité de son fils Mladen II. Lucius semble plus véridique, quand il parle d'une activité politique arbitraire. Le ban ne se faisait guère de scrupules, lorsqu'il s'agissait de réduire à l'impuissance ceux qu'il considérait comme ses adversaires possibles, ceux qui, comme lui, savaient guetter et saisir l'occasion propice. Des personnages comme le comte Kurjak et ses fils, le comte Georges et ses fils, le ban de Bosnie, Etienne Kotroman et ses enfants, le comte de Livno, Michel, et sa famille respectaient en Paul Šubić l'homme plus rusé qu'eux. Mais le fils du ban, le hautain et savant Mladen, saurait-il maîtriser ses passions et observer avec calme, pour déjouer les intrigues inévitables autour de sa personne et autour de ses frères inexpérimentés ? Laissons parler les événements.

Mladen hérita de son père la Croatie et la Bosnie. Il hérita surtout la lutte pour Zara. Son premier acte, la donation qu'il fit avec ses frères Georges II et Paul II à Pierre Bogdan, nous montre quel prix

[1] Ljubić, III. — Klaić, *Brib. knezovi*, 9[illegible]-95.

il attachait à l'aide que la ville d'Omiš apportait alors à Zara assiégée « pour la sixième fois » [1].

Zara avait été informée des préparatifs vénitiens. En même temps, le doge Marin Zorzi invitait la ville à avoir confiance dans les bonnes dispositions de Venise et à envoyer des ambassadeurs [2]. Mais encore une fois, la ville ne céda pas. Dans un combat, auquel prit part le comte d'Omiš, l'armée de Tifio Morosini et la flotte de Vito da Canal furent repoussées.

Venise ne se tint pas pour battue ; elle réussit à s'assurer le concours du condottiere Damasio et de ses trois mille mercenaires catalans, qui avaient combattu contre elle à Ferrare. Mille devaient servir dans la flotte sous les ordres de Baudoin Deffin ; d'autre part, mille fantassins et mille cavaliers, commandés par Damasio lui-même, devaient investir la place forte de Zara.

Or, le principal souci de Damasio n'était pas de servir la République ; il cherchait plutôt l'occasion de se tailler une petite principauté. Il débarqua à Vir (Puntadura) en juin 1313 et commença du côté septentrional l'encerclement de la ville. La flotte vénitienne se tenait devant l'île d'Uljan. De l'autre côté, le ban Mladen parvint près de l'église Saint-Jacques entre la ville et le camp de Damasio, empêchant ainsi le blocus.

Damasio était payé pour trois mois et le temps passait. Les Vénitiens hésitaient à engager le combat. En août, Damasio leur fit savoir qu'il retirerait ses troupes, si on ne lui versait pas la solde des trois mois suivants. A Venise l'argent manquait et on ne se fiait guère à l'astucieux catalan. Le Conseil des Quinze décida pourtant qu'on lui donnerait complète satisfaction, mais que des employés vénitiens iraient payer, eux-mêmes, les soldats. Ce n'était pas ainsi que l'entendait Damasio.

Il engagea alors des pourparlers avec Mladen Šubić, à l'insu de la République. Lorsque les Vénitiens en eurent vent, Damasio et des émissaires de Mladen lui-même surent leur faire croire qu'ils négociaient la reddition de la ville.

En réalité, il s'agissait d'autre chose : Damasio obtiendrait Zara et reconnaîtrait la suprématie de Mladen ; la ville lui ouvrirait ses portes et lui assignerait un salaire annuel de mille florins d'or ainsi

[1] Smičiklas, VIII, 308-310 : *Nos Mladenus Croatorum et Bosniae et Jadrensis* perpetuus *comes... nec non comes Georgius et Paulus comes unanimiter et concorditer ac pari voluntate...*

[2] Ljubić, III. — Klaić, *Brib. knezovi*, 101. Smičiklas, VIII, 297-300 (réponses et instructions données par la Seigneurie, concernant la situation de Zara vis-à-vis de la République).

que le produit des taxes douanières ; Mladen s'engageait à lui verser immédiatement mille florins et à le transporter, s'il le voulait, avec ses compagnons, dans l'Italie méridionale, à Naples.

Damasio déclara bientôt que les pourparlers n'avaient pas abouti et il ordonna l'assaut de la ville pour le lendemain, 1er septembre 1313. Il se présenta avec ses troupes et la ville lui ouvrit ses portes. Maître de la situation, il proposa la paix à Zara, aux Vénitiens et à Mladen Šubić. Zara accepta tout de suite et Venise, le 23 septembre 1313. Zara obtint des conditions très avantageuses : elle eut le droit d'élire son comte parmi les nobles Vénitiens ainsi que son archevêque ; elle conserva, comme les autres villes de Dalmatie, ses conseils et ses charges ; le tribut qu'elle devait payer fut réduit à cent trente pièces d'or ou trois cents peaux de martres ; par contre, les citoyens de quatorze ans et au-dessus devaient prêter serment de fidélité à la République, tous les dix ans, et il était défendu à tous les habitants d'entrer en relation avec ceux d'Omiš.

Mladen, qui avait laissé Damasio entrer dans la ville et lui avait probablement versé les deniers de la trahison, avait dû assister, impuissant, à cette volte-face ; il était maintenant impitoyablement joué et éliminé. On tâcha de lui dorer la pilule, et il fut aimablement reçu avec ses frères dans le cercle plus fermé que jamais de la noblesse vénitienne.

Le ban de Croatie et de Bosnie siégeait fastueusement avec ses frères Georges II et Paul II dans sa fidèle ville de Split. Pour cacher sa déconvenue à ses amis, il donnait de nombreuses fêtes. Dans son palais (*in nostro hospitio*), il était entouré de nombreux dignitaires et courtisans ; Nolphius était son maréchal de la cour ; ses chartes portaient le titre suivant : « Année du Seigneur 1314, indiction XII, de notre banat de Croatie 2e ». Entre le ban de Croatie et la Seigneurie les témoignages de cordialité ne se comptaient plus. Des citoyens des villes dalmates étaient ambassadeurs de Mladen Šubić à Venise ; tels les frères Ilić de Šibenik ; Kosa était maire de la ville ; son frère Sarrasin, homme très habile et très expérimenté, était le confident du ban et de ses frères ; il recevait leurs procurations et il passait son temps à Venise, où il avait accès auprès du doge Giovanni Soranzo et des membres les plus influents du Grand Conseil. Mladen décida de renoncer au titre de comte perpétuel de Zara et de rester fidèle ami de Venise. Sarrasin Ilić prêta alors serment de fidélité à la République, le 28 et le 29 mars 1314, pour Mladen, Georges et Paul Šubić [1].

Ljubić, III. — Klaić *Bribirski knezovi*, 105-108.

Il est difficile de croire que le ban Mladen ait été naïf au point de ne pas se rendre compte des conséquences de ses actes et de ne pas voir que, devenant noble Vénitien, il donnait à la République la possibilité de se mêler de ses affaires et d'arbitrer ses différends avec ses inférieurs. Sans doute voulait-il se prémunir ainsi, après l'échec de Zara, contre un autre danger qu'il voyait poindre à l'horizon ; il craignait l'entourage du roi Charles-Robert et surtout le ban de Slavonie, Etienne IV Babonić.

2. **Les Babonić** [1]. — Les ancêtres des Babonić habitaient entre la Glina, la Korana, la Kupa et les environs de Trepče dans le district de Gorica. Lorsque Bela III, en 1193, leur eut donné des terres près de Gorica, ils s'appelaient comtes de Gorica et de Vodice. Ces donations furent confirmées par Emeric, en 1197. Le premier comte de Gorica, Etienne, possédait encore des terres tout près des frontières de Slavonie ; elles lui venaient probablement de sa femme. Il avait deux fils, Baboneg et Etienne. Ce nom de Baboneg a fait penser à Poppo ou Papu, d'origine germanique, connu dans les environs d'Aquilée, et aux Babones de Bosnie, secte chrétienne hérétique, qui se serait répandue en Slavonie. Baboneg eut le comté de Vodice ; son frère Étienne II resta sur les terres de ses pères entre la Kupa et la Korana, tout en gardant quelques possessions vers la Carniole. Vers 1250, les descendants de Baboneg firent construire le château de Blagaj, en amont du confluent de l'Una et de la Sana. Cette lignée s'éteignit à la quatrième génération.

Le comte Étienne avait de perpétuels démêlés avec les citoyens de Senj, parce que ses hommes avaient pris l'habitude de guetter, sur la route caravanière, les convois qui venaient du littoral ; des combats s'ensuivaient. Un accord fut conclu en février 1243, interdisant de part et d'autre tout recours aux armes. Cependant les rencontres ne cessèrent pas immédiatement, puisque l'accord dut être renouvelé en 1278.

Ce comte eut cinq fils : Baboneg II, Étienne III, Radoslav I[er], Grégoire et Dominique. Ce dernier ne fut peut-être pas vraiment son fils (les textes sont contradictoires) ; toujours est-il qu'il figure dans

[1] Sur les Babonić, article de Jaroslav Šidak dans le 2e volume de l'encyclopédie croate. En outre : Thalloczy-Barabas, *Cod. dipl. comitum de Blagay* ; Thalloczy, *Historička istraživanja o plemenu gorićkih i vodičkih knezova* (Gl. zem. muzeja, IX-1897) ; Thalloczy, *Die Geschichte der Grafen von Blagay.* Klaić, *Hrvatski hercezi i bani za Karla Roberta i Ludovika I* (Rad CXLII). Šufflay, *Iz arhiva ugarskog zemaljskog muzeja u Budimpešti*, Vjesnik zemaljskog arkiva VIII, 1906. M. Kos, *Odnosaji između gor. i vod. grofova i hrvatskoga plemstva.* Vjesnik zem. arkiva XIX, 1917.

les chartes de 1274 comme ban de toute la Slavonie. Le titre de ban est aussi attribué à Étienne III, en 1278, et à Radoslav Ier, en 1292. On dirait qu'ils ont été, tous les trois successivement, autorisés par décrets royaux à exercer les fonctions de bans de Slavonie. Encore plus que pour les Šubić, le titre de ban favorisa leurs nombreuses acquisitions territoriales. Leurs visées d'expansion les conduisirent le long de l'Una, puis vers les frontières de Carniole, et les incitèrent à s'entendre avec les Habsbourg ainsi qu'avec les seigneurs de Bosnie. Le ban de Bosnie, Prijezda, vassal du roi Bela IV, catholique convaincu, maria sa fille Catherine avec le fils d'Étienne III, Ladislas, et lui donna en dot le comté de Zemlenica.

Pendant les luttes entre André III et les Angevins, comme les Babonić offraient leurs services à celui qui les rétribuait le mieux, il arriva souvent que les adversaires firent alternativement don d'une même terre à des personnages différents. C'est ainsi que, le 26 février 1292, Étienne III Babonić reçut le comté de Drežnik, que Charles Martel donna à Paul Šubić, le 19 août de la même année. Un conflit s'ensuivit entre les deux puissantes familles, mais il put être momentanément apaisé, et, le 24 août 1294, devant le chapitre de Zagreb, les Šubić et les Babonić se juraient une éternelle amitié, renonçant à tout recours aux armes en cas de nouvelle controverse.

Il est curieux de constater que plusieurs Babonić portaient en même temps le titre de ban ; c'est qu'il ne s'agit plus guère d'une charge, mais d'une autorisation permanente pour tous les membres de la famille d'exiger l'hommage de la noblesse du pays. Cela se retrouve surtout pendant les luttes que Charles-Robert dut soutenir pour le trône de Hongrie et Croatie.

Les fils d'Étienne III, Ladislas et Étienne V, les fils de Baboneg II, Étienne IV, Jean Ier, Radoslav II, Othon, et puis les fils d Étienne V, Henri et Étienne VI, portèrent le titre de ban. Hommes versatiles, ils servirent d'abord les Angevins, puis André III, pour revenir ensuite, à un mois de distance, au service de Charles-Robert (7 septembre 1299) ; et, le 7 juin 1300, l'oncle d'André III, le duc de Slavonie, Albert Morosini, reconnaissait à ses « chers cousins » des terres qu'ils avaient probablement usurpées.

Après l'avènement de Charles-Robert, ils se montrèrent très réservés. Ils n'assistèrent pas au couronnement, le 15 juin 1309. Le roi, loin de leur en vouloir à cause de leur absence, les honora du titre de princes (magni comites). En 1310, Étienne IV fut nommé ban de toute la Slavonie, ce qui, cette fois, n'était pas un simple titre, mais une charge attribuée au noble le plus influent du pays, et confirmait par là toutes les acquisitions des années précédentes.

La famille était très puissante ; elle avait des biens dans le Frioul,

où elle avait combattu pour le compte des Habsbourg. Sa situation en Bosnie, quoique compromise par les Šubić, était toujours très forte. En Slavonie, elle possédait son propre atelier pour la frappe des monnaies (moneta regis p. Sclavonia). Sur l'avers, au milieu, se trouvait une croix patriarcale double ; en haut, à droite, une petite croix et une étoile ; à gauche, un croissant ; en bas, à droite, un oiseau ; à gauche, la lettre R majuscule, surmontée de fleurs de lys, initiale de Radoslav I[er] Babonić. D'autres pièces ont le même avers avec un revers différent. Au lieu de la lettre R on trouve parfois la lettre A. Certaines pièces portent sur le revers, au-dessus de la martre, symbole de la Slavonie, une fleur de lys, et sur l'avers, d'un côté, la lettre K (Charles) surmontée d'une couronne, de l'autre, la lettre S (Stephanus, Étienne IV ban de Slavonie). Les pièces qui semblent avoir été frappées à Steničnjak, forteresse des Babonić, portent les armes de la famille, un bouclier penché, sur lequel rampe un lion. Mais tandis que les monnaies de Radoslav I[er] sont rayées de droite à gauche, celles d'Étienne IV le sont de gauche à droite.

Les Babonić, non seulement possédaient deux forteresses inexpugnables, Steničnjak et Blagaj, mais ils avaient aussi mis la main sur Zagreb et même sur les biens épiscopaux [1], ils avaient ainsi Medvedgrad (ville des Ours) [2] et paraissaient y tenir, résistant à toutes les remontrances au roi des cercles ecclésiastiques avec tant d'opiniâtreté que le chapitre de Zagreb fut obligé de couvrir les frais d'entretien de la forteresse pour en conserver une hypothétique propriété [3].

L'étendue de ses territoires constituait la force et le point faible de cette famille ambitieuse. Un accord, signé le 8 juin 1313 devant le chapitre de Zagreb [4], nous donne une idée de son ambition. Il fallait, dit la charte, établir exactement ce qui revenait à chaque membre de la famille, pour que chacun sût ce qui lui appartenait ; et pour éviter toute contestation ultérieure, des membres de la petite noblesse campagnarde furent convoqués comme témoins. Des revenus assez considérables leur venaient des nombreux droits de passage et de foire. Ils avaient aussi le droit d'imposer, à l'occasion des foires, le « lucrum camerae », change de trois pièces de monnaie ancienne contre deux de frappe récente. Le traité attribuait non seulement la complète propriété de certaines terres à des membres

[1] Smičiklas, VIII, 184 : adresse du 24 juin 1308 des archevêques et évêques de Hongrie et Croatie au pape Clément V.

[2] Il est curieux de remarquer que les comtes de Blagaj, de la lignée des Babonić, se sont attribué la descendance des Ursins (Orsini) de Rome.

[3] Smičiklas, VIII, 225, 250, 272, 337-339.

[4] Smičiklas, VIII, 335-337.

déterminés de la famille, mais il les autorisait aussi à y exercer tous pouvoirs seigneuriaux, sauf dans des cas très graves pour lesquels on devait en référer à un conseil de famille (*grandia vero negotia communiter pertractabunt*) [1]. Les nobles du royaume de Slavonie devaient choisir le seigneur qu'ils seraient disposés à servir [2], ce qui prouve que la plus grande partie des nobles de Slavonie, sinon tous, étaient plus ou moins asservis aux Babonić. La part du lion revenait à Étienne IV, ban de Croatie, seigneur de Steničnjak, comme il s'appelait avec ostentation. Il pouvait jouir de toutes les régales, en Slavonie, tant qu'il conserverait la dignité de ban et qu'il garderait, seul, les avantages de la chambre du royaume (*proventus camere solus percipiet*). Les divers membres de la famille participaient toutefois aux revenus de moindre importance : droits d'entrée (le trentième) et de portes, impôts [3]. Il résulte de cette charte que le roi Charles-Robert ne tirait aucun revenu de la Slavonie et que les Babonić considéraient le royaume comme un domaine de leur famille. Les terres qu'ils avaient héritées de leur oncle, Radoslav I[er], jadis ban de Slavonie, venaient d'être partagées en trois lots, dont les revenus étaient réservés à la veuve, en rente viagère.

Ce partage n'était que provisoire, car une année ne s'était pas encore écoulée qu'un autre accord s'avéra nécessaire [4]. Le ban Étienne s'attribuait les voiries et octrois de la Slavonie supérieure. Jean I[er] eut les revenus de la basse Slavonie, Radoslav II ceux du territoire de la Sana, en Bosnie.

Une lecture attentive de ce document permet de relever quelques détails, en quelque sorte révélateurs de certains dessous de la politique financière des Babonić. Au cours de leurs acquisitions territoriales, ils avaient dû recourir à des usuriers allemands ; les taxes d'octroi du territoire de la Sana, en Bosnie, devaient couvrir les intérêts [5] ; mais ces revenus, Jean les avait encaissés. Il fut dès lors stipulé que Jean paierait cette somme ou la ferait payer par ceux

[1] Smičiklas, VIII, 336.

[2] Smičiklas, VIII, 336 : *preterea omnes nobiles homines huius regni cum propriis terris suis liberos esse decrevimus et apud quem elegerint deservire, non obstantibus donationibus seu pactis per ipsos factis.*

[3] Smičiklas, VIII, 336 : *redditus vero de portibus, tributis, ac etiam tricesimis inter eos equaliter dividantur.*

[4] Cet accord fut, ainsi que le premier, conclu en présence de l'évêque de Zagreb, le célèbre Augustin Kažotić. Smičiklas, VIII, 359-361 ; Thalloczy-Barabas, *Cod. dipl. comitum de Blagai*, 76-79.

[5] Smičiklas, VIII, 359-361 : *collectam impositam super Zana,... que ad eiusdem debiti solutionem fuerat ordinata.*

qui l'avaient encaissée en son nom, et on fixa, en même temps, le montant définitif de la dette : deux mille trois cent soixante-dix marcs pour Étienne et mille cent cinquante pour Jean [1].

Le partage des terres entre les frères fut laborieux ; ils voulaient bien, en des moments si délicats, éviter des contestations dangereuses, mais chacun avait un appétit sans bornes... Ils tranchaient leurs différends en prêtant serment sur des reliques de saints. On constata que des octrois avaient été érigés où ce n'était pas possible, à Samobor, à Saint-Martin-des-Frères-Croisés, à Saint-Jacques en amont de la Save, à Saint-Jacques en amont de la Kupa, à Podgaz, à Brezovica, à Drnek, à Bituna et à Japra. Le ban Étienne devait toucher les revenus de Samobor, de Steničnjak, de Podsused (de Zomzed), quelques péages sur la Kupa et une partie des revenus de la Lipa ; son frère Jean devait percevoir ceux de Glas, Vrbas, Hrastovica, Jastrebarsko et Toplica. On ignore où se trouvait l'octroi de Pukurtui, mentionné dans cette charte [2]. La ville de Jastrebarsko se trouvait sous la juridiction d'Étienne. La juridiction de Jean commençait près du château d'Oklić sur la grande route commerciale. Le comte Radoslav devait recevoir les tributs de Kval (?), Korana, Brumen (?), Sana, Gladuša, Lipa, Vuntu (?). Étienne revendiquait les villes de Perna et Kerestinec ; Jean et Radoslav l'obligèrent à prêter un serment solennel pour Kerestinec, tandis qu'ils prêteraient le même serment pour Perna. Les territoires de Zlat, Hutina et Varmug Dol furent l'objet de dispositions spéciales [3].

La situation politique rendait ces accords nécessaires. Les Babonić sentaient qu'ils devaient se soutenir entre eux, s'ils ne voulaient pas perdre les avantages obtenus pendant les derniers trente ans de guerres intestines et tenir tête aux nombreux ennemis que l'autorité royale leur suscitait de tous côtés.

Après son dernier et définitif couronnement, Charles Robert s'était occupé plus activement des régions au sud de la Drave ; il ménageait certes les Babonić, mais on pouvait prévoir que, lorsqu'il aurait les coudées franches, le roi rétablirait toute son autorité et que l'ascension de cette famille serait définitivement compromise. Les Babonić avaient toujours suivi une politique opposée à celle du

[1] Smičiklas, VIII, 359-361 : *quia sepenominatus St. banus ad quantitatem duum millium trecentarum et septuaginta marcarum, predictus comes Joh. ad quantitatem mille centum et quinquaginta marcarum circiter, dum adhuc in communi viverent, pro communibus utilitatibus ac negotiis asseverarunt se debita contraxisse, communi omnium trium petebant contributione persolvi, ita decrevimus ut...*

[2] Smičiklas, VIII, 359 vers la fin.

[3] Smičiklas, VIII, 360.

roi ; ils avaient escompté sa défaite, marchandant âprement le moindre concours ; il n'était donc pas étonnant que le roi voulût rabaisser la puissance de vassaux aussi peu dociles.

Pour se procurer un appui, ils essayèrent alors d'exploiter leurs relations avec les comtes de Goritz. La femme d'Étienne Ier Babonić était « filia Hermani comitis de Gorichio in partibus Karinthi [1] » ; la femme de Baboneg II était une Morosini, sœur du duc Albert de Slavonie. Le ban Étienne IV Steničnjak et ses frères étaient donc les enfants d'une Vénitienne. Jean Ier, frère du ban Étienne, prêta son concours aux comtes de Goritz dans leurs guerres contre les patriarches d'Aquilée et se fit remarquer par ses randonnées dévastatrices dans le Frioul, notamment dans la région de Mortegliano.

Ces diverses circonstances font croire à de fréquentes relations entre les Babonić et la République, que le voisinage rendait susceptible des mêmes conflits avec les Frankopan de Krk et les Šubić. Ces familles inquiètes étaient perpétuellement en guerre et la lutte était d'une cruauté dont les contemporains mêmes parlent avec horreur : *ferocitas Croaticae gentis.* Les Frankopan, seigneurs de Modruš et Vinodol, surtout les comtes Jean et Dujam, prirent activement part, vers la fin du XIVe siècle, à ces violents démêlés. Au cours de ses luttes pour Ferrare et pour Zara, alors qu'elle était en butte à d'innombrables difficultés, la République ne dut pas oublier les Babonić ; aussi ne faut-il pas être surpris de la tendance du ban Étienne IV à reprendre contact avec la cour et à garder de bons rapports avec les adversaires des Šubić.

Jean Ier tâcha de se faire remarquer en montrant un attachement à toute épreuve à Charles-Robert. Sur l'invitation du roi lui-même, il recommença une guerre sans merci contre les Güssing et poursuivit le siège du château de Zdenac, malgré une grave blessure qui mettait sa vie en danger. Après la chute de Zdenac, le roi reconnut les mérites de Jean Babonić et lui donna la Moslavina, dans la župa de Garić. C'est à ce moment que se produisirent les premières escarmouches, signes avant-coureurs de graves événements entre Jean Ier Babonić et le ban croate Mladen Šubić.

Après la mort d'Étienne IV, survenue inopinément en 1316, le roi octroya à son favori, Jean Ier Babonić, le titre de ban de toute la Slavonie (Johannes banus totius Slavonie, filius comitis Babaneg [2]. Les fils d'Étienne IV, Paul de Krupa, Jean II, Georges, Dominique et Radoslav III se virent ainsi mis de côté.

Soutenu par Charles-Robert, Jean Ier ne suivit pas la politique

[1] Smičiklas, VIII, 439-442.
[2] Smičiklas, VIII, 439 ; Thalloczy-Barabas, *Cod. Blag.*, 82-6.

versatile de son frère aîné ; il négligea ses voisins de Styrie et de Goritz pour se consacrer entièrement au service de son protecteur et ramener à une soumission complète au roi la Croatie, sur laquelle les bans Paul et Mladen Šubić n'avaient, comme l'a dit Lucius, qu'une souveraineté arbitraire [1]. Jean I[er] Babonić devint ainsi l'adversaire de Mladen Šubić.

3. **Les dernières années de Mladen Šubić (1315-1322).** — Venise et Zara jouissaient de leur traité de paix et toute influence croate avait été écartée ; ce qui ne pouvait manquer d'avoir quelque répercussion sur les relations entre le ban et les autres villes dalmates.

Les rapports entre les Šubić et les habitants de Trogir avaient déjà été brouillés, les années précédentes, lorsque les deux Georges Šubić, le frère et le fils du ban Paul, avaient essayé de mettre la main sur le Podmorje, région relativement bien cultivée, qui procurait aux seigneurs croates des revenus appréciables.

Les manières autoritaires de Mladen Šubić compromirent tout à fait la situation. Par contre, à l'occasion de la lutte contre Zara, Venise avait amadoué les habitants de Trogir en favorisant leurs exportation de vins [2] ; ces commerçants venaient probablement du Podmorje et les revenus, qui, jadis, enrichissaient le comte Georges II, affluaient maintenant dans les poches des citoyens.

Paul II prit la ville sous sa protection, à la place du comte Georges II, qui s'occupa des affaires d'Omiš. Paul II, comme tous les fils de Paul I[er] Šubić, était un homme fort instruit, très jaloux, comme il le montrera plus tard, de prérogatives dont il voulait être l'exclusif bénéficiaire.

Les libertés qu'avait obtenues Zara incitèrent les citoyens dalmates à manifester plus intensément la tendance autonomiste, qui avait déjà triomphé une fois avant l'invasion tatare (1241).

En 1315, un certain Mathias Zorić devint, sous l'autorité du comte Paul II, maire de la ville [3]. Sa nomination parut revêtir un caractère insurrectionnel, car le 6 mai 1315, le conseil de la ville se réunit pour « prendre des mesures contre les personnes qui en voulaient au bon ordre et à la tranquillité de la cité » [4].

On ne dit pas qui étaient les fauteurs de trouble ; mais ces dispo-

[1] Klaić, *Brib. knezovi*, p. 97.
[2] Smičiklas, VIII, 334.
[3] Smičiklas, VIII, 388 ; Lucius, *Memorie di Traù*, 152.
[4] Smičiklas, VIII, 388 : *contra personas que palam et clam contra bonum et pacificum statum civitatis tractarunt.*

sitions visaient probablement des partisans du ban Mladen. Un comité spécial de quatorze citoyens fut formé pour pourvoir aux besoins de la ville et au danger qui semblait imminent.

Le ban Mladen ne se fit pas attendre. Son frère Georges II, qui gardait un mauvais souvenir des habitants de Trogir, s'approcha de la ville avec des navires d'Omiš ; Šibenik, encore fidèle aux Šubić, envoya des hommes et des bateaux ; le ban Mladen lui-même se présenta avec des troupes et, le 24 mai 1315, il exigeait la signature de la commune sur une feuille blanche, où il se réservait d'inscrire ses conditions.

Une vive agitation se produisit alors, dirigée contre le ban : plutôt mourir sous les décombres de la ville que céder aux prétentions de Mladen Šubić. Le maire Zorić, lui-même, peut-être pour des motifs personnels, fut un des plus actifs organisateurs de la résistance. On décida de démolir le couvent des Frères Mineurs, qui pouvait servir aux troupes de Mladen pour ses opérations contre la ville [1].

Le ban menaça la ville de toute sa rigueur, si elle ne lui livrait pas quarante otages. La commune répondit, le 25 mai, par l'élection du Vénitien Pierre Jantius comme chef des forces navales avec pleins pouvoirs pour tout ce qui concernait la défense de la cité et du port [2].

Le même jour, le « noble et puissant » seigneur Mathias Zorić, maire et commandant en chef, déléguait à Venise le prudhomme (*discretum virum*) Marc Julle [3], d'accord avec les douze sages (*una cum suis duodecim sapientibus*) et d'autres hommes convoqués à cette occasion par autorisation (*bailia*) du conseil municipal. Cet ambassadeur devait se présenter au doge Giovanni Soranzo et mettre tout en œuvre pour obtenir l'aide de la Seigneurie contre le ban Mladen Šubić, ne serait-ce qu'une aide pécuniaire. Si le doge acceptait, Trogir s'engageait à nommer, dans les conditions que la République jugerait bonnes, un maire originaire de Venise [4].

De nouvelles dispositions furent prises, le 1er juin 1315, concernant la démolition du monastère des Frères Mineurs [5]. Le 8 juin,

[1] Smičiklas, VIII, 388 : *deliberandum de ruinandum locum fratrum minorum pro bono statu civitatis et defensione.*

[2] Smičiklas, VIII, 388 : *Jantius Petrus de Venetiis socius et miles sit amiralis et conductor exercitus Tragurii.*

[3] Smičiklas, VIII, 392-3.

[4] Smičiklas, VIII, 392-3 : *ad obligandum se nomine dicti communis super quacumque contractu, et generaliter ad omnia eorum negotia tractanda et gerenda palam et occulte.*

[5] Smičiklas, VIII, 397-9.

Mathias Zorić fut confirmé dans sa charge de maire pour dix ans et élu commandant en chef à vie des forces de la ville [1]. Cette décision suppose un échec de Marc Julle auprès du doge Soranzo et fait ressortir la ferme volonté de la ville d'opposer toute son énergie aux injonctions de Mladen Šubić.

Cependant, un mois après, Trogir acceptait de négocier la paix [2] dans des conditions que mentionne une petite feuille de notes prises par Jean Lucius dans les archives de Trogir [3]. On enverrait au comte Georges, à Omiš, un navire avec vingt hommes. Un ambassadeur irait à Šibenik protester contre la détention de citoyens de Trogir. Huit délégués, Dessa Bastiani, *Marcus Julle*, Petrus Suste, Mersica Dobromiri, Zubrianus Buble, Nicola Mathei Dobre, Rivice Belle, Micoe Stepe, se présenteraient au ban Mladen Šubić et négocieraient les conditions de paix ; la ville se déclarait prête à verser une indemnité de dix mille livres.

Elle fut invitée, le 7 novembre 1315, à entrer dans la confédéra tion des villes dalmates, sous la protection du ban de Croatie [4], et, le 26 décembre, on lui demanda de préparer des cadeaux de nouvel an [5]. Elle décida d'envoyer à Mladen Šubić un cheval alezan avec ses harnais et une voiture de luxe, dont le maire se servait dans les solennités. Le 26 janvier 1316, le ban lui demandait de mettre à sa disposition les bateaux nécessaires pour se rendre chez le comte de Goritz [6].

Elle avait avec Šibenik des discussions, qui menaçaient de dégénérer en guerre ; son attitude soumise incita Mladen Šubić à intervenir en sa faveur [7].

Des mesures, que le comte Georges II (*Georgius secundus civitatum Dalmatie comes*) prit à l'avantage de la commune, en considération de ses nombreux services [8], contribuèrent à l'apaisement général. Il désigna un châtelain, qui conviendrait, espérait-il, à la ville ; il reconnut aux habitants le droit d'élire les juges, les officiers

[1] Smičiklas, VIII, 401 : *placuit centum de dicto consilio, qui miserunt baloctas in bussulam rubeam... non ostantibus XXV qui miserunt in bussulam albam in contrarium predictorum.*

[2] Starine, XIII, 226 : *notae Johannis Lucii*, fol. 9.

[3] Smičiklas, VIII, 404.

[4] *Starine*, XIII, 227 ; Smičiklas, VIII, 416 : *banus petit, quod civitas Tragurium faciat unionem cum aliis civitatibus Dalmatie.*

[5] Smičiklas, VIII, 416 : *equus Leardus domini potestatis cum selle et frenum.*

[6] Smičiklas, VIII, 418 : *banus petit ligna armata pro mense martii ad iter, quod intendit facere ad comitem Gorize.*

[7] Smičiklas, VIII, 419-420 et 421-422.

[8] Smičiklas, VIII, 394-396.

de la commune, les curés ; il leur garantit la jouissance de toutes leurs terres et vignobles.

Cependant les hostilités contre Jean Ier Babonić menaçaient de prendre des proportions inquiétantes. Mladen Šubić vit, à ce moment, se dresser contre lui les mêmes seigneurs, qui avaient auparavant si fidèlement suivi son père. Cette attitude fut probablement provoquée par les procédés autoritaires du ban, mais il est aussi possible que le changement des circonstances ait favorisé cette volte-face. Un seigneur au loin est en général moins désagréable qu'un seigneur proche ; aussi les grands propriétaires croates envisagèrent-ils sans doute avec sympathie la possibilité de suivre les directives d'un roi dont le crédit n'était qu'à moitié affermi. Dans les montagnes de la Slovaquie le redoutable Mathias Čak de Trenčin résistait toujours au roi et opposait son outrecuidant défi à toutes les sommations qui pouvaient lui venir de la cour.

Quelle qu'en soit la cause, un mouvement hostile au ban Mladen se dessina au cours de 1316. Les Kurjaković, qui avaient leurs biens dans la Krbava, et le comte de Nelipić, qui siégeait à Knin, se déclarèrent ouvertement pour le ban de Slavonie, Jean Ier Babonić. Le 11 février 1317, la ville de Trogir envoya trois ambassadeurs à Mladen Šubić, qui avait demandé secours contre ses adversaires [1]. Des escarmouches eurent sans doute lieu ; mais le roi imposa la paix, parce que, pensait-on, Mathias de Čak Trenčin était mort et qu'il fallait pourvoir à sa succession [2].

En réalité, le roi renonçait pour le moment au dessein de détruire la puissance de Mladen Šubić, parce qu'il voulait s'en servir contre un autre ennemi, la Serbie. Son tour viendrait, lorsqu'il aurait rendu les services qu'on attendait de lui et qu'il se serait engagé à fond contre la Serbie de façon à entamer ses ressources et à perdre ainsi encore un certain nombre des anciens serviteurs de son père.

Comme le ban et la ville de Trogir recommençaient à ne pas s'entendre, le roi Charles-Robert demanda au pape d'intervenir pour empêcher le conflit ; Jean XXII fit aussitôt dire à Mladen Šubić d'éviter une lutte qui aurait pour conséquence la démolition du couvent des Franciscains jusqu'alors évitée [3].

Le roi était plein de prévenances pour le fidèle ban de Croatie ; il était heureux d'avoir arrêté la guerre entre Mladen Šubić et le ban de Slavonie.

[1] Smičiklas, VIII, 446 : *occasione petitionis exercitus contra filios Curiach et Nelipzium voyvodam.*

[2] Katona, *Historia critica*, VIII, p. 357 et seq.

[3] Smičiklas, VIII, 457.

Le conflit avec la Serbie approchait ; Venise, considérant la force serbe comme un contrepoids à la puissance angevine dans l'Adriatique méridionale, craignait un affaiblissement de la Serbie ; aussi s'occupa-t-elle de liquider une guerre serbo-ragusaine, qui traînait (1317-1318) [1].

C'est à ce moment-là que Charles-Robert entra en action. Le roi de Serbie, Étienne Dragutin, était entré au couvent sous le nom de Théoctiste et venait de mourir (mars 1316) ; l'aîné de ses fils, Urošić, étant mort aussi, Vladislav, le cadet, devait hériter ; mais Uroš II Milutin, frère d'Étienne Dragutin, avait fait jeter Vladislav en prison et s'était emparé de ses terres : une partie de la Bosnie, la Syrmie, la Mačva ou partie occidentale de la Serbie actuelle et des territoires dans la Bačka et le banat de Temisvar. Or le roi de Hongrie avait des vues sur cet ensemble de territoires.

Les écrivains catholiques de l'époque, notamment les Français, parlaient certes avec un certain mépris des possibilités militaires de la Serbie, mais Charles-Robert et ses conseillers crurent bon toutefois de solliciter le concours de Mladen Šubić. Pour amener le ban à cette collaboration, ils firent appel à ses profonds sentiments catholiques. Les rivalités de religion commençaient déjà à se manifester entre Serbes et Croates ; et l'argument religieux servait toujours les aspirations impériales des Hongrois. Le ban, malgré les violentes diatribes quotidiennes de ses aumôniers contre les Serbes schismatiques, ne paraît pas avoir aveuglément donné dans le panneau, sans se rendre compte des lourds sacrifices qu'on lui demandait ; mais sa haine de la Serbie l'emporta. Ce sentiment était d'ailleurs explicable. La Serbie des premiers Nemanjić avait suivi une directive essentiellement catholique ; sous les trois fils du roi Étienne, elle avait balancé entre Ochride, la Bulgarie et les Angevins. La femme du roi Uroš Ier, la Française Hélène, était nettement favorable au catholicisme et Uroš Ier lui-même était très dévot à Saint-Nicolas-de-Bari.

Or, après l'opportunisme de Michel VIII Paléologue et l'union de Lyon, un courant très hostile à Rome avait prévalu sous Andronique II. Féru de théologie, le fils de Michel VIII avait adopté, vis-à-vis des tendances occidentales, une politique très exclusive. Le roi Uroš II Milutin, dont la troisième femme, Simonide, était une princesse byzantine, se montrait nettement hostile à tout projet d'union ; cela excita des haines profondes dans les cercles catholiques, qui voyaient s'effondrer le catholicisme illyrique oriental.

Ces haines trouvèrent un aliment dans l'évidente usurpation,

[1] Jireček-Radonić, *Istorija Srba*, 1, 257.

dont Uroš II Milutin s'était rendu coupable au détriment de son neveu Vladislav.

La lutte fut engagée de tous côtés et parut d'abord procurer au roi une victoire complète. Parmi les capitaines victorieux, qui se seraient signalés dans leur lutte contre l'ennemi du roi et de tout son royaume [1], il faut accorder une mention spéciale à Paul et à Laurent, fils du comte Siméon, ainsi qu'à un certain Nicolas dont nous ne savons pas grand-chose ; c'est alors que seraient tombés le château de Mačva et d'autres forteresses [2].

On ne peut savoir quel rôle joua, à cette occasion, Mladen Šubić. Des documents prouvent qu'il était occupé à régler les affaires de Bosnie ; il confia la place de ban au jeune Étienne Kotromanić et lui fit obtenir la main de la fille du comte Meinhard Ier d'Ortenburg en Carinthie. Comme les deux fiancés étaient quelque peu parents, Mladen sollicita le consentement du pape [3], disant qu'il fallait attendre des avantages considérables de l'union Kotromanić-Ortenburg, dans la lutte âpre et difficile contre les Patarins de Bosnie. Mladen se plaignait d'être entouré d'ennemis et d'avoir beaucoup d'adversaires parmi les citoyens de Dalmatie et les nobles croates.

Dans sa lettre du 18 juillet 1318, le pape Jean XXII donna son consentement au mariage et encouragea le ban Étienne Kotromanić à poursuivre sa lutte contre les hérétiques [4].

Il semble ressortir de cette lettre que l'hostilité de l'Église bosniaque entrava les opérations du ban Mladen contre la Serbie. En tout cas, les Branivojević de Zahumlje, partisans dévoués du roi Milutin, paraissent lui avoir donné beaucoup de fil à retordre ; il s'en plaint, en septembre, à Raguse [5]. Au cours de 1319, la guerre entre Mladen et Uroš II Milutin devint acharnée. Uroš II Milutin avait mis sur pied des troupes assez nombreuses, ce qui obligea Charles-Robert à attaquer la Serbie au nord ; en septembre, le roi de Hongrie établit son camp près du fleuve Kolubara entre Belgrade et Šabac [6] et Étienne Lacković prit Belgrade, la pilla et la livra aux flammes [7].

[1] Klaić, *Brib. knezovi*, 115 : *Urosium regem Servie et regnum eius, nostrum et totius regni nostri inimicum et emulum specialem.*

[2] Klaić, *Brib. knezovi*, 115 : *castrum Macho cum aliis ipsius castris et oppidis.*

[3] Smičiklas, VIII, 508 ; Theiner, *Mon. Slav. merid.*, I, N° 192.

[4] Smičiklas, VIII, 508.

[5] Jireček-Radonić, *Istorija Srba*, I, 258.

[6] Huber, *Archiv f. osterre. Gesch.*, LXVI (1885), p. 5-6, Thalloczy dans le *Glasnik zem. muzeja u Bosni i Herc.*, V-1893, p. 186 et *Wiss. Mitteilungen für B. u. H.*, III-1895, 330.

[7] Theiner, *Monum. Hungariae*, I, 830.

Philippe de Tarente, qui avait pris le titre d'empereur latin, réussit à rallier de nombreux seigneurs albanais (*barones regni Albanie*) du sud de Scutari : Guillaume Arianit, Paul Matarango, Vladislav Jonima, comte de Dioclée et de l'Albanie maritime, trois Musachi, le comte Mentol, le maréchal du royaume André et le protosébaste Théodore, deux Blenist, le protosébaste Guillaume et le comte Calojean ; ils entreprirent du côté continental une action très énergique, mais ils ne remportèrent pas la victoire décisive.

Pour les seconder, le ban Mladen attaqua au sud ; il essaya de pénétrer en Zahulmie (Herzégovine) pour rejoindre les forces angevines en Albanie et provoquer, dans la région de Dioclée, un mouvement insurrectionnel contre la Serbie ; comme on lui avait promis l'Herzégovine, s'il remportait une victoire complète, il prit le titre de duc de Zahulmie ; Uroš II Milutin, pour se moquer de ses prétentions, prit alors le titre de « roi de Croatie » [1]. La guerre se déroulait sur trois fronts : Serbie, Bosnie, Albanie.

Venise se montra, dès le début, hostile à l'action des Angevins de Naples et de Hongrie. Il est évident que la présence continuelle du réfugié Bajamonte Tiepolo dans l'entourage de Mladen Šubić ne rassurait guère la République sur les prétentions du ban, lorsque ce dernier aurait obtenu un succès complet.

Tout cela contribua à l'intervention ragusaine, qui aboutit à une paix séparée, en juillet 1319 ; Mladen Šubić dut renoncer à ses coûteux projets ; il ne s'attirait que des haines sans espoir de succès. Pour donner une preuve de ses bonnes dispositions à l'égard de la papauté, le roi Uroš II Milutin dédia à Saint-Nicolas-de-Bari un autel en argent, qui porta, jusqu'au XVIIe siècle, une inscription latine, où le roi de Serbie s'intitulait orgueilleusement : « seigneur de tous les pays depuis le golfe adriatique jusqu'aux rives du Danube [2]. » Cela ne le libéra pourtant pas des accusations que la cour d'Avignon formulait contre lui ; mais le succès de l'entreprise de Charles-Robert était définitivement compromis. Dans une lettre circulaire, adressée à Frédéric le Bel, duc d'Autriche, prétendant au trône d'Allemagne, et à plusieurs seigneurs français, Jean XXII dit que Charles-Robert a remporté une victoire décisive sur Uroš II Milutin, qu'il a conquis presque tout le royaume de Macédoine et qu'il voudrait bien soumettre et amener au catholicisme tous les infidèles et tous les hérétiques des régions maritimes. « Seconde

[1] Hopf, *Chroniques*, 359 ; Hahn, *Reise durch die Gebiete des Drin*, p. 280 ; Orbini, *Il Regno degli Slavi*, 391.

[2] L'inscription a été effacée lors de la restauration de l'église en 1684. Orbini en parle à la page 225. Kukuljević, Arkiv..., 1857. p. 350, reproduit la transcription de Beatillo, 1649.

courageusement ses efforts, écrivait encore le pape à Frédéric, et Dieu te récompensera de tes peines [1]. »

Lorsque la guerre de Serbie fut abandonnée, rien n'empêchait plus les ennemis de Mladen Šubić d'unir leurs efforts pour le perdre. Les incidents se succédèrent rapides. Harcelé par ses implacables adversaires, le ban de Croatie fut enfin réduit à chercher asile chez celui qui avait le plus grand intérêt à le voir éliminé de la scène politique.

C'est à Šibenik que les Šubić avaient eu jadis leurs plus fidèles partisans. La ville leur devait beaucoup, et surtout son rang de ville épiscopale ; n'avaient-ils pas aussi lutté pour elle contre Trogir et accordé toute leur confiance à l une de ses familles, les Ilić ?

Les Ilić passèrent pourtant dans le camp ennemi. Mladen Šubić se trouvait sur le front de Bosnie, lorsque des bruits confus lui parvinrent : les Ilić se seraient alliés avec les Nélipić et les Kurjaković, ennemis des seigneurs de Bribir. Il fit vite arrêter le chef de la conspiration, Kosa Ilić, et, en juillet 1319, tandis qu'on le croyait encore au front, il se présenta avec son armée devant les murs de Šibenik.

Comme la ville semblait disposée à capituler, Mladen Šubić ordonna qu on lui livrât tous les Ilić, Sarrasin, Michel et Élie, et il les fit exécuter. La ville terrifiée décida alors de résister au ban par tous les moyens avant de se rendre. Le couvent et l'église des Franciscains, hors des murs, furent vite démolis [2].

Jean XXII apprit que le ban Mladen avait quitté la Bosnie ; il lui adressa alors, le 18 juillet 1319, une lettre pressante, l'invitant à ne pas abandonner la lutte contre les Patarins, bientôt maîtres de tout le pays [3].

Mais le ban ne songeait plus qu'à sa vengeance et il demanda que la ville se rend t sans conditions.

Désespérée, la ville de Šibenik recourut à Venise, qui envoya l'un de ses citoyens, Marc Vitturi, pour négocier la paix. Vitturi demanda au ban de reconnaître à la ville ses privilèges et ses droits statutaires. De leur côté, les habitants de Šibenik promettaient de reconnaître au ban tous les droits dont il avait joui jusqu'alors et de lui rendre les honneurs d'usage.

Mais Mladen voulait infliger une punition exemplaire à cette ville ingrate ; il fit savoir à Marc Vitturi qu'il ne reconnaissait pas à un citoyen vénitien le droit de représenter une cité croate, et, puisque Šibenik se comportait ainsi, il exigeait, lui, ban de Croatie, que la

[1] Theiner. *Mon. Slav. merid.*, I, p. 136 et seq.

[2] Farlati, *Illyricum sacrum*, IV, 459.

[3] Smičiklas, VIII, 535-536 ; Theiner, *Mon. Slav. merid.*, I, 462-3.

ville se rendit sans conditions et se soumît au régime des forteresses [1].

Le ban avait certes raison de nier à un Vénitien le droit de représenter une ville croate auprès du ban de Croatie, mais ce n'était guère le moment de pousser les choses à bout. La République s'érigea alors en défenseur des libertés dalmates menacées ; elle adjoignit à Marc Vitturi deux autres ambassadeurs : Tommaso Sagredo et Angelo Bembo, pour inviter le ban à respecter les libertés de Šibenik, ville de Dalmatie ; en même temps, elle prépara sa flotte et mit un régiment sur pied [2].

Šibenik n'avait jamais fait partie du thème byzantin en Dalmatie; elle avait été un camp fortifié (castrum) des ducs et plus tard des rois croates. Si les rois lui avaient octroyé des libertés et si les Šubić avaient contribué, en y fondant un siège épiscopal, à lui donner le caractère d'une ville libre, cette sorte d'indépendance ne pouvait justifier l'inquiétude des Vénitiens pour ce qu'ils appelaient les libertés dalmates.

Mladen avait de bons arguments à opposer à Venise, mais une flotte et une bonne armée lui auraient été plus utiles ; et s'il avait des mercenaires, la guerre de Serbie avait considérablement diminué ses moyens de les payer. Les Vénitiens se trouvaient donc, dès le début, en excellente position.

La situation du ban devint encore plus difficile, lorsque le conseil municipal de Šibenik mit à la tête de la ville, au lieu d'un membre de la famille des Šubić, le comte de la Krbava, Budislav Kurjaković, leur adversaire [3].

Dans sa détresse, Mladen résolut alors de s'adresser directement au gouvernement de Venise. Il délégua son médecin, Guillaume de Varignana, homme de science, fils de Bartolomé de Varignana, professeur à l'Université de Bologne. Guillaume de Varignana partit le 7 janvier 1320 et exprima au doge toute la pénible surprise du ban de Croatie : « le ban Mladen Šubić, inscrit dans le livre d'or de Venise, avait à lutter contre la flotte et l'armée vénitiennes [4] ! »

Le doge ne se laissa pas arrêter par ces plaintes ; il répondit, le 14 janvier 1320, à Varignana, que la République veillait au maintien des libertés dalmates et que pareille intervention n'était pas un fait nouveau, puisque le doge Orseolo II s'était déjà occupé, en 998, des affaires des villes de Dalmatie.

[1] Ljubić, I, 307. — Klaić, *Brib. Knezovi*, 120.
[2] Ljubić, I, 308. — Klaić, *Brib. Kn.*, 121-2.
[3] Ljubić, I, 328.
[4] Ljubić, I, 329-330.

En réalité, Venise désirait que le ban de Croatie se débarrassât de Bajamonte Tiepolo, le conspirateur qui intriguait toujours contre le gouvernement vénitien et tâchait de lui susciter des ennemis de tous côtés. Le ban aurait probablement pu, en abandonnant ce dangereux ami, sans le livrer, obtenir que Venise se montrât moins agressive.

Mais les choses étaient allées trop loin ; Mladen ne voyait plus d'issue ; il eut alors recours aux menaces, et Bajamonte Tiepolo tâcha d'agir à Zara ; mais l'action du conspirateur n'eut aucun succès.

En même temps, le ban se heurta à l'opposition de la ville de Trogir, dont le Vénitien Stefano Manolesso était maire depuis le 27 juillet 1321. Mladen avait d'abord réussi à gagner Manolesso à sa cause, ce qui avait fini par inquiéter les citoyens de la ville ; et Manolesso, se fiant à l'appui du ban, se serait permis certaines prévarications. Bref, deux délégations se présentèrent au ban, l'une venant de la part des citoyens de Trogir, et l'autre, de la part du maire. Le ban crut les envoyés de Manolesso et renvoya les autres en menaçant la ville de représailles. Le 25 novembre 1321, il écrivit, de Skradin, au doge Giovanni Soranzo, pour lui exposer la situation ; il accusait les citoyens de Trogir d'actions illégales contre un citoyen vénitien et demandait l'intervention du doge [1].

Venise envoya le père de Stefano Manolesso, Mathieu, pour enquêter. Le délégué entendit de très violentes accusations contre son fils. Les citoyens de Trogir protestaient contre des intrigues, dont ils étaient victimes. Ils se plaignaient du blocus ordonné par le ban, qui les privait du nécessaire [2].

En décembre 1321, Mladen se présenta avec son armée devant Trogir, tandis que les Vénitiens encourageaient les habitants à la résistance.

Enfin, le conseil municipal envoya, le 24 décembre 1321, à Šibenik, deux ambassadeurs, Daniel Jakovljević et Frédéric Matijević, qui conclurent un traité d'alliance contre le ban [3].

La nouvelle de cette alliance remplit de fureur Mladen Šubić, qui, hors de lui, ordonna qu'on dévastât la campagne aux environs des deux villes. Les deux communes répondirent en se soumettant à Venise. Šibenik prit cette décision le 2 février 1322. Son ambassadeur et consul, Bogdan, fils de Desinus (*Bogdanus condam Desini*) se présenta à la Seigneurie, le 1er mars, et signa un traité, en vertu duquel la ville se mettait sous la protection de Venise, sans porter

[1] Smičiklas, IX, 46-48.
[2] Ljubić, I, 330-335.
[3] Ljubić, I, 335-336.

nullement atteinte aux honneurs et aux droits dus au roi de Hongrie (*salvis honorificentiis et iuribus domini regis Hungarie, que habetur vel habere debetur in civitate predicta*). La ville prêta serment à la Seigneurie vénitienne, le 15 mars 1322. Bartolomé Michieli prit les clefs de la ville en consigne et gouverna la cité au nom du doge Giovanni Soranzo. De leur côté, Daniel Jakovljević et Frédéric Matijević, auxquels fut adjoint un troisième ambassadeur, Ivan Petrović, se rendirent, le 12 mars 1322 [1], à Venise, pour proposer la soumission de Trogir. Le traité fut signé le 17 avril 1322, et la ville prêta serment de fidélité à Venise, le 14 mai 1322 [2].

Le doge expédia alors trois lettres. Il invita d'abord les citoyens de Split, soumis aux Šubić, à s'abstenir de tout acte d'hostilité envers les citoyens de Sibenik et de Trogir, protégés par Venise [3]. Il invita ensuite le ban Mladen Šubić à laisser les deux cités tranquilles, s'il ne voulait pas avoir affaire à la République. Il avertit enfin Charles-Robert, à Temišvar, que la Seigneurie vénitienne avait été obligée de prendre les villes de la côte sous sa protection, pour les préserver des vexations continuelles de Mladen Šubić.

Le roi remercia la Seigneurie, le 3 août 1322, de l'aide qu'elle apportait « à ses villes de Croatie et de Dalmatie » [4]. Il promettait de se rendre le plus tôt possible en Dalmatie, de secourir les régions menacées et de régler les questions pendantes ; tâche d'autant plus aisée, disait-il, que le doge n'avait pas l'intention de s'approprier ces villes [5].

La coalition contre Mladen Šubić se précisait de plus en plus. Les seigneurs croates, les Kurjaković et les Nelipić étaient déjà d'accord avec Venise, contre lui. Le ban de Bosnie Étienne Kotromanić faisait cause commune avec eux. Le 24 avril 1322 [6], Paul II Šubić, le frère du ban, conclut un traité d'ailliance avec Trogir ; Paul II promettait son concours contre Mladen, se réservant de conclure, avec l'approbation de la ville, d'autres accords dirigés contre son frère ; Trogir, en revanche, devait l'aider à obtenir la dignité de ban

[1] Ljubić, I, 336-340.

[2] Ljubić, I, 340-341.

[3] Smičiklas, IX, 59-60.

[4] Ljubić, I, 341-342 : *quia civitatibus* nostris *in terris Croatie et Dalmatie constitutis iuvamen et auxilium... non contra nos, sed nostri nominis ob honorem amicabiliter prebuistis.*

[5] Ljubić, I, 342 : *vestre amicitie sinceritatem nobis in hoc operum exhibitione demonstrantes, quicquam usurpare vel vestro dominio subiugare non vellitis.*

[6] Smičiklas, IX, 60-62 ; Katona, *Hist. critica*, VIII, 449-452 ; Lucius, *Memorie di Trau*, 170 (texte du traité en traduction italienne).

croate et lui verser une rente viagère annuelle de mille pièces d'argent (*libras mille parvorum*).

Les seigneurs de Krk, les Frankopan, se mirent aussi du côté des adversaires de Mladen Šubic.

En été 1322, le ban de Slavonie, Jean Babonić, recommença la campagne qu'il avait dû interrompre, six ans auparavant, sur l'ordre de Charles-Robert.

Encerclé de tous côtés, uniquement soutenu par son frère Georges, seigneur de Split et d'Omiš, le ban Mladen semble avoir été, encore et malgré tout, redouté, mais on n'a pas de précisions sur la lutte qui s'engagea.

Charles-Robert arriva un jour à Knin, à la tête d'une armée de 20.000 hommes. Le comte de Krk, Frédéric, alla lui demander confirmation des privilèges de sa maison, et François Martić, ambassadeur de Šibenik, fit, au nom de la ville, une démarche analogue. Venise, qui avait probablement suscité ces ambassades, s'inquiétait sur le sort de ses nouvelles acquisitions. Dès qu'il eut appris l'arrivée du roi, Mladen prit subitement la résolution de quitter ses troupes et d'aller solliciter son aide : il alléguerait le traditionnel dévouement des Šubić à la cause angevine et les services qu'il venait de rendre pendant la guerre de Serbie ; il se rendit d'abord à Klis et voulut auparavant tâter le terrain ; son frère Georges alla le premier à Knin ; il reçut un excellent accueil et le roi exprima même le désir de voir Mladen, le successeur du ban héroïque qui avait favorisé son accession au trône.

Lorsque Georges II fut de retour, Mladen Šubić n'hésita plus ; il partit immédiatement se présenter à Charles-Robert ; mais, au lieu des honneurs et d un accueil triomphal, c est la prison qui l'attendait.

C'était en septembre 1322. Que se passa-t-il exactement ? Nous ne le savons pas. Des chartes de 1339 [1], nous portent à croire que Mladen, se voyant dans une situation sans issue, renonça spontanément au pouvoir (*decedente bano Mladino a dominio*) ; mais des chartes postérieures parlent d'une détention forcée [2] et nous font penser que le ban se trouva dans une situation, vis-à-vis du roi, si embarrassante et si cruelle, qu'il dut, malgré lui, abdiquer complètement pour obtenir la clémence royale.

Mladen Šubić disparut de la scène politique, après avoir joué pendant dix ans un rôle de tout premier plan ; il fut victime de son imprévoyance et de ses emportements ; c'est une figure tragique non seulement pour sa dynastie, mais surtout pour son peuple.

ANTUN DABINOVIĆ.

[1] Ljubić, V, 274-6.
[2] Ljubić, V, 274-6 : *existente bano Mladino in carceribus*.

MÉLANGES

Livres croates rares de l'époque de la Réforme à la Bibliothèque nationale de Paris. — Au XVI[e] siècle, la Réforme pénétra en Carniole, où elle fut surtout propagée par l'ancien chanoine catholique de Ljubljana, Primus Truber (Trubar), mais sans pouvoir y prendre racine. C'est pourquoi Trubar et quelques-uns de ses coreligionnaires de Carniole et de Croatie émigrèrent dans la protestante Allemagne. Là Trubar arriva à l'idée que les Slovènes auraient besoin de livres, grâce auxquels la Réforme se répandrait dans le pays. Le principal soutien de cette idée fut le comte Christophe de Wurtemberg, dont l'appui permit à Trubar de commencer ses éditions. C'est ainsi qu'il publia à Tübingen en 1551 son *Catéchisme*, le premier livre en langue slovène. Parmi les émigrants du midi se trouvaient aussi, auprès du duc de Wurtemberg, le baron Ivan Ungnad, ancien grand-joupan de Varaždin en Croatie et capitaine des confins militaires de Styrie et de Croatie, l'ancien évêque de Capo d'Istria, Petar Pavao Vergerius, le prêtre croate Stephanus Konsul Istrianus (Stipan Konzul Istranin). Ils s'accordèrent sur ceci qu'il serait bon de traduire et d'éditer les livres protestants en croate, langue comprise en Turquie jusque vers Constantinople. Ce serait aussi un moyen de lutter contre les Turcs, dans leurs attaques contre le christianisme en Europe. Dans ces conditions fut fondée en 1561, dans la petite ville d'Urach près de Tübingen, mise à la disposition du baron Ungnad par le duc de Wurtemberg, une imprimerie croate avec des caractères glagolitiques, employés dans le passé pour l'impression des livres d'église croates. Plus tard on ajouta des caractères cyrilliques pour les Serbes. Enfin on imprima aussi des livres en caractères latins, pour les régions croates, surtout la Dalmatie, où ces caractères étaient plus en usage. On imprima même quelques volumes en italien, car les collaborateurs de l'imprimerie croate connaissaient aussi cette langue. Les caractères glagolitiques et cyrilliques avaient été gravés à Nuremberg, et le personnel était venu pour la plupart de Croatie. Outre Konzul, le principal collaborateur

était Antun Dalmatin Aleksandrović (Anton Dalmata ab Alexandro). Les imprimeurs croates avaient traduit du slovène tous les livres que Trubar avait déjà édités en grand nombre. Trubar écrivait parfois une préface en allemand pour que toute l'entreprise pût être comprise par les villes et les grands seigneurs allemands qui lui apportaient une aide matérielle.

L'imprimerie croate subsista à Urach jusqu'à la mort du baron Ungnad, en 1564, et elle édita au total 25 volumes en caractères glagolitiques, cyrilliques ou latins avec un tirage global d'environ 25.000 exemplaires, chaque édition en comptant de 500 à 2.000. Les volumes étaient envoyés surtout à Ljubljana, pour être distribués plus loin, mais pour la plupart ils furent détruits par la réaction catholique. C'est pourquoi il ne nous est guère resté qu'environ 300 exemplaires de ces divers ouvrages, et pour quelques-uns nous n'avons plus qu'un exemplaire unique. Ils sont conservés surtout dans les grandes bibliothèques d'Allemagne, où les villes et les princes les avaient reçus parce qu'ils accordaient un appui matériel à l'entreprise. Quelques exemplaires fort rares se trouvent cependant dans d'autres collections d'Europe, et par exemple à la Bibliothèque nationale de Paris.

Pendant un séjour avant la grande guerre, j'y ai trouvé le Nouveau Testament glagolitique, Ire et IIe parties, sous la cote : A. Réserve, 2596 bis. Les deux parties sont réunies sous la reliure d'origine en cuir jaune. Sur les plats se trouvent trois portraits, sur le premier le portrait de Trubar, sur le dernier ceux de Dalmatin et de Konzul. La feuille de titre porte le cachet aux fleurs de lys avec la couronne et la mention : Bibliothecae regiae.

Il y a quatre ans j'y ai trouvé un autre volume d'Urach-Tübingen : les *Postila* en glagolitique, de 1562, dans une reliure identique, sous la cote A 2596. Cet exemplaire n'a jamais été signalé jusqu'ici.

Il n'est pas impossible qu'on trouverait d'autres ouvrages de ces éditions dans les autres bibliothèques de France, si on recherchait sous les divers titres où ils sont d'ordinaire classés : cathéchisme, Bible, etc. La langue est désignée quelquefois par le nom de wende ou vandale, et comme nom de lieu on trouve parfois Tragurium pour Tübingen.

F. Bučar.

Une nouvelle traduction croate de Phèdre. — P. Prpić dont la traduction de *Britannicus* a servi aux représentations de Racine à l'occasion de la célébration du tricentenaire de ce génie tragique français à Zagreb, vient de publier une traduction de *Phèdre.* Il faut lui en savoir gré, car il s'agit de faire connaître chez nous

Racine autrement que par le nom seul ou dans les seules écoles. Jusqu'ici, une seule tragédie de Racine a été jouée chez nous (1871) et c'était justement *Phèdre*. C'est à Šenoa qu'en revient le mérite. Elle a été reprise plus tard (sous l'ère de Miletić). Mais il s'agit en tout d'un total de 12 représentations. L'initiative de M. Prpić est heureuse parce que la traduction de Šenoa (corrigée par Andrić) n'est pas assez adéquate au souffle solennel du vers tragique racinien. Dans un précédent numéro des *Annales* nous avons parlé de cette traduction de Šenoa et nous n'y reviendrons pas : elle est écrite en *deseterci* (vers le 10 syllabes). La nouvelle traduction est en vers de 14 syllabes. J'avais dit, touchant une traduction idéale, que je croyais qu'elle devait, au point de vue de vers, adopter le rythme ascendant (iambique) et le plus lent possible. J'avais souligné le vers de 13 syllabes chez M. Velikanović (dans sa traduction manuscrite d'*Andromaque*). Le vers dont se sert M. Prpić a une ou deux syllabes de plus que le vers français. Mais si l'on prend en considération que le rythme du français est plus traînant (surtout dans la prononciation classique de la tragédie) que ne l'est le rythme croate, qui court quelquefois plus qu'il ne traîne, je crois que l'adoption du vers de 14 syllabes par M. Prpić n'est pas à blâmer et qu'il ne ralentira pas l'action, assez ralentie par les longues tirades classiques. Il faut dire de la traduction de M. Prpić qu'elle est claire, qu'elle est poétique, mais elle contient tout de même quelques faiblesses.

Elle n'est pas littérale, elle donne des images qui ne sont pas contenues dans le texte et qui sont quelquefois dictées par le génie de la langue croate sans toutefois blesser le sens de l'original ou le génie racinien. Il y a des passages où l'idée est exprimée dans la traduction d'une manière plus forte qu'elle ne l'est dans l'original, bien qu'il y ait aussi des exemples du fait contraire. Il y a des cas où le traducteur ajoute, il y en a où il omet, supprime. Mais ce n'est que dans les exemples qu'on va le mieux voir toutes les particularités de la traduction de M. Prpić.

Il faut dire du reste qu'il y a des beautés dans notre traduction et on pourrait citer de beaux exemples d'une traduction aussi exacte que poétique. Mais procédons plutôt d'une façon méthodique et voyons quelques cas où le traducteur ajoute à l'expression. Le texte original (III, 6) *De noirs pressentiments viennent m'épouvanter* est rendu d'une manière moins abstraite qui est dictée par le génie de la poésie croate : *Približuju se slutnje i strah se za me lijepi.* Les pressentiments s'approchent donc, comme s'il s'agissait d'êtres en chair, et de la peur on dit qu'elle « se lijepi » comme si l'on parlait d'un être concret non pas d'un concept abstrait.

Quand Hippolyte veut se disculper, il dit (IV, 2) : *Je devais faire ici parler la vérité* ce qui est rendu d'une façon un peu plus forte : *Da zidovi se ovi od istine potresu.*

Dans le récit de Théramène, on dit qu'un *effroyable cri Des airs en ce moment a troublé le repos*, ce qui est rendu en croate de la façon suivante : *Tad strašan krik se začu na valu, iz dubine. Prolomio se zrakom sred potpune tišine.* Or à la place de l'expression plutôt abstraite « trouble le repos » nous avons ici « prolomiti se ».

Il y a en croate assez de ces expressions poétiques propres au génie de notre langue qui ont été employées par M. Prpić : Hippolyte dans notre texte « fait une blessure » au monstre. M. Prpić dit « rana zinu ». Là où Racine dit « la terre s'en émeut » il dit : « protrnulo je nebo... uzbunila se zemlja ». Tout à fait croate est la traduction : « junaka, blago svoje » pour le texte : le héros qu'elle adore. Si dans ce texte, dans le récit de Théramène, le mot « chevaux » en parlant des coursiers d'Hippolyte est traduit par « bijelci », je crois que le traducteur n'est pas à blâmer. L'innocence du jeune héros est par là bien symbolisée et cela ne doit pas rester sans effet sur l'âme de l'auditeur comme cela ne devait rester sans effet sur l'âme du père non plus. Là où l'on parle des cheveux du héros : « les ronces dégouttantes Portent de ses cheveux les dépouilles sanglantes » il n'était pas hors de raison de se permettre d'individualiser pour ainsi dire les cheveux du héros puisque l'harmonie du noir et du rouge, des cheveux noirs et du sang répandu, est tout à fait à sa place dans cette belle et classique tirade du gouverneur d'Hippolyte. M. Prpić traduit donc : *Po hridina se vidi, po granama, što nose Okrvavljene tužno, čuperke crne kose.*

Je ne vois pas de raison à s'opposer au génie de notre langue quand (III, 1) tout le passage où Phèdre parle du jeune héros est pour ainsi dire poétisé : *Nourri dans les forêts, il en a la rudesse, Hippolyte, endurci par de sauvages lois, Entend parler d'amour pour la première fois. Peut-être sa surprise a causé son silence, Et nos plaintes peut être ont trop de violence.*

Ajoutons la réponse d'Œnone : *Songez qu'une barbare en son sein l'a formé.* Voyons maintenant la traduction croate : *Odnjihala ga šuma, razumijem divljinu. Ta zakon ga je šumski ovako tvrda skoro, I ljubavne su riječi mladiću nešto novo. Iznenadjen je bio i gleda me široko. Stog napadamo možda i previše žestoko.*

Œnone : *Ta barbarskoj je ženi izmilio iz krila.* Remarquez ici les expressions : *odnjihala skoro, gleda me široko, izmilio iz krila*, qui sont toutes plus concrètes que ne le sont les expressions abstraites correspondantes dans le texte original. Le mot même « *mladiću* » est ici ajouté à merveille : dans la bouche de Phèdre qui est follement

éprise d'Hippolyte, ce mot « mladić » a toute la fraîcheur du printemps d'amour.

Ce n'est pas du reste le seul cas où notre traducteur intercale un mot où il ne se trouve pas dans le texte. Quelquefois la traduction a été assez libre et pas toujours heureuse. Il est vrai qu'il y a chez Racine des beautés intraduisibles. Prenons-en un exemple, le vers célèbre (IV, 2) *Le jour n'est pas plus pur que le fond de mon cœur.* La traduction en est belle, mais le vers croate n'a pas une telle abondance des valeurs sonores : *Ko ovaj dan je jasna dubina mojih grudi.*

Est-ce qu'on ne pourrait pas d'autre part appliquer le mot « bonus dormitat Homerus » à M. Prpić quand il traduit d'une façon si peu claire et maladroite le vers (V, 6) de Thésée : *A quels mortels regrets ma vie est réservée* par le vers : *Moj život ti ćeš pratit, o smrtne grižnje tamo !* Ce vers est à traduire de nouveau.

Il est bien connu que les mots « bas », certaine catégorie de mots étaient exclus de la tragédie. On se demande donc si tels mots de la traduction pourraient subsister étant donné que c'est la traduction d'une tragédie classique et qu'elle en doit porter l'empreinte. Je me demande si le mot croate « pljuska » (le soufflet) ou « bena » (sotte) peuvent rester dans les vers respectifs. Hippolyte avoue à Phèdre (II, 5) qu'il n'est pas surpris de son inimitié : *Toute autre aurait pour moi pris les mêmes ombrages Et j'en aurais peut-être essuyé plus d'outrages.*

En croate : *Ta i svaka bi druga te sumnje krila uske, Tek možda mnogo teže pretrpio bih pljuske.* Le mot « bena » se trouve employé dans le dernier vers du quatrième acte, où Œnone se reproche d'avoir bien mérité par sa conduite ce que lui dit Phèdre : *Et j'en reçois ce prix ! je l'ai bien mérité.* Œnone endure le reproche de Phèdre d'avoir en flattant ses mauvais penchants causé tout le malheur où elle, Phèdre, se débat impuissante : Elle dit en croate : *O bogovi, nebesa ! I pravo mi je, beni !*

En résumé, on pourrait donc dire que la traduction croate servira bien à la représentation de la tragédie racinienne au théâtre de Zagreb.

La représentation de *Phèdre* serait bienvenue après une pause de vingt ans. Il faudrait apprendre au public croate à connaître l'esprit français, le goût classique aussi. L'art n est pas une simple reproduction de la vie, il en est une vision supérieure, une vision chargée de sens ou, du moins, de problèmes qui s'y posent d'une manière souvent inexorable. C'est par là que Racine est grand. Ce n'est pas la vie, ce que les Français appellent « le mouvement » qui donne son prix à la tragédie racinienne. C'est plutôt le côté intérieur des choses de la vie. En ce sens-là Racine est très vivant. Et si on ne le connaît

chez nous que dans les classes, il faut que cela cesse. Il y aurait lieu de le souhaiter du moins.

D. Cepulić.

En marge de la guerre de Succession : Perspectives d'un débarquement français en Croatie. — Après l'acceptation par Louis XIV du testament de Charles II d'Espagne par lequel la couronne d'Espagne devrait passer à Philippe d'Anjou, la France, n'ayant pas encore tout à fait gâté ses rapports avec l'Angleterre et la Hollande, n'eut encore, au début de 1701, à envisager que la guerre avec l'Autriche. Les positions de la France ne semblaient point mauvaises. Sur le Rhin, l'alliance de la Bavière lui assurait des avantages d'attaque, lesquels, pour n'avoir pas été tout à fait mis à profit en 1703, n'avaient pas moins mis déjà en évidence les possibilités d'une marche sur Vienne, projet réalisé un siècle plus tard par Napoléon. En Italie, s'étant alliée ou substituée aux positions espagnoles, elle tenait Naples et la Sicile, ainsi que le Milanais, ce dernier renforcé par le traité d'alliance conclu le 6 avril 1701 avec le duc de Savoie.

Telle était la situation générale au commencement de juin 1701, avant que les chances des Français, commandés en Italie d'abord par Catinat, par Villeroy ensuite, ne fussent compromises par l'habile stratégie du prince Eugène de Savoie, lequel, malgré son origine, se trouva à la tête des Autrichiens. Ces développements postérieurs n'étaient cependant pas encore prévisibles le 4 juin, date à laquelle le président du conseil de guerre autrichien, le général comte Hannibal Heister, fit à l'usage de l'empereur Léopold ce que, plus tard, on a convenu d'appeler un tour d'horizon, s'arrêtant plus particulièrement sur les possibilités d'invasion de l'ennemi par le littoral de Croatie ou celui de la Dalmatie, dominée à cette époque par la république de Venise, dont la neutralité était jugée de mauvais aloi par les Impériaux [1].

Après un rapide exposé de la situation générale, le comte Heister constate que les ports dalmates et croates ne sont éloignés qu'à 16 ou 20 heures de navigation des ports de la Pouille et que les Français pourraient, par conséquent, opérer une *descente* (c'est le terme dont il se sert) en s'emparant par surprise de tel ou tel point. La neutralité de Venise, malgré les prétentions de la République au *dominium maris Adriatici*, ne les en empêcherait pas plus qu'elle n'empêche les troupes françaises en territoire vénitien de prendre

[1] V. *Monumenta spectantia historiam Slavorum meridionalium* rédigés par R. Lopašić, Zagreb, 1889, t. III, pp. 195-200.

position contre l'Autriche. D'autre part, continue cet exposé, les ports menacés se trouvent actuellement *à discrétion* aux mains « des Morlaques, enclins à toute émeute et innovation », ce dont les Français pourraient profiter et, avant d'opérer la descente, les gagner par l'argent dont la France n'est jamais avare en pareilles conjonctures, ainsi que par des promesses de « je ne sais quels avantages » (*avantagien*). Ainsi les troupes d'invasion pourraient-elles facilement s'emparer des cols de la montagne Kapela et ravager (*ravagiren*) tout le royaume de Croatie ainsi que les pays héréditaires voisins, sans parler des répercussions qu'un événement pareil ne manquerait pas de produire en Hongrie, alors en pleine révolte. Cette situation déplorable se trouve encore aggravée par le manque de fortifications ainsi que par le défaut de la milice allemande, la seule sur laquelle on puisse compter en tout état de cause, les deux contingents de cette milice stationnés depuis 140 ans à Senj et à Karlovac s'étant « métamorphosés en Morlaques et Croates » [1].

Le général Heister propose d'y remédier par l'envoi d'un contingent de 3.000 soldats allemands réguliers qui seraient répartis dans les ports de Berseč, Lovrana, Fiume, Trsat, Bakar, Kraljevica, Hreljin, Novi, Senj, Jablanac, Karlobag. Il faudrait également pourvoir ces ports de batteries côtières et, en plus, organiser une flotte, le matériel et l'équipage se trouvant en abondance sur place [2]. Les buts d'une telle flotte seraient défensifs contre les usurpations vénitiennes et turques, mais aussi offensifs par rapport aux positions françaises dans les Pouilles et en Calabre. Elle servirait en même temps pour améliorer les conditions d'approvisionnement de l'armée impériale en Italie du Nord.

Les sombres prévisions du général Heister ne se réalisèrent pas au cours des années suivantes. Les campagnes en Italie de 1702 et 1703 ne furent pas favorables à la France, affaiblie encore par la défection de la Savoie, suivie de près par le Portugal. Ce fut ensuite la prise de Gibraltar par les Anglais (4 août 1704) qui porta un rude coup à la position maritime française et, implicitement, à toute opération d'invasion dans l'Adriatique. Il semble cependant que les projets développés en 1701 par le président du conseil de guerre autrichien ont été réalisés, dans la mesure où ils préconisaient l'emploi des navires croates. C'est ainsi que deux pétitions [3], l'une

[1] ... « in lauther Morlachen und Croaten bis auf wenige offizier metamorphosiert worden. Und daher ihnen so viel als denen übrigen zu vertrauen ist » (*op. cit.*, p. 197).

[2] «... worzu die materialien und die matrosen in loco überflüssig zu haben »... (*op. cit.*, p. 198).

[3] *Op. cit.*, pp. 242, 243.

adressée le 20 mai 1706 par l'évêque de Senj, Bedeković, aux États de Croatie, l'autre conservée en brouillon de la main de l'évêque de Senj, Brajković, également de 1706 mais postérieure à la première, nous parlent des mésaventures des bateaux appartenant aux habitants de Senj et affectés au service de l'empereur. Ces galères faisaient la guerre de course contre les bateaux français dans l'Adriatique et ailleurs, empêchant ainsi « tout envoi d'argent de la part des Français en Hongrie » ; et quand les navires français se furent enfin retirés, une galère envoyée en Levant « pour chercher des ennemis », fut prise par les galères vénitiennes et amenée à Corfou. Les habitants de Senj demandèrent donc à l'empereur d'intervenir afin de libérer leurs vaisseaux ou bien de les autoriser à user de représailles.

On voit que la France n'y figure plus qu'incidemment, l'adversaire étant de nouveau Venise. La perte du Milanais et l'abandon du royaume de Naples en 1707 devaient d'ailleurs éloigner le théâtre des hostilités des parages de l'Adriatique, bien des années encore avant que la paix d'Utrecht soit intervenue entre les belligérants [1].

M.

Le comte Juraj Drašković et la France. — Nous avons étudié ici même [2] quels étaient les rapports avec la France et les Français du comte Janko Drašković, dont le rôle dans le mouvement politico-culturel croate au début du XIXe siècle, désigné sous le nom de l'*Illyrisme*, a été considérable. Moins connue — il faudrait même dire, tout à fait ignorée s'il n'existait un article évocateur, dû à la plume du bibliophile croate bien connu, M. Breyer [3] — est cependant, l'activité intellectuelle de son frère cadet, le comte

[1] Il n'est pas sans intérêt de relever que, cent ans avant, la cour de Piémont avait envisagé le littoral croate comme un lieu possible de débarquement. Mais alors l'expédition aurait eu pour but de délivrer les chrétiens du joug ottoman, projet longtemps caressé par le duc Charles-Emmanuel de Savoie. D'après des documents des archives de Turin publiés par l'historien russe Makušev (*Monuments historiques des Slaves méridionaux et de leurs voisins, tirés des archives et des bibliothèques publiques d'Italie*, Belgrade, 1882, tome II, pp. 307-313), il ressort qu'en 1608 un « procureur des nobles du royaume de Bosnie et du duché de Saint-Sava », nommé Nicolas Drković, se présenta à Turin et proposa d'envoyer contre les Turcs une armée qui débarquerait sur les côtes de Lika, d'où, avec l'aide des habitants chrétiens, elle aurait la voie ouverte pour entrer en Bosnie. On semble avoir pris ces projets au sérieux, puisque Makušev publie des devis en vue d'une expédition « pour la conquête de l'Albanie » ou « pour l'entreprise de la Macédoine ».

[2] « Le comte Janko Draškovič et la France », *Annales de l'Institut Français de Zagreb*, 1938, pp. 173-193.

[3] Mirko Breyer : « Grof. Republikane Juraj Drašković », *Hrvatska Revija*, 1928, 1-2.

Juraj (né à Petrinja, le 4 août 1773 — enterré à Kreuzlingen en Thurgovie le 4 juillet 1849).

Officier dans sa jeunesse, établi à partir de 1795 dans son domaine de Božjakovina et marié deux ans après avec la comtesse Anne Orczy, de laquelle il eut quatre fils et trois filles, ce Drašković n'avait pas le tempérament sédentaire de son frère aîné. On peut même ajouter qu'il diffère encore de Janko au point de vue de la conscience nationale : si l'aîné, au moins dans sa vieillesse, connut un attachement à la cause croate ou illyrienne qu'on peut qualifier de patriotisme, voire de nationalisme, l'esprit et le cœur du cadet embrassèrent l'humanité tout entière. Libertaire et républicain par ses opinions, Juraj était, par son mariage et par ses déplacements fréquents, beaucoup moins enraciné en Croatie. Aussi son almanach-journal, *Gedanken aus der Schweiz*, qu'il publia, pour son plaisir et pour celui de quelques amis, de 1837 à 1844 [1], ne témoigne-t-il qu'à deux ou trois endroits de quelque intérêt pour les choses de Croatie [2]. Et celui auquel il adresse la plupart de ses épîtres, rédigées en allemand, « de son refuge » à Schrofen, au bord du lac de Constance, n'est pas son frère Janko, mais un ami hongrois qu'il appelle *Herr Magister Dismas*, à Pest.

Il est donc établi, malgré des témoignages d'intérêt sympathique pour le réveil croate, que le comte Juraj avait l'esprit plutôt cosmopolite, qu'il trouvait l'atmosphère de l'Autriche de Metternich irrespirable, que la Suisse lui plaisait comme paysage non moins que comme climat politique, et qu'il y poursuivit jusqu'à sa mort le rêve d'une Europe libre, égalitaire, républicaine, préservée cependant des excès de l'anarchie par le règne de la sagesse souveraine. Telle est sa profession de foi (*Mein Glaubensbekenntniss*) en tête du premier volume, tel encore, huit ans après, l'avant-propos du volume huit : « Ce n'est pas un rêve, déclare-t-il, c'est au contraire une certitude fondée sur la raison et qu'on peut prouver mathématiquement, que le genre humain est capable de passer à un état de liberté totale, et que même, dans la plus grande partie de l'Europe, il est déjà mûr. Les hommes n'ont plus besoin que d'y appliquer leurs pensées et leurs volontés pour qu'aussitôt, dans toute l'Europe, l'aurore de la création nouvelle se lève sur les plaines verdoyantes des peuples heureux ! »

Voilà le prisme à travers lequel il observe et juge les événements.

[1] Titre de la couverture : *Gedanken aus der Schweiz* ; en frontispice : *Freimüthige Gedanken* ; Schr. ou Schrofen (suit la date du volume) ; sans nom d'auteur ni d'imprimeur ; 8 vol., de 1837 à 1844.

[2] V. notamment son article (anonyme) *Kroatische Zustände*, publié par l'*Allgemeine Augsburger Zeitung* du 26 octobre 1841, et reproduit dans *Gedanken*, VI.

Il est tout naturel que dans cet ordre d'idée la France contemporaine trouve sa place, bien que ces « Pensées » (qualifiées de sincères — *freimüthige* — sur les frontispices ornés de gravures symboliques) accusent très peu de système : l'auteur y consigne les réflexions que lui suggèrent l'événement du jour, la lecture des journaux ou quelque lettre reçue ; quelquefois il leur donne la forme d'épître, quelquefois il leur impose la camisole de force des rimes ; mais ce bel esprit ne se pique pas d'originalité ; si dans ses lectures il trouve une pensée, une maxime ou une nouvelle qui lui plaît, il l'insère dans ses bouquins et oublie souvent de reproduire la signature de l'auteur, ne se doutant pas de quel casse-tête il a ainsi préparé aux pédants, lesquels, cent ans après, ont la curiosité de le lire.

Malgré ces obstacles, nous tâcherons de faire un relevé de tout ce qui, dans les huit volumes du comte Juraj Drašković, se rapporte à la France, au double point de vue politique et littéraire.

Les hôtes du château d'Arenenberg, ses voisins, attiraient naturellement l'intérêt du philosophe de Schrofen, dont le quartier d'hiver se trouvait d'ailleurs à Constance. « Les beaux yeux de la reine jetèrent plusieurs fois leurs rayons sur nous, — écrit-il le 25 octobre 1834. Depuis son divorce d'avec son mari elle habite A-berg [1], situé dans notre proximité, avec son fils L. B. Il paraît que c'est un *Asyle des réfugiés*, dont plusieurs, Italiens et Français, lui font la cour. Elle est très *aimable*, elle voit tout le monde, et surtout un fort beau peintre auquel, étant également artiste, elle communique volontiers ses talents, tout en se divertissant de son harmonieux *basso amoroso*. Il faut plaindre le jeune prince qui a 25 ans, car les portes de sa patrie et de la plupart des contrées d'Europe lui sont fermées, tandis que, là où elles lui sont ouvertes, son nom historique et ses connaissances ne trouvent pas un rayon d'action suffisant ; il en résulte qu'il est obligé de passer son temps des façons les plus différentes. Il n'est pas resté oisif lors des troubles italiens. »

Après le coup de main manqué de Louis-Napoléon en octobre 1836, Drašković adresse, le 16 novembre, à son ami hongrois, les réflexions suivantes : « La tentative révolutionnaire commencée à Strasbourg et avortée dès le commencement, défraye la conversation dans le monde, d'autant plus que le héros de cette histoire tragique habite parmi nous et qu'il savait (comme fiancé de sa *Cousine* aussi) étendre son influence sur beaucoup de gens. Il résulte de toutes les circonstances que le prince, digne de pitié, fut d'un côté

[1] La reine Hortense s'est fixée, avec son fils Louis-Napoléon, à Arenenberg en 1819 et y est restée jusqu'à sa mort en 1837.

induit en erreur par des personnes irréfléchies, et de l'autre, qu'il se trompe lui-même ; égaré par son ambition, il put croire qu'en matière de réputation le nom de Napoléon suffirait à gagner les cœurs français, faciles à émouvoir. Si le souvenir du retour d'Elbe l'avait inspiré, ce fut là une inspiration malheureuse. Son oncle apparut avec tout le poids de son nom et de sa gloire, et il fut attendu par une armée préparée à frapper des coups... L'étoile de la fortune des Bonaparte semble avoir sombré derrière le tombeau sur le rocher de Sainte-Hélène. La duchesse [1] Hortense semble, à ce qu'on dit, avoir tout ignoré des préparatifs de cette aventure... Louis-Philippe paraît être sous la protection habile d'un ange qui le préserve de tous les dangers et lui fait vaincre toutes les factions. »

Républicain convaincu, bien qu'appartenant à une vieille famille aristocratique, Drašković n'a pas de sympathies pour Napoléon, et moins encore pour les napoléonides. A Bonaparte il reproche d'avoir supprimé la République (v. l'introduction du premier volume) ; on s'expliquera par conséquent que l'initiative de la commune suisse d'Oberstrass, d'offrir le titre de citoyen d'honneur à Louis-Napoléon, ne lui semble qu'une *farce*, qu'une *gasconnade*, montée par l'esprit spéculatif et ambitieux d'un émigré politique, le Dr Grosse (II, p. 98).

Et plus tard, s'il passe sous silence la mort de « sa voisine », la reine Hortense, dont la maladie avait, en 1837, rappelé Louis-Napoléon d'Amérique, notre philosophe paraît sincèrement indigné de la tension que la présence du turbulent prince ne manque pas de provoquer entre la Suisse hospitalière et la France, dont la susceptibilité sera justifiée par le coup de main de Boulogne (1840). Il trouve, écrivant à son ami hongrois, le 12 octobre 1838, que Louis-Napoléon n'a que trop tardé pour demander son passeport. Il est convaincu que la France n'aurait jamais poussé sa pression diplomatique jusqu'à une action armée contre la Suisse, mais la conduite d'une partie de l'opinion suisse lui déplaît profondément : « D'ailleurs, on n'a pas idée à l'étranger des menaces insensées que les radicaux *non plus ultra* de ce pays ont proférées contre la France et comment ils ont su exciter la rage partisane de leur peuple. Cependant les chiens qui aboient ne mordent pas ; aussi les plus irrités ne partent pas en guerre eux-mêmes. Quant au peuple suisse, il se serait certainement ravisé avant de s'exposer à être battu pour les beaux yeux d'un prétendant au trône, d'un empereur *in spe*, lequel ne s'avise de sa citoyenneté de Thurgovie que lorsqu'il a besoin d'un trou pour s'y

[1] La reine Hortense, comme on le sait, portait, depuis 1814, le titre de duchesse de Saint-Leu, accordé par Louis XVIII, à la demande du tsar Alexandre.

retirer après ses campagnes de conquêtes avortées. » Il n'y a que Napoléon II, le malheureux duc du Reichstadt, qui trouve grâce aux yeux de notre comte républicain. Mais la poésie qu'il consacre à sa mort (IV, p. 83), signée H., n'est peut-être pas de lui et sans doute, l'a-t-il recueillie parce qu'elle correspondait à ses sentiments [1].

Si les Bonaparte ne trouvent pas grâce auprès de notre philosophe, il va de soi que les Bourbons seront traités avec moins de sympathie encore. Les vers satiriques qu'il consacre à Charles X, en date du 8 novembre 1843, sont intéressants non seulement au point de vue des opinions politiques de leur auteur, mais aussi comme preuve de l'esprit caustique de ce vieillard de 70 ans non moins que de son habileté de versificateur [2].

A travers les journaux, suisses, allemands et français, Drašković suivait les événements de France d'une façon continue. Il a visité la France, notamment Paris, bien avant d'être venu se fixer en Suisse, — ce qui, d'ailleurs, a attiré l'attention de la police autrichienne sur ses déplacements [3]. Il n'y est plus retourné à l'époque où il habitait la Thurgovie, car il n'aurait, certes, pas manqué d'en parler dans ses almanachs, où tous ses voyages — en Suisse, Italie, Autriche, Hongrie, Croatie, — sont rappelés, en prose ou en vers.

Le 20 février 1841 il écrit à son ami à Pest : « Il y a longtemps qu'on parle et qu'on écrit sur un rapprochement de la France à la Russie. — Mais alors le principe de la liberté restera sans porteur

[1] Voici les trois dernières strophes de cette poésie : « Doch Schwingen haben und nicht fliegen können — Weil schon ein And'rer flog zu hoch hinau ; — In eignen Gluten thatenlos verbrennen, — Weil schon ein Anderer zu viel gethan. — Das ist's, was Dir mein Mitleid zugewendet ; — O tief und tief beklagens werther Fluch, — Dass, weil Dein Vater schon als Held geendet, — Deckt einen Frühling hier das Leichentuch ! — Allein — ihr seid ja Beide nicht die Meinen ; — Mein ist das Herz, das in der Hütte bricht ; — Um einen Bettler darf die Muse weinen — Du warst ein Kaiserssohn — ich weine nicht. »

[2] En voici le texte : *Ein Traum, à mon refuge*, am 8. November 1843. « König Karl von Bourbon, — Sass ruhig in Lyon, — Im neuerbauten Pavillon, — Bekleidet nur mit Pantalon, — Auf seinem marschen Thron, — Bewachet von Chamäleon, — Geziert mit einer gold'nen Kron', — Sprach er im freudschaftlichen Ton, — So ganz *sans façon*, — Mit dem jungen Herrn seinem Sohn, — Der noch lebte *en garçon*, — Und an Kuchen gefüllt mit Mohn, — Als athemlos sein Hofspion, — Verwundt't durch einen Skorpion — Zu ihm eilte und sagte : schon— Wär' das Volk in Revolution, — Das gab doch eine Konfusion, — Wie bei'm Bau zu Babylon, — Er floh zum heiligen Schutzpatron — Und bat ihn, dass er ihn verschon ! — Und ihm nicht spreche Hohn. — Auch sandt er nach dem Genera Poltron, — Dass er ihm zu Hilfe komm' — Und streite mit dem Bataillon, — Das dort stand in Garnison, — Doch die Schurhen liefen all'davon, — Für seine Sorg' ein schlechter Lohn, — Schon schleppt man vor die Hauptbanon. — Sie hat so laut gekracht, — Dass ich davon erwacht. »

[3] M. Breyer, *loc. cit.*

et devra succomber. Telle est la crainte des timides. Eh bien, non, le principe ne succombera point, car les principes sont éternels ; la vérité et le droit sont éternels. Il n'y a que ses prêtres et ses juges qui meurent. Et si la France abdique son rôle de porte-drapeau, un autre peuple relèvera le drapeau et prendra la place du déserteur. Qui prendra alors le rôle de la France, cela, les dieux seuls le savent. » — Abordant un autre sujet, l'auteur continue : « Il y a une énigme impénétrable derrière ce projet de fortifications de Paris. Avez-vous observé, Monsieur le Magister, par quelles voies lentes, obliques et patientes cette malheureuse idée s'avance ? Et comment, tout en se heurtant à la résistance irréductible du pays, elle reparaît sans cesse ? En ce moment elle trouve même l'appui de ceux qui, il y a huit ans, l'avaient combattue le plus énergiquement ! L'explique qui peut, moi, je ne comprends pas. » L'opinion de la presse française — la libérale, s'entend — lui fait plaisir, surtout si elle correspond à ses idées à lui. C'est ainsi que, le 20 août 1841, à l'usage de la censure impériale, il feint l'indignation dans laquelle l'aurait jeté la lecture d'un journal français (il ne dit pas lequel) où l'on parle avec peu de respect de l'empereur d'Autriche et de Metternich, mais il ne manque pas de communiquer à son ami hongrois tout cet entrefilet. « J'étais tellement courroucé à cause de cette impudence, déclare notre pince-sans-rire, que je déchirai le journal en mille morceaux. Mais bientôt je m'avisai que par ce brusque mouvement d'humeur je portais préjudice à mon correspondant curieux, et j'essayai donc de reconstituer le tout afin de le communiquer à mon ami, d'autant plus qu'il sait accueillir et digérer des publications pareilles avec plus de patience et de tranquillité d'âme que moi-même. » Et en effet, il fait suivre, en français, l'article intitulé « Une audience de l'empereur d'Autriche » qui montr Ferdinand V bâillant et s'endormant sur son trône, tandis que MM. de Metternich et de Kollowrath, « les deux génies, disent les Viennois, de l'auguste souverain », se chargent de répondre au général, « fort connu par son dévouement à la cause de la monarchie légitime et à celle du catholicisme orthodoxe », qui avait sollicité l'audience. On s'imagine combien ce Drašković qui avait, quelques jours avant, visité à Kostnitz le carbonaro Confalonieri, ami de Silvio Pellico, devait savourer des phrases comme celle-ci : « Nous ne savons pas si le général *** en est sorti un peu ébranlé dans ses convictions monarchiques, et surtout s'il a changé quelque chose à sa doctrine de l'infaillibilité des souverains. »

Une autre fois, le 25 octobre 1843, il cite le *Journal des Débats* à propos des événements de Grèce, mais ne cache pas qu'il ne partage point les regrets exprimés par le journal parisien sur la façon dont

les Grecs ont forcé la main au roi Othon Ier (fils du roi de Bavière) pour lui arracher une constitution. Il qualifie les réserves du *Journal des Débats* de larmes de crocodile, loue la modération et la patience des Grecs, et se demande à son tour si la révolution pacifique d'Athènes n'est pas aussi légitime que celle qui sert de base au trône de Juillet.

* * *

Quant à la Suisse, il est tout naturel que ses institutions plaisent au réfugié de Schrofen et qu'il parle des assemblées ou des concours de tir cantonaux sur un ton dithyrambique. Diverses scènes de l'histoire de Guillaume Tell ne manquent non plus aux frontispices de plusieurs de ses volumes. Mais bientôt il devait s'apercevoir qu'en Suisse non plus la vie politique n'est pas idyllique, et alors il exprime son avis sur la solution de certains de ses problèmes. Le 9 décembre 1841, il affirme son espoir que l'agitation des partis — phénomène universel qu'il discerne en France aussi bien qu'en Angleterre et en Allemagne — s'apaisera dans un esprit de considération mutuelle. D'autre part, il applaudit aux paroles de l'*Helvétie*, de Genève, constatant que le canton de Genève vient de prendre la décision de modifier sa Constitution, car : «... On peut exprimer le danger de l'immobilité des constitutions par cette formule : A charte immobile, peuple esclave. »

Au cours de ses nombreux voyages Drašković a d'ailleurs eu l'occasion de connaître et d'apprécier la Suisse, la romande non moins que l'alémanique. En été 1841, il entreprend, en chaise de poste, un pèlerinage dans les cantons de Bienne, Neuchâtel, Vaud et Genève : par Neuchâtel, Yverdon, Orbe, Morges, Aubonne, Rolle et Nyon, il atteint Genève, qu'il n'avait vue depuis sept ans et dont il constate les progrès d'embellissement. Mais ce sont surtout les charmes du paysage lémani, empreint en même temps de grandeur et de grâce, qu'il s'applique à décrire (le 10 juin 1841) à son ami : « Après avoir tout vu dans ce pays ravissant, sans avoir oublié de visiter Voltaire et Rousseau, nous naviguâmes vers Lausanne, à travers le lac éblouissant. Cette ville aussi est fort bien située, elle fait le plaisir des touristes et possède de gracieuses maisons de campagne. Je fus attiré surtout par la cathédrale protestante, non seulement à cause de la magnificence de son architecture mais aussi à cause de ses tombeaux qui méritent bien d'être vus... Nous ne manquâmes non plus de visiter l'aimable Vevey, d'admirer ses beaux environs qui n'offrent partout que plaisir et mouvements joyeux. Et ce vin délicieux ! — Le lendemain nous partîmes, à travers une longue et haute montagne, pour Fribourg, en disant d'un cœur lourd adieu au joli canton de

Vaud. » Et il termine ce récit de voyage en s'écriant en français : « Ainsi je crois avoir satisfait à vos désirs. »

Ajoutons que dans le même volume (VI, p. 42), Drašković publie en français un poème en prose, intitulé « La bannière fédérale » qui commence ainsi : « Brille-t-il quelque part une bannière plus belle et un symbole plus auguste que la bannière suisse : la croix d'argent sur un fond de pourpre. » Notre auteur l'a trouvé si beau qu'il l'a pour ainsi dire adopté, en supprimant le nom de l'auteur. Il est vrai que cela ne ressemble pas encore au plagiat, car tous ses livres sont anonymes.

*
* *

Cela nous amène à parler des textes littéraires français qui figurent dans ce recueil de pensées politico-philosophiques. Il y en a de deux catégories, les uns signés, les autres anonymes, dont il faudrait identifier les auteurs, ce que, dans les circonstances actuelles, nous n'avons pu entreprendre. D'une façon générale tous les morceaux contenus dans les quatre premiers volumes, avec une exception au quatrième, sont signés ; les maximes ne sont pas signées dans ces volumes, comme dans les autres. Nous procéderons donc d'après l'ordre chronologique, en établissant la liste de tous ces textes français ou traduits du français en allemand. Vol. I : *Des Disputes*, par M. L. C. de Ségur ; *Pensées diverses* du prince de Ligne. Vol. II : *Des Songes*, par M. le comte de Ségur ; *Paroles d'un Croyant*, par F. de Lamennais ; *Du Livre du Peuple*, par F. de Lamennais. Vol. III : *Du Livre du Peuple*, par F. de Lamennais ; *L'usurier*, par M. le comte de Ségur ; *Worte des Glaubens*, von Abbé de Lamennais ; *Elena Reggio.* Vol. IV : Marie Aycard, *Ne venez pas* ; Félix Pyat : *Die Leichenfeier des Erzbischof von Paris* (Aus der *Revue du Progrès*) ; Eugène Guinot, *Le Bracelet.* Vol. V : *A quoi cela tient* ; *Les suites d'un bal.* Vol. VI : *Les eaux d'Ems* ; *La bannière fédérale* ; *Journée d'un feuilletoniste* ; *Un mariage en 1814.* Vol. VII : *Une attaque de nerfs* ; *Un mariage rue Saint-Denis.* Vol. VIII : *Tal para cual* ; *Sœur Egérie.* Il y a en outre quelques pensées en français, éparpillées (v. I et III) ou réunies sous les titres de *Pot-pourri* (v. VIII, mêlées à l'allemand) et *Bons mots* (v. VIII).

Au total, 16 nouvelles (dont 5 signés), 4 extraits des œuvres de Lamennais (1782-1854), dont un en allemand, et un article (traduit) de l'auteur dramatique et homme politique Félix Pyat (1810-1889), lequel s'est signalé surtout dans les troubles de 1848 et 1870. Le comte de Ségur, dont les contes ont tellement plu à Drašković, est le grand maître des cérémonies de la cour de Napoléon Ier, Louis-

Philippe de Ségur (1753-1830), auteur de nombreux vaudevilles, de quelques ouvrages d'histoire ainsi que des *Pensées politiques* (1795), *Contes, fables, chansons et vers* (1801), *Mémoires ou souvenirs et anecdotes* (1824), dont les *Œuvres complètes* (1824 et suiv.) ne comptent pas moins de 34 volumes. Marie Aycard est un journaliste et écrivain (ce n'est pas une femme !) français (Marseille 1794, Paris 1859), auteur de nombreux romans : *Dina ou la Fiancée juive* (1824), *Marie de Mancini* (1830), le *Comte de Horn* (1834), *Le château de la Renardière* (1854), etc. Eugène Guinot, littérateur français, né à Paris en 1812 et mort en 1861, était rédacteur au *Siècle*, ensuite à l'*Ordre*, puis au *Pays*. Sous le pseudonyme de Paul Vermond, se fit jouer des vaudevilles. Ses nouvelles sont réunies dans le livre *Soirées d'avril* (1853).

* * *

Dans l'ensemble, de la lecture des écrits de ce comte philosophe se dégage une impression de calme et de stabilité, malgré toutes les sympathies révolutionnaires de leur auteur. Car, tout en exécrant l'absolutisme monarchique, leur auteur fait plutôt figure d'homme pondéré et sage, aimant par-dessus tout ce repos matériel, cette régularité de respiration, cette douceur de mœurs qui se dégage du paysage suisse. Car, il ne faut pas l'oublier, sans cette immense solidité matérielle, sans les fortunes bien assises et internationalement reconnues, bref, sans tout ce confort bourgeois par lequel se signalait l'époque de Louis-Philippe, le phénomène de ce bel esprit cosmopolite et libertaire ne serait pas explicable : ses rêves de révolutions, ressemblant au « théâtre dans mon fauteuil » de Musset, ne seraient guère possibles si le fauteuil n'avait un dossier bien douillet et des pieds bien solides.

M.

Notes sur Stendhal et l'Illyrie. — Chez Stendhal, grand voyageur s'il en fut jamais, les contacts avec l'étranger sont toujours au premier plan. Si d'une façon générale il connaissait presque toute l'Europe — de l'Angleterre à la Russie et de l'Allemagne jusqu'aux extrémités de l'Italie — il n'y a pas de doute que les pays de soleil avaient toute ses préférences. Avec l'âge elles allèrent en croissant, sa constitution physique laissant beaucoup à désirer à partir de 1830. Et l'Illyrie, voisine de l'Italie, y trouvait naturellement sa place. D'autre part elle touchait aussi à la sphère d'observation ou d'intérêt de Stendhal par le côté napoléonien, car on ne

peut oublier que de 1800 à 1814 le jeune Henri Beyle, à quelques interruptions près, ne faisait que suivre les aigles de l'Empire.

L'épisode de sa vie où Stendhal prit directement contact avec un territoire qui avait appartenu aux Provinces Illyriennes est celui de son consulat de Trieste. Nous n'avons pas la prétention d'y faire des découvertes, la question ayant déjà été effleurée par LouisF arges [1] et approfondie — bien que sous un aspect légèrement différent du nôtre — par M. René Dollot, successeur lointain de Beyle dans cette ville [2]. Tout ceci ne doit cependant pas nous priver du plaisir de glaner dans la correspondance de Stendhal [3] les passages qui se rapportent à la connaissance de sa circonscription consulaire.

Celle-ci était des plus vastes, défaut qu'il ne devait plus avoir à reprocher aux fonctions monotones et limitées qu'il allait bientôt exercer à Cività-Vecchia. Et s'il n'y avait eu la question angoissante de son exequatur, la crainte d'abord, la certitude ensuite que son séjour à Trieste toucherait bientôt à sa fin, qui sait si ce voyageur intrépide n'aurait pas entrepris un voyage le long de la côte dalmate. Il est certain, en tout cas, qu'il y pensait. Dès le 26 décembre 1830, un mois après son arrivée à Trieste, il écrivait à son ami Mareste : « Au printemps, le devoir me conduira à Cattaro. » L'invitation au voyage, il l'avait ressentie en flânant dans le port de Trieste : « A Trieste, on sent le voisinage de la Turquie ; des hommes arrivent avec des culottes larges, sans aucun lien au genou, des bas, et le bas de la cuisse nu ; un chapeau qui a deux pieds de diamètre et une calotte d'un pouce de profondeur. Ils sont beaux, lestes et légers. J'ai parlé à cinq ou six ; je leur paye du punch, ce sont des demi-sauvages aimables ; mais leurs barques sentent diablement l'huile pourrie ; leur langage est une poésie continuelle.

« Je me préparais à apprendre le grec moderne [4]. »

Certes, pour aller à Kotor (Cattaro) le grec ne lui aurait pu être d'aucun service, mais Beyle n'était-il pas grand admirateur de Byron, évocateur lui-même d'une Grèce romanesque ?

Ces mêmes projets de voyage reviennent sous sa plume le 28 janvier 1831 dans une lettre adressée également à Mareste : « Si je reste, les besoins du service exigent que j'aille organiser ma partie... à Fiume, Zaxi (Zara ?), Cattaro et Raguse, si cher à la belle Ancilla. » Et cette dernière phrase suggère plusieurs hypothèses sur

[1] *Stendhal diplomate, Rome et Italie de 1829 à 1842, d'après sa correspondance officielle inédite*, Paris, 1892.

[2] « Stendhal, Consul de France à Trieste », *Revue de Paris*, 1927, pp. 562-602.

[3] *Correspondance de Stendhal* (1800-1842), publiée par Ad. Paupe et P. A. Chéramy, préface de M. Barrès, Paris, 1908, 3 vol.

[4] *Correspondance*, t. III, p. 3.

l'origine de l'intérêt de Stendhal pour ces régions illyriennes : faut-il y voir l'influence des œuvres ou du salon de Mme Ancelot (« Ancilla »), dont l'habitué le plus « slavisant » ne fut peut-être pas l'aimable mystificateur appelé par Beyle « Clara » tout court et qui n'est autre que le père spirituel d'Hyacinthe Maglanovich, Prosper Mérimée [1] ?

Stendhal avait, du reste, entrepris la réalisation par étapes de ce programme de voyage, se rendant d'abord à Fiume, une autre fois, plus près, « dans une petite ville voisine » [2]. A Fiume (Rijeka) il s'est occupé de son service sans négliger, paraît-il, les amusements que cette petite ville pouvait alors offrir : « Je m'occupe beaucoup de mon métier ; il est bon, honnête, agréable en soi, tout paternel. Ma correspondance s'occupe du commerce *of corn*. Ne croyez point que Paris soit le plus fertile en ce genre. C'est le Bannat, monsieur. Je me suis rapproché du dit Bannat pour étudier la partie, j'ai fait un voyage à Fiume ; c'est tout à fait le dernier endroit de la civilisation. Un étranger, capitaine, est reçu comme feu mademoiselle Jeek, l'éléphant à Paris. Cinq jours passés là furent cinq carnavaux. On m'aimait tant qu'on m'a dit : « Vous ne faites pas de dettes criardes et des banqueroutes, comme un de vos prédécesseurs, mais il avait deux croix et vous point. — Je l'ai refusée », ai-je répondu. — Dans cette charmante ville de six mille âmes, un homme qui a un capital de quarante mille francs est dans l'abondance, la considération, etc. Il a un logement que le soleil dispense du poêle ; il adore l'usurpateur et lit l'histoire de ses amours avec des gravures enluminées ; il veut absolument me prêter ce livre rare, qu'il a fait venir à grands frais. Toutes les fois que je l'allais voir, il me faisait faire à l'instant du chocolat. « Combien vous coûte cette vie délicieuse, lui ai-je dit, le dernier jour, en le surprenant à dîner avec sa maîtresse ? — Je me ruine ; mais que voulez-vous ? la vie est courte ; je dépense trois mille six cents francs. » Du reste, Fiume lui rappelle, par la chaleur et par la situation, Port-Maurice près de Gênes [3].

Ce voyage, dont M. Dollot a placé la date au début de janvier [4], a dû être suggéré par les instructions adressées à Beyle, le 2 novembre 1830, par le ministre comte Molé qui signalaient particulièrement à

[1] Mérimée de son côté connaissait bien le Ragusain comte Sorgo-Sorkočević, lequel lui avait traduit, pour la deuxième édition de la Guzla (1842), la chanson *Milosch Kobilitch* (d'Andrija Kačić-Miošić) (v. V. M. Yovanovitch : « *La Guzla* » *de Prosper Mérimée*, Paris, 1911, pp. 422-23).

[2] *Correspondance*, t. III, p. 29. M. Dollot (*loc. cit.*) croit qu'il s'agit de Gorice.

[3] *Correspondance*, t. III, p. 5.

[4] Beyle est très capricieux dans les dates. Dès le 4 décembre 1830 il en avertit Mareste, en anglais (à cause de la censure) : « I date over a month back. »

son attention le commerce des grains [1]. Fiume étant le débouché de la Croatie (« le Bannat »), Beyle, ancien intendant de la Grande Armée, a voulu se rendre compte *de visu* des possibilités d'achat. Et tout en plaisantant sur le double sens de « corn » (anglais) et « cornes » (français) [2], il n'a pas moins adressé à son ministre des rapports fort graves, exposant la situation telle qu'elle se présentait pour la défense des intérêts de la politique et du commerce français : « Le consulat qui m'est confié s'étend jusqu'aux bouches de Cattaro, mais nous n'avons point d'agent consulaire à Zara, Raguse, Cattaro et Fiume. Il serait peut-être utile que le Consul de France parcourût ces places où le nom français est aimé, mais où il faudrait ranimer le respect pour notre pavillon. Ces pays aiment d'abord la Russie et ensuite la France » [3], — ou encore : « La navigation de Trieste avec la France a été peu considérable pour notre pavillon pendant l'année 1830. — Sur trente-sept navires venus directement de nos ports à Trieste, huit seulement étaient français. Et des trente-cinq qui ont été expédiés de Trieste sur nos ports, neuf seulement portaient notre pavillon. »

Quant aux « cinq carnavals » passés par Beyle à Fiume, ils restent toujours ouverts aux investigations futures des stendhaliens. M. Dollot n'a trouvé que les traces figurant dans les Archives du Consulat de France à Trieste, d'où il apparaît que Beyle fut accueilli par les Français de Fiume, notamment Antoine Reymond, lequel désirait être nommé agent consulaire. C'est à ce dernier que Beyle répondait le 25 février 1831 : « Pendant le court séjour que j'ai fait à Fiume, j'ai pu apprécier cette ville intéressante et je vous prie de remercier les personnes qui m'y ont fait accueil [4]. »

Ceux qui ont lu, dans le livre cité de Farges et dans la Correspondance, ses rapports et récits, si pleins de sagacité, sur les troubles d'Italie en 1831 et 1832, comprendront aisément que si Stendhal n'a pu exercer à Trieste ses talents d'observateur c'est que la matière faisait défaut. Aussi bien, écrivait-il au ministre des affaires étrangères, le 24 février 1831 : « Trieste est une colonie où l'on vient faire fortune. Les circonstances actuelles m'autorisent peut-être à ajouter qu'il n'y a aucun esprit public. Ce gouvernement n'est nullement vexatoire. La police est sage et intelligente. Les troubles d'un pays voisin ne sont absolument qu'un objet de curiosité. L'opinion de

[1] V. Dollot, *loc. cit.*, p. 588.
[2] Jeu de mots dont le sens semble avoir échappé à Louis Farges qui (*op. cit*, p. 32) croit à un commerce *de cornes*.
[3] V. Farges, *op. cit.*, pp. 34.
[4] V. Dollot, *loc. cit.*, 597.

Trieste préférerait la stabilité à tout et ne demande aucun changement politique. »

Plus que la politique, la contrebande s'imposait à Trieste à l'observateur : « La contrebande est immense à Trieste et visible, écrit-il dans le même rapport [1]. » Chaque soir, l'on rencontre à une certaine heure, dans la rue près de la porte d'Allemagne, 20 à 30 contrebandiers qui partent chargés de leur petit sac. Cees contrebandiers emportent des tissus de soie, lin et coton, provenant des fabriques anglaises, du café, etc., etc.

« Tout le monde connaît, à Trieste, plusieurs maisons qui s'occupent en grand de la contrebande. Ces maisons garantissent la valeur de la marchandise qui leur est confiée, en nantissant l'expéditionnaire de bon papier. Le droit qu'elles perçoivent est de 8, 10, 12 % suivant la nature des objets et leur volume.

« La contrebande s'exécute aussi, mais d'une manière moins visible, par les bateaux du petit cabotage qui vont aborder en Istrie et en Dalmatie. »

La mission de Beyle à Trieste devait être de courte durée, la renommée de Stendhal, écrivain libéral, s'opposant à un agrément de la part du gouvernement de M. de Metternich. Aussi bien celui-ci, sans attendre les rapports de la police de Lombardie et de Trieste, protesta-t-il à Paris, affirmant qu'il était de l'intérêt commun de deux gouvernements « de ne pas conférer réciproquement la gestion des affaires publiques dans les États respectifs à des personnes dont les principes et les antécédents soient faits pour exciter une juste méfiance » [2].

Quant à la question de savoir comment Stendhal s'acquitta de sa mission à Trieste, M. Dollot se plaît à louer chez son prédécesseur les qualités d'exactitude et de dévouement aussi bien que de compé-

[1] V. Farges, *op. cit.*, p. 33.

[2] V. Dollot, *loc. cit.* 599. A rapprocher également l'opinion de L. Farges qui signale la possibilité d'autres motifs à cette mesure prise contre Beyle : « Si l'on ne parlait pas encore de l'Italia Irredenta, du moins l'heure paraissait propice aux mouvements populaires ; les insurrections des Romagnes et de la Pologne en étaient la preuve. Or, il entrait dans le système politique de M. de Metternich de prévenir toute occasion de troubles, si minime qu'elle fût, et cette occasion, Beyle pouvait la fournir. Les libéraux de tous les pays, en particulier les patriotes d'Italie, avaient alors les yeux tournés vers la France et la présence d'un de nos consuls, actif, intelligent, parlant presque tous les dialectes italiens, à deux pas de ces provinces illyriennes qui avaient été rattachées à notre pays sous Napoléon et au milieu desquelles notre administration avait laissé les meilleurs souvenirs, pouvait devenir dangereuse pour la puissance autrichienne. Aussi le ministre, qui s'était fait en Europe le champion et le défenseur de l'ancien régime, n'hésita pas, l'exequatur fut refusé. »

tence et de modération, — tout en établissant que, sur les quatre mois de son consulat à Trieste, Beyle a passé un mois et demi à Venise !

Le séjour en Illyrie ne se reflète pas dans les œuvres de Sthendal. C'est tout juste si dans les œuvres postérieures à 1831 — et ce sont tous ses romans en dehors d'*Armance* et du *Rouge et Noir* — on peut trouver deux maigres traces : dans la *Chartreuse de Parme*, on évoque aussi rapidement que possible, les bouches de Cattaro et la tradition de la fuite d'un esclave dalmate de la citadelle de Parme (pp. 28 et 324, éd. de la Pléiade) [1].

La composante napoléonienne dans l' « illyrisme » de Stendhal se révèle encore plus infructueuse à nos recherches. Si dans sa correspondance il cite plusieurs fois le nom de Marmont, duc de Raguse, ce n'est que pour son rôle politique en France, sous Louis XVIII et Charles X [2]. Il en est également du maréchal Soult, duc de Dalmatie — province que celui-ci n'avait d'ailleurs jamais visitée. Ce titre lui fut cependant contesté en 1827 par l'ambassadeur d'Autriche, le comte Apponyi, ainsi que Beyle l'apprend à Suton Sharpe, le 7 février [3].

Il y aurait toutefois encore un épisode à rappeler du point de vue qui nous intéresse ici, épisode sans doute assez inconsistant au point de vue de l'histoire pure, mais combien charmant au point de vue « beylisme » : il s'agit de la mission dont l'adjoint aux commissaires de guerre Henri Beyle aurait été chargé en Hongrie en 1809. Passionné de la vie pleine d'imprévus, très content de la musique et des femmes à Vienne, il écrivit le 25 juillet 1809 à sa confidente et sœur Pauline : « Je souffre toujours de cette fièvre dont je t'ai parlé, mais cela n'influe pas beaucoup sur la situation de mon âme. Je suis heureux, quoique agité par cette passion dont je t'ai parlé. Je ne suis attentif à rien autre ; il y a plus de deux mois que nous sommes à Vienne, ce temps est comme nul pour moi. Dernièrement, j'ai été chargé d'une mission en Hongrie ; je me suis promis en sortant de Vienne de ne plus songer pendant vingt-quatre heures à ce qu'il renfermait. C'était peut-être la seule occasion de ma vie que j'avais

[1] Voici ces passages : « Bientôt on les déporta (les libéraux, pendant les 13 mois de l'absence française de Milan, jusqu'à la bataille de Marengo) aux *bouches de Cattaro*, et, jetés dans des grottes souterraines, l'humidité et surtout le manque de pain firent bonne et prompte justice de tous ces coquins » [variante de l'éd. de 1852 : «... de tous ces fous pleins d'esprit qui avaient si bien accueilli les Français »] (p. 28) ; «... le pont en fer, dit le pont de l'esclave, parce que jadis un esclave dalmate avait réussi à se sauver en précipitant le gardien du pont dans la cour » (p. 324).

[2] V. *Correspondance*, t. II, pp. 32, 60, 440.

[3] V. *Correspondance*, t. II, pp. 448, 451.

de voir cette célèbre Hongrie. Je trouvai un pays superbe, des vignes magnifiques, une route étroite et superbe, garnie d'une rangée de jeunes marronniers des deux côtés, la route se dessinant en blanc au milieu de la verdure des prairies et des récoltes, la vue changeant toutes les demi-heures ; à gauche, d'abord, l'imposant Schneeberg (ou neige-montagne), et ensuite, la route s'éloignant de ce sommet blanc, le paysage devient à la fois doux et majestueux : au lieu de petits pics de montagne, de longues collines prolongées et, à l'horizon, un grand lac nommé.... J'allai, en sortant de Vienne, à Laxenburg, où sont ces jardins si beaux et le château du xve siècle si étonnant. Tu frémirais toi-même à l'aspect de ces pauvres templiers enchaînés, soulevant péniblement la tête à l'aspect des étrangers descendus dans leur tombeau.

« De Laxenburg j'allai à Eisenstadt et, de là, aux bords du lac que tu verras sur les cartes. J'y trouvai le costume croate dans toute sa pureté : c'est absolument celui de nos housards, la moustache, les petites bottes garnies d'un bord d'argent, etc., etc. [1]. »

En septembre 1830, dans une note autographe, adressée au ministre et dans laquelle il résumait ses états de service, Beyle revient avec conviction à cette mission en Hongrie : « A Vienne, à Berlin, il avait été chargé par M. le comte Daru, son parent, de sa correspondance diplomatique. A Vienne, en 1809, M. Beyle tint la plume dans toute l'affaire de la Hongrie, la plus singulière de l'époque. Il s'agissait de donner la Hongrie à un archiduc [2]. »

Pour apporter quelque clarté dans cet épisode il faut se rappeler que Beyle, faisant la campagne aux ordres du comte Daru, vient d'être réclamé par Martial baron Daru, nommé intendant de Vienne et de la Basse-Autriche, ainsi que notre héros l'annonce le 18 mai à Félix Faure à Paris [3]. L'affaire de Hongrie, à laquelle il a été mêlé comme courrier et comme greffier, se place entre la bataille de Wagram (5-6 juillet) ou, plus précisément, entre l'armistice de Znojmo (Znaim, 12 juillet), et le traité de Schoenbrunn (14 octobre 1809) : pour mieux arriver à bout de la résistance de l'Autriche (en particulier de celle de Metternich et de François II), Napoléon, ayant obtenu de l'archiduc Charles la signature des dures conditions de l'armistice à Znaim (toute la province d'Autriche, une partie de la Moravie, voire la Hongrie du nord-ouest, auraient dû être cédées), poursuivait sa pression en développant un projet de partage de la monarchie en trois parties (Autriche, Bohême et Hongrie), dirigées

[1] V. *Correspondance*, t. I, pp. 346-347.
[2] V. Farges, *op. cit.* Annexe V.
[3] V. *Correspondance*, t. I, p. 343.

respectivement par trois princes de la maison de Habsbourg. C'est dans ce but que Napoléon adressa une proclamation aux Hongrois, en les invitant à se séparer de l'Autriche. (Et on peut imaginer que Beyle, dans sa mission en Hongrie, était porteur d'un document pareil.) Tout cet échafaudage n'aboutit cependant qu'au traité du 14 octobre, bien plus modéré — puisqu'il laissa à l'Autriche son intégrité, tout en la privant de la Croatie qui n'avait pas figuré dans la convention du 12 juillet, comme jonction entre les provinces nouvellement acquises (Istrie, etc.) et la Dalmatie française depuis 1805.

Et quant au « costume croate dans toute sa pureté », Stendhal pouvait bien l'avoir trouvé aux bords du lac de Neusiedel où il y a aujourd'hui encore, ainsi que dans tout le Burgenland, des minorités croates. A moins que, évidemment, il ne se soit trompé dans son attribution et n'ait vu que le costume hongrois, de même qu'il s'est trompé à une autre occasion, en appelant le maréchal autrichien, Tchèque d'origine, Radetzky, « brave Hongrois »[1]...

R. M.

Balzac « illyrisant ». — Il faudrait presque nous excuser auprès de nos lecteurs de revenir une troisième fois à ce souci de curieux, inoffensif du reste, qui consiste à glaner les allusions ou, plutôt, les fantaisies « illyriennes » dans l'œuvre de Balzac[2]. C'est un jeu agréable, car il est toujours amusant, et quelquefois même instructif, de lire et de relire les livres innombrables de la *Comédie humaine.*

Ayant prévu, dans le fameux catalogue de 1845, toute une bibliothèque (25 numéros exactement), sous le titre *Scènes de la Vie militaire*, dont il n'a réalisé que deux œuvres (le roman *Les Chouans* et la nouvelle *Une Passion dans le désert*), Balzac s'est cependant beaucoup occupé des conquêtes de l'Empire au long des autres sections de la Comédie humaine. S'il ne nous a pas livré les récits intitulés *La Plaine de Wagram*, *Les Anglais en Espagne*, *Moscou*, *La Campagne de France* et quelques autres, intéressants sans doute, mais non réalisés, peut-être parce que procédant plus du système que de l'inspiration, — il nous en a dédommagés par *Une Ténébreuse Affaire*, ainsi que par une foule de soldats de l'Empire, dont les plus vivants, sinon les plus sympathiques, sont sans doute les deux rivaux de *La Rabouilleuse*, Philippe Bridau et Max Gilet.

Dans le plan des *Scènes de la Vie militaire* figure toute la géographie des conquêtes napoléoniennes, de l'Égypte à Waterloo. La

[1] V. *Correspondance*, t. III, p. 68.
[2] V. *A. I. F. Z.*, 1937, p. 58 et 1941, p. 221.

Dalmatie (1806-1809) ainsi que les Provinces illyriennes (1809-1813) n'auraient, certes, pas manqué dans ce vaste tableau même si, au catalogue de 1845, elles n'ont pas eu l'honneur d'un titre spécial. Les quelques exemples qui suivent, joints à ceux mentionnés précédemment, semblent confirmer notre supposition.

Dans *Massimilla Doni* (de 1839, clas ée dans les *Etudes philosophiques*), ces paroles de la princesse Cataneo, dites à propos de Vendramin qui a l'habitude de se griser : « Vendramin... s'est mis à fumer de l'opium... Quand Vendramin le veut, pour trois livres autrichiennes, il se fait général vénitien... Il s'échappe et court commander les Dalmates, conquérir la côte illyrienne à sa belle Venise, où la gloire lui obtient sa grâce, où il goûte la vie domestique » (*Comédie humaine*, éd. de la Pléiade, t. IX, p. 343).

De *Gambara* (1837, *Etudes philosophiques*) : Cuisinier, restaurateur incompris, poète des mets indigestes, Girardini demande une faveur au comte Andrea Marcosini, lequel, à Paris, s'éprend de la belle Marianna, femme du compositeur incompris Gambara. « La même pensée m'est venue il y a quelques jours, répondit Andrea. J'ai parlé de vous au secrétaire de l'ambassade d'Autriche, et vous pouvez désormais passer les Alpes quand bon il vous semblera. J'ai un château en Croatie où je vais rarement, là vous cumulerez les fonctions de concierge, de sommelier et de maître-d'hôtel, à deux cents écus d'appointements. Ce traitement sera aussi celui de votre femme, à qui le surplus de votre service est réservé. Vous pourrez vous livrer à des expériences *in anima vili*, c'est-à-dire sur l'estomac de mes vassaux. Voici un bon sur mon banquier pour vos frais de voyage... — Excellence, j'accepte le bon sans accepter la place, ce serait me déshonorer que d'abandonner mon art, en déclinant le jugement des plus fins gourmets qui, décidément, sont à Paris » (éd. cit., t. IX, pp. 468-469).

Ajoutons aussi cette phrase, prise également dans *Gambara* (p. 455), dans la description d'un festin donné par le comte Andrea : «... l'autre entassait sur son assiette des morceaux qu'il arrosait de marasquin de Zara, en faveur de la cuisine française. »

De *La Rabouilleuse* (1841, plus tard *Un Ménage de garçon*, éd. cit., t. III, p. 1040) : Maxence Gilet ayant déclaré avoir reconnu dans son meurtrier Joseph Bridau, le peintre est conduit à la prison d'Issoudun, ce qui le sauve des menaces de la foule. Après sa mise en liberté, le juge d'instruction Mouilleron lui dit : «... Oh !... j'ai bien vu tout de suite à la manière dont vous regardiez la populace irritée, que vous étiez innocent... — Je pensais à autre chose, répondit simplement l'artiste. Je connais un officier qui m'a raconté qu'en Dalmatie, il fut arrêté dans des circonstances presque semblables, en

arrivant de la promenade un matin, par une populace en émoi... Ce rapprochement m'occupait, et je regardais toutes ces têtes avec l'idée de peindre une émeute de 1793... »

Quant à la documentation — si tant est que Balzac avait besoin de se documenter sur des notions géographiques aussi générales — un passage des *Employés* (1837, intitulés d'abord *La Femme supérieure*, éd. cit., t. VI, p. 960) nous fournit une indication à retenir : L'employé Colleville a la manie des anagrammes ; il compose celui de Charles X qui se termine par *Décède à Gorix.* « Bixion : Qu'est-ce que Gorix ? un nom de chat ? — Colleville (piqué) : L'abréviation lapidaire d'un nom de ville, mon cher ami, je l'ai cherché dans Malte-Brun : Goritz, en latin *Gorixia*, située en Bohême ou en Hongrie, enfin en Autriche... »

Malte-Brun (1775-1826), géographe danois établi en France, a publié des descriptions et traduit des récits de voyage dont plusieurs se rapportent aux Balkans, dans sa collection des *Annales des Voyages, de la Géographie et de l'Histoire* (t. VII, 1809, pp. 6, 339-345 : *Description physique de la Croatie et de l'Esclavonie* ; t. XVII, 1812, pp. 307-347 : *Lettres d'un voyageur russe sur la Serbie* ; t. XXI, 1813) ainsi que dans son *Précis de la géographie universelle, ou Description de toutes les parties du monde sur un plan nouveau* (t. VI, *Description de l'Europe orientale*, Paris, Aimé-André, 1826, p. 773).

M.

Autour de quelques noms historiques dans l'Aiglon. — Bien qu'Edmond Rostand ait mis en garde ceux de ses lecteurs que la pédanterie pousserait à trop analyser la vérité historique de son « Aiglon », en proclamant la supériorité de l'autre vérité : *Même quand il a tort, le poète a raison* ou encore... *ce n'est pas toujours la Légende qui ment. — Un rêve est moins trompeur, parfois, qu'un document* — il nous a néanmoins semblé intéressant de rapprocher quelques-uns de ses personnages de leur réalité historique, en y recherchant surtout la couleur locale « illyrienne ».

Tout d'abord il y a lieu de s'arrêter à ce Marmont, duc de Raguse, que le poète a saisi sous son aspect légendaire de traître, tout en se réservant l'effet de contraste produit par sa conversion : on est vraiment étonné de voir ce courtisan aux ordres de Metternich, auquel le Duc, dans une fière algarade, jette par trois fois à la figure le verbe *raguser* [1], le conjuguant même (*Il n'aurait plus manqué que vous ragusassiez !*), subir à tel point le charme personnel du Roi de Rome qu'il verse dans ce complot qui a pour toile de fond la plaine

[1] V. Annales de l'I. F. d. Z., 1939, 119.

de Wagram. Il est vrai que l'étonnement ne s'arrête pas là, car le vicomte d'Otrante, fils de Fouché, dernier gouverneur d'Illyrie, s'y trouve également.

Toujours en rapport avec cette conspiration, le nom de Grassalkovics résonne à nos oreilles avec un son assez familier. Écrit Grazalkowitch dans la liste de personnages et Grazalkowich dans le texte (acte IV, scène I), ce nom n'est d'ailleurs que mentionné dans un dialogue entre Sedlinsky (Rostand aura trouvé Sedlnitsky par trop difficile à prononcer) et Metternich où il est question des conspirateurs : S. : *Mais on conspire !..* M. gaîment : *Ah ! bah !* S. : *Des femmes.* M. haussant les épaules : *Quelques pecques !* — S. : *De grandes dames !* M. ironique : *Oh !...* S. : *Polonaises et Grecques* : — *La princesse Grazalkowich !* M. : *Grazalkowich ?... — C'est terrible.* (A un laquais qui passe) *Donnez-moi donc une sandwich !*

Ni polonaise ni grecque, cette princesse est hongroise, née princesse Marie-Léopoldine Esterházy, ayant épousé, âgée de 17 ans, en 1793, le dernier prince Grassalkovics de Gyarak, Antoine III. Rostand se doutait-il que cette conspiratrice avait déjà bien dépassé la cinquantaine ? Peut-être pas davantage qu'il ne connaissait sa nationalité (hongroise) et son origine croate. Car ainsi que l'indique le nom, auquel le poète n'a trouvé comme rime rien de moins vulgaire qu'un sandwich — cette famille n'est ni polonaise ni grecque (!) mais très probablement d'origine croate.

Notons par ailleurs qu'une sœur d'Antoine III avait épousé un comte Jean Drašković, et qu'un autre membre de cette famille croate épousera, un siècle plus tard, l'arrière-petite-fille de Marie-Louise et du comte de Neipperg ; il s'agit de Dyonis comte Drašković et de Julie princesse de Montenuovo, mariés en 1903.

Un rôle plus important dans *L'Aiglon* est celui du comte de Bombelles [1], troisième mari de celle qui avait été impératrice de France. Rostand l'a peint comme un vaniteux dont l'amour-propre est plus flatté de succéder dans le cœur de Marie-Louise à Napoléon qu'à Neipperg. Bien que Charles de Bombelles ne soit arrivé à Parme et n'ait, par conséquent, gagné la tendresse de sa souveraine qu'après la mort de Neipperg, ce trait est d'une psychologie intéressante et permet d'ailleurs au poète de mettre sur le plan l'Aiglon, jaloux de la réputation de son père, insultant l'amant de sa mère.

On peut rappeler ici que s'il est exact que Bombelles ait succédé à Neipperg dans le cœur de l'Impératrice, il n'était pas son successeur direct dans le gouvernement de Parme. Entre les deux il y avait le

[1] V. A. Wissert, *Familles françaises en Croatie ; les Bombelles*, Annales de l'I. F. d. Z., 1938, 277.

baron Vrkljan, Croate de Lika (né en 1777, mort en 1849), plus connu sous la forme germanisée de son nom, Werklein. Rostand ne le mentionne cependant pas, avançant l'arrivée de Bombelles en 1830, et à juste titre, car si Vrkljan était secrétaire d'État, il n'était pas, à ce qu'on sache, ministre et favori [1].

Cécile d'Affry, baronne d'Ottenfeld. — Ceux qui se voient obligés, pour une raison quelconque, de limiter leurs projets de voyage aux environs de Zagreb, trouveront dans la petite station thermale de Krapinske Toplice le point de départ de mainte promenade. Sans être de véritables *pédestrians* (mot mis à la mode par Baudelaire, pour désigner les fervents de ce qu'on appelle aujourd'hui plus communément le *footing*, sport démocratique, alors que le « pédestrianisme » de Baudelaire était la marque de grands seigneurs excentriques), on atteindra de là facilement le charmant château de Bežanec et on y trouvera le souvenir, encore tout vivant , d'un poète de langue française, Cécile d'Affry, Suisse de naissance, mariée à Maurice d'Ottenfels, ministre d'Autriche à Berne pendant plus de 25 ans, dont le fils est l'actuel propriétaire du château. Née à Fribourg en 1839, décédée à Berne le 7 juillet 1911, Cécile d'Affry fut considérée par l'interprète le plus autorisé des traditions suisses romandes qu'est Gonzague de Reynold, comme le représentant le plus noble de ce patriciat fribourgeois dont les membres se sont jadis illustrés dans les batailles nationales ou au service de la France, pour s'éteindre toujours « en pleine gloire — celle qui précisément était la seule que pût encore envier cette longue généalogie de magistrats et de guerriers — l'art et la poésie » [2].

Partageant sa vie entre Berne et sa villa à Juan-les-Pins, la baronne d'Ottenfels fréquentait une société où les arts tenaient une grande place, d'autant plus que sa sœur aînée, Adèle, restée dès

[1] Cette dérogation à la règle établie par Marie-Louise pourrait s'expliquer peut-être par le fait que Werklein était marié, depuis 1822, avec Marie comtesse Hoyos et, pour la seconde fois, depuis 1827, avec une personne 32 ans plus jeune que lui (Marie, née comtesse Almassy). Son séjour à la cour de Parme, en qualité de secrétaire du cabinet à partir de 1821, comme ministre après la mort de Neipperg, 22 février 1822, a d'ailleurs pris fin le 10 février 1831, son régime ayant provoqué la révolution. Établi ensuite dans la région de Zagreb, il y fit construire, en style classique (style officiel des constructions faites par Neipperg à Parme), le château de Janušεvac. Son buste par Canova se trouve au Musée d'archéologie de Zagreb. Le docteur Max Billard, auteur du livre bien documenté, *Les Maris de Marie-Louise* (Paris, 1909, Perrin et C[ie]), tout en mentionnant aussi « les aventures d'un ténor » (Jules Lecomte), ne semble en tout cas nourrir aucun soupçon au sujet des relations entre la souveraine et Werklein.

[2] Nécrologie publié dans le *Journal de Genève* du 4 juillet 1911.

l'âge de vingt ans veuve du duc de Colonna, était elle-même sculpteur, connue sous le nom de Marcello. C'est dans cette ambiance que Mme d'Ottenfels trouva les thèmes — raisonnés, sentimentaux ou descriptifs — de ses poésies. Éprise de la forme, perfectionnant sans cesse ses moyens d'expression, polissant et repolissant ses vers, selon le précepte de Boileau, il n'est pas surprenant que durant toute sa vie Cécile d'Affry n'ait publié qu'un seul recueil de poésies, intitulé *Bouquet de pensées* [1].

Titre symbolique, soulignant la prédominance de la réflexion sur les sentiments, concept poétique que le poète exprime dès le début de son livre :

Le livre est un salon où notre âme se montre
Aux inconnus d'hier, aux amis de demain :
Il faut bien se parer un peu pour la rencontre
Et s'essuyer les yeux pour vous tendre la main.

Je ne viens pas à vous comme à l'amphithéâtre,
Livrer un cœur sanglant au scalpel du regard ;
J'aime bien mieux chanter aux rampes du théâtre,
Et paraître jolie... avec un peu de fard.

(*Aux lecteurs.*)

La qualité de ces vers est d'ailleurs garantie par ce charmant billet signé Sully-Prudhomme, qui tient lieu d'introduction au *Bouquet de Pensées* :

Arrivé à la campagne, en Franche-Comté, je profite de mes premiers moments de retraite pour vous adresser mes plus sincères félicitations sur votre *Bouquet de Pensées*.

Chemin faisant j'en ai longuement respiré le parfum, et, sans me laisser influencer par la gratitude que m'inspire la dédicace d'une des belles pièces du recueil, c'est en toute liberté de jugement que je témoigne de votre talent.

J'y trouve une virilité singulière, accusée dans la versification ferme et scrupuleuse, jointe à une élégance toute féminine par la grâce. Je vous envie ce don et aussi l'enjouement spirituel qui de temps en temps vient détendre le cœur de vos lecteurs après tant de pages saisissantes d'émotion (comme celles sur le Musée Marcello), où la forme est d'un bout à l'autre aussi pure, aussi vigoureuse que l'inspiration est élevée.

Il est bien rare que la Muse féminine aborde avec résolution et dompte avec succès toutes les difficultés intimes de notre art. Vous ne reculez devant aucune et vous triomphez de toutes.

C'est donc avec la plus entière sincérité que je puis vous prier, Madame la Baronne, d'agréer mes meilleurs compliments sur votre œuvre, en même temps que l'hommage de mes sentiments de confraternité respectueuse.

Complaisance du poète mondain pour une hôtesse aimable et spirituelle ? Peut-être, mais pour une fois elle s'est trouvée pleine-

[1] 1re éd., 1888 ; 2e éd. complétée, 1900.

ment justifiée, ainsi que nous espérons le faire voir par un examen rapide.

Le trait qui prédomine c'est que chacun de ces poèmes, ou presque, est inspiré par une circonstance, par un événement, matériel ou spirituel. Bref, ce sont autant de «pensées». Qu'il s'agisse de pleurer les chers êtres arrachés par le sort (tels ses vers à la mémoire de Marcello, dont Sully-Prudhomme relève la «virilité singulière»; *A l'Envolée*, poésie inspirée par la mort de sa fille, la comtesse Hervé de Saint-Gilles), de regretter un simple départ (*En Wagon*, sonnet où l'on trouve ce vers, « Les jours trop radieux n'ont pas de lendeamin », réflexion dont la mélancolie rappelle celle de Sully-Prudhomme : « Je rêve aux étés qui demeurent — Toujours ! »), ou plus simplement d'exprimer ses réactions à propos d'une œuvre d'art, d'une découverte, d'une œuvre littéraire, — partout c'est la circonstance qui provoque la réflexion mise en vers. De là nombre de poésies portant en dédicace des noms illustres, tels que Massenet, Flammarion, Coppée, Rostand, Eugène Manuel, Hérédia, Sully-Prudhomme, Mistral, Vogüé, Bourget, Loti, Theuriet. Le poète y met ses considérations personnelles, ses idées sur l'art qui ne sont pas nécessairement d'accord avec celles du personnage auquel elles sont dédiées. Ainsi, dans *Les Choses dites*, elle reproche à Paul Bourget d'avoir renoncé à la poésie pour le roman, au rêve pour la réalité :

Oui, l'âme humaine est un abîme
Dont on voudrait sonder le fond,
Sirène ou sphinx, Cruelle énigme
Qui nous attire et nous confond.

Mais à quoi bon braver les vagues
Pour rapporter du gouffre amer
Ce que vont y chercher les dragues
En déblayant nos ports de mer ?...

Ah ! le vrai sceptre de l'artiste
C'est le pinceau, non le scalpel :
Rends-nous tes roses, doux fleuriste !
Poète, rends-nous ton Edel !

Et reviens vers les marguerites
Retrouver sous ton œil lassé
« Le vieux charme des choses dites
« Et les sourires du passé. »

Citons encore dans cet ordre d'idées son *Appel aux Poètes*, dédié à Sully-Prudhomme, où l'auteur s'élève contre les « décadents » :

Les uns s'en vont, gorgés d'absinthe,
Briguer la palme du dégoût

Et verser dans la coupe sainte
L'immonde écume de l'égout ;

Les autres vont, horde en délire,
Au bruit fêlé de leurs cerveaux,
Briser les cordes de la lyre
Pour en tirer des sons nouveaux !

Ils vont, superbes d'impudence,
Réformer la langue des dieux,
Et décréter la décadence
Du doux parler de nos aïeux.

Eteignant sa clarté bénie.
Bafouant ses divins accents,
Ils ont blasphémé le génie,
Ils ont aboli le bon sens !

Ils ont affublé notre idole
De monstrueux accoutrements,
Forcé l'Idée et la Parole
A d'insensés accouplements ;

Ils livrent la Muse aux scandales
Ils jettent la perle au pourceau,
Poètes, sauvez des Vandales
Le sein qui fut votre berceau !

Cœur sensible, si elle n'entend pas suivre les préoccupations ou les curiosités sociales du réalisme, elle n'en est pas moins soucieuse quant à l'avenir de l'humanité, ce dont témoigne la pièce dédiée à Berta von Suttner, écrivain pacifiste autrichien bien connu :

Pauvres troupeaux de chair humaine
Qui mettront leur gloire à périr,
Sans demander à qui les mène
De quel droit on les fait mourir !...

(*Bruits de guerre au Nouvel An.*)

Quant à la perfection de la forme que Mme d'Ottenfels savait atteindre, aucune pièce, à notre avis, n'en donnera mieux l'idée que le sonnet intitulé *Repos* et dédié justement à José-Maria de Hérédia :

Le soleil s'endormait dans son lit de nuages,
Enveloppant la mer d'un suprême baiser ;
La vague s'endormait sur le sable des plages,
Laissant sa blanche écume au couchant s'embraser ;

Les oiseaux s'endormaient sous leurs toits de feuillages :
Bruit d'aile et bruit des flots, tout semblait s'apaiser,
Et, sur le tapis d'or que rayaient leurs sillages,
Les voiles, lentement, allaient se reposer.

Et, lentement aussi, dans mon âme lassée,
Je sentais par degrés s'assoupir ma pensée,
Et, comme un enfant dort sur le sein maternel,

Sur ton grand sein placide, immuable nature,
Buvant l'oubli du monde et de la créature
J'ai compris la douceur d'un repos éternel.

On trouvera, après cela, tout naturel que *Bouquet de pensées* ait été édité par Lemerre, surnommé le père et le protecteur des Parnassiens.

Il reste à dire quelques mots des traductions de Schiller et surtout de Heine, ajoutées à ce recueil. Si G. de Reynold, dans l'article cité, y trouve de la perfection (tout en ajoutant, ce qui à ses yeux devait être l'essentiel : « il n'y eut jamais rien de germanique en sa poésie que ne cesse, au contraire, de baigner le soleil de la Côte d'Azur et dans laquelle sourient toujours les tranquilles horizons voilés de la Méditerranée »), un autre grand écrivain français, compatriote de Cécile d'Affry, Edouard Rod, trouve au contraire ces imitations de Heine la partie la moins réussie du volume, la poésie de Heine ne se prêtant guère à la traduction : « un vers aux lignes arrêtées brise les ailes des stances frêles et charmantes, auxquelles une langue moins formée a seule pu laisser leur *flou* délicieux [1] ».

Il faut enfin mentionner les quelques pièces de théâtre (*Un Décret d'exil*, Paris, L. Michaud, 1883 ; *Le Saint-Antoine*, Paris, s. d., Henri Gautier ; *Chez les dentistes*, Paris, Librairie théâtrale, 1896), représentées non seulement par des amateurs, mais aussi, en lever de rideau, dans divers théâtres de Paris et de province, sans oublier sa collaboration aux grandes revues françaises (articles, nouvelles, poèmes, saynètes), *Revue des Deux Mondes*, le *Correspondant*, etc., pour avoir une idée complète de l'œuvre littéraire de la baronne d'Ottenfels.

M.

[1] *Journal Suisse*, 12 octobre 1888.

VARIÉTÉS LITTÉRAIRES

A.-G. MATOŠ [1]

LA LUMIÈRE ÉTEINTE

Je ne me souviens pas comment je fus invité à cette très élégante soirée. Déshabitué en ces derniers temps de la société, j'étais si troublé que je remis une carte de visite sans la regarder. Je fus sur le point de retourner chez moi quand un Suisse, gras et brillant, cria dans le salon, en portant ma carte sur le plateau :

— Monsieur le docteur Jäger, archéologue.

Le maître de la maison, un gentilhomme simple, grand, à la barbe grise, et la maîtresse de maison, accoururent vers moi et me firent entrer dans un grand salon où étaient déjà dispersés de petits groupes confidentiels et où bruissait la conversation, qui excitait les nerfs comme un verre de champagne. Ils me conduisirent et me présentèrent à un tas noir où je reconnus quelques académiciens que je connaissais par divers portraits. On commença à m'interroger sur le dernier congrès archéologique auquel avait pris part ma connaissance inconnue le Dr Jäger. Un petit homme joufflu, à lunettes d'or, à la barbe humide, aux pantalons plissés, froissés et gonflés au genou, se mit à me poser des questions sur notre collègue Mommsen, sur les vases étrusques, tout en louant la Germanie, maîtresse de science, d'avoir des savants si jeunes et si compétents. J'étais muet comme un livre fermé de sept sceaux. Par bonheur pour moi, ces messieurs, rivalisant pour montrer leur inépuisable érudition, ne me laissèrent pas placer un mot. Je fus sauvé par deux dames à qui je dus parler de la littérature allemande, de mon université, de la fidélité allemande et de l'amour allemand.

— En vérité vous ne ressemblez pas à un savant allemand, me dit la plus jeune et la plus jolie, en envoyant vers moi avec son éventail le parfum enivrant de son cou nu et de sa blanche gorge. — Si vous

[1] Voir *A. I. F. Z.*, 1939, pp. 95-102 ; 1940, pp. 45-58 ; 1941, pp. 115-124.

étiez professeur de droit, passe encore, mais archéologue, *ô mon Dieu !*

— Sans doute, vous nous jugez, nous professeurs allemands, comme les *Fliegende Blätter*, dis-je et pour un peu j'aurais éclaté de rire. — Croyez-moi : je n'ai jamais encore oublié au café mon porte-monnaie, ma femme, mon parapluie ou ma tête.

— Vous êtes déjà marié ? Si jeune ?

— Non, non. A cause de mes études je ne suis pas parvenu à régler cette chose délicate. Trouver une femme est, dans ma patrie, plus difficile que trouver un manuscrit d'Archiloque ou le squelette de la fidèle et ingénieuse Pénélope. Je me marierai quand je serai conseiller privé.

La comtesse T... commença le concert avec des pièces inédites d'Augusta Holmès. Elle se tenait de telle façon près du piano que chacun pouvait voir qu'elle n'était pas une chanteuse salariée. Après elle, joua d'Albert, de passage, allant à Londres. Vincent d'Indy fit sa partie dans un quatuor de sa composition. L'acteur de Max déclama du Baudelaire et du Rollinat. Après lui tous les regards se tendirent vers la cheminée, où se dressait un homme assez grand tenant un manuscrit bleu dans sa main nerveuse. Soigneusement rasé, avec une monocle, il ressemblait à un individu quelconque des cercles ou des bars selects, mais avec quelque chose... quelque chose. Il avait l'air de s'être fourvoyé, d'être tombé là, comme s'il avait envoyé quelqu'un — son ombre ou son double — dans cette société banale, conventionnelle. D'abord j'eus l'impression de regarder un homme qui souffre de graves tourments, bien qu'il sourît d'un sourire mince, si délié que ce n'était peut-être pas un sourire.

Cette attente me faisait mal. J'avais entendu parler de gens qui magnétisent leur entourage, de femmes qui baisent les mains des poètes et qui, en public, tombent en pâmoison devant eux. De mes propres yeux j'avais vu des dames de l'aristocratie et des enragées baiser, comme des reliques saintes, le pan noir des manteaux de quelconques cabotins ou de frénétiques pianistes poudrés et aux longs cheveux. Mais quelque chose de pareil, je ne l'avais jamais vu. De lui, quelque chose se dégageait, quelque chose de désagréable, de froid, d'un froid d'acier. Devant moi les dames étaient pâles, les lèvres pâles, sous le blanc de la poudre. Leurs cœurs s'étaient glacés. Je m'aperçus dans un énorme miroir empire : moi aussi j'étais pâle et je pâlis encore plus en le voyant. Quelque chose de lourd, d'étouffant pesait sur mes tempes et sur ma poitrine.

— La Résurrection de Lazare, dit l'homme devant la cheminée. Il jeta négligemment ses papiers dans sa poche, rejeta la tête en arrière comme si elle était trop lourde et commença lentement, à

voix basse, mais non avec monotonie, à raconter ce que Lazare a vu dans l'autre monde. Un lac de larmes, au-dessus du lac des nuages de soupirs, et dans les nuages comme un grand aigle cloué, l'espérance ailée des hommes. Le tonitruant Elie et le ver du trône de Jéhovah. Les souffrances de Caïn donnent le feu à notre vie et l'éclat aux étoiles. Une mer, une mer sans rivages, sans tempêtes et sans fond, une mer qu'alimentent une rivière trouble, la Mort, et une eau claire, la Vie. Le lys éternel, argenté, pur, aux racines rouges dans la poitrine corrompue des vierges de la terre. Les âmes élues qui frémissent dans un chant brillant, comme des cordes d'or sur une lyre d'or centuple, et le chant harmonieux monte vers les prophètes bienheureux comme la fumée d'Abel dans le ciel mou. « Heureux celui qui meurt », dit le frère de Marthe et il voit le ver jaune qui de sa langue ranimée tombe devant ses pas. « Heureux les défunts car ils voient et vivent. Mais malheur, malheur à toi, Rabi, malheur à toi, Nazaréen ! Malheur à moi, car tu m'as réveillé ! Car en vérité, en vérité je vous le dis : celui qui donne la vie est plus mauvais que celui qui donne la mort. » Et le maître, confondu, couvre son visage du pan de son manteau poudreux....

Je ne sais combien de temps nous restâmes oppressés de silence après son indescriptible récit. Je l'observai, quand il finissait son étrange conte, debout, le coude appuyé sur le marbre, considérant son entourage, gonflé, fasciné, avec un air de pitié plutôt que de mépris. Je me rappelai le moderne Satan comme l'avaient imaginé Heine et Félicien Rops. Mais non, non, il était autre chose. Je me mis à le haïr, comme s'il m'avait moi aussi grisé du poison puissant d'un bouquet exotique. Quand un domestique lui servit à boire et que l'entourèrent les fracs, la chair épanouie sur les belles nuques des femmes, les bijoux, les fleurs, le brouhaha, j'allai dans une sorte d'âpre ivresse, à travers le fumoir, dans une antichambre, ou que sais-je, éclairée d'une jaune lampe japonaise, encombrée de fleurs et de tableaux entassés sans goût. Je m'assis dans un coin, dans l'ombre, sous un magnolia en fleur, et à travers la porte large ouverte j'écoutai dans le parc les branches bruisser et chuchoter autour du balcon nu. Il n'y a pas de plus belle musique que ce frisson, ce souffle, cet éveil, ce susurrement — que sais-je. Comme si les plantes voulaient parler, mais le murmure expire sur les lèvres inconnues, odorantes et humides de rosée, il se perd dans les ombres lunaires et les échos nocturnes, et le souffle, l'écho du secret de la nuit passe doux, plus doux que les doigts de l'air sur la tête lasse de l'homme. En un instant les cheveux se vivifient, le front et la poitrine s'engourdissent et sur l'âme s'étend une peine légère, douce et tendre comme la poussière secouée des ailes des grises phalènes nocturnes, sombres et

remuants flâneurs, comme est instable et sans but le désir dans les pièces ensommeillées par l'été, quand bruit et chuchote le parc, quand dans le clair de la lune se perdent des voix hypocrites, frivoles et indistinctes. Ma cigarette s'était éteinte et était tombée. Je pensais aux belles femmes qui pleurent sans motif, malheureuses de leur bonheur. Je devins archimillionnaire. Une calme bibliothèque, une femme fidèle, des surprises... Nous sommes toujours de puérils égoïstes, même dans le moins égoïste des rêves, même dans les moments ironiques, les plus solitaires, les plus mélancoliques. Et je sentis le rythme nostalgique de cet étrange poème, de ce triste et charmant poème sans contenu. Des pas me firent revenir à moi : c'était lui, Lazare le ressuscité, pour l'appeler ainsi. Il s'assit sur un tabouret sous la lampe, devant le balcon et se laissa aller à des rêveries pareilles — pensai-je — aux miennes. Bientôt arriva et s'assit auprès de lui une femme, belle, dans sa maturité, vêtue de blanc, avec des rangs de grosses perles autour du cou et un lys de diamant fixé à gauche sous le cœur.

— Vous êtes encore triste, André ? Vous m'évitez encore ? lui dit-elle d'une voix assourdie par l'amour et elle lui prit sa main jaune entre les siennes.

— Oui, Mathilde. Je souffre encore. Tout, tout me fait mal. Vous aussi, Mathilde, vous me causez une souffrance. La lumière me fait mal, l'obscurité me fait mal. Je souffre de cette peau où je suis relié comme un mauvais livre, ou comme vos mauvais républicains. Tout me fait mal, tout, tout. C'est une vieille chanson, me dites-vous, une vieille, une pessimiste chanson, et nous sommes des hommes modernes, nouveaux, désireux d'originalité. Bien. Et le mal de tête est une vieille maladie, vulgaire, mais il fait mal, bien mal, que voulez-vous ! Est-ce ma faute si ma maladie est ordinaire, banale ? Tout, tout me fait mal, Mathilde, tout, tout. Et vous aussi vous m'êtes douloureuse, vous aussi.

— Vous êtes gâté, malade de n'avoir ni but, ni volonté, et voilà tout. Pourquoi n'imprimez-vous pas vos belles imaginations ? Pourquoi n'êtes-vous pas écrivain, puisque vous êtes dégoûté du sport, de la philanthropie, de la politique ?

— Et des femmes, vouliez-vous dire, n'est-ce pas ? Que j'écrive un livre sur la boxe comme le marquis Queensberry, que je publie des vers comme Montesquiou ? Vous raisonnez, pardonnez-moi, comme un journal. Vous êtes injuste, car, peut-être, vous m'aimez et à cause de cela vous ne me connaissez pas. Et moi, mon Dieu, comme je vous aime ! Vous, ce qu'il y a en vous de plus profond, de plus noir, de plus beau en vous, Mathilde ! Depuis quelques jours déjà votre figure en une tiède cire jaune, molle comme une chair qui

vient de mourir, gît dans mon salon, dans mon sanctuaire noir et tranquille comme la solitude. Venez demain et vous verrez. Mon amour ironique, mélancolique, souffrant, pur et secret, je l'ai enveloppé dans les ténèbres, dans le noir, dans le silence, dans un chant sourd sans mélodie et sans voix, dans un accord visible et ténébreux de minuit. Tout est noir dans la chambre de mon amour, tout : le sol, les murs, le plafond, tout est tendu d'un épais velours sombre, ténébreux. Et vous — votre beauté blanche, tendre et immobile brille, dans ce temple noir, d'une lumière tendre, tiède, funéraire et repose sur un haut catafalque de velours comme sur un blanc lit virginal. Une longue robe noire de velours se déploie sur un escalier d'ébène, en plis soyeux, tragiques : arpège mort, ténébreux, funèbre ! Sur vos cheveux châtains tranche une noire couronne de noires roses veloutées, mortes, sans parfum, aux épines de fer. Vos yeux sont mi-clos comme quand vous vous transfigurâtes toute et que vous vous oubliâtes vous-même dans l'instant de notre premier amour. Vous n'êtes éclairée que de la lumière vague, crépusculaire d'une noire lampe perpétuelle, et à part moi, seul vous regarde un noir Sphinx aux yeux durs, fatals, de corail noir. Au lieu d'une croix banale vous tenez entre vos doigts joints, immobiles un brin de réséda fané qui a le parfum de votre âme. Quand je ne suis pas près de vous, vous êtes gardée par une chouette, oiseau fatal. Pour qu'elle ne souille pas votre beauté de sa prunelle de nuit, je lui ai brûlé les yeux, et elle vous rappelle mon amour tourmenté, aveugle et ailé, en frappant de sa poitrine douloureuse les murs noirs, en déchirant de ses ailes noires votre cher front, en arrachant votre faible cœur dans ses culbutes furieuses, en becquetant vos doux yeux bleus dans son errance désespérée. Venez demain, pour voir mon amour ! Venez, que je vous aie et vivante et morte.

Elle lui sourit, craintive et amusée, comme à un enfant cruel, en pressant chaudement la main jaune de l'homme sur sa gorge nue, agitée.

— Je viendrai, je viendrai, André. Mais qu'avez-vous, qu'as-tu ce soir ? Tu trembles tout.

— Quelque chose vole à travers la nuit, au loin... Je sens sur mon front le vent d'ailes dépouillées, noires. Ou peut-être quelque chose secoue la terre dans la profondeur ? Un tremblement de terre... Je gis, je gis vivant, avec une énorme pierre sur mes côtes fracassées. Oh ! et toi, toi aussi tu as des côtes, des intestins... des intestins... oh... mon Dieu !

Il regarda en haut, dans les ténèbres, dans le lointain. Là-dessus, quelque part au loin, loin, le vent se mit à gémir et subitement à mugir en soufflant à travers le balcon nu, secouant les fenêtres et

éteignant la lampe. Silence. Le vent gémit de nouveau au loin, loin· Silence. Tout à coup André se mit à marmonner d'une voix changée, tremblotante, toujours plus faiblement :

— J'ai peur, j'ai peur...

— André, mon cher André... ah, mon Dieu... je suis près de toi...

Je passai dans la pièce voisine. De nouveau, le silence, un lourd, pesant, étouffant silence.

— J'ai peur !... A travers l'obscurité la voix grêle et niaise se répercute, pénètre, ensanglante, et quelque chose tombe par terre, sans force, muet, obtus, vide.

Les invités s'inquiètent, criaillent, arrivent en foule. Un domestique accourt avec une lampe. Le malheureux est étendu par terre sur le flanc, tranquille comme une chose morte et il s'est fourré puérilement les doigts dans la bouche. Mathilde n'était plus là. Je n'avais pas remarqué comme elle avait disparu. Je l'aperçus sur le seuil de la pièce dans la cohue des curieux.

— Relevez monsieur, commanda-t-elle avec dignité, et elle se distingua parmi la foule.

Quand on le souleva, le pauvre homme fit un pas, tituba comme s'il était sur des jambes étrangères et de nouveau s'abattit comme une souche, son crâne frappant le sol comme une bouteille vide. On l'emporta comme un cadavre : sur le front une perle de sueur ; les doigts toujours dans la bouche.

— Regardez : il a enocre le monocle à l'œil. C'est le comble du chic !

— Ne riez pas, messieurs — murmura quelqu'un parmi des rires lourds, pénibles, assourdis. Et Mathilde dit aigrement, la voix mouillée de larmes et les yeux secs :

— Les rieurs ont toujours raison, surtout quand ils ont tort. Elle voulut prononcer encore quelque chose et elle s'appuya au bras d'un diplomate étranger de haute taille, plein de décorations. Au bout de quelques pas elle se mit à chanceler et elle trébucha, comme cachant une blessure subite.

— J'ai peur, j'ai peur, gémissait le malheureux d'une voix toujours plus faible et plus indistincte, tandis qu'on le portait le long du large escalier. Ses doigts étaient rongés et ensanglantés. Ses bras pendaient et se balançaient comme des manches vides. Sa bouche était béante. Sur son gilet et sur sa chemise blanche coulait une bave sanglante.

— C'est le doigt de Dieu ! dit un abbé de salon un peu parfumé au musc. La punition divine l'a atteint comme Nabuchodonosor.

— Dommage que là on perde le droit de faire appel, chuchota un député radical.

Si je ne suis pas mal informé, le comte André G. avait laissé, par testament, chez son notaire, tout son bien à l'église. Parbleu : ce que nous raillons le plus, c'est ce que nous aimons le plus.

Le balcon

Moi aussi, j'ai aimé. La plus belle, la plus honnête fille de ma ville natale. Après qu'on l'eut fiancée, je partis pour l'étranger. où. après longtemps, j'appris que ses parents étaient ruinés et que la malheureuse famille était allée cacher dans la grande ville sa pauvreté honteuse. En y revenant avant Noël, je trouvai cette pauvre famille dans une rue écartée, dans un appartement froid, sous le toit, dans ses vieux vêtements que je connaissais, avec un sourire et des larmes gênés. Je fus froid, correct, bien que je fusse venu avec d'autres intentions, sans une résolution ferme et claire.

Pour le nouvel an j'étais venu présenter mes vœux, mais la porte restant fermée, j'allais partir. Enfin elle grinça. Ce fut elle, Flore, qui m'ouvrit, dans une simple robe, des violettes fraîches sur la poitrine où autrefois mouraient mes premières roses. Elle avait maigri, elle était plus mince et plus grande et les souffrances n'avaient pas encore abîmé sa peau pure et blanche. Ses cheveux étaient toujours abondants, cuivre et or, si souples que la nuit, je pense, je ne les aurais pas sentis dans ma main. Sur sa large bouche enfantine, le même sourire puéril d'autrefois. Dans ses yeux larges, paisibles et bleus une tranquillité d'enfant.

— Je suis seule, dit-elle de son calme contralto où chantaient les ombres et les rêves.

— Pardon...

— Entrez donc. Papa et maman sont allés en ville. Je suis restée parce que nous attendions votre visite. Vous restez à dîner avec nous, n'est-ce pas ? Ce sera pauvre, mais de bon cœur. Hier soir maman a mis en gage son dernier bijou. Avec de la bonne humeur rien n'est pénible.

En entrant par une antichambre obscure, je sentis un agréable flot de froid qui m'éclaboussa tout le corps, et parut se rassembler au sommet du crâne en donnant l'impression que la racine de mes cheveux se gelait.

— Acoup sûr vous m'avez apporté un cadeau ! dit-elle ironiquement en me faisant asseoir dans un vieux fauteuil vert que je connaissais de N***.

— Vous avez deviné, Flore — et mon cœur devint de plomb et remonta dans ma gorge sèche. — Seulement, par malheur, le cadeau que je vous apporte ne vaut pas un sou.

— Tra la la la ! Nous savons que nous sommes de pauvres diables. Vieille chanson.

— Le cadeau que je vous apporte ne vaut pas une pipe de tabac...

— Ça ne fait rien. Montrez-le. Je serai contente, je vous le promets d'avance.

— Le pantin que je vous ai apporté a les dents creuses, la poitrine étroite, le dos rond, les jambes tortes. Il est beau comme un singe, mais il s'en distingue par ce qu'il a des pustules bleues sur son visage jaune et sur son nez rougeâtre. Une tête pareille, même la plus bête des Augustes n'en a pas une.

— Montrez, montrez (Elle me tira par le veston).

— Je crains que vous n'ayez peur. Le présent que je vous ai destiné pour toutes les autres années nouvelles est plus laid qu'un crocodile louche, plus ridicule qu'un vieux cynocéphale enflé, plus ennuyeux qu'un rhinocéros qui a mal aux dents.

— Mais c'est magnifique. Laissez-moi donner un baiser sur la bouche à ce petit diable.

— Vous, belle Flore, sûrement vous ne pensez pas m'embrasser.

— Vous êtes méchant, détestable. Je suis en colère, sérieusement en colère.

— Donc vous n'acceptez pas mon présent à bon marché ? (Pause.)

— Non, s'il était tel que vous l'avez décrit peut-être l'aurais-je accepté.

— Que faire si je ne suis pas aussi intéressant qu'un crocodile borgne, qu'un singe enflé, qu'un rhinocéros nostalgique. Mais que vois-je ? des larmes ? Pardon, mille fois pardon, excusez, ô mon Dieu,... une plaisanterie.

— C'est donc ça.

— Vous ouvrez les portes de la nouvelle année, de la nouvelle friperie, n'est-ce pas ?

— Taisez-vous... ah, ah... je suis sérieusement fâchée. Vous êtes devenu grossier, hargneux. Vous ne savez pas amuser les dames. Vous n'êtes pas galant.

— Donc vous n'acceptez pas mon présent ? C'est que je voulais savoir (Pause.)

— Non.

— Pourquoi ?

— Parce que... (Pause.) Parce que je ne pourrais pas le jeter au feu comme un jouet cassé. Sans plaisanterie : est-ce là tout ce que vous m'apportez ?

— Non. Je vous ai apporté... un roman. Intéressant et court.

— Quelque chose d'amusant ? Montrez.

— Volontiers. Jouez-moi quelque chose, pour que je me sou-

vienne. Par exemple : « Vogue, vogue, ma nacelle. » Mais piano, pianissimo, sans pédale.

Les mains commencèrent à toucher... sur mes nerfs. Elles étaient pâles, blanches, comme si elles mouraient de beauté. Elles avaient la physionomie d'un visage.

Flore jouait de simples compositions d'une façon incomparable, virginalement comme un pur séraphin.

Autrefois, à l'époque de son mariage, elle jouait comme une cuisinière.

— Merci, merci. Sous vos doigts chantent des lys, de blancs flocons, des oiseaux d'or hauts dans l'air du matin ! Merci ! Vous aviez donc un balcon.

— Quoi ?

— Il existait, donc, un balcon.

— Un baron ?

— Non, un balcon. Un lointain balcon, dans un pays lointain, dans une ville lointaine, dans un lointain et vaste jardin. Avez-vous remarqué qu'il y a des choses de bois, de pierre, de fer, que nous aimons, parce qu'elles nous attirent plus que de chaudes âmes humaines ? Pourquoi ? Je ne sais. Peut-être parce qu'elles aussi nous aiment avec leur cœur de bois, de pierre ou de fer. Pourquoi aimiez-vous tant ce banc sur le Cmrok à Zagreb, avec une vue sur la vallée ensoleillée de Saint-Xavier ? Pourquoi aimé-je tant les nuages gris, inquiets, la gaie fumée, le brouillard endormi, les traces des petites pattes d'oiseau sur la première neige voltigeante, les mouches mortes dans des salles mortes ? Pourquoi adoré-je l'eau, quand elle s'élève en l'air avec des larmes, quand elle brise la tyrannie des rochers, quand elle tombe sur les toits et sur les champs assoiffés, quand elle se transforme en glace cristalline, en neige virginale et quand elle est caressée par le soleil dans les yeux verts et froids des Alpes, dans le large sein bleu des Océans ? Eh bien, errant à l'étranger vers un but qui m'était inconnu, le hasard m'amena dans une très vieille petite ville avec des verreries, et un antique parc dans le voisinage. Ayant franchi le haut mur d'enceinte et pénétrant sous le chuchotement des vieux arbres, hêtres, charmes, tilleuls et châtaigniers, j'arrivai au château, une vieille maison banale et vaste, avec de magnifiques fenêtres, et mon corps fut parcouru de flots de bonheur, de surprise, de charme... et pourquoi ? parce que j'aperçus un balcon, mon balcon. Et ce fut clair pour moi, comme le soleil, que ce balcon avec une force magnétique, secrète, irrésistible, m'avait attiré dans ce pays inconnu, dans cette petite ville de province, inconnue, étroite. Je ne pouvais détacher mes yeux du balcon. Il m'enchantait, me charmait, me captivait l'œil et l'âme. Pourtant il

était comme dix, comme cent autres qui m'avaient porté ou près desquels j'avais passé indifférent. Les murs autour de lui étaient moussus, jaunes, pleins de traces de pluie, comme un visage sénile plein de larmes. L'appui en bois, pourri, posait sur deux supports de fer, courbes, ronds, décorés de feuilles et de fleurs de fer. Cette ferronnerie exubérante et gracieuse donnait à mon balcon solitaire, abandonné, une note aimable, élégante, coquette, souriante. Ces branches de fer feuillues et fleuries étaient comme un éventail gonflé par la brise, enflé par un souffle amoureux qui autrefois soufflait de l'intérieur, de la maison aux portes et aux fenêtres muettes, désertes, momifiées, closes. Le chagrin, la crainte, des sentiments indicibles me saisirent sous le balcon, quand je le regardai comme un éventail plein de jeunesse et de bonheur dans des mains jaunes, mangées des vers, en le considérant comme un sourire épris, séduisant, sur le portrait d'un cher défunt, que nous connaissons comme nous-mêmes, sans en savoir le nom. Et à travers l'éventail mort, à travers ce sourire rococo glacé, à travers mon balcon, grimpait la pervenche, verte comme ma pierre préférée, l'émeraude, verte comme une moisissure et un cadavre, verte comme l'espérance, calme et paisible comme le sommeil et la tombe, amoureuse comme un vieillard. Elle s'était approchée doucement, avait rampé, s'était faufilée jusqu'à mon balcon, souriant, insoucieux, lui avait tissé avec ses navettes vertes une robe de noces, avait attaché ce vert peplos profondément en terre, avait enlacé au balcon, autour de sa poitrine rebondie, comme d'innombrables serpents minces et jaloux, qui s'étaient endormis, venimeux et repus, sur leur froide victime.

Mon balcon me remplit d'étonnement, de crainte et d'amour comme un sphinx aux yeux écarquillés et aux griffes de lion.

— Qui es-tu ? qu'es-tu ? que veux-tu de moi ? Pourquoi m'as-tu attiré à travers monts et vallées, à travers les routes et les déserts, à travers l'eau, à travers les ronces ? Que t'ai-je fait ? demandai-je à ce balcon de fer et de pierre, à ce balcon pourri. Quatre petites pattes rouges arrivèrent en voletant, un pigeon et une pigeonne, la poitrine arrondie, gonflée d'amour comme une outre. Mon balcon, mon cher balcon, au lieu de me répondre, me montra ces épousailles roucoulantes et emplumées, et de ces noces la sournoise pervenche se mit doucement à couler, à bourdonner, à bruisser, à murmurer. Le soleil descend, le soir tombe avec l'angélus et les premières étoiles. Et moi, je continue encore à regarder fixement le balcon, mon balcon, mon muet balcon de bois. Nous nous endormîmes tous deux dans les ombres lasses de la nuit, bercés par le grillon qui verse ses sons d'argent, ténus et assoupis comme les étoiles là-haut. Nous nous endormîmes à côté des vers luisants pareils à des émeraudes, avec

l'accompagnement du murmure assoupi du lac aux carpes, aux tortues et aux serpents, du bruissement des roseaux et des feuilles de nénuphar ; entre les nénuphars et les étoiles déjà dorlote la pudique lune, qui fait tomber dans l'eau verte un manteau d'argent et de brocart. Tout se tait. On n'entend plus que le silence.

Depuis cette nuit, je flânai chaque jour dans le vieux jardin. Le vent, la foudre, la chaleur, la tempête, rien ne put m'arracher de mon balcon. Je deviens noir comme un tzigane, mon vêtement s'affaissait en haillons d'aveugle. J'oubliai les hommes, le monde, le passé. Je n'allais à la ville que pour acheter le pain de quelques jours. L'été était à peine dans son plein doré et parfumé. Moi j'errais dans les broussailles et les files d'arbre, comme un satyre, amaigri par la faim et la solitude. Je fis amitié avec les feuilles, je me pris d'affection pour la fleur que nous nommons lait de chèvre, je fraternisai avec le lac abandonné, les kiosques aranéeux, les bancs pourris, moussus et les statues délabrées. Le balcon ne me causait plus de crainte, et plus je venais à lui, plus il devenait clair, amical, souriant. Je sentis que lui aussi faisait attention à moi.

Un matin je trouvai la haute porte, derrière son vieux dos, entre-bâillée. Le balcon, mon vieux balcon, s'était éveillé, ranimé, avait ressuscité ! A l'aube suivante j'y vis le bord d'un éventail japonais, et en m'approchant furtivement, comme un chèvre-pied d'une dryade, je trouvai sous le balcon une rose, chargée de rosée et de parfum, chaude et lourde d'un carmin plein de sève; et sur le pédoncule, un ruban de soie rose. Je me lançai dans le buisson. Je baisai, j'avalai les pétales sanglants, humides et veloutés comme une bouche de femme et je rentrai en courant à la ville, car du balcon, de mon balcon réveillé éclatent un rire harmonieux et l'insupportable jappement d'un petit chien habitué au giron d'une femme.

Le lendemain je n'eus pas le courage de sauter la haute muraille autour du parc, je ne pus ni manger ni boire ni me reposer. Le surlendemain je n'y pus tenir et j'allai sur un sentier humide, ombreux, je comptai jusqu'à cinquante traces de souliers avec de ces hauts talons effilés sur lesquels les femmes minces se meuvent comme un rythme de mélodies amoureuses. Prêt à tout, je me faufilai près de mon balcon et je m'étendis sur la terre nue, sans sentir les épines et les orties.

La porte sur le balcon était large ouverte ; un rideau de soie verte frémissait dans ce calme, comme s'il tressaillait des battements de mon cœur. La maison, le vieux château, était animée d'un murmure étouffé. Et le balcon riait d'un sourire d'or, ensoleillé, et plus le poudroiement de soleil se versait sur les bornes charmantes et rondes comme des seins de femme, plus mon clair balcon devenait écarlate,

chaud, souriant, amoureux. Le jour était si chaud que la terre, sous moi, sentait comme une femme en sueur, comme une olive suintante. Les moustiques étaient affolés par la chaleur. Je n'entendais ni l'écureuil sur le hêtre, ni la plainte du coucou, ni le bec infatigable du pic. J'étais consterné, fatigué, malade de stupéfaction et d'incertitude. J'oubliai de me plaindre, de soupirer, de fermer les yeux, car sur mon balcon vespéral, pourpre, mon balcon de romance, apparut une femme, une femme nue, fière, noble comme une déesse, malade de force, de santé et de beauté, comme une grappe mûre. Derrière elle traînait un manteau léger comme un voile, pareil à un nuage. Elle était venue, elle était apparue comme pour animer l'atmosphère d'été pleine de vie, comme pour arracher un rayon de soleil avec la pourpre d'un beau sang humain, comme si cette lumière divine à son déclin s'était transformée en femme. Ses coudes blancs d'une harmonie achevée, elle les avait appuyés sur le bois sec, vermoulu de mon, de notre balcon. Sa chevelure royale, lourde et dorée comme la toison d'or, elle l'avait étalée sur ses épaules nues, harmonieuses, et son regard bleu, calme, large et brillant comme le vaste ciel, elle le laissait aller au loin vers le soleil. En vain je voulus arrêter le soleil, en plantant mes doigts dans la terre assoiffée. Par le jardin, à travers le feuillage et l'air embrasé, passa en volant, en bruissant, comme un invisible oiseau du crépuscule, un son tendre, hardi, joyeux, sans contrainte, langoureux comme si le jet d'eau ouvert ce matin gémissait et criait vers la lune tardive, et cette merveilleuse voix de hautbois me transforma en un écho du chant qui venait du balcon. La dernière lueur du soleil, prise de fureur, se rompit, se contracta en un spasme orgiaque, en tombant sur cette beauté humaine, sur l'antique et fidèle balcon, et enfin le soleil lassé pâlit, jaunit, bleuit et enveloppa le château, le jardin et la femme dans les ombres de sa fraîche fatigue. Et elle, l'âme et la déesse de mon vieux et noble balcon, elle se redressa comme un palmier et tendit les mains, ses blanches mains vers une cime vermeille du couchant, comme vers un autel vermeil, elle les tendit vers le soleil. Ses flancs brillaient comme un vase plein d'un vin éternel, sa poitrine étincelait, resplendissait en face du ciel vespéral et flambait comme si en elle se cachait la torche de nouveaux Abels et de nouveaux Caïns, étoile de nouveaux cieux. Je n'entendis, je ne vis rien, car de ses mains faibles et blanches elle arrêta le cours du temps. Et tout à coup, ayant l'étoile du soir derrière la tête, le dernier éclat du soleil dans les yeux et la terre dans la bouche, je me traînai à quatre pattes, et je sautai, jambes nues, dans une clairière, je tendis vers le balcon mes mains maigres, égratignées, brûlées, et d'une voix, pour moi jus-

qu'alors et depuis lors étrangère, sonore comme un cor de berger, je me mis à clamer d'amour, la poitrine gonflée.

— Ne tends pas tes blanches mains avides vers le soleil, déesse, fée, femme inconnue, car tu es plus belle que le soleil, que le jour et que la lumière. Le soleil te reviendra encore demain, jusqu'à notre balcon qui te porte. Tu es, ma merveilleuse dame, entre deux soleils, plus belle que le soleil d'aujourd'hui et plus belle que le soleil de demain, comme tu es plus belle que le soir exténué et que l'aube couverte de rosée, plus riche de secrets et de désirs que cette nuit d'ombres. Je suis le satyre de ton bois antique, sacré, ô nymphe nue. Viens sur la trace de ma voix et de mon pas impatient ! Je n'ai rien sauf l'amour, mais il ne coule pas goutte à goutte de ma poitrine comme le miel d'un ruche mûre, il est plus fidèle et plus dur que notre vieux balcon, plus chaud que le soleil et plus profond que les ténèbres de minuit. Ecoute le feuillage, comme il susurre pour nous ; écoute les oiseaux, comme ils soupirent pour nous dans leur premier sommeil ; écoute la double flûte de Pan comme d'elle-même elle murmure dans les branches muettes et exaltées.

La femme resta stupéfaite, recula et enfin me montra en souriant son visage étonné. Je me mis à danser, à sauter, à me rouler comme un poulain dans la poussière, à tordre les doigts de joyeuse peine, et à crier et à chanter ; le vieux jardin me répondit par de plaintifs échos, et le feuillage par un joyeux babil.

Là-dessus parut derrière son dos un visage haletant de châtelain. Il me sembla voir Méphisto.

Un poing jaune, furieux, osseux poussa brutalement dans la maison la femme surprise. Dans la maison des murmures. Un chien aboyait, légèrement comme un enfant et hargneusement comme un vieillard, un autre s'y joignit d'une voix de ténor craintive, un troisième d'une voix de basse querelleuse, dangereuse. Je fus inondé d'une sueur glacée, comme si je m'éveillais d'un rêve affreux et je me lançai tête baissée à travers les ronces et les haies, les trous et les palissades, à travers le foin, le trèfle et l'ellébore, à travers les routes et les fossés. Dans cette obscurité mes mains se transformèrent en yeux. A l'aube j'arrivai dans la cabane d'une melonnière, et je m'y endormis comme assommé, rêvant d'un balcon, de mon balcon brillant et ensoleillé.

Errant à l'aventure par le monde deux années entières, j'en rêvai, de mon balcon, presque toutes les deux nuits. Il me poursuivait, me tourmentait, il m'écrasait du fardeau gris de ses côtes de fer et de sa base de pierre. En vain en cherchai-je un autre, semblable, qui l'aurait remplacé, comme un veuf remplace un amour mort par un vivant. En vain je me glissai autour d'anciens et nobles parcs,

autour de châteaux isolés, vainement je parcourus des pays riches en beaux et vieux blacons, en belles et saines filles. Mon balcon me pressait, me pourchassait, me persécutait d'un désir irrésistible, je tournais autour de lui, comme un jaune tournesol suit le jaune soleil. Un hiver je me trouvai de nouveau dans la petite ville écartée, avec des verreries. Quand je me hâtai, vers le soir, dans la direction de mon cher jardin, un pressentiment mauvais changea le ciel nocturne en un crâne de plomb et le vent me frappa et me frappa d'une tempe métallique à l'autre. La route était longue, sans fin. Autrefois j'arrivais de la ville à mon balcon en une demi-heure, tandis qu'aujourd'hui le pèlerinage était infini. Sur le mont s'éleva un soleil ennuagé, et moi, hélas, je m'aperçus que j'étais arrivé dans un autre village avec des fabriques de sucre. Je m'informai du vieux château auprès des gens du pays, mais personne ne put me guider. De désespoir, je me serais évanoui, si mon balcon, mon vieux, mon cher balcon ne m'avait attiré quoique à demi mort. Je retournai de ce pays de cocagne dans la ville des verreries, et je m'acheminai sans pause, la plante des pieds en sang, le cœur en sang, vers le parc et cette fois encore je ne le trouvai pas ! Je pensai perdre la raison. Retournant pour la troisième fois sur l'emplacement du vieux château, j'interrogeai un paysan sur le vieux jardin, et ce nain agita avec mépris sa pioche le long de la pente et dit en crachant dans son champ aux lignes pleines de pommes de terre.

— Là, là était votre vieux parc, là où sont mes premières pommes de terre. Le château, le château inutile, désert — il n'était pas même assuré ! — est devenu la proie des flammes, et à sa place voilà mes granges et mes étables neuves. Les arbres, les vieux arbres du parc abandonné étaient pour la plupart pourris et à peine bons pour le chauffage.

— Et le maître, le propriétaire ?

— Le maître était un vaurien, un débauché.

— Et la dame ? chuchotai-je, et je m'accrochai au fermier pour ne pas trébucher de faiblesse.

— La dame ? le monsieur n'a jamais été marié, bien qu'il ait eu beaucoup de femmes, de la main gauche, comme on dit... Voulez-vous du pain et du lait ? Vous ne me semblez pas trop bien nourri, pauvre homme.

Et le bon vieux me mena à sa ferme. Dans la cour pleine de feuilles, de flaques d'eau et de marmaille, un regard m'attira, comme si quelqu'un me regardait fixement. Je me retournai et je tombai. Mes genoux las me trahirent, car sur le fumier était jeté le balcon, mon vieux, mon cher, mon malheureux balcon. Les montants, ses montants brisés étaient pleins de linge dégoûtant, sa base de marbre

fendue, comme de peine, était parcourue par de la volaille et des porcs grognants.

— Assez, assez ! dit Flore pâle. Ah, j'ai peur !

En regardant ses yeux purs, agrandis dans le premier crépuscule, et sa bouche enfantine, qui me regardait de ses dents éclatantes, je n'eus plus de paroles, je n'eus plus de voix.

— Pourquoi vous taisez-vous ?

— Chaque mot serait maintenant gaspillé, ce serait un fragment de mon âme jeté follement. Je vous aime, Flore, bien que ce soit stupide, et qu'il soit stupide de vous le dire... Pourquoi je vous aime ? Je ne sais. Parce que vous êtes malheureuse, parce que vous n'êtes pas bavarde, car chez vous un mot suit un mot, comme une larme qui suit une larme, car vous êtes fière et noble, car vous êtes inaccessible et belle, comme la dame sur le balcon de mes songes.

— Et moi aussi je vous aime. Sans aucune ironie. Ne me regardez pas si brutalement, si railleusement.

Elle avait approché de moi son visage enfantin et tourmenté, sa bouche raisonnable, ses yeux curieux. Jamais elle ne fut plus près de moi... jamais plus loin.

— Non, non. Ce n'est pas ce qu'ont désiré ta jeunesse, ton âme ! chuchota tout à coup quelque chose en moi. Tu ne l'aimes pas, elle, Flore, tu en aimes une autre, celle de ton vieux balcon...

— Est-ce que vous portez encore, comme autrefois à Zagreb, un bas noir à la jambe gauche, et un rouge à la jambe droite ? me demanda-t-elle, et alla allumer la lampe.

Je ne répondis pas, car je remarquai, importunément, que les talons de ses souliers étaient éculés, horriblement éculés, tous deux tordus à gauche. La vie se gaussait de moi, avec un rire cynique, diabolique. Comme si, bouillant et ivre, on me jetait dans une eau glacée. De la rue se mirent à monter les sons ennuyeux, bêtes, quémandeurs d'un orgue de barbarie et ces talons ridicules, douloureux, en biais, je les voyais dans les yeux de Flore, dans son sourire, dans son maintien distingué... maintenant risible et déplacé. Mon amour, tout d'un coup, s'était déchiré, tordu, mis de biais à gauche. Je me serrai dans mon coin, pour n'être pas touché par ce monstre risible en talons éculés... éculés... éculés.

— Comment ? Vous vous en allez déjà ? me demande Flore quand je me levai pour partir, brisé et désenchanté. Où allez-vous ?

— Loin. Probablement en Allemagne. Je dois partir ce soir.

Elle me regarda comme si elle n'en croyait pas ses yeux, s'affaissa sur une chaise, et encore... ses souliers, ses souliers en biais, tordus à gauche, usés, jaunis.

— Ne plaisantez pas. Ce n'est pas une plaisanterie ? Qu'est-ce

que vous avez, mon Dieu, subitement ? Attendez au moins papa et maman. Quand nous verrons-nous, mon ami ? dit-elle d'une voix sans couleur, frêle comme une toile d'araignée.

— Je ne sais. Je ne sais pas et je ne veux rien savoir, depuis que je sais que... que...

— Parlez, parlez. Qu'est-ce que vous avez, Eugène ?

— Depuis que je sais qu'il suffit d'une paire de talons éculés pour empoisonner tous nos rêves, toutes nos illusions, l'amour, la vie, tout... tout...

Le rire me prit et je me mordis les lèvres jusqu'au sang en remarquant comme elle avait rougi, pâli et avait retiré, offensée, sa main qu'elle m'avait tendue.

Le joueur d'orgue, dans la rue, m'enfonça son fer froid au milieu de la poitrine, puis tourne... tourne, vire... vire. Du sang, mon sang rouge coula et arrosa mes souliers. Je me pris à fuir loin de Flore, de l'orgue, des souliers. Je me retirai, me cachai dans la première auberge, dans une salle écartée, et je fus saisi d'un remords, comme si j'avais anéanti, tué... Et je vis, là devant moi, mon plus jeune frère, le plus cher, qu'un jour involontairement j'avais blessé d'un coup de fusil : le cher enfant par terre, blême, avec un réseau de sueur sur le front, les yeux mouillés, la chemise ensanglantée. De la main gauche je m'arrachais les cheveux et de la droite je menaçais... je menaçais le destin, mais mon petit Jean me parla : « Ne pleure pas, ne pleure pas, mon cher Eugène. Rien, rien ne me fait mal. Si je meurs, je dirai au bon Dieu que tu n'es pas coupable, que c'est de ma faute, que nous avons plaisanté et joué. »

— Vous commandez ? dit le garçon et il rit car j'avais demandé... des souliers.

— Quoi ?

— Mon frère, mon plus cher, mon plus jeune frère est guéri, grâce à Dieu. Apportez-moi un verre, entendez-vous, un pot de bénédictine. Deux verres, si vous voulez boire avec moi... Bien. Merci... A votre santé ! Et savez-vous pourquoi je bois ? Pour me punir ! Vous avez un père ?

— Oui.

— Et moi aussi.

— Ce n'est pas incroyable.

— Imaginez, Jean, ce qui m'est arrivé.

— J'ai déjà eu une idée.

— Mon père bégaye beaucoup. Aussi on l'a surnommé le Bègue. Eh bien ! une fois devant mes camarades je bégayais comme mon père quand il me gronde ou quand il chante en nasillant... Je me retourne vers la porte et je vois, pensez donc, Jean, je vois mon

père pâle, humilié ! Il partit sans un seul mot. Ç'a été un rude châtiment que ce regard muet, honteux. C'était il y a bien des années, et voilà je me repens et j'expie. Avez-vous par hasard, Jean, des sandales comme sur les tableaux des apôtres ou comme celles des adeptes du système Kneipp ?... Dommage, car mes souliers saignent.

— Pas possible.

— Oui, c'est comme ça. Et le plus étonnant, ce n'est pas mon sang. De mes souliers... Fermez la porte, s'il vous plaît. Merci. De mes souliers jaillit le sang d'une pure et noble jeune fille, assassinée.

Le garçon se leva, me regardant comme Hugo Schenk. Je payai et je lui donnai un louis de pourboire.

— Je vous en prie, que cela reste entre nous. Je vous jure que je ne suis pas un simple assassin. Non, mademoiselle Flore N. a été tuée, elle vit et me méprise.

Vers minuit je revins devant le logement de Flore. Je sonnai et le concierge me laissa entrer. Au cinquième étage j'appuyai mon front sur la poignée glacée de la porte, j'hésitai et je restai couché sur la pierre jusqu'à l'aube, comme un chien. Au matin, l'oreille basse, je me glissai derrière la laitière et je sommeillai jusqu'à midi devant la maison. Enfin voilà Flore ! Pâle, sous son chapeau d'été, avec son filet sous sa pèlerine démodée. Elle fit comme si elle ne me voyait pas.

— Arrêtez-vous, Flore, pardon, pitié !

Je la suivis, en même temps qu'un chien affamé, sale, qui nous regardait comme un homme, car plus la physionomie du chien est douloureuse plus elle est humaine. La robe de Flore traînait dans la boue, parce qu'elle l'avait laissée aller de sa main, sans doute à cause de ses souliers. Sur le pavé restaient derrière eux, derrière les souliers, des plaies au lieu de traces. Je voyais le sang dégoutter et dégoutter de ces talons tordus, de biais.

— Comprenez-moi, Flore, je vous prie. Je suis malheureux, car je ne fais de concession à personne, pas même au bonheur.

— Raillez donc et faites des phrases. Vous êtes sans doute venu pour vous venger quoique je ne vous aie rien fait. Malgré qu'elle en eût contre moi, elle ne retourna pas sa tête par-dessus ses hautes et fières épaules. — Bien que je n'aie pas des souliers comme votre déesse, je donne ma parole que je ne tomberai pas dans la boue comme vos balcons, sentimentaux, froids, idéaux.

— Ayez pitié, ayez pitié, Flore. Je n'ai pas voulu autre chose, en venant, que rafraîchir nos souvenirs, fortifier mon amour. Ecrivez-moi au moins.

— Jamais.

UNE FLEUR AU CARREFOUR

J'arrivai fatigué à N., petite ville du midi de la France. J'achetai de quoi manger et j'allai dans la campagne voisine, les genoux douloureux, chancelants, durcis par la lassitude. A peine trouvai-je un coin favorable où me reposer dans une allée à côté d'un pavillon, si neuf et si blanc, qu'à le regarder les yeux me faisaient mal. Je m'étendis à côté d'une fontaine abandonnée sur le chemin plein d'herbe, de mousse et d'une telle solitude que je sentis que là, depuis longtemps, il n'y avait plus eu de pas humain malgré la proximité du château. Le chemin grimpe parmi les chants d'oiseaux, le susurrement des feuilles sur les branches séculaires, entrelacées comme des doigts, et va se perdre dans les ombres vertes de la forêt sur la montagne. Il était évident que mon reposoir était le reste d'une route de chasse et qu'à la place du château et du jardin moderne, il y avait là, naguère encore, un élégant pavillon de chasse. M'étant abreuvé, après mon repas, avec l'eau fraîche de la fontaine à demi démolie, ayant apaisé mon aride soif avec le jet jaillissant de la gorge d'une Gorgone de marbre, à la chevelure de serpents, parmi de hautes fougères, j'allumai une cigarette, je m'allongeai en travers du moelleux chemin vert, et je jouis de la vue des champs, des hameaux et des fermes, de la petite ville de N. avec sa basilique grise et son lac qui rêvait son vert et brillant rêve méridien. Dans mon oreille, le silence. Dans les branches sèches point de frôlants orvets, dans l'air pas de guêpes ni de bourdons. Un moineau, mon vieux compagnon, mon avide connaissance, s'envola, ayant nettoyé son bec vorace sur la mousse. De la ville arrivèrent les flots de bronze de midi et ils répandirent sur la campagne ensoleillée encore plus de silence, la paix solennelle d'un jour de fête. Peut-être était-ce dimanche ou quelque grande fête. Je ne sais, car depuis longtemps j'avais perdu mon calendrier. Avec la fumée de ma cigarette je me perdais dans le paisible bleu de l'air, je disparaissais parmi les branches, parmi les fleurs, et le murmure de la source me berça et m'assoupit. Le soleil chauffe, brûle, si doré, et si éclatant que les pierres et les durs rochers s'amollissaient sous cet éclat et se remplissaient de vie comme des plantes. La terre, la forêt, les montagnes bleues frémissent, vibrent comme si elles allaient s'éveiller, ressusciter. Tout est si pénétré d'éclat, que le monde, me semble-t-il, brillerait comme une pierre précieuse, si tout à coup le soleil s'éteignait. Avec le parfum des pâquerettes et des millepertuis, les fleurs chantent une pastorale bariolée. Du lac bruit un hymne argentin, des bois

sombres bourdonnent de noirs chorals. Le ciel a le frissonnement d'un drapeau de soie bleue. Des profondeurs des bosquets, des bois et de la montagne bondissent des filles joyeuses qui flagellent l'air de leur chevelure en sueur de bacchantes. Comme un torrent gonflé, dans une écume bruyante, sanglante, orgiaque, elles descendent le long de la montagne sonore et de la vallée, et là dedans, des clameurs, un beuglement de bétail, un flûteau de cornemuse à travers une fumée pastorale, à travers un sanglot aviné de désir comme d'un satyre, à travers un chevrotement, un bêlement passionné.

Je m'éveillai. Sans aucun doute quelqu'un est au-dessus de ma tête. Sur mon front, mes cheveux, mon nez, ma bouche des doigts odorants et doux palpent. Ils palpent avec précaution, comme s'ils modelaient. J'entrouvre lentement les yeux. Il n'y a pas de doute : je ne dors plus, car voilà le soleil à peine d'une pique au-dessus du coteau, la source murmure, la fougère bruit, le vent essuie la sueur de mon front. Les doigts doux et parfumés se sont écartés de ma bouche. Je ferme les yeux. En vain. Ce n'est pas un songe ! Derrière ma tête quelqu'un respire aisément et paisiblement comme s'il dormait. Je tremble qu'un regard puisse me priver de cette douce rêverie. Sur ma figure tomba un mouchoir blanc et transparent, si pur et si parfumé que je m'éveillai tout à fait. J'eus la même impression qu'un mendiant qui se réveillerait dans un lit propre et blanc. Oui, quelqu'un est derrière ma tête, et ce doit être une femme, car seules les femmes savent vous tirer ainsi du sommeil. Mon cœur se mit à battre, ma gorge se sécha, mes lèvres se crispèrent. Si je balbutiais, si je disais... mais quoi ? Je craignais de l'effrayer, de la faire fuir, elle, ma Samaritaine. Et ainsi je continuai à rester couché, interdit, dans une incertitude pénible et heureuse. Une mouche tomba sur mon cou moite, me tracassant et me tourmentant, et une sueur insupportable me pénétra, mais je n'eus pas le cœur de remuer la main de peur de faire envoler, avec elle, celle qui, derrière moi, respirait et embaumait si doucement, celle qui embaume comme une rose du soir, dont les doigts sont bons et pitoyables comme seuls le sont ceux d'une main maternelle.

Un souffle de vent emporta de mon visage le mouchoir, mais je le retins au vol. Derrière moi pas un mot. A la dérobée je jetai un regard et je ne pus en croire mes yeux. Derrière ma tête était assise sur la mousse une jeune fille si blanche, si délicate, comme si elle ne voyait que la pâle lumière de la lune, comme si elle respirait les fleurs du soir, comme si elle ne jouait qu'avec les sombres et veloutés papillons de nuit. Ses cheveux étaient répandus en touffes d'or rougeâtre sur son cou tendre, neigeux, lisse, animés en longues et lourdes boucles sur sa jeune et frêle poitrine en bouton. A côté d'elle un

large chapeau de paille blanc avec un long ruban bleu. Aux pieds de petits souliers blancs qui n'avaient jamais connu la boue. En laisse elle tient un lévrier qui est couché, tendant sa tête mince entre ses pattes allongées. En travers sur ses genoux, une longue canne avec une grosse boule d'or ancienne et un ruban de soie blanche joliment noué. Un rayon de soleil tombait à travers les branches sur sa main droite, blanche et élégante, avec un rubis à l'index. Elle avait fermé ses paupières ombrées comme si elle dormait. Sur un rythme tranquille frémissaient seulement ses délicates narines et sa poitrine sous une blanche dentelle et un médaillon pendu à une chaîne d'or. S'il avait fait nuit, j'aurais pensé regarder une somnambule. Tel que c'était, je ne comprenais rien et je me demandai quelle créature de Van Dyck ou de Greuze arrivait devant ma fiévreuse fantaisie, sortie d'un ancien cadre somptueux. Est-ce, vêtu, quelque aveugle marbre descendu de portiques italiens ? L'âme de quelque sombre nocturne est-elle venue m'ensorceler pour la honte du jour ironique ? De quelle fenêtre gothique, de quel arc-en-ciel est descendue cette fable virginale aux yeux fermés ? Quel fuseau féerique file en plein jour cette image enivrante sur un tissu de songes et de mélancoliques désirs ? Est-ce, animé, l'accord d'un soupir de Beethoven sur un arpège de la Sonate au clair de lune ? Est-ce le dangereux, l'infernal Tentateur à côté du moderne et sceptique carrefour ? De quel sein céleste se versent sur mon chemin ces gouttes de bonheur ? Et contrit, humilié, repentant, je gisais, face contre terre devant l'enfant muette, au visage allongé, endolori de tendresse, à la bouche plutôt large, vermeille et humide comme d'un nourrisson, avec un front si pur, calme et plein de veines bleues comme du marbre. Une telle créature, je n'en avais pas vu même quand flottaient dans mes yeux les restes de mon premier songe d'enfant. Tout souci, toute inquiétude m'abandonnèrent. A ce moment le lévrier leva la tête et se mit à grogner, et à aboyer.

— Pst, pst, dîmes-nous tous deux.

— Vous êtes éveillé ? dit-elle tout à coup, d'une voix où était l'ombre d'une peine qui ne fait pas souffrir.

— Pst, Fido ! On va nous entendre de la maison et on nous enfermera dans une chambre ennuyeuse. Qui êtes-vous, étranger ? Votre visage est comme celui de mon frère aimé, qui est mort. Vous êtes jeune ?

— Oui, oui.

— Votre voix me plaît, dit-elle, et elle se leva, suivant le lévrier et frappant, tâtonnant devant elle du bout de sa canne.

— Cachons-nous, pour qu'on ne nous voie pas du château. Sans

doute on me cherche déjà. Donnez-moi votre main si cela ne vous est pas désagréable.

Elle était aussi grande que moi. Je me levai d'un bond et je la guidai par le bout des doigts. Elle rougit, et ma gorge, ma mémoire me trahirent. Nous nous assîmes sur mon vieux manteau derrière la chuchotante Gorgone et la bruissante fougère. Elle sourit et elle parla autrement que toutes les jeunes filles que j'avais jusqu'alors vues et entendues. Elle les éclipsait toutes par le visage et le port. Elle parlait comme les enfants quand ils s'éveillent, sans aucune minauderie féminine. Ses mains étaient immobiles et seules les lèvres remuaient, vermeilles et humides comme le corail des mers. Elle était aveugle, aveugle comme la fortune, comme la destinée. Le soleil se levait noir.

— Aujourd'hui c'est la première fois de ma vie que je me suis esquivée du château. Miss Maud, ma lectrice et ma dame de compagnie, s'est endormie. Mon père était allé quelque part, et pour la première fois je suis sortie dans le monde avec mon fidèle Fido. Mon Dieu, que j'ai eu peur, car j'ai failli tomber sur vous ! Fido a aboyé et vous ne vous êtes pas éveillé. J'ai pensé que vous étiez notre valet ou notre cocher. Qui êtes-vous, quel est votre nom ?

— Mon nom... mon nom est Solus.

— Drôle de nom, un nom latin n'est-ce pas ? Vous n'êtes pas un mendiant, ou un vagabond ?

— Je suis un voyageur. Je voyage à pied autour du monde. Ce qui est beau, je le saisis avec mon appareil photographique. C'est le seul métier que je connaisse.

— Et pourquoi voyagez-vous, ainsi seul et solitaire ?

— Notre terre est pleine de grandes villes d'esclaves. C'est pour cela que je fuis des villes et que j'erre seul, libre comme le faucon. C'est pénible, je suis malheureux, mais vivre avec les hommes, avec les fourbes, me serait encore plus amer. Savez-vous la fable du chien et du loup ? Je suis le loup, le loup maigre et libre.

— Étrange, étrange. Je savais que les miens chez moi me trompent. Ah, si je pouvais moi aussi aller par le monde, au soleil et au vent, dormir sur les fleurs, passer à travers des villages étrangers, franchir les rivières et les montagnes ! Vous ne savez pas combien il m'est agréable que nous nous soyons rencontrés. Avez-vous vu et aimez-vous la mer ? Je l'ai entendue en Bretagne. Je l'ai vue par l'oreille. Dans la mer dorment les tonnerres, et... ils murmurent, bourdonnent, grondent dans leur sommeil, puis ils se lèvent, chevauchent les nuages et grondent comme des canons. Vous êtes très heureux d'avoir la vue, car vous voyez les éclairs et les vagues !

Pourquoi, pourquoi me traînai-je dans ces ténèbres ? Quelle faute ai-je commise que j'expie ?

— Et quel est votre nom, belle enfant ?

— Isabelle.

— Ne regrettez pas, n'ayez pas de chagrin à cause de vos yeux, charmante Isabelle. L'homme voit pour ne pas voir et il regrette d'avoir vu. Quand je veux regarder, je ferme les yeux, comme vous, et je regarde dans l'ombre en moi-même. La plus belle chose que j'aie vue, c'est vous, Isabelle, plus belle que la mer et que la foudre, que les fleurs et que le monde. Vous êtes la plus belle... oui, vous, vous...

Je me penchai et je baisai son blanc soulier, son bas de soie bleu. Elle sourit et rougit comme un enfant dans son sommeil, et le lévrier me lécha la tête de sa langue fine.

— Ici, ici, dit-elle, et elle me tendit sa petite main. Vous avez une belle voix, vaillante, sincère, et je l'ai déjà entendue quelque part.

Je pressai sur mes lèvres sa main, blanche, froide et frêle comme de la cire.

— Ici, ici, dit-elle, rouge comme une brume du soir, en retirant sa main et en montrant sa joue. C'est ici seulement qu'on me donne des baisers.

J'effleurai d'un baiser son visage calme, recueilli, et le vent me caressait avec ses boucles d'or rougi. Les instants devinrent aveugles le temps cessa de couler et de détruire. Tout à coup elle repoussa ma tête de ses deux mains.

— Pourquoi vous taisez-vous ? dit-elle.

— Je ne sais, parce que vous êtes triste, répondis-je.

— Je n'ai pas de peine. Je ne sais pas ce que j'ai. N'est-ce pas, vous viendrez avec moi au château. Je dirai à mon père de renvoyer la gouvernante, et que vous me lisiez de beaux contes de votre voix forte, qui m'est connue.

Je souris.

— Au château ? Point du tout. Votre père me chasserait. Et serviteur, esclave, je ne puis pas l'être.

— Vous ne serez pas un serviteur. Vous serez mon mari. Vous m'aimez, n'est-ce pas ? Je ne vous vois pas et je vous aime.

L'Amour ! Il est donc là, devant moi, l'amour plus blanc que le lys, plus pur que la neige des glaciers, plus enivrant que le vin. Sur la route, entre deux nuits sans logis. L'amour, beau comme une déesse, aveugle comme le hasard. Elle s'était tournée vers moi et je sentis comme elle me regardait en elle-même, à sa bouche, humide, entr'ouverte, à ses yeux aveugles et clos. J'aime et je ne

dois pas. Je dois m'éloigner tête basse comme un coupable, comme un malfaiteur devant l'unique don que pouvait m'offrir mon pénible voyage commencé dans le berceau fou et qui finira dans la tombe muette, aveugle. De douleur je tombai la face contre terre sur la mousse, je fermai les yeux, et je pressai mes poings sur mes tempes pour qu'elles n'éclatent pas.

— Qu'avez-vous ? Croyez que je vous aime, dit Isabelle en se rapprochant de moi et sans s'effaroucher elle passa ses doigts dans mes cheveux. Pourquoi vous êtes-vous tu, voyageur ? Venez avec moi au château.

— Je ne peux pas, je ne peux pas, pauvre enfant ! Qui s'est habitué au nuage au lieu de toit, à la montagne au lieu d'escalier, aux bois au lieu de chambre, qui a entendu la voix du Seigneur sur les eaux, celui-là ne peut pas vivre dans les maisons. La mer et le vent sont mon archet et mon violon, les fleurs et les étoiles sont les lettres de mon livre, le silence ma lectrice. Comme les fleurs qui tombent et se flétrissent sur les chemins, ainsi moi je m'affaisserai et je jaunirai, et une roue étrangère me passera dessus, sur une route inconnue. La pluie me pleurera au lieu de larmes, le vent gémira en guise de lamentation funèbre.

— Eh bien, je vais avec toi.

— Où ? Dans le fossé, dans la flaque ? Dans la fièvre, dans la mort ? Et sans toi le fardeau du souvenir de cette rencontre pressera mon dos meurtri sur ma route sans but. Avoir un cœur qui s'attache, aimer le soleil, l'air, la liberté, la vie, comme moi qui les adore, et ne pouvoir pas vivre, n'oser pas aimer, n'est-ce pas désolant, Isabelle, mon aveugle bonheur ? Pourquoi ? Parce que les hommes sont des esclaves, car le monde est un lieu de tourment où l'homme est le geôlier de l'homme, son bourreau avec la torture des lois et des coutumes, héritage d'antiques péchés. Et ici sur la libre route, elle s'est mise comme un obstacle entre nous, mon amour, la servile volonté de ces autres qui ne me laissent pas respirer, vivre ! Si j'étais roi par la puissance ou par l'or, je t'emporterais, mon aveugle destin, dans de brillants palais, parmi le calme théâtre de montagnes ennuagées, mais ainsi... où, où nous fixer ? Les autres sont les maîtres de tous les refuges ensoleillés, de tous les nids chauds. Où aller ? Parmi les estropiés et les mendiants à la porte des églises ?

De peine, j'eus un accès d'écume bilieuse, je me mis à crier et à me lamenter, comme si je perdais la raison. Isabelle se ramassa sur elle-même et trembla, tout en saisissant de ses mains agitées le collier de son chien. Le lévrier me regardait avec défiance, grognant. Le soleil descendait déjà derrière les collines. Des prés et des bois coulait le

serein. Une brise apporta des moucherons et des moustiques ; la source siffla, gémit, murmura. Sur le sentier abandonné retentirent du côté du château des pas rapides, isolés, sonores. Le chien aboya. Vers nous se hâtait un monsieur corpulent, tenant un fusil à deux coups et suivi de domestiques.

— Mon père ! dit Isabelle, elle s'accrocha à mon veston et appuya sa tête sur ma poitrine.

Ils arrivaient.

— Qu'est-ce que c'est ? Où êtes-vous, par Dieu, Isabelle, ma chère enfant ? Comment avez-vous osé sortir de la maison, seule, sans un mot à personne ? Ma pauvre enfant. Nous venons justement de lire dans les journaux l'histoire du vampire Vacher, et des malheureuses qu'il a tuées. Ne vous ai-je pas parlé de Jack l'éventreur, qui tue les jeunes filles égarées ? La moitié de ces vagabonds et de ces vauriens anonymes sur nos routes sont des criminels sournois.

Et ce gros monsieur arracha de moi et entraîna brutalement la pauvre fille.

— Pardon, monsieur ! Remerciez mademoiselle si je n'ai pas compris le sens de vos injures ! dis-je sourdement, prêt à tout. Mademoiselle m'a rencontré par hasard pendant que je dormais et je lui conseillais de rentrer à la maison.

Mais le monsieur fit comme s'il ne m'entendait pas, et s'éloigna traînant l'aveugle par le bras. Le lévrier se mit à gémir et à aboyer après moi, et je dus me défendre avec mon bâton. Les domestiques étaient restés en arrière, chuchotant, et insolemment m'importunèrent de mots railleurs et de rires. Il y aurait eu bagarre, si après une dizaine de pas Isabelle n'avait commencé à résister, à se débattre, à agiter les bras, comme un oiseau captif ses ailes faibles, attristant le soir doux de sa plainte impuissante et aveugle.

— Et lui, emmène-le, lui aussi ! Il a une voix que j'ai entendue quelque part et il ressemble à notre pauvre Gaston ! Il va au tombeau, au tombeau, je vais mourir, mourir...

Les valets accoururent et emportèrent la pauvrette. La porte de fer engloutit sa blanche trace, brumeuse, nébuleuse, immaculée, et ses gémissements aveugles. Moi, je restai comme une pierre grise dans le silence muet.

La lune était déjà montée haut, au-dessus des sapins et des pins sombres, et moi, expirant d'affliction, je regardais et je regardais vers le blanc château. Et quand s'éteignirent les fenêtres éclairées, je m'abreuvai d'eau glacée à la gorge de marbre de la Gorgone à la chevelure de serpents. Puis je m'acheminai dans la forêt verte, sur la montagne plongée dans un noir silence. J'étais conduit par une fée libre et brumeuse, la belle et aveugle Aventure, ma dame.

CHRONIQUE

Julije Adamović. — Par le décès de Jules Adamović l'enseignement du français en Croatie vient de perdre, sinon son doyen (il faut considérer comme tel Ivan Šverljuga, auteur d'un cours de langue française pour les écoles secondaires, *Francuske slovničke vježbenice za srednje i gradjanske škole*, Zagreb, 1876, mort en 1934), au moins son initiateur et son organisateur le plus actif. Ami fervent de la France, Jules Adamović organisa en outre, dès que l'occasion s'en présenta, c'est-à-dire aussitôt après la première guerre mondiale, le Cercle français de Zagreb, centre de nombreuses sociétés du même nom en province.

Né à Golubinci (Syrmie) le 8 juillet 1857, Adamović fit ses études au lycée de Srijemski Karlocvi ainsi qu'aux universités de Zagreb et de Vienne successivement. Reçu docteur ès lettres (langues classiques), il fit un séjour de deux ans à Paris, où il eut occasion d'acquérir une connaissance approfondie de la langue et de la littérature françaises. Marié à une Française (de la famille des comtes de Sainte-Allès), Adamović rentra dans son pays où il professa dans l'enseignement secondaire, devint directeur du gymnase classique de Zagreb et, en 1890, lecteur de français à l'Université de cette ville [1], charge qu'il exerça pendant 36 ans, jusqu'à sa retraite, en 1927. Affligé d'une maladie des yeux, il dut à ce moment-là abandonner aussi le poste de président du Cercle français, qu'il avait rempli avec autant de dévoûment que de tact.

Son rôle pédagogique consistait autant dans l'enseignement direct que dans l'élaboration de manuels scolaires, dictionnaires et précis de littérature française. Son activité dans ces domaines a été des plus fécondes. Grâce à lui la jeunesse croate eut, à partir de 1894, tous les livres de classes nécessaires (grammaires, exercices pratiques, choix de lectures), au nombre de 7, comportant jusqu'à dix éditions successives. Adamović est en outre l'auteur d'un excellent dictionnaire français-croate (1re éd. 1901, 2e 1925, 3e 1937) et, si l'on peut exprimer un regret c'est que la faiblesse de sa vue ne lui ait pas permis d'en constituer la contre-partie, par un dictionnaire croate-français [2].

S'adressant à un public plus large, Adamović publia dans le cadre des *Tableaux de littérature mondiale* (en croate), édités par l'association *Matica Hrvatska*, un article sur Victor Hugo (*Slike iz svjet. književnosti*, vol. 1, 1891), ainsi qu'une monographie sur le drame français, de ses origines aux temps modernes (*Francuska drama od njezina početka do najnovijeg vremena*, *Slike*, vol. 4., 1896) [3].

[1] V. aussi, M. D., « L'enseignement des langues et littératures romanes à l'Université de Zagreb », *A. I. F. Z.*, 1937, pp. 63-67.

[2] Dans ce domaine il n'existe toujours que le dictionnaire d'A. Gavazzi (revu par Ferdinand Sarazin), publié en plusieurs éditions mais trop sommaire pour suffire à tous les besoins.

[3] I. Hergešić, « Les éditions de la Matica Hrvatska du point de vue français », *A. I. F. Z.*, 1937, pp. 134-137.

Exposé général, avec le but de faire connaître les réalisations des lettres françaises à un public hétéroclite, l'auteur n'y a pas moins eu le mérite de la clarté dans l'exposition et d'une information sûre, puisée aux meilleures sources de l'histoire littéraire française de l'époque.

En dehors de cette œuvre de vulgarisation, Adamović est aussi l'auteur d'un grand nombre d'articles de revues. Outre sa collaboration au *Nastavni Vjesnik* (Bulletin de l'enseignement, organe de l'association d'instituteurs de l'enseignement secondaire), citons ses contributions à la revue littéraire *Vienac* (en croate) : « Souvenirs sur la tour d'Eiffel » (1890), « L'Académie Française et son nouveau membre, Pierre Loti » (1891).

R. I.

TABLE DES MATIÈRES

Batušić (S.). — Le répertoire français du Théâtre national de Zagreb 20
Bučar (F.). — Livres croates rares à la Bibliothèque nationale de Paris 172
Ćepulić (D.). — Une nouvelle traduction croate de *Phèdre* 173
Dabinović (A.). — Les Angevins en Croatie et en Hongrie, VI 142
Džakula (B.). — Senoa traducteur des écrivains français 124
Maixner (R.). — L'élément illyrien dans *Jean Sbogar* de Charles Nodier. 101
En marge de la guerre de Succession 177
Le comte Juraj Drašković et la France.............. 179
Notes sur Stendhal et l'Illyrie 187
Balzac illyrisant 194
Autour de quelques noms historiques dans *L'Aiglon* ... 196
Cécile d'Affry baronne d'Ottenfels 198
Julije Adamović 207
Matoš (A.-G.). — La lumière éteinte (traduction) 203
Le balcon (traduction) 209
Une fleur au carrefour (traduction) 220
Schneider (A.). — Un virtuose croate en France au XVIII[e] siècle : I.-M. Jarnović 63
Šidak (J.). — L'Hôtel Lambert et les Croates 5
Jarnovic d'après le roman de Desnoiresterres 86

Imprimé par R. Bussière à Saint-Amand (Cher). France. — 14-1-1947.

Dépôt légal : 1er trimestre 1947.
N° d'impression : 452.

Bibliothèque de l'Institut français de Zagreb. — 1re série, tomes I et II : Joseph NEUSTAEDTER, **Le ban Jellačić, et les événements en Croatie depuis l'an 1848,** 2 vol. in-8 de 470 et 420 pp.

Les Mémoires du général Neustaedter constituent une source de premier ordre pour l'histoire du mouvement de 1848 en Croatie et de ses conséquences.

Né à Bratislava en 1796 d'une famille protestante, entré dans l'armée après des études à l'Académie thérésienne, Neustaedter avait pris part à la campagne de France et fait partie des troupes d'occupation de 1815 à 1818. Arrivé en Croatie en 1830, il avait eu un moment sous ses ordres Jelačić, bientôt son égal. Définitivement fixé en Croatie, il y prenait sa retraite et consacrait ses dernières années à écrire en français ses souvenirs, entièrement rédigés, sinon tout à fait mis au point, à sa mort en 1866.

Lié d'amitié avec Jelačić, auquel il s'était volontairement subordonné dès le début de la lutte contre les Magyars, ayant pris part ou assisté à la plupart des événements qu'il raconte, ayant reçu des confidences de quelques-uns des acteurs de premier plan sur les motifs ou les à-côtés qu'il n'avait pas observés directement, soucieux avec cela d'impartialité, ce général autrichien, devenu Croate d'adoption, est un témoin digne d'audience.

Il place les événements en Croatie dans le cadre de la monarchie austro-hongroise. Cette préoccupation l'amène à raconter la campagne de Radetzky en Italie, à résumer les mouvements révolutionnaires des Hongrois et des Serbes d'Autriche. Là son récit n'a pas la valeur d'un témoignage, sans cependant être jamais dépourvu d'intérêt. Il envisage toujours les faits — jusque dans son exaltation de Jelačić — du point de vue d'un loyal sujet de l'empereur d'Autriche, mais d'un sujet que son dévouement n'aveugle pas et qui sait reconnaître les fautes de la dynastie autrichienne.

Restés manuscrits dans les collections de la Bibliothèque universitaire de Zagreb, les Mémoires de Neustaedter ont été utilisés plus ou moins largement par les historiens croates, moins cependant qu'ils auraient mérité de l'être. C'est pourquoi il a semblé utile de les publier intégralement, d'autant plus que leur lecture n'intéresse pas seulement les professionnels de l'histoire.

Les notices sur l'auteur et l'ouvrage, les notes et commentaires seront donnés après le texte, qui comprend deux volumes grand in-8, parus.